REVUE

DES

DEUX MONDES

XLV[e] ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES

XLVe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

1875

MISS ROVEL

QUATRIÈME PARTIE (1).

VIII.

Remuer ses jambes est quelquefois une manière de fatiguer ses pensées. Le jour suivant, Raymond sortit de bon matin, et il passa son temps à courir dans Florence, cette ville merveilleuse à laquelle il semble qu'on ne puisse rien changer sans la gâter, et que pourtant le plus intelligent des maires a trouvé moyen d'embellir. Il revit avec soin ce qui l'avait le plus frappé dans son premier séjour, quelques-uns de ces palais qu'on a comparés à des forteresses embellies par l'art, Sainte-Marie-Nouvelle et les chefs-d'œuvre du Ghirlandajo, les poèmes en marbre de Michel-Ange, les grisailles que peignit André del Sarto dans le cloître d'un couvent de carmes déchaussés, le saint George de Donatello et son petit David, à la rustique coiffure, pastoureau de l'Apennin, tenant d'une main l'épée du géant terrassé, et de l'autre le caillou victorieux. Il contempla longtemps dans la Badia ce beau saint Bernard de Filippino Lippi, qui, occupé d'écrire, voit la Madone lui apparaître et laisse échapper sa plume, et dans la chapelle des Brancacci, les fresques de Masaccio, la résurrection d'Eutychus, saint Pierre baptisant, sa dispute avec Simon le magicien, compositions d'une incomparable réalité, dont les personnages sont d'honnêtes bourgeois florentins qui ne laissent pas de se mouvoir à l'aise au milieu des plus grands événemens et semblent nés pour les plus grandes situations. Raymond visita aussi l'antique quartier de Florence, le marché, et ce

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre, des 1er et 15 décembre 1874.

vénérable verrat de pierre, à la face paterne, bon génie de l'endroit qu'honorent à l'envi les mères et les enfans. Le soir, en se promenant sur les quais, il admira l'un des couchers de soleil couleur citron, que Meg lui avait vantés. L'horizon était du jaune le plus tendre, qu'enveloppaient le gris et le vert le plus doux; les cyprès de la villa Strozzi détachaient sur ce fond leurs sombres silhouettes. L'Arno, répétant toutes ces teintes dans ses eaux tranquilles, se faisait de fête et prenait sa part des joies du ciel.

Raymond se souvint qu'il devait assister, quelques heures plus tard, à une autre fête, où il était attendu en costume arabe; il constata du même coup que, si ses jambes étaient lasses, ni Michel-Ange ni Masaccio n'avaient pu conjurer les inquiétudes de son esprit. Il s'achemina vers son hôtel et trouva que le costumier avait été de parole. Il se résolut vers onze heures à commencer sa toilette. Il fourra ses pieds dans d'épaisses chaussures en peau de mouton, endossa une robe de soie et un manteau en poil de chameau brodé d'or. Il ajusta sur sa tête une perruque noire aux longues tresses, autour de laquelle il enroula le *keffié* ou mouchoir blanc, dont il laissa pendre un bout sur son dos, les deux autres retombant par devant ses épaules. Autour du *keffié*, il tordit une corde, — puis il se regarda dans la glace. L'homme qu'il y aperçut, et qui lui fit l'effet d'une apparition, avait passé deux années en Arabie, occupé à des rêves d'amour que la fortune avait trompés, et cette trahison l'avait rendu misanthrope. Il descendit en lui-même, et s'avisa que M[me] de P... n'était plus rien pour lui, qu'il s'étonnait de l'avoir tant aimée, tant regrettée et tant maudite, que cette jolie femme était laide en comparaison d'une fille de dix-sept ans et demi qu'il avait vue l'avant-veille entrer dans un salon, vêtue de rose, et attirer sur elle tous les regards. Il se rappela fort à propos que cette beauté était sa pupille, qu'il s'était chargé de la marier, et qu'au préalable il s'appliquait depuis trois jours à la dégoûter de tous les partis dont elle aurait pu se passer la fantaisie. Le cas était étrange; comment s'en tirerait-il? Il ne le savait pas, et pour l'heure il ne se souciait pas de le savoir.

Quand Raymond entra chez lady Rovel, minuit venait de sonner; le bal était dans tout son éclat, dans toute son animation. Il eut peine à se faire jour au travers des groupes bariolés de masques qui fourmillaient de tous côtés. On ne voyait que Turcs, Andalous, Kirghiz, Lapons, palicares, Chinois ou Birmans. Trois salons magnifiquement éclairés, superbement décorés, formaient une vaste enfilade, sur laquelle s'ouvraient des cabinets dont les portes avaient été enlevées de leurs gonds, et que tapissaient parmi des guirlandes de lumière toutes les plantes des tropiques. On dansait dans l'un

des salons; le second était consacré aux joyeux devis, aux amoureux pourchas, à l'intrigue; dans le troisième, on soupait à la carte. Les petites pièces latérales étaient à l'usage des timides, des mélancoliques, des philosophes et aussi des couples heureux qui n'avaient plus rien à chercher parce qu'ils avaient déjà trouvé ce qu'ils cherchaient.

C'était la première fois que Raymond assistait à un bal masqué, et l'impression qu'il ressentit d'abord fut une sorte de terreur superstitieuse. Rien de plus redoutable pour l'imagination que le masque. L'invisible visage que vous tâchez de deviner vous ménage-t-il une tentation, un danger ou un cruel mécompte? Ce regard mystérieux qui cherche le vôtre renferme-t-il une promesse ou une menace? La bouche inconnue qui tout à l'heure a chuchoté deux mots à votre oreille possédait peut-être le secret de votre destinée; peut-être le doigt levé qui de loin vous a fait signe est votre malheur qui vous a reconnu et vous appelle. — Fidèle image de la vie! pensait Raymond, à cela près que la vie nous trompe et que nous prenons son masque pour un vrai visage. Le jour où elle nous tire de notre erreur en se montrant à nous telle qu'elle est, nous jetons un cri d'épouvante et nous n'échappons au désespoir que par l'acquiescement d'une morne résignation.

Il s'aperçut au milieu de son raisonnement qu'on le regardait beaucoup, non que son costume fort simple parût digne d'être remarqué; mais il le portait à merveille. Dans cette cohue bigarrée, il était le seul masque qui n'eût pas l'air déguisé. Il était Arabe des pieds à la tête, Arabe par sa démarche, par son maintien, par la souplesse féline de ses mouvemens, par sa fierté sauvage, qui avait fait jadis amitié avec les solitudes du Nedjed et qui portait en tout lieu le désert avec elle. Un Chinois s'approcha de lui pour s'informer de son état civil; il lui répondit dans la langue du Coran qu'il n'aimait pas les questions, et le questionneur demeura convaincu que lady Rovel s'était donné le plaisir d'inviter à son bal un vrai Bédouin.

A la faveur de cette opinion, il tint les indiscrets à distance, et, se frayant un chemin à travers la foule, il pénétra dans le salon où l'on dansait. Appuyé contre une colonne, il chercha d'abord des yeux lady Rovel. Il la reconnut facilement dans une impératrice japonaise, dont les cheveux dénoués, retombant sur son dos, y étaient retenus par un nœud de brillans. Son impérial vêtement, jeté, drapé avec un art infini, l'enveloppait d'un ondoyant réseau de gaze et de crêpe; son magnifique manteau de brocart traînait à terre. Elle tenait à la main un éventail de cèdre blanc, et sur sa tête se dressait un diadème surmonté de trois lames d'or. Sa couronne la révélait

moins que sa contenance et son grand air. Dans une mascarade, lady Rovel jouissait de tous ses avantages et n'avait point de rivalités à craindre; sa tournure, sa taille sans pareille, son port de tête, les ondoiemens de son cou de cygne, lui assuraient un triomphe incontesté.

Raymond s'occupa ensuite de découvrir miss Rovel. Il allait y renoncer quand le joyeux éclat de rire poussé à quelques pas de lui par une jeune princesse arménienne lui causa une secousse; il reconnut ce rire de cristal que le prince Natti tenait pour adorable et pour désespérant. Meg avait bien rencontré dans le choix de son costume. Un ample pantalon blanc descendait jusqu'à la cheville de ses pieds, chaussés à cru de babouches en maroquin jaune. Sa robe de soie était serrée autour de ses hanches par une écharpe aux franges pendantes; par-dessus sa robe, elle portait une veste à manches larges, brochées d'argent. Son abondante chevelure, semée de fleurs, de sequins et de perles, formait de longues nattes, qui s'enroulaient autour de son cou et de ses épaules. Sa petite calotte d'or ciselé, légèrement penchée sur son oreille droite, semblait provoquer les hommes et les dieux. Meg dansait un quadrille avec un noble cavalier vénitien, au pourpoint tailladé, au manteau de velours noir, à la grande fraise godronnée, coiffé d'une toque à plume, et dont la poitrine était ornée d'une riche chaîne d'or. Ce cavalier et sa danseuse échangeaient beaucoup de regards par les trous de leurs masques, ils se parlaient quelquefois à l'oreille, et Meg riait. Pour la seconde fois, Raymond sentit un serpent le mordre au cœur. — Elle m'a joué, se dit-il, et ce n'est pas à la chartreuse d'Éma que loge l'ennemi.

Il se détacha de sa colonne, passa dans le salon voisin, se mêla dans un groupe où, suant à grosses gouttes sous ses fourrures, un Kalmouk microscopique pérorait d'une voix de fausset : — Messieurs, disait-il, l'impératrice du Japon est une noble impératrice que je vénère; mais elle a des fantaisies ruineuses qui mettront avant peu son coffre-fort à sec. Quand elle donne une fête, on y soupe à la carte, elle épuise pour garnir ses salons toute la flore des tropiques, et ses cabinets sont tapissés de treilles où l'on vendange du raisin. Voici une petite réjouissance qui lui coûtera bien cinquante mille francs. Je crains qu'elle ne laisse à la princesse sa fille que son glorieux souvenir, une paillasse et des dettes.

— Oh! le vilain Kalmouk! s'écria un grand jeune homme qui avait à peu près la tournure du duc Lisca. Pourquoi prends-tu la peine de contrefaire ta voix? Le cacatois a beau changer son registre, on le reconnaît toujours à son aigre chanson.

Peu s'en fallut que cette vive interpellation n'amenât une rixe, la

prudence la plus circonspecte étant quelquefois à la merci d'une piqûre d'amour-propre. Par bonheur, le quadrille ayant fini, il se fit un grand mouvement de passage d'un salon dans l'autre; la houle emporta le Kalmouk, sa riposte et sa colère. Pour mettre sa gravité orientale à l'abri des bousculades, Raymond se retira dans une encoignure où il ne fut pas longtemps sans qu'une gracieuse Arménienne, apportée par une vague, lui dît en penchant coquettement la tête :

— Mon cœur s'émeut. Que voici un bel Abdallah! Si sa première parole est pour me chapitrer, je déclarerai à tout l'univers que c'est l'homme que je cherchais.

— Princesse, repartit Raymond, laissez, je vous prie, l'Arabe en paix dans son désert.

— Le désert est son bien, reprit-elle, ses délices, ses chères amours; mais j'aurai l'audace de l'y relancer, car je veux qu'il me gronde. O douces gronderies qui, comme une rosée du ciel, tombez indistinctement sur les têtes innocentes ou coupables! Voyons, monsieur l'Arabe, combien d'inconvenances ai-je déjà commises ce soir? Point, car nous avons promis à notre chère maman d'être sage comme une image, et nous tiendrons religieusement notre parole.

— Il en est une pourtant qu'un chartreux aurait le droit de vous reprocher; vous êtes singulièrement prompte à vous consoler.

— Ce qui est fait est fait, répondit-elle, et ce qui est fait par vous est bien fait. Vous m'avez dit : — Tu n'aimeras plus, — et je tâche de ne plus aimer, je travaille à m'étourdir. Il me semble en vérité que j'y réussis. Ces masques, ces fleurs, ces lumières, la musique, les douceurs qu'on murmure à mon oreille, et, pour brocher sur le tout, un tuteur atrabilaire et hypocondre qui daigne veiller sur ma vertu et qui me la rapporterait si je venais à la perdre, vraiment que manque-t-il à mon bonheur? Ah! seigneur Abdallah, que c'est amusant de vivre!

— Très amusant en effet, répliqua-t-il d'un ton amer, surtout pour qui n'a pas de cœur.

— Êtes-vous bien sûr que je n'en aie point? Il me semble à moi que j'en ai quatre, tout battant neufs, qui tous demandent de l'emploi, — quatre, vous dis-je. En voulez-vous un? Je vous le donne.

Il tourna deux fois la tête de droite à gauche et de gauche à droite. — Merci, dit-il, je me ferais scrupule de décompléter votre collection.

— Oh! le charmant caractère d'Arabe! s'écria-t-elle. Qu'il a d'aménité dans l'esprit!.. Ne me faites pas de gros yeux, nous sommes ce soir deux masques qui causent, demain je rentrerai dans le respect très humble, et je baiserai la terre devant vous.

L'orchestre entamait une ritournelle. — Pour vous prouver le cas immense que je fais de vous, reprit-elle, si vous voulez danser avec moi cette polka, je ferai faux bond au cavalier qui me l'a demandée.

— Serviteur! dit-il en l'écartant du geste, vous ne me pardonneriez pas de troubler vos plaisirs.

Il s'éloigna de quelques pas; ayant tourné la tête, il revit miss Rovel comme elle rentrait dans le premier salon au bras du même Vénitien à la fraise godronnée qui avait le secret de la faire rire. Il se sentit envahir par une sombre mélancolie, mêlée d'une sourde colère. Ne sachant à qui s'en prendre, il s'en prit à tout le monde, et pour échapper au bruit, à la joie, aux gaîtés dont ses oreilles étaient chagrinées, il se réfugia dans une petite galerie qui avait servi de fumoir et qui se trouvait déserte, les fumeurs étant allés souper. Il se jeta sur un divan, posa son coude sur un coussin, son front dans sa main, et s'enfonça dans une rêverie dont la conclusion fut que, si la salle où une Arménienne dansait avec un Vénitien venait à prendre feu et si tout ce qu'elle contenait venait à périr dans l'incendie, il en éprouverait du chagrin peut-être, mais à coup sûr un immense soulagement. Il était en train de se tourmenter autour de ce cas de conscience, comme un chien qui ronge un os, quand il entendit derrière lui une voix impérieuse qui disait : — Enfin je trouve un homme, et cet homme est un Bédouin qui s'ennuie.

Il se retourna, se leva. L'impératrice du Japon l'examinait, les bras croisés sur sa poitrine. S'étant approchée, elle lui fit signe de se rasseoir et prit place à ses côtés. — Soyez franc, lui dit-elle, vous vous ennuyez beaucoup.

— Votre majesté me fait injure, lui répondit-il; ne voit-elle pas que j'ai voulu dérober quelque temps mes faibles yeux à l'éblouissement de la fête qu'elle donne à ses sujets?

— Je n'ai jamais aimé, dit-elle, les ours qui se donnent des grâces; leur métier est de grogner, et il ne faut pas forcer sa nature. Convenez que vous vous déplaisez beaucoup ici, convenez aussi que vous êtes un orgueilleux.

— Ah! madame, je le suis assurément toutes les fois que vous daignez vous occuper de moi.

Elle frappa un coup sec de son éventail sur le divan. — Je vous dis, moi, que votre orgueil est insupportable, et par là vous me ressemblez un peu. Nous sommes, vous et moi, deux orgueils solitaires qui s'ennuient, et c'est de cette épée que nous mourrons.

— Soit! que faire à cela?

— Ou mourir tout de suite, ou marier ensemble nos orgueils,

nos solitudes et nos ennuis. Il y a de méchans mets qui adroitement mélangés font quelquefois d'assez bons plats.

— Cela suppose un habile cuisinier, et je suis le plus triste des gâte-sauces.

— Qui vous demande de vous en mêler? Vous vous en rapporterez à moi. Je veux tâcher une fois encore de me désennuyer, et j'ai envie de faire avec vous quelque chose d'extraordinaire.

— Fort bien. Irons-nous, madame, nous asseoir de compagnie sur la pointe du plus haut clocher de Florence?

— La plaisante affaire qu'un clocher! J'ai gravi le Bernina. Vous ne devinez pas où je veux vous emmener?

— Non, madame, j'ai beau chercher...

— Que vous avez l'esprit court! J'ai résolu d'aller avec vous à La Mecque.

— Voilà, s'écria-t-il, une entreprise qui souffrira bien des difficultés.

— Si elle était facile, elle ne me tenterait pas. Écoutez-moi. Nous allons nous dépêcher de caser Meg; j'accepte d'avance pour elle l'imbécile que vous patronnerez. Quittes de ce soin, nous partons pour Le Caire; vous m'y enseignez l'arabe. Aussitôt que je le saurai, vous me déguiserez comme il vous plaira, et le reste me regarde. J'ai décidé que je ne quitterais pas ce monde sans avoir vu La Mecque et que je la verrais avec vous.

Raymond pensa qu'elle s'amusait, il affecta d'entrer dans la plaisanterie. Elle se gendarma, se hérissa, et il fut bien obligé de prendre son projet au sérieux. Son embarras fut extrême; il multiplia les objections, elle eut réponse à tout.

— Que deviendrais-je, lui dit-il, si, en dépit de toutes mes précautions, quelque fanatique musulman s'avisait de vous faire un mauvais parti?

— Vous me défendriez contre lui. Cette tâche est-elle au-dessus de votre courage?

— Non, mais peut-être au-dessus de mes forces, sans compter qu'il est d'autres risques que je redoute davantage. — Et pensant s'acquitter envers elle par un peu de flatterie, il ajouta : — Qui me défendrait moi-même contre vous?

— Expliquez-vous, je hais les amphigouris et les tortillages.

— J'entends, madame, que vous feriez courir à ma philosophie des périls trop certains.

— Vous voulez dire que vous craindriez de tomber amoureux de moi. Où serait le mal, si je le permets? Cela me divertira. Vos gaucheries, vos maussaderies, vos empressemens bourrus, vos colères rentrées, me plairont infiniment. Vous souvient-il de cette bergère dont parle Shakspeare, qui n'avait jamais déclaré son amour et

laissait sa passion, cachée comme le ver dans le bouton, dévorer les roses de ses joues? Pâle et mélancolique, elle était aussi tranquille que la patience sur un monument, souriant à la douleur. J'aimerais à vous voir dans cette posture.

— Vous n'auriez pas votre compte; je suis le moins patient des hommes, et je n'ai jamais souri à la douleur.

— Au surplus, reprit-elle, j'ai l'humeur quinteuse. Peut-être me feriez-vous pitié, peut-être si votre orgueil pensait se déshonorer en demandant, le mien plus complaisant consentirait à vous épargner cette peine.

— Oh! souveraine du Japon, s'écria-t-il, que vos bontés sont précieuses! mais que hautains sont vos caprices! qu'imprévus sont vos retours! et que vous êtes prompte à vous raviser! Chétifs mortels, nous faisons nos expériences à nos propres dépens, votre majesté fait les siennes aux dépens des autres.

Elle répliqua sèchement : — Je me suis trompée quelquefois; qui vous prouve que je me trompe aujourd'hui?

— Le sentiment que j'ai de mon néant et le souvenir d'un aveu que vous me fîtes naguère. Si j'avais la fatuité de croire à mon bonheur, vous auriez bientôt fait justice de mon illusion en me répétant : N'avez-vous pas encore découvert que je n'aime que moi?.. Il ne me resterait plus qu'à me tuer.

— Et quand cela serait! dit-elle d'une voix haletante. Un beau songe suivi d'une belle mort, que peut-on souhaiter de mieux ici-bas?

A ces mots, elle enleva son diadème de dessus sa tête et le posa sur ses genoux; puis, se penchant vers Raymond et le regardant avec des yeux enflammés, elle murmura : — *Perhaps I will give you all that I can give,* — et Raymond comprit que ces dix mots anglais voulaient dire : — Peut-être vous donnerai-je tout ce que je puis donner. — Il était au bout de son rôle et demeura bouche close, ne sachant que faire pour sortir de ce mauvais pas ni comment se dépêtrer de son bonheur, que lui auraient envié tant de mortels et de demi-dieux. Son silence se prolongeant, lady Rovel impatientée détacha brusquement son masque de satin et lui montra son beau visage, qu'embrasait un éclair de passion et où se jouait un sourire ensorcelant, qui lui promettait toutes les ivresses, les félicités, les béatitudes du paradis de Mahomet.

Il recouvra subitement son sang-froid, s'inclina gravement à la façon des Orientaux, et répliqua d'un ton ferme, presque rude : — Votre beauté m'épouvante, madame, et vous me proposez de terribles hasards; or le prophète a dit : « Les jeux de hasard sont maudits de Dieu; abstiens-toi, c'est le secret du bonheur. »

Comment dire ce qui se passa dans l'âme de lady Rovel? Jamais

rien de pareil ne lui était advenu. Cette altière divinité, qui se mettait à si haut prix, qui avait vu un peuple d'adorateurs prosternés devant ses autels, qui leur avait fait acheter ses moindres faveurs par un pénible noviciat, par de longs abaissemens, pour la première fois la fantaisie lui était venue de s'offrir, et elle avait essuyé l'insupportable outrage d'un refus. Était-ce possible? rêvait-elle? L'homme qui venait de dire non était-il de chair et d'os, ou une ombre, ou une statue, un marbre froid et insensible? L'étonnement, la confusion, la honte, le dépit, la rage, agitaient tout son être, son sang bouillonnait dans ses veines. Elle aurait voulu sentir croître au bout de ses doigts les griffes d'une vraie lionne du Sahara pour les enfoncer dans le visage de l'insolent, ou, mieux encore, elle souhaitait que ses regards se changeassent en éclairs pour le réduire en cendres. Elle balança un moment si elle lui plongerait dans le cœur le poignard qu'elle portait à sa ceinture, ou si elle se contenterait de lui briser son éventail sur la tête, ou si elle s'armerait d'une de ses impériales babouches pour l'en souffleter sur les deux joues, ou si elle commanderait à ses gens de le jeter par la fenêtre, ou si elle mettrait en morceaux les girandoles de cristal qui avaient été témoins de son affront, ou si elle prendrait simplement le parti de crier, de se trouver mal et de s'évanouir.

Dès qu'elle put se reconnaître dans le tumulte de ses pensées, le soin de sa dignité l'emporta sur sa fureur. Elle remit sa couronne sur son front, rajusta son masque, se leva, écrasa Raymond d'un regard d'inexprimable mépris, qui à la lettre le balayait de la surface de la terre, et, s'éloignant, elle dit à demi-voix : — Quel sot animal que l'orgueil d'un Bédouin, et qu'il est facile de le mystifier!

Raymond avait senti la foudre tomber sur lui, il avait été consumé, anéanti, ou peu s'en faut. Il rassembla péniblement ses morceaux. Il achevait de les recoudre, de se reconstituer dans son intégrité, et, craignant un retour offensif de l'ennemi, il se disposait à sortir de la galerie pour s'aller perdre dans la foule, quand le passage lui fut barré par miss Rovel qui, lui prenant la main, l'obligea de retourner sur ses pas.

— Que s'est-il passé entre vous et maman? lui demanda-t-elle d'un ton vif.

Il lui répondit en haussant les épaules : — Où prenez-vous qu'il se soit passé quelque chose?

— Elle m'a dit deux mots tout à l'heure, et sa voix tremblait de colère. Traitez-moi, je vous prie, comme une personne raisonnable qui peut tout comprendre sans s'offusquer de rien. Vous avez ma confiance, je veux avoir la vôtre.

— Elles sont égales de part et d'autre, répondit-il, et j'imagine que nous sommes quittes.

— Encore un coup, pourquoi maman est-elle furieuse?

— Puisque vous voulez le savoir, elle a remarqué avec déplaisir l'intimité qui paraît exister entre vous et un cavalier dont la toque est ombragée d'une plume blanche.

— Si je vous croyais, repartit-elle, je vous prierais d'aller lui dire de ma part que ce cavalier m'est fort indifférent.

— C'est ce que j'ai pris sur moi de lui déclarer, et je l'ai assurée que vous n'aviez pas dansé ce soir une seule fois avec lui.

— Que vos ironies sont déplaisantes! Je danse avec lui parce qu'il danse bien, mais vous m'avez persuadée que la bassette lui était plus chère que moi, et je n'aimerai jamais un homme qui serait capable d'avoir des distractions en me parlant.

— Ce qui ne vous empêche pas de goûter fort sa société.

— Oh! vous en voulez bien à cette plume blanche! Ne vous ai-je pas dit que j'ai l'habitude de hurler avec les loups? C'est un joli talent de société... Mon Dieu! ajouta-t-elle, je serais ravie d'avoir un secret pour me donner le plaisir de vous le confesser; je vous jure que je n'en ai point.

— Ne la croyez pas, elle ment; c'est Merlin qui vous le dit! s'écria une voix creuse, rauque, qui semblait sortir du fond d'une caverne, et ils virent s'avancer vers eux, le dos voûté, la tête basse, un vieillard mis à peu près comme le seigneur Montesinos, avec lequel don Quichotte eut une étrange conversation qu'au risque de recevoir mille coups de bâton Sancho s'obstinait à traiter d'apocryphe. Le survenant était affublé d'une longue robe violette qui traînait sur ses talons; un chaperon en satin vert entourait sa poitrine et ses épaules. Un bonnet à côtes en velours noir couvrait son vénérable chef, et sa barbe blanche descendait plus bas que sa ceinture. A l'exemple de Montesinos, il portait un rosaire enroulé autour de son bras gauche; je ne sais toutefois « si les grains en étaient plus gros que des noix et si les dizains égalaient des œufs d'autruche. » De sa main droite, il brandissait une baguette d'ébène.

Meg le contempla un instant en silence; puis s'étant mise à rire:

— Il me paraît, seigneur Merlin, dit-elle en déguisant sa voix, que, sauf votre respect, la politesse n'est pas la vertu des enchanteurs. Il est probable que vous êtes aussi subtil que courtois. Tâchez de me dire qui je suis, et nous saurons ce qu'il faut penser de votre pénétration.

— Quand vous voudrez qu'on ne vous reconnaisse pas, répondit-il en toussant pour se nettoyer le gosier, gardez-vous de rire, belle Arménienne. Ce rire étincelant comme une fusée, plus frais qu'un

ruisseau qui court sur son lit de cailloux, plus joyeux que le chant d'une fauvette au fond des bois, et qui pourtant égratigne le cœur comme une goutte d'eau-forte mord sur une planche de cuivre, ce rire, jeune fille, ne peut appartenir qu'à une blonde dont les yeux sont noirs, et il n'est pas besoin de magie pour le deviner.

— Vous êtes moins sot que je ne pensais, reprit-elle. Vous affirmez donc que j'ai un secret? faites-moi la grâce de m'en instruire.

Il secoua la tête : — Voilà, dit-il, le plus inconsidéré des souhaits. Ma belle enfant, conservez précieusement votre ignorance, le repos de votre vie en dépend.

— Je ne me paie pas de défaites, seigneur Merlin, et je vois que vous êtes magicien comme moi.

— Puisque vous avez l'imprudence de me mettre au défi, lui répliqua-t-il, apprenez, ange doublé d'un démon, qu'à votre insu vous adorez un homme que pendant quelque temps vous aviez cru détester, un homme qui vous inspirait une insurmontable antipathie, et qu'à tort ou à raison vous traitez de pédant. Cet homme est l'Arabe que voici! poursuivit-il en allongeant vers Raymond sa baguette d'ébène.

Raymond rougit jusqu'au blanc des yeux, et il bénit en cet instant l'utile invention des masques. Il adressa au magicien un geste menaçant pour lui fermer la bouche. Meg réprima son emportement en lui disant avec le plus grand sang-froid : — Oui-da, monsieur, on ne se fâche pas pour une plaisanterie de carnaval. — Puis se tournant vers le vieillard : — Bonhomme, votre simplicité n'a d'égale que votre suffisance. La baguette enchantée que vous tenez à la main ne vous a-t-elle pas révélé que cet Arabe est mon tuteur? Depuis quand les jeunes filles sont-elles amoureuses de leur tuteur?

— Depuis que Rosine, répondit-il gravement, a essuyé de grandes contrariétés pour n'avoir pas épousé le sien, depuis que cette joyeuse créature a fini par devenir *la Mère coupable*, qui est en vérité la pièce la plus larmoyante, la plus insipide qui ait jamais affronté les feux de la rampe.

— Oh! ne parlons pas littérature, dit-elle, ce n'est pas mon fort. Puisque vous êtes si habile à déchiffrer les âmes, occupez-vous un peu de celle de mon tuteur. A-t-il un secret, lui aussi?

— Ah! miss Rovel, s'écria Raymond, ne me mêlez pas dans cette inepte plaisanterie.

— On ne sait qui vit ni qui meurt, repartit-elle. Demain, si vous le voulez, nous serons graves comme la grille de l'Ermitage; cette nuit, j'entends déraisonner à cœur joie... Parlez donc, homme à la voix sépulcrale! mon tuteur a-t-il un secret?

— Votre tuteur, mademoiselle, lui répliqua-t-il, me paraît être

un méchant homme, qui a la tête près du bonnet. Avant de répondre aux questions d'Achille, Calchas, qui n'aimait pas à risquer sa peau, lui fit promettre qu'il le défendrait de son épée contre les ressentimens d'Agamemnon.

— N'ayez aucune crainte, Calchas! je vous prends sous ma sauvegarde.

Il se gratta l'oreille; puis il s'écria : — Dieux inspirateurs, guidez ma langue dans cette conjoncture délicate, enseignez-moi l'art de faire tout entendre sans rien dire et de dépouiller la vérité de son dard et de son venin! — Et passant la main sur sa barbe après s'être recueilli : — Il y a des hommes, ma belle enfant, reprit-il, qui unissent un cœur tendre à la plus intraitable fierté; ils ont décidé que l'amour était une indigne faiblesse, la plus humiliante des sujétions, ils ont pris le ciel et la terre à témoin qu'ils n'aimeraient plus, et ils se pendraient plutôt que de s'en dédire... Ces gens-là sont semblables au chien du jardinier, qui a juré de ne pas manger et ne mangera pas, mais qui n'entend pas non plus que les autres mangent... Belle blonde aux yeux noirs, si vous voulez vous marier, rompez avec votre tuteur, car vous n'épouserez jamais l'homme que vous aimez, et il vous empêchera d'épouser celui que vous n'aimez pas.

— Cet insolent badinage a trop duré, s'écria Raymond hors de lui; je veux savoir quel baladin se cache sous cette robe violette.

Parlant ainsi, il s'élança vers le magicien avec un air de tête si farouche que celui-ci, inquiet pour sa sûreté, oubliant sa vieillesse et la blancheur de sa barbe, redressa soudain son dos voûté, se campa sur ses deux jambes dans l'attitude d'un boxeur qui s'apprête à jouer des poings. Sur ces entrefaites, plusieurs masques entrèrent, suivis d'un domestique qui portait un plateau chargé de sorbets. Il y eut un moment de confusion, dont Merlin profita pour s'esquiver. Raymond le poursuivit, mais perdit sa piste. Après bien des tours et détours, il crut l'apercevoir au milieu d'un groupe; il reconnut en s'approchant qu'il s'était mépris, et parcourut vainement tout le palais. La baguette d'ébène et la robe violette s'étaient évanouies comme une apparition.

Pendant qu'il se livrait à cette recherche, miss Rovel était rentrée dans le second salon. Elle y fut bientôt accostée par le cavalier à la plume blanche, qui déplaisait à Raymond. Il l'attira dans l'embrasure d'une fenêtre, et, pour dérouter certaines curiosités qui rôdaient autour d'eux, ils menèrent de front deux conversations, l'une à haute et intelligible voix, l'autre d'un ton rapide, pressé, aussi indistinct que le bourdonnement d'une mouche.

— La journée a été superbe! s'écria le prince, comme s'il eût parlé à la cantonade.

— Superbe en effet, répondit-elle.

— Je ne vous ai pas vue aux Cascine.

— C'est une promenade qui ne me plaît pas tous les jours.

— La princesse de B... y était. Avec sa robe bariolée, son nez crochu et ses lèvres incarnates, elle ressemble, comme on dit, à une perruche qui mange une cerise. — Puis il chuchota tout bas : — J'attends votre réponse, elle décidera si je suis le plus heureux des hommes, ou si en rentrant chez moi je me brûlerai la cervelle.

— Je serais désolée, murmura-t-elle du bout des lèvres, qu'il arrivât malheur au plus beau gentilhomme de l'Italie, et je n'aime pas les romans qui tournent au tragique.

— Il en sera ce qui pourra, vous m'avez rendu fou, et je n'ai plus ma tête à moi.

— Ne vous tuez pas, je préfère encore que vous m'enleviez; mais ne pourriez-vous pas trouver autre chose?

— Quoi donc? Ne sommes-nous pas tombés d'accord que j'en suis réduit pour vous épouser à employer les grands moyens?

— C'est bientôt dit, soupira-t-elle; mais un enlèvement, un enlèvement! c'est impossible ici.

Il éleva de nouveau la voix pour lui dire : — A propos avez-vous assisté l'autre soir au concert de ce fameux pianiste polonais?

— On assure, répondit-elle, qu'il a beaucoup de talent.

— Sans doute, mais il lui manque à ce Polonais... comment dirai-je? cette divine scélératesse qui fait le génie.

— A ce compte, il faut être un homme à pendre pour être un grand pianiste?

— Pour exceller en quoi que ce soit, il faut s'être donné au diable, répliqua-t-il. — Et il poursuivit pianissimo : — Pourquoi un enlèvement est-il impossible ici? N'avez-vous pas la bride sur le cou?

Elle lui répondit sur le même ton : — Ne comprenez-vous pas que, si vous m'enleviez de chez elle, maman se tiendrait pour bravée et que de sa vie elle ne vous pardonnerait cet affront? Que deviendrait notre mariage?

— Alors, de grâce, que ferons-nous?

— C'est bien simple, dit-elle en mettant son éventail devant sa bouche, il faut que je m'en aille à l'Ermitage, près de Genève, chez mon tuteur. C'est une maison où l'on meurt d'ennui, mais j'y suis libre comme l'air.

— Ah! permettez, votre tuteur ne me paraît pas un homme commode.

— Il traduit Lucrèce et passe sa vie le nez dans ses livres. Je

vous défie bien de lui enlever un des volumes de sa bibliothèque sans qu'il le sache; mais, si on lui soufflait sa pupille, il lui faudrait vingt-quatre heures pour s'en apercevoir.

Il leur parut qu'un écouteur s'était rapproché et qu'il dressait l'oreille. Passant du *pianissimo* au *forte*, Meg s'écria : — Est-il vrai, seigneur, que vous avez perdu hier une grosse somme au jeu?

— Hélas! oui, belle Arménienne; nous avons fait ce qui s'appelle en langage de joueur une lessive. Bah! nous nous rattraperons demain.

— Eh bien! je vous admire, car malgré cette grosse perte vous avez été cette nuit d'une humeur charmante.

— Oh! reprit-il en riant, je ne permets jamais à mes ennuis de me troubler dans mes plaisirs. Ce sont deux parts de ma vie qui n'ont rien à démêler ensemble. J'en use comme cet Anglais qui, dînant au cabaret, trouva un cheveu dans son potage et dit au garçon : — Mettez-le à part, j'en prendrai, si j'en veux.

Il s'avisa que l'écouteur, frustré de son attente, venait de tourner ailleurs ses regards et ses oreilles. Mettant la sourdine à sa voix, l'œil errant, il dit à Meg : — Et comment ferez-vous pour vous en aller à l'Ermitage?

Elle s'abrita de nouveau derrière son éventail. — Écoutez-moi bien, maman m'a déclaré que, si j'étais la cause volontaire ou involontaire du moindre scandale, elle prierait mon tuteur de me chercher une pension. Je saurai bien le forcer à m'offrir l'hospitalité.

— Dieu! que vous avez d'esprit! Ainsi nous allons faire un peu de scandale?

— Voyez-vous cette cocarde sur mon oreille droite? répondit-elle d'une voix qui n'était qu'un souffle. Je la laisserai tomber, vous la ramasserez, vous vous vanterez que je vous l'ai donnée. Tout à l'heure je vous dépêcherai un Kalmouk avec l'ordre de vous la reprendre, et je vous permets de mettre flamberge au vent.

— Divine invention! dit-il. Et ce Kalmouk sera le marquis de Boisgenêt? M'autorisez-vous à le larder?

— Miséricorde! vous ne lui ferez pas le moindre mal; il doit nous servir à faire du bruit; mais les enfans bien élevés ne crèvent pas leur tambour. — Puis, saluant de la main son interlocuteur : — Vous m'avez donné ce soir, lui dit-elle tout haut, une leçon de sagesse dont je profiterai. Qui ne trouve pas un cheveu dans son potage ou dans sa vie? A votre exemple, je le mettrai à part, et je n'en mangerai que s'il me plaît.

Elle s'éloigna, et deux secondes après sa jolie cocarde gisait sur le parquet. Sylvio se baissa rapidement et la ramassa. L'ayant fixée

sur sa poitrine avec une épingle, il alla se poster dans l'endroit le plus en vue du salon, et demeura là, les bras croisés, contemplant d'un œil glorieux son trophée.

Cependant Meg s'était lancée à la poursuite du marquis de Boisgenêt. Elle finit par le découvrir au buffet, où, seul dans un coin, il vidait à petits coups un flacon de vin de Pomard. Il était en veine de mélancolie; rompu de fatigue, jamais ses fonctions de factotum n'avaient pesé si lourdement sur ses petites épaules, et, pour le récompenser de ses peines, lady Rovel venait de s'en prendre à lui de ce que Mirette, s'étant faufilée dans un quadrille, y avait reçu un coup de pied et poussé le plus douloureux glapissement. Ajoutez que pendant toute la soirée il avait essuyé un feu roulant de brocards, d'épigrammes, de persiflages, et qu'ayant tâché à plusieurs reprises de se procurer un tête-à-tête avec Meg, la perfide lui avait toujours glissé entre les doigts comme une anguille. Il ne pouvait digérer tant de traverses, et le meilleur vin de Bourgogne lui semblait amer.

Tout à coup il sentit une main souple se poser sur son épaule et une charmante Arménienne lui dit : — Enfin, je vous trouve, ô le plus aimable des Kalmouks!

— Qu'est-ce à dire? répondit-il d'un ton fort maussade; on sait toujours me trouver quand on a besoin de moi. Quelque lustre s'est-il éteint? Le trombone manque-t-il de souffle, et dois-je emboucher à sa place? A-t-on écrasé une seconde fois Mirette, et faut-il l'arroser d'arnica? S'agit-il de grimper à une échelle ou de prendre la lune avec les dents?

— Jacob, lui dit-elle de sa voix la plus douce, ne servit-il pas sept ans pour mériter Rachel?

— Rachel ne bernait pas Jacob, répliqua-t-il en colère; Rachel n'était pas une fieffée coquette, Rachel ne disait pas dix fois le jour oui avec les yeux et non avec les lèvres, Rachel ne s'en laissait pas conter par des godelureaux, surtout Rachel n'avait pas de tuteur, vous m'entendez, miss Rovel? pas de tuteur. Qu'on me laisse noyer mes chagrins dans mon verre.

— Tout beau! dit-elle, vous seriez capable d'y noyer aussi vos espérances.

Et, s'asseyant auprès de lui, à force de gentillesses, de chatteries, elle parvint, non sans peine, à l'amadouer un peu. Puis elle s'écria brusquement : — Il n'y a qu'un mot qui serve; oui ou non, êtes-vous mon chevalier?

— Que voulez-vous dire, miss Rovel?

— Qu'un fat est en train de me compromettre et que vous prenez la chose d'une étrange façon.

— De quelle façon voulez-vous que je la prenne, puisque je n'en sais pas le premier mot?

— Un chevalier devine tout, tant il est jaloux de l'honneur de sa dame.

Ce dernier mot inonda de joie le cœur du marquis. — Comment vous a-t-on compromise? demanda-t-il.

— Cette cocarde que je portais dans mes cheveux, que je trouvais charmante, que j'avais promis de vous donner...

— D'honneur je ne m'en doutais pas, interrompit-il.

— Quand Rachel promet, c'est avec les yeux, dit-elle. Enfin je vous la destinais; mais l'impertinent dont je vous parle s'en est emparé, et il la promène partout en se vantant que je la lui ai donnée et qu'il est du dernier mieux avec l'Arménie.

M. de Boisgenêt se leva incontinent. — Qui est ce faquin? s'écria-t-il.

— Vous le voyez d'ici, ce grand jeune homme à la fraise godronnée.

— Ne serait-ce point le prince Natti? dit-il, — et il regarda d'un œil rêveur la chaise qu'il venait de quitter.

— Ah! j'y pense, dit-elle, je ne veux pas vous commettre avec ce fier-à-bras, et je vais à l'instant trouver mon tuteur...

— Ne me parlez plus de votre abominable tuteur! s'écria M. de Boisgenêt en bondissant comme si elle lui avait cinglé la figure d'un coup de cravache. Cette affaire ne concerne que moi, je cours réclamer mon bien et sauver votre honneur.

Il se versa un rouge bord, l'avala d'un seul trait pour s'assurer de sa résolution; puis, l'œil émoustillé et guerroyant, il se coula de groupe en groupe et atteignit enfin l'homme à la fraise, lequel haranguait une douzaine de masques rangés en cercle autour de lui et les mettait au défi de deviner d'où lui venait sa cocarde.

M. de Boisgenêt l'aborda fièrement et lui cria : — Monsieur, ayez l'obligeance de me remettre au plus vite le nœud de rubans que vous portez à votre épaule droite, la personne à qui vous l'avez pris me charge de vous le réclamer.

— La plaisanterie est un peu forte, répliqua-t-il en traînant sa voix. Si la fantasque princesse qui m'a octroyé ce précieux don a regret à sa libéralité, je ne saurais qu'y faire, et je le défendrai jusqu'à mon dernier soupir contre tous les Kalmouks, les Lapons et les Samoyèdes de l'univers.

A ces mots, il dégaîna sans crier gare, et se mit à faire avec son épée un moulinet si terrible que M. de Boisgenêt, surpris par cette vive riposte, recula de cinq ou six pas. Sa retraite précipitée mit en gaîté les assistans. Il devint furieux d'avoir eu peur, et dans ses

furies il ne craignait plus rien. Il jeta les yeux çà et là pour découvrir une arme; faute de mieux, il se saisit de la houssine que portait un Magyar dans une de ses bottes à l'écuyère, et commença de s'en escrimer; d'un coup de revers, l'ennemi la fit sauter au plafond. Sa rage ne connut plus de bornes; il bondit en tournoyant autour du redoutable acier, espérant toujours le trouver en défaut. Il s'exposait tant que le prince craignit de l'embrocher et rompit d'une semelle. Ce jeu aurait eu peut-être un sinistre dénoûment, si par bonheur M. de Boisgenêt n'eût posé le pied sur une tranche de limon glacé tombée d'un plateau; il s'étendit tout de son long, donnant de la tête contre un socle de marbre que surmontait un buste. Au même instant, un Bédouin qui assistait silencieusement à cette passe d'armes et qui à l'insu de Sylvio était venu prendre position derrière lui allongea rapidement le bras et enleva la cocarde. Ce fut au tour du prince d'être furieux. Il se rua sur l'audacieux larron; mais il poussa un cri d'effroi en trouvant au bout de son épée miss Rovel, qui lui cria vivement : — Prince, à quoi pensez-vous? C'est mon tuteur. — Il se confondit en excuses et remit l'épée au fourreau, tandis que Raymond, qui avait gardé tout son sang-froid, replaçait tranquillement la cocarde dans les cheveux de Meg, et que le marquis, fort étourdi de sa chute, se relevait à grand'peine et réclamait d'une voix lamentable un mouchoir pour se bander le front.

Bien que cette scène n'eût duré que peu de minutes, elle avait causé une vive émotion. En voyant le prince Natti mettre flamberge au vent, une femme s'était évanouie, d'autres avaient poussé des cris perçans. De toutes parts on était accouru; l'orchestre avait fait silence, et M. de Boisgenêt étant tombé face contre terre, le bruit s'était répandu de proche en proche qu'un homme à grande collerette venait d'occire un Kalmouk. Ce bruit arriva jusqu'aux oreilles de lady Rovel; l'instant d'après, elle était sur les lieux en proie à la plus vive irritation, aussi indignée que surprise qu'on se permît de faire du scandale chez elle. Arrachant son masque, elle porta autour d'elle des yeux farouches. Elle s'avisa que le mort était sur pied; elle le regarda durement, comme pour lui demander compte de sa fausse alerte ou pour lui reprocher d'avoir perdu en ne mourant pas l'occasion unique qui s'offrait à lui de se rendre intéressant. — Marquis, lui dit-elle sans prendre le temps de choisir ses mots, vous êtes un sot; allez vous faire panser par mes femmes. — Puis avec un geste à la Roxane elle dit au prince : — Sortez! — et à sa fille, en se penchant à son oreille : — Retirez-vous dans votre chambre. — Enfin, se tournant vers Raymond et lui lançant un regard qui tombait sur lui du plus haut des airs comme le faucon sur la grue :

— Monsieur, murmura-t-elle d'une voix saccadée, venez me trouver demain vers midi, j'aurai deux mots à vous dire.

Là-dessus, elle donna l'ordre à la musique de reprendre ses flonflons; le bal recommença, le calme se rétablit par degrés, non toutefois dans l'esprit de Raymond, qui, une demi-heure plus tard, regagnait son hôtel, rapportant dans sa tête deux ou trois orchestres, une cohue de masques, tous les costumes et tous les peuples de la terre, des colères japonaises, des manéges et des mensonges arméniens, des collerettes godronnées, des barbes à la Montesinos, des coups d'épée et des cocardes. Il employa le reste de la nuit à converser avec ses pensées; il lui semblait qu'elles aussi portaient un masque et qu'il s'efforçait en vain de démêler leur visage, d'autant qu'elles gambadaient, pirouettaient autour de lui aux sons d'une musique endiablée. Quand le premier rayon du jour pénétra dans sa chambre, il constata qu'elle ne renfermait qu'un philosophe en déconfiture, pour lequel la physique et la métaphysique se réduisaient à deviner le secret d'une petite fille et à savoir exactement ce qui se passait dans son cœur, supposé qu'elle en eût un.

IX.

Après un somme assez court, Raymond venait de se lever et s'apprêtait à se rendre chez lady Rovel à l'heure qu'elle lui avait marquée, quand on lui remit un billet qu'avait apporté Paméla. Il était ainsi conçu :

« J'ai beaucoup de choses à vous dire, mon cher tuteur, et je n'ai qu'un moment. Excusez l'écriture et le reste.

« 1° Je tiens à vous tranquilliser l'esprit sur un incident dont vous avez eu le tort de vous trop émouvoir. J'imagine que notre fameux magicien à la barbe blanche, qui, lorsqu'on lui prête le collet, tombe en arrêt dans l'attitude d'un boxeur anglais, pourrait bien être tout simplement un Écossais, nommé M. Gordon. Si ma conjecture est exacte, la scène qu'il nous a jouée serait une vengeance de sa façon, où il a mis tout l'esprit dont il peut disposer. N'y pensez plus, si vous y pensez encore.

« 2° Ma belle et adorable maman est aujourd'hui d'une humeur!.. Elle est furieuse contre vous (je ne sais toujours pas pourquoi), furieuse contre le beau Sylvio parce qu'il s'est permis de tirer l'épée chez elle, furieuse contre moi, qu'elle considère bien injustement comme la cause première de ce grand esclandre. Dieu soit loué! Elle n'est pas moins furieuse contre M. de Boisgenêt; elle lui en veut d'avoir été si ridicule et si maladroit hier au soir, et surtout de

s'être avisé de passer pour mort quand il était encore en vie. Elle l'avait traité d'imbécile en votre présence; il n'a pu digérer ce mot. Après votre départ, ils ont eu ensemble une vive altercation, suivie d'une rupture en forme; puisse-t-elle être définitive!

« 3° Conclusion : maman m'a déclaré tout à l'heure que j'avais l'esprit de guingois et un atroce caractère, qu'elle renonçait à m'apprendre le monde et que je n'y rentrerais que mariée, qu'elle avait formé l'irrévocable résolution de me cloîtrer quelque part jusqu'à ce qu'elle m'ait trouvé un parti à sa guise. Puis elle m'a soumis une idée... Devinez où elle veut m'envoyer; je n'ose pas vous le dire. Quelle indiscrétion, monsieur, que de prétendre vous imposer une fois encore la garde de ma folle tête et de ma sotte personne! C'est déjà trop que vous ayez daigné faire le voyage de Florence pour me délivrer d'un Kalmouk. Aussi ai-je regimbé, protesté, représenté à maman que son idée était extravagante, que vous ne pouviez nous souffrir, mes défauts et moi, qu'il vous serait souverainement désagréable de me reprendre dans votre maison, et que je la défiais de vous y faire consentir. Elle m'a répondu froidement: — C'est ce que nous verrons, — et je me suis aperçue un peu tard que dans mon beau zèle je venais de faire une sottise, que toutes mes objections étaient allées à fin contraire. Fâchée comme elle l'est contre vous (je ne sais toujours pas pourquoi), elle sera charmée de faire quelque chose qui vous déplaise, et vous allez avoir à subir un formidable assaut. Réparez ma sottise aussi bien que vous pourrez, à moins que vous ne préfériez en prendre votre parti en vrai philosophe qui, du haut d'un pont, regarde couler son malheur comme l'eau d'une rivière. L'eau ne coulera pas longtemps, et votre pont est si haut perché!

« 4°, 5° et 6° Je vous respecte de tout mon cœur, monsieur, et je vous supplie de me pardonner en faveur de ce bon sentiment tous mes péchés passés et futurs. »

Raymond éprouva un saisissement en lisant cette lettre et en apprenant la résolution imprévue à laquelle s'était arrêtée lady Rovel. Sa surprise fut accompagnée d'une dilatation de cœur, d'un frisson de joie tel qu'en peut ressentir un homme à qui on annonce à l'improviste qu'il vient de gagner le quine à la loterie. Il aurait bien voulu se persuader que le tuteur de miss Rovel considérait uniquement l'intérêt de sa pupille, et que, s'il se réjouissait à la pensée de la remmener à l'Ermitage, c'est qu'il était heureux

. . . . . De dérober cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux.

Il n'essaya pas de se donner le change; depuis quelques heures, il

ne pouvait plus se faire illusion sur ses véritables sentimens. Certaines paroles prononcées inopinément brillent comme un flambeau, elles éclairent les replis les plus obscurs d'une âme qui se cachait à elle-même. Un magicien, expert en son art, déchirant d'une main brutale tous les voiles, avait révélé Raymond à lui-même; il avait vu le fond de son âme, et il ne pouvait plus douter qu'il ne ressemblât beaucoup au chien du jardinier, lequel n'a jamais été réputé le plus heureux des chiens. Il sentait effectivement que son bonheur serait un supplice, mais les supplices ont leurs voluptés.

Midi sonnait, il s'arracha brusquement à ses réflexions et courut à son rendez-vous, déterminé à faire une belle défense, comptant d'avance sur sa défaite. Il trouva lady Rovel dans le même salon que la première fois, assise sur le même sofa; elle tenait dans son giron Mirette, qui n'était pas encore tout à fait remise de ses émotions de la veille.

Du plus loin qu'elle vit venir Raymond : — Monsieur, lui demanda-t-elle, c'est bien par le train de quatre heures que vous repartez aujourd'hui pour Genève?

— C'est possible, madame, mais je n'en savais rien.

— Les nuits sont encore froides, reprit-elle, et Meg est imprudente. Vous aurez l'œil à ce que Paméla ait les plus grands soins d'elle et l'enveloppe convenablement dans ses fourrures.

— Miss Rovel part aussi pour Genève?

— Elle va passer quelques semaines à l'Ermitage, répondit-elle d'un ton de superbe nonchalance, juste le temps nécessaire pour que je lui trouve un mari. Je me plais à croire qu'en fait de pensionnats elle préfère aux maux inconnus un ennui connu.

— Vous me comblez, madame; mais, je vous prie, avez-vous consulté au préalable le propriétaire de l'Ermitage? Peut-être jugera-t-il que vous avez une façon un peu cavalière de disposer de lui et de sa maison.

Elle présenta une gimblette au carlin. Pendant qu'il la croquait à belles dents : — Monsieur, reprit-elle, vous considérez-vous, oui ou non, comme le tuteur de Meg? Si vous ne l'êtes pas, de quel droit vous mêlez-vous de ses affaires et de me donner des conseils que personne ne vous demandait? Si vous l'êtes, auriez-vous bonne grâce à me refuser de l'héberger chez vous jusqu'à ce que j'aie pourvu à son avenir?.. Ce raisonnement n'est-il pas juste, mon enfant? dit-elle à sa chienne en lui donnant une seconde gimblette.

— Soit, reprit Raymond, je suis tuteur, j'ai les charges, sinon l'office; mais vous vous plaignez que votre fille est de garde difficile. Je tiens à vous dire que je ne m'engage point à la garder mieux que vous.

— J'aime à croire que vous ferez votre possible. J'ai toujours préféré les coquins aux inutiles; un homme qui se respecte doit s'atteler à quelque chose, à une danseuse, à un devoir, il n'importe. Vous n'avez pas la danseuse, je me fais un plaisir de vous procurer le devoir.

— Je suis confus de vos bontés, madame, mais je vous répète qu'il adviendra ce qui pourra, que votre fille se surveillera elle-même, que je ne vous réponds point de sa conduite.

— Cela va sans dire, répondit-elle avec un accent de suprême dédain; c'est Mlle Ferray qui m'en répondra.

— Ma sœur est myope et boiteuse, et je vous déclare qu'elle est encore moins disposée que moi à reprendre miss Rovel en son gouvernement.

— Vous le croyez?

— J'en suis certain.

— Pauvre homme que vous êtes! j'ai passé la matinée à causer par le télégraphe avec Mlle Ferray. Première dépêche de Florence : Mademoiselle, consentez-vous à reprendre Meg? — Première réponse de Genève : Oui, madame, tout de suite, si mon frère est consentant. — Deuxième dépêche de Florence : Mademoiselle, votre frère est consentant; Meg part à quatre heures avec lui; venez à leur rencontre jusqu'à Suse. — Deuxième réponse de Genève : Madame, dans une heure je partirai pour Suse. — Et voilà, je pense, une affaire en règle.

Il se leva : — Puisque ma sœur est en route, dit-il, je me vois forcé de me soumettre; seulement je me réserve le bénéfice d'inventaire. Le jour où j'aurai à me plaindre de miss Rovel, je vous la renverrai, madame, sinon par le télégraphe, du moins par le chemin de fer.

— Vous voulez dire que vous aurez l'obligeance de la garder jusqu'à ce que je vous prie de me la renvoyer, répliqua-t-elle; cela ne tardera guère. — Puis, avec un sourire ironique : — Apprenez, monsieur, d'une femme qui a beaucoup pratiqué les hommes que dans ce monde il faut être granit ou caoutchouc, et que rien n'est plus ridicule que le faux granit.

Sur cette belle apostrophe, elle lui souhaita un heureux voyage, lui enjoignit de nouveau de préserver Meg des courans d'air, et tirant Mirette par le bout de l'oreille : — Petite, dit-elle, regardez bien monsieur, vous ne le reverrez plus.

— Elle a raison, caoutchouc ou granit! se disait Raymond en descendant le grand escalier de marbre du palazzo. — Et redressant sa tête sur ses épaules, jetant à un invisible ennemi un regard de défi hautain, il forma le ferme propos de se prouver à lui-même que la

nature l'avait fait en vrai granit et que sa volonté n'était point à la merci d'émotions passagères. Il jura qu'il se rendrait maître de ses pensées, qu'il sortirait vainqueur de l'épreuve, que Meg ne se douterait jamais des indignes faiblesses qu'elle lui inspirait, que jamais elle ne pourrait deviner qu'il se passait quelque chose en lui quand il la regardait. Il le jura par le Persée en bronze de Benvenuto Cellini, qu'il avisa dans la Loggia de' Lanzi en traversant la place du Grand-Duc, et s'étant rappelé les singulières paroles qui sont gravées sur le piédestal de cette noble statue : *Te, fili, si quis laeserit, ultor ero,* — son orgueil interpellant son cœur lui répéta : Oh! mon fils, si quelqu'un te blesse, je te vengerai!

Avant trois heures et demie, Raymond était à la gare. Il attendit quelque temps ce que cherchaient ses yeux et son cœur; craignant que lady Rovel ne se fût ravisée, la fièvre le prit. Enfin Meg arriva, suivie de son bagage, de Paméla et d'un vieux maître d'hôtel que lady Rovel avait chargé de l'assister dans ses préparatifs de départ et de la mettre en wagon. Tant qu'il fut là, elle eut le regard sombre, la figure allongée. A peine eut-il pris congé d'elle et le train se fut-il ébranlé, ce brouillard se dissipa et la gaîté brilla dans ses yeux. De son côté, Raymond se sentait l'âme à l'aise. L'épreuve qu'il allait affronter lui semblait moins difficile, moins périlleuse qu'il ne l'avait d'abord pensé; on prend quelquefois pour la tranquillité d'une raison satisfaite l'épanouissement secret d'une grande joie. Meg avait l'esprit si serein, si allègre, elle paraissait si résignée à son sort, si disposée à prendre en bonne part tous les incidens du voyage, qu'il était impossible de supposer qu'elle laissât son cœur sur les bords de l'Arno, et Raymond, qui l'observait à la dérobée, fut bientôt délivré de tout ce qui lui restait d'inquiétude. Quelle apparence que le prince Natti eût mieux réussi que M. Gordon à inspirer un sentiment sérieux à cette joyeuse fille? Nulle ombre sur son visage, on y voyait une âme franche de tout chagrin comme de tout souvenir, qui n'avait pas même regret à ses amusemens, certaine d'en trouver partout assez pour sa provision.

Quand le soir fut venu, Raymond fut moins content et la nuit lui parut longue. Meg, après s'être emmitonnée dans ses fourrures, dormit tout d'un somme jusqu'au matin. Paméla s'appliquait à en faire autant, mais le sommeil fuyait ses sombres paupières. Elle était travaillée par ses chagrins, elle maudissait sa destinée, qui la condamnait à enterrer de nouveau ses charmes d'ébène dans la solitude et le mortel ennui de l'Ermitage. Elle vivait depuis six mois dans l'attente d'une aventure. Lady Rovel lui donnait ses robes quand elle les prenait en déplaisance, et Paméla s'était toujours flattée que pareillement, un jour ou l'autre, Meg lui passerait de la

main à la main le cœur de quelque sigisbée dont elle n'aurait plus que faire. Il lui souvenait qu'un brillant cavalier lui avait dit près d'une chartreuse : — Charmante brunette, si je perds mon procès avec ta maîtresse, c'est toi que je chargerai de me consoler ! — Son âme charitable se désespérait à la pensée que, dans le triste clos de l'Ermitage, elle ne rencontrerait aucun jeune homme bien fait à qui elle pût offrir ses consolations. Si elle réussissait parfois à s'endormir, se prenant à rêver des fines moustaches du prince Natti, elle se réveillait en sursaut et poussait un bruyant soupir. Raymond ne soupirait pas ; mais il ressentait un cruel malaise, un trouble pénible et fiévreux. Il songeait malgré lui au faux Merlin, à ses oracles, bizarre mélange de vérité et d'erreur. Ce magicien ou ce jaloux s'était bien mépris sur le compte de Meg. Qui pouvait la soupçonner d'avoir plus que de l'amitié pour son tuteur ? Dans les entretiens qu'il avait eus avec elle depuis leur départ de Florence, elle avait fait preuve d'une parfaite liberté d'esprit, et l'aisance de ses manières, le naturel et la franchise de son langage ne ressemblaient guère aux pudeurs et aux précautions d'un amour qui se cache. Si Meg n'aimait ni le prince Natti ni M. Gordon, c'est que son cœur n'était pas encore mûr et que le moment d'aimer n'était pas venu pour elle. Sans contredit, cela était fort heureux, si heureux que Raymond sentait l'air lui manquer, et que plus d'une fois il baissa la glace de la portière pour exposer à la fraîcheur de la nuit son front brûlant. Le wagon était trop étroit, Meg était trop près de lui ; la guettant du coin de l'œil, il se surprenait à maudire la profonde tranquillité de son sommeil, à regretter avec amertume que le faux Merlin ne fût qu'un somnambule à demi lucide, et qu'ayant vu si clair sur un point, il se fût si grossièrement abusé sur le reste.

Il fut charmé de voir paraître l'aube, qui fait chanter les coqs et fuir les cauchemars, plus charmé encore d'apercevoir sur le quai de la gare de Suse une petite femme clopinante et clignotante, laquelle attendait le train avec impatience. S'entendant appeler par son nom, elle se précipita sans pudeur dans les bras d'un gendarme, qu'elle s'avisa de prendre pour son frère. Au même instant, Meg, s'élançant derrière elle et la saisissant par les deux épaules, s'écria : — Ah ! miss Agathe, qu'il y a d'esprit dans vos méprises !

Mlle Ferray cherchait à se retourner pour la voir, et à tout hasard lui disait comme le comte de Rouci à Mlle d'Arpajon, sa fiancée : — Mademoiselle, encore que vous soyez laide, je ne laisserai pas de vous bien aimer. — Enfin, parvenant à l'entrevoir, elle lui dit par charité : — Qui prétendait que cette petite était enlaidie ? Elle n'est pas si mal. — Puis, y regardant de plus près : — Oh ! la vilaine menteuse ! elle est plus belle qu'un ange.

— Fi donc! mademoiselle, lui répondit Meg, on ne parle plus de sa beauté à une sainte fille qui a renoncé au monde. — Cela dit, elle lui sauta au cou, et regardant Raymond de travers : — Vous plaît-il de savoir comment M. Ferray a passé son temps à Florence? Croiriez-vous qu'il est allé au bal déguisé en Bédouin, qu'il y a reçu des déclarations brûlantes, et qu'il a failli en découdre avec un matamore qui avait eu l'audace de me voler un ruban? Voilà de la galanterie, ou je ne m'y connais pas.

Cette plaisanterie et le ton dégagé de Meg froissèrent Raymond, qui ne sut pas dissimuler son déplaisir. Il eut pendant quelques minutes un air froid et contraint, et répondit assez mal aux amitiés dont l'accablait sa sœur. Cela troubla la joie de Mlle Ferray; elle craignait qu'il ne lui en voulût d'avoir accueilli trop facilement les ouvertures de lady Rovel, et tournait autour de lui comme un barbet qui a une peccadille sur la conscience et cherche par la tendresse de ses regards à fléchir la rancune de son maître. Il finit par se dérider, ses glaces fondirent, et le bonheur de Mlle Ferray resplendit comme un ciel de juillet. Dès qu'on fut remonté en wagon, elle entreprit Meg sur ses méfaits, la pria de lui en dresser la liste. Meg lui conta des énormités, Mlle Ferray se récriait d'indignation; mais s'apercevant qu'on lui en imposait : — Mauvaise pièce, lui dit-elle, vous vous amusez de moi. Le seul crime impardonnable est de se moquer des gens qui nous aiment, c'est le vrai péché contre le Saint-Esprit.

— Bah! mademoiselle, répondit Meg, si le bon Dieu vous ressemble, il n'y aura point de jugement dernier; après avoir bien réfléchi, Dieu dira : Embrassons-nous, tout s'explique.

On arriva dans la soirée à l'Ermitage. Le lendemain matin, Raymond, s'étant mis à la fenêtre, aperçut miss Rovel qui, encapuchonnée d'un tartan, les pieds dans la rosée, faisait le tour de l'enclos, examinant tout, s'assurant que rien n'avait changé de place ni de visage. Elle battait les buissons comme un chasseur, et faisait lever des souvenirs. Quoique le printemps fût moins avancé qu'à Florence, elle trouva le long des haies quelques primevères dont elle fit un bouquet. Puis, revenant sur ses pas, elle visita le poulailler, jeta un coup d'œil dans l'étable et le grenier à foin. Elle allait rentrer chez elle quand Raymond la héla : — Miss Rovel, lui cria-t-il, les historiens racontent que la première fois que Napoléon exilé fit une promenade dans son île, il s'écria : Diable! ma prison est petite.

— J'ai des yeux qui voient grand, répondit-elle, et si bon cœur que je veux fleurir Hudson Lowe. — Et elle lui lança son bouquet à la figure.

Pendant plus de trois semaines, les jours coulèrent doucement à

l'Ermitage sans que la vie de ses hôtes comptât d'autres événemens que leurs pensées. Celles de miss Rovel étaient aussi paisibles qu'agréables. Il semblait que par l'effet d'un charme son sang courût moins vite, qu'il fût entré quelques grains de plomb dans sa cervelle. Ses journées se passaient dans une alternative de gaîté sans étourderie et de longues tranquillités sans langueur. On craignait qu'elle ne s'ennuyât, on lui proposait des promenades et de la mener au concert ou au théâtre; elle répondait qu'elle avait besoin de se reposer, de se rasseoir, qu'un verger entouré de haies vives, borné par un ruisseau, lui suffisait pour promener ses jambes et son esprit. Raymond lui fit présent d'un cheval; elle fut sensible à cette attention, monta une ou deux fois par reconnaissance; mais ses plus grands plaisirs étaient de rester au logis, de travailler vaille que vaille à la tapisserie de Mlle Ferray, et le soir d'écouter quelque tragédie que son tuteur lui lisait d'une voix aussi grave, mais plus émue que jadis.

Elle se procura un surplus d'occupation en demandant à Mlle Ferray de lui résigner tous ses pouvoirs de maîtresse de maison; elle se piquait de lui prouver qu'elle s'entendait comme une autre à tenir un ménage. Son administration donna prise à la critique. Il lui arrivait souvent d'égarer ses clés, elle perdait son temps à les chercher, et, quelque distraction survenant à la traverse, elle ne se rappelait plus ce qu'elle cherchait et retournait s'en informer auprès de Mlle Ferray. Une cane ayant pondu, elle se vanta d'avoir des lumières particulières sur l'éducation des canards, et s'y prit si adroitement que vingt-quatre heures lui suffirent pour exterminer la couvée. Elle fit passer de vie à trépas tout un peuple de lapins en les nourrissant d'herbes mouillées. Sa présomption ne connaissant plus de bornes, elle se donna pour un cordon-bleu de premier ordre et prépara de ses mains un plat de son invention, que Raymond traita franchement d'exécrable. Mlle Ferray convint qu'il n'était pas exquis; mais, à force d'y réfléchir, elle réussit à se l'expliquer et le trouva mangeable.

Erreur ne fait pas compte, la maison ne périclita point dans les mains de miss Rovel; elle ne mit le feu ni à la cave, ni au grenier, et hormis les lapins et les canards sa cuisine n'empoisonna personne. Et c'est ainsi que cette fille romanesque paraissait à jamais brouillée avec les romans et déterminée à chercher le bonheur dans la vie d'habitude. On eût dit un voyageur qui, détrompé des sentiers hasardeux où l'avait entraîné son caprice, des bois sombres et raboteux où l'on trébuche, des marais où dansent les feux follets, contemple d'un œil réjoui la route droite et unie qu'il vient de regagner et que ses fantaisies avaient méprisée. Mlle Ferray s'affligeait

en secret de cette grande sagesse, où elle trouvait de l'excès. Meg lui paraissait trop différente d'elle-même, elle regrettait ses fougues d'autrefois, son humeur orageuse, les saillies de sa fierté revêche; pour un peu, elle l'eût suppliée de lui faire une incartade, car elle se plaignait des gens qu'elle aimait quand ils la privaient du plaisir de leur pardonner quelque chose. Si Meg était trop parfaite au jugement de Mlle Ferray, dans l'opinion de Raymond elle était trop heureuse; son cœur malade lui reprochait de se porter si bien. Du reste il traitait brutalement son mal, évitait avec soin toute occasion de tête-à-tête avec miss Rovel, ne la voyait qu'à table ou le soir en compagnie de sa sœur, et remplissait son rôle de tuteur avec une irréprochable probité. Miss Rovel de son côté était une pupille exemplaire, et s'étudiait à concilier dans sa conduite les déférences et les familiarités permises.

Une après-midi, elle alla se promener dans le bois. Elle tenait à la main un volume de Mme de Sévigné; cette lecture lui plaisait. Elle avait acquis par un peu d'étude et par ses entretiens avec Raymond assez de littérature pour pouvoir sentir l'art consommé qui se dérobe sous les nonchalances de cette plume divine et goûter la forme la plus charmante qu'ait jamais revêtue la raison, quoique, à vrai dire, Mme de Sévigné fût un peu trop raisonnable pour elle, la folie d'aimer éperdument sa fille lui paraissant insuffisante pour remplir le vide du temps. Ce jour-là, elle avait rencontré dans une lettre du 9 mars 1692 un passage qui l'avait particulièrement frappée. Elle était en train de le relire pour la troisième fois, quand, levant le nez de dessus son livre, elle aperçut, à quelques pas devant elle, son tuteur assis sur un tronc d'arbre renversé. La tête basse, les bras ballans, il regardait l'eau couler; il avait le visage contracté, une expression douloureuse était répandue sur tous ses traits. Sa méditation était si profonde qu'il ne s'avisa point de l'approche de l'ennemi. Meg s'arrêta, puis elle brassa du pied un amas de feuilles mortes. Cette fois il tourna la tête, et il pâlit. Elle ne parut point remarquer son trouble; l'ayant abordé gentiment, elle s'assit à côté de lui et le pria de lui éclaircir quelques allusions de Mme de Sévigné, qu'elle entendait mal. Il lui expliqua qui était M. de Pomponne et ce que chantait la philosophie d'un certain Descartes, que la mère de la belle Madelonne voulait savoir comme le jeu de l'hombre, non pour jouer, mais pour voir jouer. Elle l'écoutait naïvement, attachant sur son visage de grands yeux attentifs, innocens, appliqués, comme une bonne petite fille qui veut profiter et s'instruire.

Quand il eut tout dit, elle l'emmena. En arrivant à un petit carrefour où s'embranchaient deux sentiers, Raymond voulut prendre

celui qui remontait vers la maison; peut-être pressentait-il ce qui l'attendait. Miss Rovel l'obligea de continuer son chemin le long du ruisseau. Il remit Descartes sur le tapis, en discourut avec insistance. Elle lui prêtait ses deux oreilles; mais, comme ils venaient d'atteindre un endroit où le bois s'éclaircissait, portant ses yeux autour d'elle et quittant subitement le bras de Raymond :

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle, quel souvenir! Cette eau profonde où je ne me suis pas noyée, ce frêne où je m'étais blottie,... et vous ici, au pied de l'arbre, les poings fermés, les dents serrées... Ah! oui, grand Dieu, quel souvenir!

Il n'eut pas l'air de l'entendre, et, levant les yeux vers deux pies qui jabotaient et jacassaient sur la cime d'un peuplier : — Quel odieux vacarme! dit-il; à qui en ont ces oiseaux?

— Qui peut le savoir? reprit-elle; mais convenez que vous étiez furieux.

Le nez toujours en l'air : — Jamais, dit-il, je n'ai entendu des pies caqueter de la sorte.

— C'est leur métier, dit-elle, tous les gens qui ont de la voix aiment à en donner; mais vous êtes-vous jamais demandé pourquoi j'avais fait semblant de me noyer?

— Vous me demandez, miss Rovel... Eh! c'est bien simple, vous aviez trouvé plaisant de me faire prendre un bain froid.

— Vous n'y êtes pas. C'est de l'histoire si ancienne qu'aujourd'hui on en peut parler. Figurez-vous que dans ce temps-là j'étais romanesque, folle à lier, et que depuis votre rencontre avec M. de Boisgenêt vous étiez mon Amadis.

— Vous avez beau dire, interrompit-il, ces deux pies ont le diable au corps; il s'agit de quelque grosse querelle de ménage.

— Bien, dit-elle, nous grimperons tout à l'heure à l'arbre pour les réconcilier... Je vous disais qu'en ce temps-là... Croiriez-vous que le soir je m'amusais à découper des rubans de papier, où j'écrivais en détournant la tête : « miss Rovel est stupidement amoureuse de M. Raymond Ferray. » Puis, regardant ce que j'avais écrit, il me semblait que ce papier était un croquant qui avait découvert mon secret et me le répétait à haute voix, et, rouge de confusion, je le brûlais à ma bougie. Ah! monsieur, ce n'est pas tout d'aimer, on veut s'assurer qu'on est aimé. Alors on fait semblant de se noyer, et on se dit : « Quand il me retrouvera vivante, il se laissera tomber à mes pieds en s'écriant : Si vous étiez morte, aurais-je pu vous survivre?... » Hélas! vous savez ce qui est arrivé. Ce fut un moment bien cruel pour moi, car, je vous le répète, vous étiez mon Amadis.

Raymond fit un violent effort sur lui-même et parvint à dire assez

tranquillement : — Vous ne seriez plus tentée aujourd'hui de me soumettre à pareille épreuve.

— Non certes, dit-elle d'un air bon enfant. Nous sommes devenue raisonnable, nous nous contentons qu'on ait beaucoup d'amitié pour nous, et je suis sûre de la vôtre comme vous êtes sûr de la mienne, le respect étant sauvegardé.

— N'en doutez pas, répondit-il avec l'accablement d'un homme à qui l'on attache une meule au cou.

A son tour, elle leva les yeux vers les deux oiseaux, qui piaillaient de plus belle, et dit : — Que parlez-vous d'une querelle de ménage? C'est une scène de coquetterie, et là-haut comme ici-bas chacun joue son petit rôle... Mais, je vous prie, continua-t-elle, voyez, monsieur, comme il est facile de gloser sur le prochain, quand l'envie vous en prend, et de donner aux choses les plus innocentes les plus fausses couleurs. Qui empêcherait un malin ou un jaloux, le prince Natti par exemple ou M. Gordon, de prétendre que miss Rovel, après avoir maudit son tuteur, après l'avoir planté là, après avoir juré de l'oublier, n'ayant rencontré dans le vaste monde aucun homme qui le valût, s'est avisée un matin d'inventer un prétexte pour l'attirer à Florence, et qu'elle a tramé quelques jours plus tard tout un petit complot pour l'obliger de la ramener avec lui à l'Ermitage? Cela pourrait très bien se soutenir, et voilà comme les apparences sont trompeuses et à quoi tiennent les réputations!

A ces mots, prise d'un tressaillement soudain : — Dieu! la belle écrevisse! s'écria-t-elle en allongeant le bras vers le ruisseau, et elle s'élança sur la berge par un mouvement si impétueux que Raymond, craignant sans doute qu'elle ne tombât, la retint de la main gauche par le nœud de sa ceinture, tandis que la droite, se posant sur son épaule, effleurait son cou et son menton. Si prodigieusement attentive qu'elle fût à son crustacé, que Raymond ne parvenait pas à entrevoir, miss Rovel ne laissa pas de constater que cette main était chaude, émue, palpitante, et que dans son trouble elle semblait se consulter pour savoir ce qui lui arrivait et ce qu'elle allait faire.

Au même instant, Raymond s'entendit appeler. Il lâcha prise, recula de quelques pas, et répondit d'une voix mal assurée : — Que me veut-on? Je suis ici. — Mlle Ferray parut; elle venait l'avertir que son jardinier avait des instructions à lui demander. Raymond remonta aussitôt vers la maison en courant, comme s'il s'était enfui, laissant sa sœur avec miss Rovel, qui la brusqua et sous le premier prétexte venu lui fit à peu près cette incartade que la bonne demoiselle attendait de jour en jour, et qui la charma comme un rappel du passé.

Après avoir donné ses ordres à son jardinier, Raymond sortit de l'Ermitage et fit une promenade. Il avait besoin de solitude pour calmer sa tête échauffée, pour remettre un peu d'ordre dans ses pensées et dans ses volontés. La marche lui fit du bien. Il ne rentra qu'à la brune. Pour regagner sa chambre, il devait traverser la bibliothèque; en y entrant, il aperçut dans l'embrasure d'une fenêtre miss Rovel, qui s'était endormie sur une chaise. Elle était venue rapporter le volume de Mme de Sévigné qu'elle avait achevé de lire; mais avant de le remettre sur le rayon, elle avait voulu revoir le passage qui l'avait si vivement frappée dans le bois. En le relisant, le sommeil l'avait prise, et c'est assurément la première fois que Mme de Sévigné ait endormi quelqu'un.

Raymond pressentit un danger plus redoutable que celui qu'il avait couru au bord du ruisseau, et il voulut battre en retraite. On ne fait pas tout ce qu'on veut; — l'instant d'après, il n'était plus qu'à deux pas de la charmante dormeuse. Elle avait la tête un peu relevée, la bouche légèrement entr'ouverte par un demi-sourire; ses cheveux s'étaient défaits et déroulaient sur ses épaules et sur sa poitrine leurs belles ondes soyeuses. Le volume était demeuré ouvert sur ses genoux. S'approchant sur la pointe des pieds, Raymond s'en saisit et lut ce qui suit :

« Vous me demandez les symptômes de cet amour. C'est premièrement une négative vive et prévenante, c'est un air outré d'indifférence qui prouve le contraire:... c'est une suspension de tout ce mouvement de la machine ronde, c'est un relâchement de tous les soins ordinaires pour vaquer à un seul, c'est une satire perpétuelle contre les gens amoureux. — Vraiment il faudrait être bien fou, bien insensé! Quoi, une jeune femme! Voilà une bonne pratique pour moi, cela me conviendrait fort; j'aimerais mieux m'être rompu les deux bras. Et à cela on répond intérieurement : — Et oui, tout cela est vrai; mais vous ne laissez pas d'être amoureux; vous dites vos réflexions, elles sont justes, elles sont vraies, elles font votre tourment, mais vous ne laissez pas d'être amoureux; vous êtes tout plein de raison, mais l'amour est plus fort que toutes les raisons, vous êtes malade, vous pleurez, vous enragez, et vous êtes amoureux. »

Le livre échappa de ses mains, que l'émotion et le dépit faisaient trembler. Une fois encore il fit un mouvement pour se retirer, et, comme par une force irrésistible, ses pieds le ramenèrent vers la chaise où miss Rovel continuait son paisible sommeil. Il contempla d'un œil ardent le délicieux désordre de ses cheveux, et un frémissement courut dans toutes ses veines. Il saisit une de ces boucles dorées et la froissa entre ses doigts; miss Rovel ne s'éveilla point.

Alors il se pencha lentement vers elle, comme pour boire son haleine et sa vie; elle ne bougea pas. Le démon qui le possédait fut le plus fort; sa tête se perdit, il déposa un baiser brûlant sur ces lèvres qui souriaient et qu'il crut sentir frissonner sous les siennes.

A l'instant, il recula jusqu'à la muraille, plein de confusion, épouvanté de ce qu'il venait de faire. Miss Rovel tressaillit, passa la main sur son front, rouvrit les yeux, et le considérant d'un air étonné : — Ah ! c'est vous, monsieur! je crois en vérité que je dormais.

Il fixait sur elle des yeux éperdus; il lui semblait que ses genoux, se dérobant sous lui, allaient le précipiter aux pieds de cette blonde décoiffée, que ses lèvres remuaient déjà pour publier sa défaite, que son âme lui échappait. Il se ressouvint de la devise que Benvenuto Cellini a inscrite sur le piédestal de son Persée et qu'il avait récitée à demi-voix en traversant la place du Grand-Duc; sa fierté, venant au secours de son cœur aux abois, lui cria : Mon fils, si quelqu'un te blesse, je te vengerai! — Et il réussit à demeurer debout. Qui pourrait compter les pensées dont un homme est assailli dans certaines secondes de sa vie? Il se disait : — Qui es-tu? est-ce bien toi? As-tu oublié ton passé et jusqu'à ton nom? que sont devenus tes mépris et tes ressentimens, ton caractère et ta volonté? Est-il possible que l'homme que tu es soit à la merci d'une boucle de cheveux dorés et d'une bouche qui sourit? Si tu dis un mot, si tu fléchis le genou, c'en est fait, tu ne t'appartiens plus, tu te seras donné tout entier, — et à qui? à une coquette précoce, qui ne sait pas, qui ne saura jamais aimer, et qui fera gloire de t'avoir arraché un aveu dont elle triomphera aujourd'hui, dont elle rira demain. Et quand par impossible elle t'aimerait comme tu l'aimes, que peux-tu espérer? que n'as-tu pas à craindre? combien de temps durera ton bonheur? Quelques jours, quelques semaines au plus, et tu expieras cette ivresse par des remords, des inquiétudes, des défiances, par d'incurables soupçons, par d'atroces jalousies, par tous ces tourmens raffinés dont la femme a le secret et par l'insupportable honte d'une éternelle servitude.

Pendant qu'il se parlait ainsi, Meg lui dit : — Eh bien! monsieur, qu'avez-vous à me regarder? y a-t-il en moi quelque chose d'extraordinaire?

Il n'eut pas encore la force de répondre; mais il se redressa et respira plus librement, — il se sentait sauvé.

— Là, que se passe-t-il donc? reprit-elle en rajustant ses cheveux.

Il recouvra enfin la parole et lui dit d'une voix douce, mais ferme :

— Il ne se passe rien, rassurez-vous; j'attendais que vous fussiez tout à fait réveillée pour vous annoncer une nouvelle... Je me suis résolu à partir pour un long voyage.

Elle se leva tout d'une pièce. — En effet, voilà une nouvelle... Et peut-on savoir quel motif...

— Un travail, dit-il, un important travail que j'ai repris depuis peu. Je dois aller faire des recherches dans les bibliothèques de Paris, de Londres et de Berlin.

Elle était devenue rouge comme braise, ses yeux étincelaient, elle mordillait ses lèvres : — Avez-vous fait part de votre résolution à Mlle Ferray?

— Non, je ne l'ai prise que tantôt, et il m'en a coûté. — Il ajouta vivement : — Vous savez combien je suis casanier.

Elle ramassa le volume qui gisait sur le parquet, le remit sur le rayon de la bibliothèque, prit le volume qui faisait suite. Ses mains tremblaient; mais elle avait le ton net et posé quand s'étant retournée elle lui demanda : — Quand partez-vous?

Il voulait dire demain; ce mot lui parut impossible à prononcer, il s'accorda un délai de grâce, et répondit : — Avant dix jours.

Elle le regarda fixement, il soutint bravement le feu. — J'espère, monsieur, que vous m'écrirez quelquefois.

— Pouvez-vous en douter? s'écria-t-il; ne savez-vous pas que mes pensées, mes souvenirs... — Il demeura court; puis, se reprenant, il réussit à dire avec un sourire affectueux : — Miss Rovel, un tuteur tel que moi ne peut oublier une pupille telle que vous.

Et l'ayant saluée il se réfugia dans sa chambre, pendant qu'elle regagnait la sienne. Une demi-heure plus tard, ils se retrouvèrent dans la salle à manger. Vers le milieu du dîner, Raymond communiqua son projet à sa sœur. Elle demeura bouche béante et l'obligea de se répéter; elle le regardait, puis elle jetait un coup d'œil à Meg, comme pour chercher dans leurs yeux une réponse aux questions qu'elle s'adressait. Devait-elle prendre cette étonnante nouvelle en bonne ou en mauvaise part? Ce voyage était-il un méchant caprice ou le symptôme d'une complète guérison? Raymond désirait-il quitter l'Ermitage parce que la présence de miss Rovel y gênait sa mélancolie, ou fallait-il croire que, renouant avec son passé, il se décidait à rentrer dans la vie active et à revoir le monde? Il la tira d'incertitude en lui disant presque gaîment : — Que veux-tu, ma chère? c'est ta faute. Mon voyage à Florence m'a dégourdi les jambes; elles demandent à cheminer, et peut-être me mèneront-elles au bout du monde.

— Tu nous promets pourtant d'en revenir?

— Assurément, lui dit-il, et il parla d'autre chose.

Il resta quelque temps au salon après le dîner, devisant d'un air aisé et naturel. Quand il lui parut qu'il avait suffisamment porté sa croix, il serra la main de sa sœur, fit une inclination de tête à miss Rovel, et remonta dans son appartement.

Après qu'il se fut retiré, Meg arpenta le salon, l'œil sombre, les joues enflammées, le front orageux; puis, venant s'asseoir en face de Mlle Ferray, qui tricotait des mitaines pour une vieille femme du voisinage, elle lui dit d'un ton sarcastique : — Savez-vous, mademoiselle, pourquoi M. Ferray partira dans dix jours pour un long voyage?

— Il s'en est expliqué lui-même, ma chère enfant, lui répondit Mlle Ferray. Mon souhait s'est accompli, il a repris goût à l'arabe, et les importantes recherches que demande son travail...

— L'arabe est le cadet de ses soucis, reprit Meg en secouant les épaules. Trêve de sornettes! vous êtes d'une crédulité! Peut-être ne suis-je pas polie; on apprend à ne pas l'être dans cette maison, car il s'y passe des choses... Encore un coup, mademoiselle, voulez-vous savoir pourquoi votre frère et mon tuteur se sont décidés au pied levé à s'en aller courir le monde? Vous le dirai-je? m'écoutez-vous? C'est que mon tuteur et votre frère sont éperdument amoureux de miss Rovel.

A cet étrange discours, Mlle Ferray laissa couler trois mailles et tomber son tricot sur ses genoux. — Avez-vous perdu le sens, Meg! s'écria-t-elle. Que signifie cette monstrueuse invention? Où prenez-vous que mon frère, que votre tuteur...

— Il faut pourtant bien que cela soit, puisque cela est. La preuve, la voici. Il m'était venu des soupçons, j'ai voulu en avoir le cœur net. Tantôt j'étais dans la bibliothèque, quand j'ai entendu le pas de M. Ferray au bout du corridor. Je me jette sur une chaise dans une attitude assez heureuse, assez romantique, et je fais semblant de dormir à poings fermés. Il entre, recule, se rapproche, tourne autour de moi comme un chat autour d'un fromage; puis, empoignant son courage à deux mains, *for shame!* miss Agathe, il me plante sur la bouche un grand baiser, qui était, ma foi! fort bien appliqué.

— Oui ou non, faut-il vous croire? dit Mlle Ferray. Et vous rouvrîtes les yeux?

— Vous conviendrez qu'on se réveillerait à moins. Dieu! qu'il avait l'air drôle! l'air d'un voleur qu'on vient de surprendre la main dans le sac. Si je ne me trompe, il se livrait à une grande délibération intérieure qui dura bien un siècle. J'ai découvert qu'il a adopté pour ses petites affaires de conscience le système des deux chambres. Sa chambre des communes opinait pour qu'il se jetât à mes

genoux et me fit une déclaration en forme; mais la chambre des lords, — vous voyez d'ici ces majestueuses perruques à marteaux, — l'exhortait à ne pas compromettre sa chère dignité, et les lords ont eu le dernier mot. Par leur conseil, il a imaginé de me dire qu'il avait affaire à Paris et que dans huit jours il prendrait le large.

Cette histoire paraissait à Mlle Ferray plus extraordinaire, plus incroyable, plus exorbitante que tous les contes de la bibliothèque bleue. On serait venu lui annoncer que l'empereur de la Chine était tombé amoureux d'elle et lui faisait demander sa main qu'elle eût été moins ébahie; toutefois Meg était si nette, si obstinée dans ses affirmations, qu'elle dut bien finir par se rendre. Au surplus, depuis qu'elle avait appris que son frère était allé au bal masqué, Mlle Ferray avait décidé que tout est possible. Elle garda quelque temps le plus profond silence; puis, après beaucoup de préfaces, de prologues, de préambules, d'avant-propos, avec force périphrases et circonlocutions, changeant de couleur à chaque mot, rajustant sa coiffe, se grattant le front avec son aiguille à tricoter, elle en vint à poser à Meg une question qui tendait à savoir s'il était permis d'admettre qu'un jour ou l'autre on pût vraisemblablement supposer... Elle ne trouva pas la fin de son discours; à peine un faible jour s'était-il répandu sur sa pensée, elle se replongeait dans les ténèbres.

— Vos questions ne sont pas claires, reprit Meg avec un sourire qui n'était pas bon; mais je crois deviner que vous voudriez bien savoir s'il est permis d'admettre qu'on puisse supposer qu'un jour la passion de M. Ferray pour sa pupille soit payée de retour. A vous parler franchement, j'ai pour lui quelque amitié, mais d'amour, point; où le prendrais-je? Il y a entre nous une telle différence d'âge, de caractère, d'opinions, de goûts! Vous nous enfermeriez, lui et moi, dans une cage, après-demain l'un aurait mangé l'autre. Mon Dieu! je ne dis pas que si, après la petite privauté qu'il a prise avec moi, il s'était jeté à mes genoux pour implorer ma merci, pour me déclarer sa passion, et qu'il se fût écrié avec un beau feu et un bel accent : Miss Rovel, je vous aime, je vous adore!.. peut-être mon cœur se fût ému, peut-être dans la suite des temps... Mais, je vous le dis, miss Agathe, votre frère et mon tuteur ont trop d'orgueil, et, quand on a de l'orgueil, on ne sait pas aimer, et je suis ainsi faite qu'il me serait impossible d'aimer un homme qui ne m'aimerait pas comme je veux être aimée. Chacun a ses fantaisies, voilà la mienne.

Mlle Ferray entreprit de défendre son frère, et s'efforça de démontrer à Meg qu'elle prenait pour de l'orgueil les scrupules d'une délicatesse outrée et d'une fierté trop chatouilleuse. Meg, pour toute

réponse, hochait la tête, tandis que de ses jolis ongles de chat elle effilochait avec rage les franges de sa ceinture. Enfin elle interrompit Mlle Ferray en lui disant :

— Quand vous raisonneriez jusqu'à demain, vous n'empêcheriez pas M. Ferray d'être un orgueilleux, et les orgueilleux ne sont pas mon fait. Puisque sa superbe est son bien suprême et sa maîtresse adorée, et qu'il projette de lui faire voir le monde, qu'il l'emmène à Paris, à Londres, à Pékin, et que Dieu bénisse leur pèlerinage!

Mlle Ferray retomba dans le silence; elle paraissait réfléchir profondément. Enfin elle dit avec un soupir : — Mon frère a raison, Meg; il fera bien de partir. Je regrette même qu'il ne parte pas dès demain; mais j'ai une prière à vous adresser : je vous demande en grâce de ne pas lui laisser soupçonner que vous avez surpris son secret.

— Rassurez-vous, répondit-elle sur un ton d'ironie emphatique. Nous sommes plus généreuse que vous ne pensez; nous aurons pitié de ce grand malheur et de ce désastreux naufrage d'une illustre sagesse qui se croyait à l'abri de tous les hasards. Il n'y a pas à dire, les deux yeux que voici en ont eu raison.

Là-dessus elle se leva, embrassa froidement Mlle Ferray, alluma une bougie et monta en chantonnant l'escalier qui conduisait à sa chambre. Elle trouva dans le vestibule Paméla, qui, les yeux gros de sommeil et dodelinant de la tête, l'attendait pour l'aider dans sa toilette de nuit. Meg la secoua en lui disant : — Éternelle dormeuse, rêvais-tu d'un duc ou d'un prince?

— Ah! mademoiselle, repartit la négresse, que peut-on faire de mieux que de dormir ou de rêver dans cette lugubre maison qui sue l'ennui? Je suis une femme morte, si j'y reste un mois de plus.

— Triple niaise que tu es! reprit Meg, qui te prie d'y rester? Puisque tu aimes le changement et les aventures, je te jure que tu auras bientôt de quoi te satisfaire. — Et, lui pinçant le bras avec une telle véhémence qu'elle lui arracha un cri de douleur : — Apprends que je suis en colère, et que dans mes colères je suis capable de tout.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE SCOLAIRE

EN ALLEMAGNE

LE PATRIOTISME DANS L'ENSEIGNEMENT.

Quand les problèmes politiques occupent l'attention générale, il est naturel que l'intérêt qui s'attache aux questions d'enseignement se ralentisse, ou que l'esprit de parti s'en empare pour les obscurcir et pour les fausser. En publiant les études qui vont suivre, je m'adresse à ceux qui, n'ayant point perdu de vue ces importantes et difficiles questions, cherchent en dehors de toute idée préconçue les moyens de préparer aux générations nouvelles une éducation plus forte et une instruction plus solide. Je m'abstiendrai en général de toute polémique, bornant mon rôle à celui de narrateur, et laissant parler avant tout les faits. Je voudrais exposer quelle est l'organisation actuelle de l'instruction publique dans un pays qui mérite doublement de fixer notre attention, puisqu'il est celui qui a le plus fait en Europe pour la diffusion de l'enseignement, et puisqu'il attribue à ses écoles, non sans raison, une partie des succès qu'il a remportés sur nous.

Quoiqu'il m'en coûte un peu d'entrer en scène de ma personne, un mot sur l'origine de ce travail est nécessaire. Depuis longtemps je désirais compléter et remettre à jour la connaissance que j'avais acquise autrefois de l'enseignement allemand quand j'étais étudiant en 1858 et 1859 à l'université de Berlin. Informé de mon désir, M. Jules Simon, alors ministre de l'instruction publique, mit à ma

disposition les fonds nécessaires. Je partis donc pendant l'été de l'année 1873, retournant à Berlin après un intervalle déjà assez long en lui-même, mais que les événemens faisaient paraître beaucoup plus considérable. Au moment de passer la frontière, je me représentai vivement en quelle situation d'esprit je l'avais franchie autrefois. J'avais alors pour les universités allemandes un respect singulier : il me semblait que tout, dans ces grands corps, devait porter le caractère du désintéressement scientifique. Je me figurais volontiers que les professeurs, sans être pour cela moins attachés à leur pays, étaient placés au-dessus des rivalités de nation à nation, et que, voués à la recherche de la vérité, ils prenaient le progrès général pour seul objet de leurs efforts, pour seule règle de leurs jugemens. N'était-ce pas le plus grand de tous les Allemands qui avait dit que la haine nationale agit avec le plus de violence là où la culture humaine est le moins avancée, et qu'il est des régions de l'intelligence où l'on éprouve le bonheur ou le malheur d'un peuple voisin comme celui de sa propre patrie (1)?

Quand je retournai en Allemagne au mois de juin 1873, il faut bien avouer que je n'avais plus ces illusions. Un caractère spécial de la dernière guerre, c'est que l'animosité chez nos adversaires ne paraissait pas diminuer, mais plutôt augmenter avec l'instruction : l'idée de la solidarité humaine s'effaçait derrière celle de la lutte historique des races. Il est trop vrai que les universités allemandes ont une grande part de responsabilité dans ce phénomène nouveau en Europe; je n'oserais pas dire que cette intervention de la science germanique dans les affaires humaines aura pour résultat de la grandir aux yeux des observateurs impartiaux. On la plaçait à des hauteurs où en réalité elle ne se trouvait point, et dont elle a déclaré expressément qu'elle ne voulait pas : elle entend rester sur la terre et elle ne répudie aucune des passions qui divisent les hommes. Ce serait une entreprise assez inutile de dépenser son temps à regretter pour elle ce qu'elle ne regrette pas elle-même; il vaut mieux essayer de comprendre comment elle est arrivée à prendre un tel caractère. Je me promettais d'en faire un de mes sujets d'observation. — L'enseignement allemand offre d'ailleurs, dans son passé et dans son présent, des particularités plus dignes d'envie : un développement des institutions et des idées non troublé par la révolution comme le nôtre, et non altéré par une administration centralisatrice, d'immenses efforts faits par les états et par les villes pour multiplier les moyens d'instruction, — une variété d'établissemens longtemps favorisée par le morcellement du territoire, — des hommes supérieurs qui ont laissé leur marque dans les doctrines et

(1) Goethe, *Conversations avec Eckermann.*

dans les méthodes : autant de points qu'il est bon d'étudier et de faire connaître en France.

Tel était à peu près le tour de mes réflexions pendant que je prenais la route de Cologne à Berlin. En même temps je me promettais d'écarter toutes les impressions personnelles qui pourraient nuire à l'impartialité de mon jugement. Je dois dire, et j'entre par là aussitôt dans mon rôle de narrateur véridique, que la tâche m'a été rendue facile par l'accueil empressé que j'ai reçu dans tous les établissemens d'instruction publique. Non-seulement j'ai pu assister aux classes aussi souvent et dans toutes les maisons qu'il m'a plu, mais les professeurs et directeurs mettaient à ma disposition les travaux des élèves et me donnaient libéralement toutes les informations que je leur demandais. On est habitué en Allemagne à ces visites internationales : pendant que *j'hospitais* (c'est le terme consacré) dans les gymnases de Berlin, des Russes, des Américains faisaient de même. Je ne vois pas pourquoi dans nos lycées nous n'exercerions pas une hospitalité pareille : s'il est naturel qu'on écarte les simples curieux, nous n'aurions qu'à gagner à laisser entrer les juges compétens.

Je ne me suis pas contenté de voir les classes, de converser avec les maîtres et d'interroger les élèves. J'ai mis à profit la littérature pédagogique de l'Allemagne, qui, comme on sait, est d'une grande richesse, et compte parmi ses écrivains beaucoup d'esprits clairvoyans, beaucoup d'hommes de savoir et d'expérience. Il serait trop long de donner ici un aperçu bibliographique : j'indiquerai au moins, pour tout ce qui est ordonnances officielles, les recueils que MM. Wiese et de Rönne ont composés pour la Prusse. Un utile ensemble de vues et de faits se trouve réuni dans l'*Encyclopédie pédagogique* de K.-A. Schmid (10 volumes, 1859-1874), qui ne devrait manquer dans aucun de nos grands établissemens d'instruction. J'ai lu les procès-verbaux des conférences qui se tiennent tous les ans, sur différens points du territoire, entre les directeurs des gymnases d'une même province. Je n'ai rien négligé, en un mot, pour arriver à une connaissance nette et complète de l'organisation que j'étais allé étudier.

I.

Puisque j'ai commencé de parler du caractère national qu'a revêtu l'enseignement allemand, j'aime mieux traiter tout de suite, pour n'avoir pas à y revenir, ce difficile et instructif sujet. Le temps est loin où l'on pouvait reprocher à l'Allemagne de se perdre dans les abstractions philosophiques, ou de s'oublier dans le culte de l'antiquité, ou d'accorder aux autres peuples plus d'attention qu'à

elle-même. Quoique ce reproche se fasse encore entendre chez les étrangers dont les informations retardent de cinquante ans, quoiqu'on l'entende aussi en Allemagne dans la bouche de quelques hommes, qui le répètent simplement par habitude ou dont le patriotisme germanique est intolérant et insatiable, la vérité est qu'aucun pays n'a su ramener aussi bien à ses intérêts, à ses souvenirs et à ses espérances la plupart des études et des exercices qui concourent à l'éducation de la jeunesse. Cette alliance de l'enseignement et de la politique a son origine dans les luttes du commencement de ce siècle, dans le long et persévérant travail qui devait aboutir à l'unité de l'Allemagne. Il serait intéressant de rappeler ici cette histoire; mais un tel récit demanderait beaucoup de pages. J'aime mieux ne pas m'écarter de mon objet immédiat et exposer tout de suite ce que j'ai constaté, sauf à revenir, en manière de digression, sur l'origine des faits que nous observerons.

Une des premières leçons auxquelles j'aie assisté a été la leçon d'histoire au *Friedrichs-Werdersche-Gymnasium* à Berlin, en *Oberprima,* c'est-à-dire dans la classe la plus élevée. Le professeur était le directeur même du gymnase, car en Allemagne les directeurs ne se regardent pas comme exempts de l'enseignement, et leurs leçons sont peut-être les plus profitables de toutes, à cause de la double autorité qui s'attache à leur parole. Le directeur du gymnase de Werder est le respectable M. Bonnell, un descendant des réfugiés protestans français qui vinrent demander un asile à la Prusse lors de la révocation de l'édit de Nantes. Ses aïeux, comme il me l'a raconté, étaient vignerons au village de Villiers-le-Bel, près de Paris. M. le docteur Bonnell, qui a plus de soixante-dix ans et qui est directeur de son gymnase depuis 1838, s'est acquis une juste réputation par ses leçons et par ses livres. De ce qu'il faisait le cours d'histoire en *prima,* il ne faudrait pas conclure d'après nos idées françaises qu'il fît de l'enseignement historique sa spécialité : en général, les spécialités sont poussées moins loin ici qu'en France, et l'on évite ce qui pourrait trop les favoriser; ainsi chaque maître est tenu de donner au moins deux sortes d'enseignement. On forme ainsi un personnel plus homogène, plus capable de combiner dans une juste proportion ses efforts, plus apte à se prêter de mutuels services, et du côté des élèves on obtient une instruction moins éparpillée, moins tiraillée en divers sens.

La leçon du jour était le règne de Frédéric II. C'est en effet l'histoire d'Allemagne qui fait l'objet des leçons des deux dernières années. Comme on a déjà appris au moins une fois l'histoire d'Allemagne, le maître peut davantage insister sur les considérations morales, sur le développement des institutions et des idées. M. Bonnell, avec beaucoup de simplicité et de gravité, tantôt par-

lant, tantôt lisant des extraits d'un livre, s'attachait à faire ressortir les caractères principaux de cette époque. Il parla successivement de l'armée, de l'instruction, de l'industrie, ne craignant pas d'entrer dans le détail pour donner aux jeunes gens des idées précises. Il racontait par quels moyens on recrutait et l'on entretenait les troupes, quels étaient alors les appointemens d'un capitaine, d'un lieutenant; puis il disait ce qu'était une école primaire en Prusse au commencement du XVIII[e] siècle, quand un édit déclarait que « hormis les tailleurs, les tisserands, les maréchaux ferrans, les charrons et les charpentiers, on n'admettrait aucun corps d'état à fournir des instituteurs. » Après avoir rappelé que sous Frédéric-Guillaume I[er] l'école était devenue obligatoire, il exposait les principaux articles du règlement général de 1763, qui sert encore aujourd'hui de base au système de l'instruction publique en Prusse. Les explications sur l'état de l'agriculture et du commerce au temps de Frédéric II, sur les encouragemens qu'il donna aux artisans venus de France, n'étaient pas moins intéressantes. Passant au caractère de Frédéric, il le peignait par des anecdotes peu connues, par quelques bons mots qu'il reproduisait dans la langue émaillée de termes français qu'affectionnait le roi. On voyait que le professeur se complaisait à ce sujet, dont on ne se lasserait pas, disait-il, de parler. Peut-être bien le portrait était-il un peu idéalisé. Si le roi s'est résigné au partage de la Pologne, c'est à contre-cœur et parce que la Russie et l'Autriche avaient pris les devans : comme chef d'état, il se devait à lui-même de ne pas trop laisser s'accroître ses voisins. Les élèves, qui écoutaient avec grande attention, ne prenaient pas de notes comme les nôtres; mais à la classe suivante et aux répétitions générales, qui ont lieu plusieurs fois dans l'année, ils sont tenus de reproduire, avec le secours des livres qu'ils ont entre les mains, ce qui a été exposé par le maître. On a même soin en ces répétitions, auxquelles on consacre chaque année plusieurs classes, de revenir sur les matières vues pendant les années précédentes en les complétant par tout ce qui a été appris depuis. Je n'ai pas besoin de dire, mais on peut se figurer aisément les réflexions que je faisais, tandis que ce descendant des cultivateurs de l'Ile-de-France racontait à soixante jeunes Prussiens, en un langage sobre et nerveux, les grands avantages que l'Allemagne avait tirés plus d'une fois, et à plus d'une époque, des fautes commises par les gouvernemens français.

A quelques jours de là, j'assistais aux leçons du *Schullehrer-Seminarium* ou école normale pour les instituteurs primaires : par une faveur spéciale du directeur, j'eus la permission de lire les compositions que les élèves de troisième année avaient faites pour leur classement définitif. La composition d'histoire avait pour sujet

« les batailles du mois d'août 1813. » Je parcourus avec curiosité les copies de ces futurs maîtres d'école : leurs travaux se faisaient remarquer surtout par l'exactitude dans la description des mouvemens stratégiques. Les positions des corps d'Oudinot, de Macdonald, de Vandamme, et d'autre part des armées de Bernadotte, de Blücher, de Schwartzenberg étaient fort nettement indiquées. On devine que la géographie de l'Allemagne a passé dans la moelle et dans le sang. Une partie curieuse de ces devoirs, c'est l'élément populaire, les paroles historiques, les traits familiers, tout ce qui peut saisir l'imagination des enfans. On trouvait en outre, mais sans déclamation, un grand enthousiasme pour le roi, pour les chefs, pour les volontaires, quelques traits à l'adresse de l'ennemi héréditaire, enfin la dose convenable de piété pour le Dieu des armées, qui, comme l'événement l'a prouvé, combattait avec la Prusse.

Un peu plus tard, je visitais la *Victoria-Schule*, admirable établissement que la ville de Berlin a créé, il y a six ans, pour l'enseignement secondaire des jeunes filles, et qui reçoit sept cents externes. Le professeur d'histoire, homme entendu et fort maître de sa parole, n'avait garde, en faisant le récit du passé, d'oublier les applications pratiques. Négligeant les dates, réduisant le nombre des noms propres, il tâchait de dépeindre au vif ses personnages et de tirer de leurs aventures, je ne dis pas précisément des leçons morales, mais des conseils utiles. Les digressions ne manquaient pas dans cet exposé qui ressemblait plutôt à une conversation d'un homme instruit et communicatif avec des enfans. La leçon avait pour objet les commencemens des guerres de religion en Allemagne. A propos de l'électrice de Saxe, dont le mari avait été fait prisonnier à la bataille de Mühlberg, il faisait le portrait de la femme forte qui, au milieu des dangers, ne perd pas de vue les intérêts de sa maison, et met à profit les divers incidens d'une époque agitée pour défendre sa souveraineté et sauver le bien de ses enfans. Le cours du récit ayant amené le nom de la forteresse de Torgau : « Cherchez sur la carte, » dit le professeur. Aussitôt tous les regards s'abaissent sur l'atlas que chaque élève, durant la leçon d'histoire, tient ouvert devant elle. Ces atlas ont des cartes spéciales pour les diverses époques de l'histoire d'Allemagne. « Vous avez trouvé? C'est notre boulevard de l'est; nous l'avons pris, nous voulons le garder. » (Mouvement parmi les jeunes filles.) Dans une autre leçon, il était question des Slaves et de leurs premiers établissemens au milieu de l'Europe. « Ils ne sont pas venus, disait-il, les armes à la main; aussi n'ont-ils pas d'épopée. C'est un peuple tranquille, qui s'est installé en silence, sournoisement, sans qu'il y paraisse, sur nos domaines, jusqu'à ce que nos ancêtres leur aient parlé raison et les aient vivement ramenés chez eux! C'est un peuple pa-

resseux : il ne faisait que gratter la terre du bout de la charrue ; nous leur avons appris à enfoncer le soc. Il a fallu casser leurs têtes dures, car c'est un peuple qui a besoin d'être maté ; il lui faut un maître, un tsar ! » C'était un spectacle curieux de voir tous ces yeux avides d'instruction, tantôt attachés sur le maître, tantôt brusquement abaissés sur l'atlas. Il était clair que ces jeunes filles recevaient des impressions pour la vie.

Le professeur, après la classe, causant avec moi, me racontait qu'il avait pratiqué le gymnase et la *realschule*, et que l'instruction des jeunes filles était ce qui, dans sa carrière, l'avait intéressé le plus. « Elles ont les mêmes aptitudes intellectuelles que les garçons. Il n'y a pas à changer de méthode; pas de sensiblerie, pas de mollesse. Il faut au contraire plus d'énergie qu'avec les hommes, car les jeunes gens, après le gymnase, passeront par la discipline de l'université, du régiment, tandis que la femme qui n'apprend pas à l'école ce qu'est l'exactitude ne l'apprendra jamais. Elle doit aussi y apprendre ce qu'est la patrie et quelles sont envers l'état les obligations de chacun. »

J'ajouterai de mon côté que cet enseignement me semble surtout nécessaire dans un pays où le service militaire est organisé comme il l'est en Prusse, et comme il l'est désormais chez nous. Un système militaire qui, après avoir pris l'homme, le renvoie dans ses foyers, le laisse se marier, et peut le redemander subitement pour la guerre au bout de quelques années, a besoin de ne pas trouver un adversaire dans la femme. Il faut au moins qu'à l'âge où les impressions sont vives et profondes son esprit ait été préparé à tant de sacrifices. L'exemple de la dernière guerre, où les femmes en France ont été parfaites d'élan et d'abnégation, prouve quelles ressources de cœur se trouvent en elles ; mais il n'est ni souhaitable, ni probable, que le devoir parle toujours d'une façon aussi claire et aussi pressante.

On voit déjà par ce qui précède comment l'instruction allemande se fait l'auxiliaire du patriotisme; mais les éducateurs d'outre-Rhin, qui ont si bien étudié l'esprit de l'enfant, ont compris que, pour s'en rendre maître, il convient de s'adresser simultanément à toutes ses facultés. Comme l'imagination est celle qui domine dans l'adolescence, il est bon qu'elle ait sa part dans les leçons. Le passé de l'histoire germanique depuis les temps les plus reculés est présenté en une série de tableaux qui sont faits pour transporter de jeunes têtes. En France, nous dépeignons les premiers temps de notre histoire comme une époque de barbarie et de superstition : il a fallu que le contact des Romains et des Grecs apportât une civilisation supérieure, que le christianisme répandît des croyances plus

élevées et une morale plus pure. Chez nos voisins, le temps où le Germain vivait librement dans ses immenses forêts et s'adonnait sans partage à ses deux occupations favorites, la guerre et la chasse, est présenté aux enfans comme une époque de force intacte et de noble indépendance. Le contact avec d'autres nations a plutôt compromis la pureté du sang et diminué l'énergie native. Si le christianisme a eu le mérite d'ouvrir à la race allemande une ère nouvelle, on doit cependant regretter qu'il ait fait évanouir les vieilles épopées germaniques, avec leurs cycles de dieux et de héros, dont il ne reste que de rares fragmens, et qu'il faut aujourd'hui reconstruire à grand'peine. Les historiens allemands se plaisent d'ailleurs à reconnaître que nulle race humaine n'était faite pour le christianisme comme la race teutonique : les Juifs, les Romains, les Grecs, quand ils ont reçu la religion nouvelle, étaient déjà des peuples usés; mais Dieu avait choisi les Germains, dont les facultés étaient fortes et saines, pour en faire tout particulièrement les « porteurs, » c'est-à-dire en français les représentans et les promoteurs du christianisme. Ils lui ont donné la profondeur de sentiment qui était en eux.

C'est ainsi que les premiers jours de l'histoire allemande sont présentés aux jeunes gens. La *Germanie* de Tacite fournit les principales couleurs du tableau. Le courage, la fidélité à la parole jurée, l'amour de la vérité, le respect des femmes, l'hospitalité, sont les traits qu'on vante surtout chez les aïeux, et si la soif de la vengeance et l'appétit du butin viennent s'y mêler parfois, il faut encore admirer la passion et l'audace qui éclatent dans ces défauts. On peut aisément se figurer l'enthousiasme que provoquent dans un esprit un peu vif ces images de fierté et d'indépendance. Chaque homme libre vivait dans son enclos comme dans une forteresse : le plus beau jour était celui où, pour la première fois dans l'assemblée du peuple, le père remettait solennellement au jeune guerrier le bouclier et le javelot. J'ai retrouvé l'expression de ces sentimens jusque dans les compositions des jeunes filles. « La dernière guerre a prouvé, dit l'une d'elles, que la culture n'a pas encore tari la séve des vertus des ancêtres. » Les odes de Klopstock, où sont célébrés les antiques dieux de la Germanie, Wodan, Freya, Donar, et où la haine contre Rome éclate en cris sauvages, prêtent une voix poétique à ces sentimens.

Je m'attarderais trop, si je montrais comment la suite de l'histoire est traitée dans le même esprit. L'invasion de l'empire romain par les barbares (ce qu'en Allemagne on appelle la migration des peuples), l'empire de Charlemagne, les expéditions contre l'Italie avec Frédéric Barberousse comme figure principale, autant de grands souvenirs qu'on prend à tâche d'imprimer dans l'imagina-

tion de la jeunesse. Il ne faut pas croire cependant qu'il y ait, comme chez nos romantiques français, grand déploiement de couleur locale, ou comme dans nos histoires à systèmes philosophiques, le goût des personnages élevés à l'état de type. On s'attache surtout à faire comprendre les sentimens d'une grande époque, à décrire les vues et les projets d'un personnage célèbre. L'exposition incline plus à l'analyse psychologique qu'au détail pittoresque, et elle est absolument dépourvue de visées humanitaires. Des réflexions qui peuvent paraître communes ou banales au lecteur exercé, mais qui intéressent et dirigent l'intelligence de l'enfant, se mêlent au récit. Bien plus que dans nos livres français, l'intérêt est la règle qui sert à juger les hommes et les actes.

Pour donner plus de corps à tout ce passé, comme pour familiariser les élèves avec les origines de la langue et de la littérature allemandes, on commence à lire dans les hautes classes des extraits d'Ulfilas, d'Otfrit et surtout du poème des *Nibelungen*. Grâce à la liberté dont jouit le professeur, le gothique, le vieil et le moyen haut-allemand, moins par ordonnance ministérielle que par le rapide et irrésistible progrès des études germaniques, tendent à devenir des branches de l'enseignement secondaire. L'idée d'introduire ces textes dans les classes se fait déjà jour au XVIIIe siècle. Klopstock, en des vers enthousiastes, émettait le vœu « que ceux qui sont encore enfans aujourd'hui reçoivent la précieuse leçon des hauts faits de Siegfried, de la fidélité de Chriemhilde. » Mais c'est surtout au temps des guerres de Napoléon que se propage l'idée de faire contre-poids à l'action du dehors au moyen de la vieille littérature nationale. « Ainsi, écrit un professeur en 1810, l'image de la patrie sera maintenue pure et fraîche. » Un autre dit dans le même temps : « Ce qu'Homère est pour les Grecs, ce qu'Ossian est pour l'habitant des *high-lands*, le chant des *Nibelungen* doit l'être pour l'Allemand, — après la Bible le livre le plus cher et le meilleur, un bien commun de la nation. » Niebuhr, en 1812, demandait déjà une édition scolaire d'Ulfilas, du roi Alfred, d'Otfrit. « Il faudrait, ajoute-t-il, créer à l'université une chaire dans laquelle je voudrais asseoir les deux inséparables frères Grimm. » Aujourd'hui ces patriotes seraient satisfaits : le vieil allemand s'enseigne non-seulement à l'université, mais au gymnase, à la *realschule*, dans les institutions de jeunes filles. Je ne pense pas que cet enseignement soit bien approfondi ; mais le peu qu'en apprennent les élèves suffit pour leur donner sur les origines de leur littérature et de leur idiome des vues qui chez nous manquent encore, même à des lettrés de profession. On apprend à considérer la langue sous un nouvel aspect, on observe les différences de dialecte, on aime et on respecte en eux les témoins des anciens temps, on recherche les

intentions cachées dans certains tours à première vue inexplicables, on se fait davantage l'écolier de l'usage au lieu de prétendre à le régenter. Je n'ai pas besoin d'ajouter combien les figures des *Nibelungen,* que les enfans voient à travers la peinture emphatique de Kaulbach, popularisée par la gravure, sont faites pour saisir et pour enlever les esprits.

A ceux qui ne peuvent aborder directement les textes viennent s'offrir d'habiles rajeunissemens, des traductions ou imitations en vers ou en prose. Ces publications à bon marché, faites souvent par de vrais savans et de vrais poètes, se trouvent dans les mains de toute la jeunesse. Ainsi ce passé, qui était tellement mort au XVIII[e] siècle que les premières éditions des poèmes allemands furent pour le monde savant autant de révélations, est redevenu vivant et populaire. Parmi tout ce que j'ai vu en ce genre, c'est là ce qui me paraît le plus digne d'être imité. Nos chansons de gestes, nos romans d'aventures, devraient rentrer dans les mains de nos enfans : je les voudrais mis en prose, abrégés, la langue discrètement rajeunie, mais non privée de tout archaïsme, accompagnés des notes nécessaires et embellis par la gravure. Ce sera notre mythologie française : Roland, Huon de Bordeaux, prendront place à côté d'Hercule et de Persée. Il ne faut pas oublier que ces sortes de livres deviendraient aussi des lectures pour le peuple. Nos poèmes du moyen âge, remaniés et mis en prose, sont encore lus par les habitans des campagnes; mais ils les possèdent en des textes grossiers et inintelligibles dont des papetiers se font les éditeurs. Il est temps qu'on entreprenne pour la littérature française du moyen âge le même travail que les Simrock et les Pfeiffer ont accompli pour les mêmes œuvres en Allemagne (1). Quelques pas ont déjà été faits dans cette voie; mais le luxe de la typographie a rendu ces publications d'un prix inabordable. Ce sera là une œuvre vraiment populaire et un moyen de rejoindre le présent au passé qui ne saurait donner ombrage à aucun parti.

II.

Le souvenir poétisé des temps anciens ne fait pas oublier aux maîtres de la jeunesse que le présent réclame aussi sa part d'attention; il tient dans l'enseignement allemand une place considérable, non pas seulement depuis les événemens de 1870, mais déjà à une époque où les regards ne s'arrêtaient pas sur les événemens contemporains avec la même complaisance. Dans un pays où l'école

(1) En 1869, la traduction des *Nibelungen* par Simrock était déjà à sa vingtième édition.

veut munir l'intelligence de notions définies sur les grands devoirs de la vie, la politique ne pouvait être entièrement bannie des leçons : on s'attache surtout à inspirer le respect de l'état, à le montrer, non comme la résultante des volontés individuelles, mais comme un produit de l'histoire qui est placé au-dessus des discussions, comme un organisme qui a sa fin et ses lois particulières, et que les hommes d'aujourd'hui, s'il était détruit, seraient incapables de recomposer. « Il faut, écrit le professeur Palmer (1), que le peuple, même en ses couches inférieures, perde l'habitude de voir dans les pouvoirs législatifs et exécutifs un maître qui, se trouvant par le fait en possession de la puissance, l'emploie aux mêmes usages pour lesquels l'emploieraient le paysan et l'ouvrier, s'ils étaient par un coup du sort mis en état d'exercer l'autorité. » L'état, selon cette conception, est si peu la somme des individus, que sans l'état l'individu ne serait rien. Non-seulement on s'attache à soustraire la race royale à l'instabilité des opinions, mais le bénéfice de la tradition historique s'étend jusqu'à un certain point aux classes dirigeantes. « Ce n'est pas, continue le même écrivain, au hasard qu'il appartient de décider si l'on sera parmi ceux qui gouvernent ou parmi ceux qui obéissent, en sorte que l'homme violent ou ambitieux pourrait tous les jours arriver à l'autorité, tandis que l'homme désintéressé ou modeste serait éternellement condamné à la subir. Il y a une partie de la nation que son esprit politique et son instruction appellent naturellement à gouverner l'état au dedans et à le représenter au dehors... Il restera toujours assez d'occasions pour chacun d'exercer de l'autorité et d'encourir des responsabilités comme électeur, comme juré, comme père de famille. Du sommet de l'échelle sociale jusqu'à la base, que chacun se meuve dans sa sphère en respectant au-dessus et au-dessous de lui les droits consacrés par le temps. Si le progrès des idées diminue de jour en jour la distance qui sépare les classes, c'est une raison de plus pour que le citoyen accorde à l'autorité non-seulement son obéissance, mais sa confiance et son attachement. Mauvais signe, quand Pierre et Paul se mêlent de tout, et quand le peuple ne se fie qu'aux orateurs de cabaret... Heureuses les contrées à qui Dieu donne un bon prince ! S'il a le sentiment de ses devoirs, s'il s'entoure des meilleurs hommes de la nation, il sera vraiment l'âme et le cœur du pays, le peuple aimera à voir en lui le chef politique de l'état, et à travers un reflet chrétien et poétique l'oint du Seigneur, une image terrestre de la majesté divine. »

J'ai reproduit à dessein ce passage, qui donne une idée assez juste du ton que prend habituellement en ces matières la pédagogie offi-

(1) Directeur de l'enseignement dans le Wurtemberg.

cielle; elle cherche à imprégner l'élève de l'esprit historique. Je n'ai pas à faire ici la part du vrai et du faux : je présenterai seulement deux observations. La première, c'est qu'un enseignement de ce genre suppose une vie politique peu intense et une certaine uniformité dans les sentimens de la population : autrement il courrait risque, en provoquant la contradiction chez l'élève ou chez les parens, d'aller directement contre son but. En second lieu, il faut qu'il n'y ait pas un désaccord trop visible entre la réalité des faits et le tableau idéal qu'on trace à l'enfant : sinon cette peinture de l'autorité pourrait, contre l'intention des maîtres, prendre une apparence d'ironie et de satire.

Quand il s'agit des affaires du dehors, on ne se montre pas moins soucieux d'intéresser et de diriger l'élève. Voici un passage qui a été écrit en 1867, et qui fait allusion, je suppose, à la guerre contre le Danemark. « Si quelque grande entreprise est en jeu, si, par exemple, les armées sont mises en campagne pour mettre à la raison un ennemi violent, et pour arracher à sa barbarie une race de frères, le maître fera très bien de communiquer à ses enfans les nouvelles les plus importantes dans la mesure où ils pourront les comprendre; il leur montrera sur la carte la marche des armées, les champs de bataille, et il leur inspirera une horreur approfondie pour ces « plumitifs » (comme les appelait Blücher), qui gâchent ce que le sabre du soldat avait arrangé. »

On pense bien que, quand il est parlé des nations étrangères, l'ennemi héréditaire (c'est de nous, s'il vous plaît, qu'il est question) n'est pas oublié. Lorsqu'il s'agit de la France, une telle abondance de récriminations se présente qu'on a l'embarras du choix; mais, comme le goût pour ce genre de littérature me manque, je me contenterai d'un seul passage, qui est cité avec éloge dans l'*Encyclopédie* de Schmid (1), et où l'animosité contre la France s'exprime en termes bibliques. Il est tiré d'un programme du collége de Magdebourg pour l'année 1856; l'auteur se plaint qu'on ne s'occupe pas assez de cultiver le patriotisme chez les jeunes gens. « Quand ce devrait être aux dépens d'autres sciences, il faut implanter par l'histoire et par la géographie nationales le patriotisme dans les âmes juvéniles... Moins de logique obtenue par les mathématiques, si nous manquons de temps pour montrer la justice et la longanimité de Dieu, qui a placé auprès de nous le voisin occidental aux aguets, et qui en a fait une verge pour l'Allemagne, comme les Cananéens pour les enfans d'Israël; si nous manquons de temps pour comparer l'ancienne frontière allemande avec la nouvelle, et pour secouer les jeunes âmes par le terrible châtiment de Dieu, lequel

(1) Tome II, p. 708.

a livré l'Alsace aux mains des Welches pour avertir et pour punir l'Allemagne. » Ces sortes de tirades ne sont pas rares, et ce qu'on en a lu pendant la dernière guerre n'était que réminiscences d'école.

Contrairement à notre philosophie du XVIIIe siècle, qui aimait à écarter les circonstances extérieures et, selon elle, purement fortuites, telles que le pays et la race, pour chercher l'homme sous la diversité des types et pour l'élever en vue de l'humanité, la pédagogie allemande s'arrête avec une complaisance marquée sur les différences de race et de pays, qu'elle considère, non pas comme accidentelles, mais comme tellement importantes qu'elles font la loi à l'homme et doivent décider de sa vie. « Il faut, écrit le professeur Thilo (1), éveiller chez l'enfant une satisfaction consciente d'appartenir à la nation allemande et non à aucune autre; il doit placer son bonheur dans l'idée de vivre selon le modèle de ses nobles devanciers; il doit se proposer de ne point dégénérer d'une race qui a affirmé son droit devant Dieu et devant le monde. » Ce qu'il y a sous cette phraséologie un peu obscure, c'est l'assujettissement de l'individu à l'espèce, et la subordination de l'espèce à certaines formes traditionnelles, parmi lesquelles la langue est au premier rang. Tandis que la philosophie de nos encyclopédistes concluait à l'égalité de tous les hommes, c'est l'inégalité qui est la conclusion de la nouvelle philosophie allemande. Toutes les races ne se sont pas au même degré affirmées devant Dieu et dans l'histoire, en sorte qu'elles n'ont pas un même droit à revendiquer l'autorité sur l'individu. Il est curieux de voir comment ce sentiment se traduit jusque dans les endroits où l'auteur fait des concessions à la notion de l'égalité. « Le peuple, dit-il, a le droit de voir garantie l'identité de son essence; *proprium est carum*, même à des Polonais! »

Je suis amené ainsi à parler de la façon dont l'enseignement fait connaître les nations étrangères; mais d'abord je dois signaler une assertion qu'on rencontre souvent dans les livres allemands, et qui offre avec les faits un contraste trop frappant pour qu'il ne soit point nécessaire de l'expliquer. « Un des traits du caractère national, peut-on lire dans quantité d'ouvrages et à peu près tous les jours dans la presse allemande, c'est l'extrême impartialité avec laquelle il apprécie les autres peuples : cette impartialité va si loin qu'elle le rend injuste pour lui-même et lui fait oublier ses propres mérites. Comme les Perses au témoignage d'Hérodote, les Allemands adoptent facilement les idées et les usages de l'étranger, et plus d'une fois ils ont renoncé aux vertus natives pour

(1) Directeur du séminaire pour les écoles municipales de Berlin, auteur de nombreux écrits, mort en février 1870.

prendre les modes et les vices du dehors. » Telle est à peu près l'idée que les Allemands se font de ce côté de leur caractère. Je n'ai pas à examiner en ce moment jusqu'à quel point elle est juste, ni à voir quel peut être le principe de ce penchant à l'imitation, ni à rechercher si nos voisins étaient assez riches de leur propre fonds pour avoir le droit de regretter les emprunts qu'ils ont faits jadis aux nations étrangères. Ce qui est certain, c'est que l'enseignement, tel qu'il est organisé aujourd'hui, se propose de combattre ce manque de personnalité. Quand l'école Victoria fut projetée, le troisième motif que l'autorité scolaire fit valoir devant le conseil municipal de Berlin était tiré de cet ordre d'idées : « éveiller la conscience de la nationalité, en faire sentir le prix et la signification, montrer aux jeunes filles dans la langue et dans la littérature allemandes les élémens les plus importans d'une vraie culture féminine, les préserver par là des influences étrangères, funestes au développement national. » Cette idée, qu'il ne faut pas se contenter d'éveiller l'amour de tout ce qui est allemand, mais qu'il faut chercher à dégoûter les jeunes esprits de ce qui est étranger, revient fréquemment dans les livres. De là un certain penchant au dénigrement qui contraste avec la rapide assimilation dont il était parlé tout à l'heure. Il m'a semblé qu'on était généralement plus juste pour le passé que pour le présent, et pour les nations éloignées que pour les contrées voisines. La France (on le pense bien) n'est pas dépeinte de manière flatteuse; mais, si c'est une consolation pour mes lecteurs, je leur dirai qu'elle n'est pas la seule maltraitée. Il y a plus d'une manière d'altérer la vérité : celle qu'on pratique contre nous consiste généralement dans l'omission des faits qui pourraient être à notre honneur et dans les fausses interprétations. Comme il s'agit par exemple de nous faire passer pour les éternels ennemis de la paix, on suppose que l'ambition a été le motif de tous les événemens de notre histoire. J'ai assisté dans l'une des deux *gewerbe-schulen* (écoles professionnelles) de Berlin à une leçon sur les causes de la révolution française : le professeur mettait au nombre des causes principales le mécontentement de l'armée, et particulièrement des officiers, irrités de voir que la France n'exerçait plus en Europe la même suprématie que sous Louis XIV. Il est difficile de réfuter directement une pareille assertion, mais il n'en est pas moins certain que c'est travestir les sentimens d'une génération plus remplie de rêves cosmopolites et plus occupée de droit idéal que de prépondérance militaire.

La façon dont est présentée notre histoire intérieure ne doit pas non plus nous concilier beaucoup de sympathie. J'ai entendu à l'université de Leipzig une leçon sur les événemens qui se sont passés entre le 10 août 1792 et la mort de Louis XVI. C'était le cours du

professeur Voigt sur la révolution française; il n'y a guère d'université où l'on ne puisse suivre tous les ans quelque cours sur l'histoire des quatre-vingts dernières années. Le professeur, avec beaucoup d'art, dépeignait les partis, faisait la biographie des chefs; mais l'impression qui en ressortait, et que durent recevoir les trois cents jeunes gens devant lesquels il parlait, était celle d'un universel et égal mépris pour tous les personnages de cette époque. Les événemens n'avaient même pas cet air de grandeur que leur donnent à nos yeux l'importance des résultats, l'étendue du théâtre, le caractère tragique de la lutte. Du côté de la cour, ce n'était qu'égoïsme et aveuglement, du côté de la Gironde ambition et faiblesse, du côté des jacobins convoitise et cruauté. Le seul qui obtint un mot de sympathie est Louis XVI, encore est-ce parce qu'il allait mourir. J'avais déjà entendu plus d'une fois en France toutes ces accusations; mais ce qui était nouveau pour moi, c'était de les voir réunies. Tantôt je croyais entendre un historien royaliste parlant de la montagne, tantôt un écrivain démocrate donnant cours à ses griefs contre l'ancien régime.

L'enseignement de l'histoire se continue d'ordinaire jusqu'aux temps les plus récens. Quand chez nous M. Duruy, alors ministre de l'instruction publique, introduisit l'histoire contemporaine dans le programme de la classe de philosophie de nos lycées, on se rappelle le concert de réclamations que la presse française fit entendre : la surveillance jalouse que les diverses opinions exercent les unes sur les autres leur fit craindre aussitôt que cet enseignement ne tournât au profit de l'une d'elles. En Allemagne, ce n'est pas seulement dans les plus hautes classes des colléges, mais déjà dans les classes inférieures, ce n'est pas seulement au collége et à la *realschule*, mais dans les institutions de jeunes filles et à l'école primaire qu'on enseigne l'histoire moderne jusqu'en 1815. Au collége royal français de Berlin (1), on apprend « en troisième supérieure » (notre quatrième) l'histoire de la monarchie prussienne jusqu'en 1866. Beaucoup de livres scolaires d'histoire, à chaque nouveau tirage, prolongent leur récit jusqu'à l'année même de l'édition. J'ai feuilleté en 1873 des livres faits pour les écoliers où étaient nommés Ollivier, Thiers, Jules Favre, Gambetta, Mac-Mahon, Bourbaki, Chanzy, Bazaine, Blanqui, Rochefort (je cite au hasard). Une particularité de ces livres m'a frappé. J'ai vu avec regret que les accusations portées contre la France au moment le plus ardent de la lutte de 1870 ont trouvé place dans des livres scolaires (2). Comme on n'a-

(1) Collége fondé par l'électeur Frédéric III en 1689, où les leçons se donnent en français.

(2) Voyez par exemple Kohlrausch, *Kurze Darstellung der deutschen Geschichte*, 11e édit., p. 293.

joute pas que ces griefs, fondés ou non, ont donné lieu à des représailles, la colère survit à la vengeance et se transmet aux générations nouvelles : j'ai compris alors comment le ressentiment peut augmenter avec l'instruction et comment on a pu rencontrer en 1870 des hommes désireux de venger les humiliations de la confédération du Rhin ou les exactions de Davout à Hambourg.

La lecture de tels écrits destinés à des enfans est pénible : ce qui la rend plus déplaisante encore, c'est l'habitude de parsemer le récit d'expressions françaises citées textuellement dans une intention ironique. Auteurs et lecteurs arrivent par là à se persuader que les sentimens allemands sont autres que ceux du reste du monde. On a ce spectacle singulier, que l'écrivain sur la même page condamne notre goût pour « la gloire » et flétrit les appétits de « revanche » qu'il nous attribue, ce qui ne l'empêche pas de parler en même temps du *Ruhm der deutschen Waffen*, c'est-à-dire de la gloire des armées allemandes, et de la *gerechte Vergeltung* qu'elles ont été chercher, c'est-à-dire de leur juste revanche. Ces écrivains se mêlent à nos querelles intérieures, et les médisances inventées par notre grande et petite presse pour déconsidérer les hommes des partis contraires sont recueillies et trouvent place en des ouvrages sérieux. Dans un de ces livres où sont énumérés quantité d'hommes du temps présent, je n'ai vu qu'un seul Français qui ait obtenu une parole d'estime; je me fais un plaisir de nommer celui dont le mérite a triomphé de tant de rancunes : c'est M. Ferdinand de Lesseps.

On voit que l'enseignement allemand prend soin d'armer l'élève non pas seulement pour le combat de la vie, mais pour la lutte historique des nations et des races. Ce genre de leçon est entré si profondément dans les mœurs, qu'on se figure les leçons des écoles françaises faites sur le même modèle. « Nous ne faussons pas l'histoire et la géographie, dit le professeur Palmer, comme on le fait de l'autre côté du Rhin, où l'on inculque à chaque enfant de la grande nation (1), comme un dogme sacré, comme une volonté divine méchamment méconnue par les hommes, que la frontière naturelle de la France est le Rhin (2). » Ceux qui parlent ainsi connaissent mal notre instruction primaire, si réduite au strict nécessaire, et où avant 1867 l'histoire de France ne figurait point parmi les matières obligatoires. Dans les ouvrages d'histoire dont je parlais tout à l'heure, on met parmi les causes de la guerre de 1870 « le désir des frontières naturelles entretenu par l'enseignement public jusque dans les écoles de village. » J'ai retrouvé la même accusation

(1) C'est une opinion accréditée en Allemagne que les Français, quand ils parlent d'eux-mêmes, se désignent couramment comme « la grande nation. »

(2) *Encyclopédie* de Schmid, t. VI, p. 109.

dans la grande publication de l'état-major prussien. Telle est la puissance de l'enseignement allemand, que les erreurs, une fois qu'elles y ont pris place, sont plus difficiles à déraciner dans ce pays que nulle part ailleurs : comme elles sont transmises à tous les enfans, garçons et filles, et comme elles sont implantées dans le premier âge, elles tiennent au plus profond de l'esprit, et si quelqu'un laisse voir un doute, le fait contesté trouve aussitôt des garans non moins nombreux que convaincus.

Si efficace que soit cet ensemble de mesures, il n'a pas encore paru suffisant. Le 8 octobre 1873 se réunissait à Berlin, sous la présidence du ministre de l'instruction publique, une conférence où étaient appelés, avec quelques personnes étrangères à l'instruction, les représentans les plus éminens de l'enseignement prussien. Parmi les questions soumises à ses délibérations se trouvait celle-ci : « On a fait récemment aux écoles publiques le reproche qu'elles ne se préoccupent pas assez de nourrir chez les élèves la conscience de la nationalité allemande. Que peut-on, par ordonnances spéciales, ajouter à ce qui se fait déjà dans cette direction? » Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de traduire, en la condensant par endroits, la partie afférente du procès-verbal officiel (1).

Le rapporteur, M. le docteur Jäger (directeur du gymnase de Cologne), commence par rappeler que, jusqu'aux événemens de 1866 et 1870, il existait un dualisme entre le sentiment de l'état prussien et la conscience de la nationalité allemande. Quelquefois cette dernière était considérée avec une certaine méfiance. Aujourd'hui que le dualisme a cessé, on peut nourrir simultanément les deux sentimens chez la jeunesse. Dans les vieilles provinces, on partira du sentiment de l'état prussien pour fortifier la conscience nationale allemande, et dans les parties nouvelles du territoire on devra s'adresser à la conscience nationale allemande pour éveiller le sentiment de l'état prussien.

Deux catégories de moyens sont à la disposition de l'école pour nourrir l'une et l'autre force dans la jeunesse, d'une part l'enseignement, d'autre part ce qu'on peut appeler les mœurs scolaires, c'est-à-dire l'ensemble des actes qui constituent la vie publique de l'école. Sous ce dernier rapport, on recommandera de décorer les salles de classe et la bibliothèque avec des images tirées de l'histoire nationale, avec des tables portant les noms des élèves morts pour la patrie... Cela est à recommander, non à ordonner, car il faut se garder sur ce domaine de ce qui serait factice. On en peut dire autant d'un autre point considérable, savoir les fêtes scolaires. Il

(1) *Protokoll der im october 1873 im K. Preussischen Unterrichts-Ministerium über verschiedene Fragen des höheren Schulwesens abgehaltenen Conferenz*, Berlin 1874.

en existe généralement deux, le jour anniversaire de la naissance du roi et le départ solennel des élèves qui quittent l'institution, tandis qu'une troisième fête, celle de la journée de Sedan, est encore en voie de s'établir. Il ne paraît pas opportun d'augmenter le nombre de ces jours de fête, car on en a déjà trop; on sait que l'église, qui à cet égard a pris le monopole, n'a pas l'habitude de céder ce qu'elle a une fois gagné.

Pour la question en discussion, c'est surtout l'anniversaire royal et la fête de Sedan qu'on doit considérer. Ajouter quelque chose à ce qui se fait pour la fête du roi ne semble pas nécessaire; cette fête, qui réunit tout le pays autour de la personne du souverain, doit avoir un caractère grave et (si l'on veut bien entendre ce terme) officiel; dans les écoles prussiennes, elle aura en outre un caractère prussien. Il en est autrement pour la journée de Sedan, qui tend de plus en plus à devenir une fête nationale allemande. Ce jour doit avoir pour l'école le caractère d'une fête populaire; on le célébrera non par des discours, mais par des chants, des promenades, des exercices gymnastiques et des jeux. Cette fête a une telle importance pour l'école, que le rapporteur est disposé à émettre sur la question de l'époque des vacances un vote qui en facilite la célébration (1).

Passant aux moyens qui sont du ressort de l'enseignement, M. le docteur Jäger déclare qu'il faut écarter tout ce qui serait suspect de tendance, et qu'avant tout il convient de cultiver chez l'élève l'amour de la vérité. Il serait superflu de passer en revue toutes les branches d'enseignement pour montrer en quoi elles peuvent servir à élever la conscience nationale; c'est surtout le chant, la langue allemande et l'histoire qui se prêtent à cet objet. Dans l'enseignement des gymnases, l'histoire d'Allemagne revient deux fois : une fois en cinquième et en quatrième, une autre fois en *prima*. Le rapporteur propose de continuer l'histoire allemande en quatrième jusqu'à 1870; autrement l'élève ne comprendrait pas l'état politique actuel de l'Allemagne. Ce sera aussi une occasion de faire connaître aux enfans, dans la mesure de leur intelligence, quels seront leurs devoirs comme citoyens. A plus forte raison en *prima* il est indispensable de conduire l'histoire jusqu'en 1870, quand même il faudrait pour cela resserrer l'espace accordé à d'autres époques moins intéressantes.

Ces considérations, dit le procès-verbal, rencontrèrent un assentiment à peu près unanime. M. le docteur Reichensperger (conseiller à la cour d'appel de Cologne) demande qu'on s'occupe da-

(1) Parmi les questions soumises à la conférence se trouvait celle d'une modification de l'époque des vacances.

vantage de l'art allemand : l'école a le tort de faire passer l'idéal antique avant l'idéal chrétien germanique. Il faut déplorer la domination du romanisme dans l'art : ceux qui à d'autres égards sont les plus ardens contre l'influence romane se rendent précisément coupables de romanisme dans l'art, et encore ils favorisent non pas le vrai, mais un romanisme dégénéré. — M. le conseiller supérieur secret Stieve recommande des jeux gymnastiques où les vainqueurs recevraient des couronnes de chêne.

III.

Si l'on veut comprendre toute la puissance de cette organisation, il faut jeter un coup d'œil sur la loi prussienne. La constitution de 1794, qui régit encore la matière aujourd'hui, dit au titre XI de la IIe partie, §§ 3 et 4 : « Celui qui veut établir une maison d'éducation privée ou une pension doit prouver son aptitude auprès dé l'autorité scolaire, et lui soumettre son plan en ce qui concerne l'éducation et l'instruction. — Les établissemens privés sont soumis à la surveillance de l'autorité : celle-ci a le droit et le devoir d'examiner comment est dirigée l'éducation physique et morale, comment l'instruction nécessaire est donnée. » Un rescrit de 1840 dit (§ 1) : « Les écoles privées et les maisons d'éducation privées ne doivent être tolérées que là où elles répondent à un besoin réel, par conséquent seulement dans les endroits où les écoles publiques ne suffisent pas à l'instruction de la jeunesse. » Le même rescrit dit au § 7 : « Toutes les écoles et institutions privées sont, absolument comme les écoles publiques du même ordre, soumises à la surveillance de l'autorité scolaire. Cette surveillance ne devra pas se borner d'une manière générale au maintien de la discipline et à la marche de l'enseignement, mais elle s'exercera aussi en particulier sur la disposition du plan d'études, sur le choix des maîtres auxiliaires, sur les livres et sur le matériel scolaire, sur la méthode d'enseignement, sur le règlement intérieur, sur le nombre des élèves et même sur l'installation des bâtimens. S'il se montre dans de tels établissemens des erreurs et des abus qui peuvent compromettre la culture de la jeunesse, ou mettre en danger sa moralité et sa religiosité, si on néglige la jeunesse ou si on la confie à des maîtres incapables et mauvais, et si après avertissement on ne remédie pas à ces défauts, l'autorité scolaire locale a le devoir de provoquer une enquête du gouvernement provincial, lequel a le droit, s'il y a lieu, de retirer la permission et de fermer l'établissement. » — D'autres dispositions non moins rigoureuses sont prises à l'égard des maîtres donnant des leçons particulières dans les familles : ils doivent être munis d'une permission essentielle-

ment révocable, et ils sont soumis au contrôle des autorités scolaires, sans compter la surveillance générale de la police (§ 23). Enfin, sur la requête des autorités locales, scolaires ou de police, les parens ou tuteurs dont les enfans ou pupilles ne suivent pas les leçons des écoles publiques sont tenus de montrer comment il est pourvu à leur instruction (§ 24).

Pour faire sentir la différence qui sépare cette législation de celle qui est en vigueur chez nous, je transcris les articles 17 et 21 de la loi du 15 mars 1850. « La loi reconnaît deux espèces d'écoles primaires ou secondaires : 1° les écoles fondées ou entretenues par les communes, les départemens ou l'état, et qui prennent le nom d'écoles publiques, 2° les écoles fondées et entretenues par des particuliers ou des associations, et qui prennent le nom d'écoles libres. — L'inspection des écoles publiques s'exerce conformément aux règlemens délibérés par le conseil supérieur. Celle des écoles libres porte sur la moralité, l'hygiène et la salubrité. Elle ne peut porter sur l'enseignement que pour vérifier s'il n'est pas contraire à la morale, à la constitution et aux lois. »

On voit combien l'action que l'état exerce sur l'enseignement est plus énergique en Allemagne qu'en France. Elle s'étend non-seulement aux colléges et aux écoles qui sont entretenues des deniers publics, mais aux établissemens qui sont la propriété d'une corporation ou d'un particulier, et elle ne s'arrête pas même devant le foyer domestique. Le contrôle ne se borne pas, en ce qui concerne les établissemens libres, à quelques points faciles à constater, tels que la salubrité des bâtimens et la présence d'un enseignement religieux (l'inspection en France ne va pas plus loin), mais il s'applique à l'organisation des leçons et au fond des doctrines. Déjà le gouvernement possède une influence considérable sur l'avenir des maisons d'instruction secondaire par la faculté qu'il a de leur accorder ou de leur refuser le droit de délivrer un diplôme de maturité (diplôme qui donne accès au volontariat d'un an); mais cela ne suffit pas : l'état envoie ses inspecteurs dans les écoles et les colléges privés pour voir de quelle langue on se sert en classe, quels livres sont remis entre les mains des élèves, combien d'heures sont accordées aux diverses facultés. Si l'on joint à cela que les parens, en présence d'écoles toutes également surveillées, n'ont pas, à moins d'entretenir un maître qui lui-même a besoin d'une autorisation, le droit de garder leurs enfans à la maison, puisque l'enseignement est obligatoire, on aura un aperçu du pouvoir que la loi allemande confère à l'état.

Ces dispositions n'ont pas été inventées pour tracasser les populations; le législateur voulait surtout assurer à l'état le droit de maintenir et d'élever le niveau des études. Aussi longtemps que

l'Allemagne a été moralement unie, aussi longtemps que la loi a été appliquée sur un terrain favorable et qu'on en a fait un usage modéré et bienveillant, elle a été regardée par tous comme un bienfait. Toutes les maisons s'ouvraient devant les inspecteurs officiels et écoutaient leurs avis avec déférence. Nous avons ici un exemple de la déviation que, sous l'empire des circonstances, peuvent subir les institutions humaines. Les dispositions qui, de 1794 à 1866, n'avaient soulevé aucune plainte sont tout à coup devenues oppressives. En Pologne, dans le Slesvig, en Alsace-Lorraine, on a vu subitement se produire du côté de l'état les mêmes récriminations sur la langue de l'enseignement, sur les heures accordées à telle ou telle étude, sur la tendance des directeurs et des maîtres; on a vu éclater la même guerre de programmes et d'arrêtés scolaires. Ce qui a singulièrement ajouté à la difficulté, c'est le caractère patriotique et politique dont l'enseignement allemand a pris l'habitude : s'il se bornait à transmettre les connaissances et les sentimens qui sont le patrimoine commun de l'humanité, il ne rencontrerait aucune résistance insolite; mais il veut maîtriser au profit de l'état l'imagination et les penchans de l'enfant. L'école, se faisant instrument de conquête et d'assimilation, soulève autour d'elle les passions de la lutte; elle ne peut rien souffrir à côté d'elle. Déjà en 1866 cet esprit d'exclusion commençait à se faire jour. « Une école romanisante de jésuites, écrivait alors Thilo, une institution francisante pour la soi-disant bonne société, sont parmi nous, en Allemagne, des établissemens aussi déshonorans et aussi absurdes que le seraient, dans une contrée produisant une noble race de chevaux, des haras destinés à élever des rosses (1). »

J'ai dit en commençant que je voulais borner ma tâche au rôle de narrateur. Cependant, avant de finir, il m'est impossible de ne pas jeter un regard sur l'enseignement français pour voir quel profit il peut tirer de tout ce qu'on vient de lire. On doit, je pense, faire une distinction entre l'action politique et l'action patriotique que peut exercer l'école. Du côté de la politique, en supposant même que cela fût désirable, on ne saurait songer un instant à réaliser en France cet énergique ensemble de mesures que nous venons de décrire. Le premier empire avait rêvé quelque chose de semblable; mais le temps lui manqua, et, quand même il aurait eu le temps, on peut douter qu'il y eût réussi. Aujourd'hui notre enseignement primaire et secondaire, image fidèle de la nation, est partagé entre des corps qui n'ont ni les mêmes vues sur le passé, ni les mêmes idées sur l'avenir. Au moins devrait-on chercher à contenir dans les

(1) Ouvrage cité, t. V, p. 88.

limites actuelles cette grande division qui va toujours se prolongeant et s'accusant davantage; le projet de loi sur l'enseignement supérieur qui est actuellement soumis à l'assemblée de Versailles montre que nous marchons dans un autre sens. Cette division est assurément regrettable; elle a des causes profondes qui tiennent à l'histoire et à la constitution de la société française. Je dois ajouter toutefois qu'il entre, à mon avis, une part d'illusion dans les espérances qu'on fonde chez nos voisins sur le pouvoir illimité de l'école. Celui qui a l'école ne possède pas encore pour cela dans ses deux mains l'avenir : il faut tenir grand compte, en matière d'éducation, de ce que le philosophe Herbart appelle « les collaborateurs occultes, » à savoir l'opinion publique, la presse, la vie privée, l'exemple des grands, la moralité des événemens. Ce n'est pas en Allemagne pour la première fois qu'on a eu l'idée de s'emparer par l'éducation des générations nouvelles; mais, si l'on agit avec trop d'insistance sur l'intelligence de l'enfant, on court risque qu'il ne se révolte ou qu'il ne se dérobe par l'hypocrisie.

Je passe maintenant au second côté de la question, savoir l'action patriotique que l'enseignement peut exercer. Sur ce point aussi, nous sommes dans une autre situation que l'Allemagne. Le patriotisme n'est pas en France un fruit de l'école : il n'est pas descendu dans les masses par la littérature et par l'érudition; il réside plutôt dans la conscience partout répandue d'un passé glorieux, dans le commun souvenir des grandes choses faites par la France en temps de paix comme aux époques de guerre. Ce sentiment est présent partout, et il n'est pas nécessaire que l'enseignement à tout instant vienne le réchauffer et le fortifier; mais je voudrais qu'il l'éclairât davantage : les leçons de nos écoles ne font pas assez connaître la France ancienne et moderne, avec ses littératures successives, avec ses souvenirs de toute sorte, avec les gloires locales dont se compose la renommée du nom français. Au lieu d'ignorer le patriotisme de province, notre enseignement devrait s'y appuyer et s'en nourrir. — Quant aux idées d'équité et de fraternité humaine que le XVIIIe siècle a répandues et dont notre instruction, en ses meilleures parties, est imprégnée, je ne crois pas qu'il y ait lieu de répudier cet héritage de nos pères. Laissons dire que l'éducation en vue du genre humain, telle que l'avaient conçue Rousseau et Pestalozzi, est une conception dépassée ou qui convient seulement aux petites nationalités. Tout en faisant à la patrie la part qui lui revient, nous ne renoncerons pas à ce qu'il y avait de vrai et de généreux dans l'esprit du XVIIIe siècle : on ne voit pas en quoi l'esprit qui prétend le remplacer lui serait supérieur.

MICHEL BRÉAL.

LES

ENFANS DES RUES

A NEW-YORK

LES LOGIS ET LES ÉCOLES.

Toutes les grandes villes ont leurs quartiers pauvres, où les déshérités du sort, les parias de la société, le plus souvent aussi les voleurs et les assassins, les criminels les plus redoutables, élisent naturellement domicile. Obéissant à une affinité mystérieuse, tous les rebuts de l'espèce humaine, accourus parfois de très loin, se donnent là un commun rendez-vous; aucune capitale, aucun centre populeux n'échappe à cette infection sociale. New-York, la grande métropole américaine, a subi la même loi que les villes de l'ancien monde. Dans quelques-uns de ses vingt-deux *wards* ou arrondissemens municipaux, on rencontre çà et là sur des points bien connus une accumulation des classes dangereuses qui sont pour les villes un péril permanent. Joueurs et buveurs de profession, recéleurs, *pick-pockets*, boxeurs, prostituées du plus bas étage, rôdeurs de nuit, y vivent d'expédiens, mêlés à des bandits de la pire espèce et à tous les matelots étrangers, à ce flot de pauvres immigrans que vomissent les mille navires qui fréquentent ce port animé. Le carrefour des *Five-Points*, dans le 4e *ward*, a été de tout temps le plus renommé de ces nids du vice et de la misère.

A cette affreuse foule déjà si bariolée se mêlent les enfans de la rue, les abandonnés du ruisseau, d'ordinaire orphelins sans abri, couchant à la belle étoile, formés dès la plus tendre enfance à l'é-

cole du mal, et promis en naissant à la prison et au gibet. Ceux d'entre eux qui ont encore leurs parens ne reçoivent de ceux-ci que les plus tristes leçons et les plus mauvais traitemens. Au début, par des soins délicats, attentifs, par une instruction prudemment donnée, on aurait pu sauver, moraliser ces petits êtres; il ne sera plus temps quand l'enfant sera devenu homme, et que, criminel endurci, il aura fermé son cœur à tout appel au bien et jeté insolemment sa vie pour enjeu dans la guerre sans pitié ni trêve qu'il a déclarée à la société. Ce qu'il faut donc chercher par tous les moyens, c'est d'atteindre et de corriger l'enfance vagabonde et vicieuse, puisque c'est dans ce jeune troupeau, incessamment renouvelé, que se recrutent ceux qui seront demain des hommes de désordre et de pillage, les voleurs, les assassins.

Frappées de ces écœurantes misères, les diverses municipalités, tant en Europe qu'en Amérique, ont imaginé d'établir des asiles, des maisons de correction, des *work-houses,* des écoles industrielles, où l'on a essayé d'amender les enfans corrompus. A part quelques tentatives heureuses, comme cette colonie de Mettray fondée par M. Demetz, les résultats ont été en général négatifs. On ne s'est pas adressé surtout au cœur, on n'a pas su faire vibrer habilement dans ces âmes encore si mobiles, si plastiques, l'amour-propre, l'émulation, l'intérêt. On les a prises, on les a attaquées en masse, on n'a pas isolé de l'ensemble l'individu, qui, dans ces établissemens centralisés, autoritaires, n'a jamais été qu'un numéro abstrait soumis à la rude discipline de la maison, et l'enfant, prenant en haine ce que l'on ne faisait que pour son bien, est resté rebelle à toutes les leçons. Si l'on eût respecté dans cet intéressant élève l'indépendance qui lui est si chère, si l'on eût tenté de lui fournir, après une espèce de noviciat, les moyens de gagner sa vie, surtout au grand air, en plein soleil, chose qu'il affectionne, en un mot si on lui eût donné la faculté de se créer aux champs une existence libre, aisée et pure, on en eût fait certainement un meilleur et plus utile citoyen, tout en débarrassant la ville d'un habitant naguère dangereux et qui aurait pu le redevenir.

Tout cela, une société libre de secours pour les enfans des rues, la *Children's aid society,* l'a tenté heureusement à New-York, et a peu à peu réussi au-delà de toute attente. Dans divers voyages que nous avons faits aux États-Unis entre les années 1868 et 1874, il nous a été donné de la voir à l'œuvre et de constater les résultats de la philanthropique et généreuse campagne qu'elle a si patiemment entreprise. N'en appelant qu'à des efforts privés, et répudiant les sévères mesures imaginées par la municipalité pour l'amélioration de l'enfance abandonnée ou fautive, elle a sauvé, elle sauve

chaque jour la majeure partie de ces 30,000 petits vagabonds qui étaient hier encore une des plaies et quelquefois une des terreurs de la « cité impériale. »

I. — LES DÉBUTS.

Ce n'est pas du premier jet que la Société protectrice des enfans des rues a trouvé la meilleure méthode à suivre. Un de ses membres les plus actifs depuis l'origine, M. L. Brace, a décrit avec une naïveté touchante les tâtonnemens, les essais successifs par lesquels on a dû passer (1). Il avait été de bonne heure ému du mal que les classes dangereuses font subir à une grande ville comme New-York, et cherchait les moyens de l'atténuer, sinon de le guérir entièrement. Il vit bien vite que, pour frapper le mal dans sa racine, il fallait atteindre les enfans de la rue. La première idée qui vint fut de les réunir, de les convier à des assemblées dominicales. Ces *sunday's meetings* sont une des rares distractions que l'on rencontre à New-York le dimanche. Dans une salle louée ou prêtée par quelque âme charitable, on convoque ceux que l'on veut entretenir. Les prédicateurs de carrefours, les *street preachers*, y mettent moins de façon et s'établissent simplement au coin d'une borne. Ce sont généralement des lectures de la Bible, l'analyse d'un sujet religieux, qui forment la matière de ces entretiens familiers. Un révérend, un citoyen zélé occupe la tribune, et là, pendant une heure ou deux, lit, récite ou donne libre cours à l'improvisation. Ces sortes de conférences sont habituelles aux Anglais et aux Américains. En s'adressant uniquement et librement à l'enfance viciée, on entreprenait une chose neuve, et l'on n'avait pas compté sur l'esprit naturellement soupçonneux, éveillé, de ces jeunes vagabonds. Plus d'un parmi eux avait eu déjà maille à partir avec les tribunaux, et se demandait si la police n'allait pas jeter ses filets au milieu d'une réunion convoquée sous un faux prétexte. Néanmoins quelques enfans vinrent d'eux-mêmes, poussés par une irrésistible curiosité. On en ramassa au hasard quelques autres dans les quartiers environnans, on sollicita les parens de les envoyer.

A New-York, non moins qu'à Paris, l'enfant des rues, ce sceptique précoce, est porté à la moquerie, tourne tout en ridicule; il a des mots foudroyans pour les choses les plus respectables. L'orateur en chaire délayait à perte de vue son sujet et faisait des frais d'éloquence. *Gas! gas!* crièrent les jeunes auditeurs, qui ont l'habitude

(1) *The dangerous classes of New-York, and twenty years work among them*, by Charles Loring Brace, New-York 1872.

de désigner par là les longs et ennuyeux sermons, les périodes sonores et creuses, véritables ballons pleins de vent. Ce fut fini pour cette fois. Un autre orateur, se croyant mieux inspiré, voulut entrer en communion avec son auditoire. Il venait de leur lire l'admirable parabole du pharisien et du publicain : « Savez-vous, mes jeunes amis, ce que représente le publicain? » Et les enfans, jouant sur ce mot, qui en anglais signifie cabaretier : « Monsieur, c'est un *alderman* qui tient une buvette. » Ou encore : « Si votre père et votre mère vous abandonnent, qui prendra soin de vous? — La police, monsieur, la police! » Nous passons sur les mille propos grossiers que ces enfans disaient tout haut et que l'on avait peine à réprimer, pendant que d'autres, dès leur entrée dans la salle, y devenaient la cause des plus graves désordres. Tout cela fit qu'on dut bientôt renoncer entièrement à ces *meetings*. Loin de se décourager d'un insuccès qu'il n'avait point prévu, M. Brace persista dans ses efforts; mais il comprit qu'il y avait autre chose à faire, et attendit.

Ce que nous venons de raconter se passait en 1848. En 1852, le mal qu'on avait inutilement essayé d'enrayer avait fait d'énormes progrès, et le chef de la police municipale, le capitaine Matsell, signalait dans un rapport spécial, qui fit une sensation pénible, la triste condition et l'augmentation toujours croissante des enfans des rues. Il en évaluait alors le nombre à 10,000. Ce chiffre a triplé aujourd'hui, et cette rapide augmentation s'explique, car, si la population de New-York dans son ensemble a doublé depuis vingt ans, la progression a été plus forte pour les classes pauvres, par suite de l'afflux toujours plus considérable des immigrans.

Ce fut à la suite du rapport du capitaine Matsell que M. Brace, soutenu par quelques hommes de cœur qui l'avaient déjà suivi dans ses premières tentatives, rejoint par d'autres, tous des plus honorablement connus, imagina de fonder pour les enfans des rues des espèces de logis à la nuit, des *lodging-houses*, où « ces petits bédouins du ruisseau, ces rats de gouttière, » comme la presse et la police les appellent, viendraient spontanément, sûrs d'y trouver un abri confortable. Où ces enfans dormaient-ils, même par les froids piquans de l'hiver, qui est si rigoureux à New-York? En plein air, sur le pas des portes, sous la voûte des escaliers extérieurs, dans des caisses abandonnées, dans de misérables greniers, au fond de vieilles caves en ruines, près des piles de bois des quais. Pieds et têtes nus, couverts de haillons, grelottans, ils s'entassaient là les uns contre les autres pour avoir chaud, et sommeillaient comme ils pouvaient. Par momens, la police faisait des razzias et les envoyait au pénitencier, à l'asile; mais après il fallait bien les relâcher, s'ils

n'avaient commis d'autre délit que celui de vagabondage. Quelques-uns, qui exerçaient de petits métiers, n'étaient-ils pas l'unique soutien de pauvres parens âgés, infirmes, malades? Ils préféraient dormir à la belle étoile plutôt que de rester dans d'infectes et étroites chambres où s'entassaient déjà père, mère, frères et sœurs, doublés parfois de quelque autre pauvre famille; souvent ils avaient de bonnes raisons de redouter l'accueil qui les attendait chez eux. On en avait vu, chercheurs ingénieux, se glisser la nuit clandestinement dans la cabine d'un *ferry-boat* ancré au port, — c'était là un logement de première classe, — ou se tapir, faute de mieux, sur la grille d'une chaudière à vapeur en chômage, et jusque dans un coffre-fort oublié, épave d'un incendie, au milieu de Wall-street, cette rue de la haute finance. Quelques-uns, les plus avisés, s'étaient introduits dans les tubes creux du pont de la rivière de Harlem. Les escaliers des imprimeries de journaux, ouverts toute la nuit, en recevaient aussi un grand nombre. Tout était bon à ces pauvres délaissés, pourvu que ce ne fût pas un lit d'asile où la police les menât.

Il y a chez l'enfance et surtout chez l'enfance abandonnée, qui n'a jamais été assujettie à aucune discipline domestique, un esprit d'indépendance, un goût inné de la vie nomade, qu'il faut savoir en partie respecter. M. Brace, en moraliste expérimenté et qui connaît les enfans, mit le plus grand tact à les amener dans le logis fondé pour eux, qui fut d'abord une vieille maison abandonnée par l'entreprise d'un journal. Sachant que l'entière gratuité ne vaut rien et abaisse, comme l'aumône, le moral de celui qui reçoit, il fixa à quelques *cents* le prix du logement à la nuit, et para soigneusement à toutes les espiègleries qu'il attendait comme de raison pour le début. Si le rat de la fable ne s'approchait qu'avec précaution du chat enfariné, les enfans avec plus de prudence encore entrèrent dans la maison dont on leur ouvrait les portes à deux battans. Ils rôdèrent longtemps au dehors, croyant toujours à un piége. A la fin quelques-uns, plus confians ou plus curieux, se décidèrent à pénétrer dans le mystérieux logis. A peine entrés, le naturel reprend le dessus; peut-être aussi y avait-il quelque complot. L'un veut couper, en manière d'amusement, le tuyau du gaz qui éclaire la salle, mettre le dortoir dans l'ombre et commencer le bruit; l'autre, en se couchant, jette sa chaussure en l'air. Une main vigoureuse les saisit, les envoie à la porte grelotter en chemise et réfléchir sur les inconvéniens de troubler l'ordre du logis. Quelques meneurs, restés au dehors, lancent insolemment des pierres aux fenêtres et préludent à un charivari. Immédiatement la police, qui veille, les conduit au poste.

Voici nos vagabonds couchés, ne pouvant deviner pourquoi on leur donne pour presque rien un si bon lit. Quel intérêt ont donc ces

bonnes âmes à les si bien traiter? « Peut-être, hasarde l'un, est-ce un quaker bienveillant, quelque prêcheur des rues qui a imaginé ce moyen original de mériter le ciel. » Les plus sages ne cherchent pas à dissiper ce nuage; mais leur joie éclate devant le bien-être inattendu qu'on leur a ménagé. Le lendemain, nouvel étonnement. Quoi! tout ce qu'il faut pour la toilette, peignes, savon, serviettes, brosses, même de l'eau chaude, et, avant le départ, pour ceux qui le désirent, le déjeuner au prix du coucher, et l'on fait crédit à ceux qui n'ont pas de quoi payer! Il y a quelque mystère là-dessous. —Il n'y avait aucun mystère, mais cette nuit mémorable assura le succès de l'établissement. Dès ce moment, la « loge de Fulton, » — c'est ainsi qu'on avait baptisé familièrement le *lodging-house* créé dans la rue de ce nom, — était fondée. Quelques jours après, les enfans, qui ne se faisaient plus prier pour venir, ne l'appelaient plus qu'*Astor-house*, par allusion à l'un des hôtels les plus réputés de New-York. Dès ce moment aussi (1853), la Société protectrice pour les enfans des rues était définitivement instituée, et trois ans après elle était officiellement reconnue, *incorporée*, par un acte de la législature de l'état de New-York, relatif aux associations charitables.

Le premier pas seulement était franchi. Il fallait maintenant, avec la même diplomatie, établir une école et amener les enfans à la fréquenter. Le surveillant du logis de Fulton-street, M. Tracy, noble émule de M. Brace, les réunit un beau matin au moment où la bande joyeuse allait s'envoler par les rues : « Mes petits amis, leur dit-il, un *gentleman* est venu me trouver, qui a besoin d'un enfant pour son bureau; il paiera trois dollars par semaine. — Laissez-moi y aller, monsieur, s'écrie l'un; — non, moi, repart l'autre. — Mais il demande un enfant qui ait une belle écriture, ajoute le surveillant, et chacun de rester coi. — Eh bien! voulez-vous que nous établissions une école du soir et que nous vous enseignions à écrire; qu'en dites-vous, *boys?* — Accepté, » répondirent-ils en chœur, et ainsi s'établit l'école du soir dans le même local que le *lodging-house*.

En si bonne voie, on ne pouvait plus s'arrêter. Les *meetings* du dimanche, qui d'abord n'avaient rencontré qu'insuccès, furent repris d'une façon discrète, et cette fois réussirent entièrement. On profita d'une occasion des plus favorables, l'enterrement d'un citoyen connu. Cette imposante cérémonie avait frappé l'esprit de ces enfans, on les en entretint le soir. Huit jours après, nouveau *meeting*. On y lut, on y commenta les passages les plus intéressans de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Et, comme on avait joint la pratique du chant aux leçons du soir, tout cela fut assaisonné de quelques-

uns de ces cantiques pleins d'une sorte de poésie mystique, que les *Yankees*, ces descendans des *pèlerins*, entonnent à toute occasion, tel que celui qui commence ainsi : « Frère, il y a une lumière pour toi à la fenêtre, » ou bien : « C'est ici l'abri de ceux qui sont fatigués. » Les enfans, à la fois étonnés et charmés de trouver dans ces vers une application à eux-mêmes, les chantaient avec des voix gracieuses qu'on n'aurait pas le plus souvent attendues de ces pauvres êtres, pendant que gravement le maître accompagnait au piano en dirigeant le chœur.

L'heureux surveillant du logis Fulton mit le comble à ses succès en instituant une vaste *tirelire*, qu'il décora du nom de banque. Il avait remarqué avec quelle facilité les enfans dépensaient tout ce qu'ils gagnaient, surtout au jeu ou dans des loteries. Une légende a cours parmi eux : un jour, un gamin a gagné à la loterie 100 dollars. Pour tenter de faire comme lui, ils organisent entre eux à tout propos de petites loteries, dont la police vient quelquefois déranger les tirages, quand elle n'empoche pas aussi les mises. Peu à peu M. Tracy sut habituer ces enfans à faire quelque épargne et à la jeter, en entrant le soir au logis, dans une espèce de tirelire à leur nom. Je laisse à penser quelle joie quand, au bout de quelques semaines, chaque *boy* se vit à la tête d'un petit capital; il n'en avait jamais possédé autant. Que faire de tant d'argent? L'envoyer à une caisse d'épargne, à une *savings bank*, c'est ce que l'on décida.

II. — LES ENFANS DES RUES ET LES QUARTIERS PAUVRES.

La plupart des enfans des rues exercent un petit métier, et y gagnent tant bien que mal le pain quotidien; plusieurs même y trouvent de quoi venir en aide à de vieux parens. Un bon nombre vendent des journaux qu'ils crient à tout venant, allant, courant sur les trottoirs, au coin des rues les plus fréquentées, autour des voitures de place, devant les hôtels, montant dans les véhicules pnblics, les *cars* des tramways et les omnibus, où on les laisse librement pénétrer. Voici le *Daily-News* ou le *Telegraph*, le *Graphic* illustré et quotidien; voici tous les petits journaux de l'après-midi et du soir, à 1 *cent*, à 2 *cents*, dont la vente est réservée à ces enfans, et qui paraissent après la bourse, quand les cours et les nouvelles de la journée sont connus. Quelques-unes de ces feuilles tirent à plus de cent mille exemplaires, ont plusieurs éditions, et les enfans qui les vendent, garçons ou petites filles, y réalisent quelquefois un bénéfice net qui va jusqu'à un dollar par jour, 5 francs. On les désigne laconiquement sous le nom de *newsboys* ou enfans des journaux. L'œil éveillé, l'air mutin, on a plaisir

à les voir courir pieds nus le long de Broadway et des principaux squares et avenues. Ils crient leurs journaux aux passans, à la portière des omnibus, ou, à peine descendus d'un *car*, remontent immédiatement dans un autre. Il faut qu'ils aient commis une bien grosse peccadille pour que la police paternelle les arrête.

D'autres enfans se livrent à une industrie pour eux presque aussi lucrative, celle de cirer les bottes. Aux États-Unis, les domestiques ne font pas de bonne grâce cette besogne, dont ils chargeraient volontiers leurs maîtres; en Californie, ils s'y refusent même absolument. Dans les rues, le prix de ce service est de quelques *cents*; les enfans qui font ce métier peu fatigant, les *blackboots*, y gagnent un salaire raisonnable. *Shine, shine!* faire luire ! tel est le cri qu'on entend de tous côtés, et l'alerte opérateur vous tend sa petite caisse où vous pouvez à peine poser le pied. Cette industrie nomade plaît aux enfans. Les frais de première installation n'en sont pas ruineux; avec une couple de francs, on en voit, comme on dit, la fin.

Viennent ensuite les petits balayeurs, qui nettoient volontairement le pas des portes, les trottoirs, les larges dalles à la traversée des rues. Ils tiennent le balai d'une main, et vous tendent l'autre. En temps de pluie ou de neige, le métier est assez fructueux, car la municipalité de New-York, en ce qui regarde le bon entretien des rues, oublie étrangement ses devoirs. Les jours de beau temps, il faut abandonner le balai; alors on fait de petites commissions, on porte un bagage, on prête son aide au premier venu, on garde les chevaux, on conduit un aveugle. Il est rare qu'on entre quelque part comme apprenti, on préfère étaler en plein air, sur un maigre éventaire, des allumettes, des fruits, des sucreries grossières, le *candy* traditionnel; on ramasse les vieux chiffons, les os, les rebuts de toute sorte accumulés dans les immondices de la rue; il est peu d'exemples qu'on mendie, même à la dérobée. D'autres, moins honnêtes, moins scrupuleux, volent des foulards, des bottes aux devantures des magasins, ou, le long des quais, du plomb, du cuivre, du bois, et vont vendre à des recéleurs, qui les paient à peine, le produit d'un larcin toujours facile au milieu d'une aussi remuante cité.

Quand on interroge ces enfans, on découvre que la plupart sont privés de leurs parens, ou ont été abandonnés par eux. « Où vivent votre père et votre mère? — Moi, monsieur, je n'en ai pas. — Où restez-vous? — Nulle part. — Quel métier faites-vous? — Aucun. » Telles sont presque invariablement les réponses que l'on reçoit, et cela était surtout vrai avant l'installation des logis fondés par la Société protectrice.

Nulle part peut-être le prolétariat, le paupérisme, la misère, ne s'étalent dans toute leur hideur comme à New-York. L'ignorance est la principale cause de ce triste état de choses dans un pays où il y a cependant tant d'écoles publiques ouvertes gratuitement à tous. Comment s'y montrer en haillons? L'amour-propre, une honte naturelle, empêchent les enfans des rues d'accourir. On a constaté que, sur le nombre total des criminels condamnés chaque année, un tiers ne savait ni lire ni écrire. N'est-ce pas le cas de répéter ici une fois de plus qu'en ouvrant les écoles on vide les prisons? L'immigration, qui est une des sources de la richesse des États-Unis, présente pour ce pays, au point de vue où nous nous plaçons, de graves inconvéniens : la majeure partie des enfans des rues sont nés de parens étrangers. L'hérédité doit également être invoquée comme une des causes du paupérisme. Il y a des gens qui sont de père en fils paresseux, vagabonds, voleurs, assassins. Dans un asile à New-York, on a compté quatre générations successives de prostituées et d'ivrognesses dans la même famille, et le toit de l'asile, à un moment donné, les abrita presqu'en même temps. N'oublions pas que la densité de la population, accumulée sur certains points au-delà de toute limite, est aussi une des raisons du prolétariat désolant qui afflige les grandes villes. Comment dormir quatorze dans une étroite cave, dans un sous-sol humide, sombre, affreux? Cela s'est vu à New-York, qui, dans certains de ses quartiers, dépasse en horreur Londres, Liverpool, Glasgow et d'autres villes anglaises.

Rappellerons-nous enfin l'abus des liqueurs fortes, plus répandu en Amérique que partout ailleurs? Nulle part, du plus haut au plus bas degré de l'échelle sociale, on ne boit, on ne s'enivre comme à New-York. La coutume n'est pas, pour les gens de bonne compagnie, de boire seulement à la fin des repas comme en Angleterre; on boit toute la journée, à tout propos. On dirait vraiment que la sécheresse du climat affecte le gosier *yankee*. Il n'y a pas de cafés comme en France; mais les *bars*, les buvettes, sont partout, s'étalent dans toutes les rues, dans tous les hôtels, dans tous les clubs, dans toutes les gares, et cela d'un bout à l'autre des États-Unis. Tel qui tient un magasin, une chapellerie par exemple, y joint une buvette, un salon de dégustation ou *sample room;* il en prévient ses amis dans le journal. Cela commence à devenir la règle; on ne compte plus les temples ouverts au dieu de la boisson. La liqueur alcoolique, falsifiée, frelatée, empoisonnée, dans ce pays qui ne récolte pas de bon vin et où le fisc frappe l'alcool de droits énormes, produit des effets terribles. Le *delirium tremens* est fréquent. Où avez-vous vu l'autorité forcée d'établir un asile pour les ivrognes,

où avez-vous vu ces grandes croisades féminines entreprises contre les buveurs, si ce n'est aux États-Unis?

Que deviennent les enfans des pauvres en présence des navrans exemples offerts par les parens? Lamentable est leur sort, surtout quand il s'agit des petites filles. Celles-ci, arrêtées dans l'exercice des métiers de rues par la concurrence des petits garçons, moins lestes, moins agiles qu'eux, ne peuvent pas lutter avec avantage. Vendre des fleurs au coin de quelques avenues, sur quelques places fréquentées, c'est à peu près leur unique lot. Alors elles se souviennent qu'elles sont femmes. Quelques-unes sont jolies, avenantes; elles se vendent au premier venu souvent avant l'âge.

L'histoire de ces chutes est toujours la même. Une de ces pauvres victimes de la misère, une jeune fille allemande, avait été arrêtée un matin par la police pour délit de vagabondage et conduite à la prison du 4e *ward :* c'était dans ce triste réduit que l'on avait enfermé la jeune fille, qui attendait son jugement. Prévenu par l'excellente matrone commise à la garde du département des femmes, M. Brace demanda à la voir. Elle lui fit, les larmes aux yeux, une confession désolante. S'étant enfuie d'une maison où on la maltraitait, elle était d'abord tombée dans les mains d'un *gentleman* qui l'avait rencontrée le soir, puis dans celles de la police. Elle n'avait pas quatorze ans. M. Brace obtint qu'on la relâchât. On la ramena, non sans peine, chez ses parens, et le lendemain on l'envoyait à la campagne dans une ferme où les siens finirent par aller la rejoindre.

La prison du 4e *ward* est la prison principale de la ville, et le peuple lui a donné le nom significatif des *Tombes*. L'édifice est massif et lourd, de style égyptien, tout en granit. Les pylônes bas et tristes, les chapiteaux aux larges feuilles de lotus, lui donnent on ne sait quoi de mystérieux. Les cellules grillées s'ouvrent sur une cour fermée ou sur de noirs corridors; on est dans une véritable forteresse. Dans un coin est la place où le shériff, en présence de quelques témoins, pend les condamnés à mort. L'endroit où est située la sombre prison des *Tombes* est un des quartiers les plus misérables de New-York. C'est là, au carrefour des Cinq-Points et dans les alentours, que se rassemblent surtout les *pifferari* italiens, les ignobles *padroni* accompagnés des gamins qui jouent de l'orgue, de la harpe, du violon, de la cornemuse. Pour quelques écus, « les petits esclaves, » comme les *Yankees* les appellent si justement, ont été loués à leurs parens en Italie, au fond des Calabres ou des Abruzzes, dans le Parmesan ou le Génovesat, et le *padrone* les a emmenés. Il est leur maître absolu pour trois ans, et vit d'eux. Chaque soir, il faut que l'enfant rapporte une certaine somme, quelque temps qu'il fasse, en toute saison, sinon il est battu. Tout ce

monde est entassé pêle-mêle dans d'obscurs réduits, les singes, les chiens savans avec les gens. Dans la journée, on prélève par la ville, sous prétexte de musique, une aumône déguisée. D'autres échappés de la péninsule confectionnent à domicile des statuettes, des figurines en plâtre, les promènent partout, les vendent pour un maigre profit.

C'est encore autour des Cinq-Points que réside la tourbe des Juifs polonais et allemands qui font le commerce des vieux habits. Des loques sans nom étalent aux portes et aux devantures de boutiques basses et sombres leur vermine et leur saleté; partout d'immondes ruelles, d'ignobles couloirs, qui conduisent dans des cours plus ignobles encore. Les jardins de ces vieilles maisons, depuis longtemps abandonnées par les riches, qui eurent là un de leurs quartiers favoris, ont vu s'élever à leur place d'autres maisons à plusieurs étages. L'air manque, mais non les habitans, car la fourmilière est pleine. On appelle ces logis *tenement-houses*, maisons à loyers; elles profilent leurs façades lépreuses sur cinq et six étages de haut, et dans ce pays où chacun prétend avoir son *home*, son foyer à lui, chaque étage, chaque appartement de ces maisons abrite plusieurs familles. D'une fenêtre à l'autre, à travers les cours et les rues, on voit le linge étendu sur des cordes : c'est la lessive des locataires qui sèche sans façon au soleil; on se dirait dans les vieux quartiers de Naples, de Rome ou de Gênes.

Tous les gens en haillons, à quelque race qu'ils appartiennent, tous ceux qu'a flétris la misère, grouillent et se donnent ici rendez-vous. Voulez-vous voir le nègre aux lèvres lippues choyé par une femme à peau blanche, pénétrez dans cette cour, frappez à ce logis obscur, vous apercevrez le noir Apollon qui se prélasse sur un canapé crasseux. La femme travaille, repasse; lui fume nonchalamment son cigare et regarde de grosses bagues à ses doigts. Voulez-vous voir le Chinois enivré d'opium, l'œil éteint, la figure pâle, montez par cette échelle branlante, entrez par cette porte étroite, et contemplez un moment cette scène. Ils sont là quatre ou cinq étendus sur un hideux grabat. Sont-ce là des faces humaines? Le maître de céans, John Chinaman, est bon enfant, il est poli, vient à votre rencontre, et loin de vous jeter dehors, ce qu'il serait en droit de faire d'après les usages américains, car vous ne lui avez pas été présenté, il vous offre un siége boiteux, voire une pipe au tuyau de jonc venue du pays natal, une tasse de thé, et vous salue profondément en s'inclinant jusqu'à terre. Les murs sont tapissés de pancartes multicolores, où des hiéroglyphes d'un pied de long, dessinés par un calligraphe habile comme les fils de l'empire des Fleurs savent l'être, étalent leurs capricieux méandres. Sur un autel, vous re-

gardent les dieux lares, les affreux poussahs, grimaçant comme des croquemitaines, peints de vermillon et d'or et vêtus richement. Une lampe brûle devant ces démons familiers, et quelquefois un peu d'encens.

Ailleurs sont des échoppes borgnes où des épiciers improvisés vendent toute sorte de produits exotiques, ou encore des salons de danse, *dancing-saloons*, où des nymphes demi-nues exécutent avec des matelots venus des quatre coins du globe des valses et des quadrilles pudiques. Cette réserve étonne en pareil lieu, quand certains théâtres affectent d'exhiber, devant des spectateurs d'élite, les danses les plus obscènes. Le long des trottoirs, un troupeau de filles vont et viennent librement, d'autres sont debout sur le pas de leur porte. Étincelantes à la lumière du gaz, voici maintenant les buvettes, les *bars* sacramentels, où les *grogs* et les juleps de toute catégorie, les *cocktails*, les *sangries*, les *coblers* et les punchs de composition variée sont incessamment versés par d'infatigables échansons à des buveurs toujours altérés. On boit debout, devant le comptoir, un verre, deux verres, dix verres; à la fin, il faut conduire au poste toute une armée de gens ivres-morts. Comme tous les *bars* en renom, ceux-ci ont soin, pour retenir les chalands, d'exhiber ce que ces sortes d'établissemens appellent leur « galerie de peinture, » une série de gravures enluminées, de tableaux fantastiques, destinés à charmer l'œil des buveurs.

C'est le soir, c'est la nuit surtout que ces quartiers sont animés. Tout le monde est assis dans la rue, et y bavarde. Une odeur nauséabonde qui sort des caves, des allées, vous écœure. Ici sont des tas de chiffons, d'os, de débris sans nom; à côté, installés sans gêne, une bande d'Italiens jouent silencieusement à la *scopa* avec des cartes noircies, graisseuses, qui se collent à leurs doigts. Des troupes d'enfans crient et s'amusent. Les Cinq-Points sont un des quartiers les plus fréquentés des enfans des rues. Où seraient les petits bohêmes du ruisseau si ce n'est dans ces antres de la misère? On les y rencontre par milliers, le jour, la nuit, à toute heure. La police est plus nombreuse ici et plus vigilante qu'ailleurs : *policemen* en uniforme, armés du lourd *club* de bois, le casse-tête redouté, *detectives* en tenue bourgeoise. Les *rowdies*, les *loafers*, les *pick-pockets* les connaissent bien, et ceux-là les connaissent encore mieux. Ces coquins saluent la police au passage par un geste familier, de la main, du coin de l'œil, sauf à lui dire des injures et à lui donner des coups quand ils seront pris en flagrant délit. C'est absolument comme à Londres aux alentours de White-Chapel. Impassibles, l'œil aux aguets, résignés au sort qui peut-être les attend, les *policemen* surveillent avec zèle ces dangereux quartiers; ils en pos-

sèdent toutes les issues, tous les dédales, connaissent toutes les maisons fréquentées par les voleurs.

Si la police est ici sur ses gardes, la municipalité, le conseil d'hygiène, semblent ignorer l'existence de ces tristes lieux. L'été, on ne saurait aller impunément dans ces affreux réduits, où, par suite de l'entassement des gens et de la chaleur torride qui règne alors à New-York, la fièvre, la petite vérole, élisent domicile. Quand éclate le choléra, c'est là surtout qu'il fait ses ravages; aucune propreté même dans les rues. Jamais le balai ni le niveau municipal n'y étaient passés, si ce n'est dans ces derniers mois; les cloaques et les immondices s'y étalaient à l'aise. Les pavés manquent encore sur beaucoup d'endroits; d'autres rues n'ont jamais été empierrées ni même nivelées. Depuis quelque temps néanmoins on essaie de porter sur ces lieux le pic du terrassier, la truelle et le marteau du maçon, et l'on a, par des percemens enfin décidés, donné heureusement un peu de jour et quelque dégagement au carrefour des Cinq-Points comme naguère à la Cité de Paris.

Il n'est pas toujours prudent de s'aventurer seul, même de jour, dans ces antres populeux de la misère. Les enfans eux-mêmes y étaient jadis redoutables. Ceux qu'on appelait « la bande de la 19e rue, » parce que cette association de jeunes étrangleurs et voleurs hantait surtout les recoins déserts et abandonnés de cette partie de la ville, commirent plus d'une fois des assassinats avec une incroyable audace. Un jour, un honnête citoyen est tué par eux en plein midi sur le pas de sa porte, — une autre fois, au milieu de la rue, un mari qui passait paisiblement avec sa femme. Aujourd'hui même, dans certains *wards*, on joue à tout propos du couteau et du revolver, surtout le dimanche. La liste des méfaits de ce genre est longue dans les journaux du lundi matin, et ce jour-là les tribunaux correctionnels sont sur les dents.

Quand on veut visiter des repaires comme ceux des Cinq-Points, il est bon, surtout la première fois, d'être accompagné de la police. Bien que ces excursions soient mal vues des classes dont on étudie la dégradante situation, nous n'avons jamais subi d'insultes dans nos courses; bien mieux, une personne qui un jour nous accompagnait fut prise un instant, au milieu d'une cour populeuse, pour un membre du conseil d'hygiène. Les innombrables locataires de l'endroit, dont notre visite avait éveillé la curiosité, l'assaillirent de réclamations, d'offres de venir constater, et sur l'heure, un état de lieux déplorable. Des matrones à la face avinée nous appelaient de tous côtés, nous tiraient par nos vêtemens; on nous interpellait même des fenêtres, et il fallut s'arracher de vive force à ces sollicitations intéressées qui déjà devenaient gênantes.

La police ne se prête pas volontiers au désir des étrangers de visiter avec elle les quartiers pauvres de New-York; nous eûmes beaucoup de peine à obtenir de l'inspecteur-général qu'il voulût bien nous faire accompagner. Il nous répondit qu'il n'y avait là rien de curieux à voir, que ce n'était pas comme à Londres, que ces logis étaient si malsains qu'il était bon de s'en tenir éloigné, et autres raisons spécieuses. Nous insistâmes et finîmes par obtenir deux *detectives*, deux de ces hommes aux formes athlétiques, de vrais types de *horse-guards*, comme la police municipale de New-York en a tant. Nous prîmes rendez-vous pour dix heures le même soir. Avant de partir pour cette nocturne campagne, nos guides nous montrèrent le musée de la police, où sont étalés, sous une large vitrine et chacun avec un numéro d'ordre, une date et les incidens qui s'y rapportent, les revolvers, les couteaux, les stylets, les pinces, les rossignols, les casse-tête, en un mot toutes les armes et instrumens divers qui ont servi aux voleurs et aux assassins. Tous les bureaux de district ont des musées pareils. Un canif, un simple couteau de poche, racontent là plus d'une triste histoire. L'outil le plus léger, le plus mince appareil peut donner la mort. Des photographies de criminels ou de leurs victimes sont jointes à ces exhibitions, et en accroissent le poignant intérêt.

Le peuple a donné à quelques recoins des quartiers pauvres des noms significatifs : c'est « l'antre des chiffonniers, » fréquenté surtout par des Allemands, dans Pitt et Willet-street; « la ruelle pourrie, » dans Lawrens-street; « l'allée des pauvres, » dans le 7e *ward;* « la rue de la misère, » dans la 19e rue, au coin de la 10e avenue. Les rues qui courent parallèlement aux quais de la rivière de l'Est, celles de Cherry et de Water, sont peuplées d'assassins; c'est là aussi que sont les plus misérables auberges d'immigrans et de matelots. Comme dans le 4e *ward*, certaines maisons n'y sont fréquentées que par les voleurs et les vagabonds. C'est de là que partent les émeutes, que sortent ces figures sinistres qu'on ne voit que les jours de pillage, comme New-York en a connu quelques-uns. On s'y souvient encore des terribles soulèvemens de 1863 et de 1871. Le premier faillit se rendre maître de la ville et y promena pendant plusieurs jours l'incendie et l'assassinat. On était alors en pleine guerre de sécession, et la garde civique était elle-même en campagne. La police, aidée de quelques courageux citoyens, parvint, non sans peine, à dompter cette terrible émeute. Autrefois tous ces quartiers étaient encore plus dangereux qu'aujourd'hui. A New-York comme à Londres, la férocité des mœurs populaires semble s'être un peu adoucie, si l'ignoble misère n'a pas sensiblement disparu.

III. — LES ÉCOLES ET LES LOGIS ACTUELS.

C'est dans le 4ᵉ arrondissement de New-York, non loin du fameux carrefour des Cinq-Points, qu'est installé depuis quelques mois le principal logis pour les enfans des rues, fondé dès le commencement sous le nom de *News-boys lodging house*. Il était en dernier lieu sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où nous l'avons visité nous-même en 1869, une nuit d'hiver, accompagné de M. Brace, qui s'offrit gracieusement à nous servir de cicerone. C'est également avec lui que, dans le courant du mois de juin dernier, nous avons parcouru en détail le logis du 4ᵉ *ward*. C'est un magnifique édifice, occupé auparavant par un hôtel. La situation en est des plus heureuses, sur une place, à l'angle des trois grandes rues Reade, Duane et Chambers. L'édifice a été agrandi, entièrement refait, et coûte à la société plus de 100,000 dollars ou 500,000 francs. Il est construit en pierre et en brique, les planchers sont en fer, les colonnes en fonte; bref, la maison est à l'épreuve du feu. Mon guide me le faisait remarquer avec orgueil, car les incendies sont fréquens en Amérique, et il faut surtout songer à y parer quand on donne asile à des locataires comme ceux que reçoit la *Children's aid society*.

Au niveau de la rue, formant le rez-de-chaussée, sont de vastes magasins qu'on louera avec avantage à diverses industries dans ce quartier si animé. Ce sera une source de profit dont on reportera les revenus sur le maintien du *lodging*. En Amérique, on ne manque jamais l'occasion de gagner de l'argent, de faire un bénéfice; seulement il est entendu ici que ces magasins ne seront point loués à des buvettes. Au premier étage sont l'école et l'appartement du directeur ou surveillant, le *superintendent*, l'estimable M. O'Connor, attaché depuis les premiers temps au logis des *News-boys*. Il en est peu qui aient déployé autant de zèle que ce digne homme, et son établissement a toujours été tenu militairement, propre comme le pont d'un navire de guerre. L'école est une vaste salle, bien éclairée, bien aérée, où s'alignent les bureaux de bois noir. Sur les murs sont suspendus des tableaux d'étude ou inscrits des préceptes de sagesse pratique. Partout l'espace, plusieurs centaines d'enfans peuvent ici s'asseoir à l'aise. A côté de la porte, une lourde table dont le tiroir est fermé par un gros cadenas; sur le plan de cette table, une série de trous oblongs numérotés. C'est là que chaque *boy* en entrant dépose, s'il lui plaît, quelque pièce de monnaie. C'est la tirelire à la fois commune et individuelle, la banque dont nous

avons dit le début, et dont le modeste contenu gagnera plus tard la caisse d'épargne.

Au second étage, les dortoirs avec leurs lits de fer superposés se profilent sur plusieurs rangs comme les cabines d'un navire, mais avec une aération dont celles-ci ne jouissent pas. La propreté règne partout, une propreté méticuleuse, étudiée. Le parquet reluit, la maison est irréprochablement tenue. Chaque *boy* a son lit tout monté, tout fourni, et couche seul. On lui donne sur sa demande un petit coffre fermant à clé pour remiser ses effets, s'il en a de rechange, et le matériel de sa petite industrie; à côté du dortoir, le cabinet de toilette, où monte l'eau chaude et l'eau froide : là des cuvettes, des peignes, des brosses, du savon, une salle de bains. Citons maintenant le réfectoire où mangent les enfans, et la salle de gymnastique où ils s'en donnent à cœur joie sur la corde lisse ou à nœuds, le trapèze, les échelles, les anneaux, ou avec les lourdes altères qu'on porte à bras tendu. La lingerie, les cuisines, sont vastes comme celles d'un hôtel, et à la buanderie on lave le linge à la mécanique, et on le fait sécher à la vapeur par ces mille moyens ingénieux qu'on retrouve aujourd'hui en Amérique dans toutes les maisons un peu confortables. Le linge des enfans est lavé pour rien. L'édifice est éclairé au gaz et chauffé par un de ces calorifères à circulation d'eau chaude particuliers aux États-Unis et qui sont si hygiéniques. Les appareils à vapeur, la chaudière et la machine, sont installés, sous la surveillance d'un homme spécial, dans le sous-sol, où est aussi la cave au charbon et aux provisions. Des filles alertes, des Irlandaises proprettes, les bras nus, font les lits, servent à table, lavent et repassent le linge, et une vénérable matrone, la femme du directeur de l'établissement, les surveille et les dirige. Différens maîtres sont attachés à l'école, où la lecture, l'écriture, le calcul, un peu d'histoire et de géographie, la musique, le chant, sont enseignés aux enfans. Ceux-ci paient une somme modique pour les repas et le coucher, six *cents* pour le lit, autant par chaque repas, souper ou déjeuner. Ces prix ne remboursent qu'une partie des frais. La maison est ouverte le soir jusqu'à dix heures; le matin, tout le monde est dehors, au lever du soleil, après le premier déjeuner. On fait crédit à ceux qui ne peuvent payer la table ou le gîte. On ne leur en demande jamais le dû, mais il est à remarquer que les enfans mettent beaucoup d'amour-propre à se libérer dès qu'ils le peuvent, et n'entendent pas qu'on leur fasse la charité. Quelquefois ils viennent même en aide à des camarades encore plus malheureux qu'eux, et l'on en a vu organiser pour cela de petites souscriptions et s'inscrire généreusement en tête.

En 1873, environ 7,600 enfans ont fréquenté le seul logis des *News-boys*, qui était alors à la place de l'Hôtel-de-Ville. Les dépenses totales ont dépassé 80,000 fr., dont plus du quart (22,000 fr.) a été payé par les enfans; en outre près de 1,240 d'entre eux ont usé de la caisse d'épargne et économisé ensemble une somme de 12,000 francs.

La règle de la maison, à la fois paternelle et stricte, inspire à tous l'ordre, l'économie, les habitudes morales; elle exige de chacun la ponctualité, la soumission à la discipline, la propreté, un langage honnête. Chaque enfant doit se laver tous les jours; on donne des vêtemens, des souliers, à ceux qui n'en ont point. L'hygiène du corps et celle de l'âme, sévèrement observées, conduisent peu à peu ces petits pensionnaires de la dissipation au calme, de la paresse au travail, et ils s'habituent à respecter les autres en commençant par se respecter eux-mêmes. Les méchans tours, les actes d'indiscipline, presque quotidiens au début, sont devenus très rares. La seule chose qu'on n'ait pu jusqu'ici obtenir des enfans, c'est une certaine régularité à fréquenter le même logis. La moyenne ne s'y présente pas plus de huit ou dix fois de suite; puis ils ne reviennent plus, vont ailleurs pour quelque temps. Quelquefois un logis est comble, d'autres fois il se vide tout à coup, à des époques indéterminées, sans raison apparente, sans qu'il semble y avoir encore la moindre cause à cet inexplicable phénomène. Bien que les logis ne soient institués que pour les enfans sans abri, des parens, des amis, viennent parfois y réclamer un locataire de passage. C'est un enfant qu'on a perdu ou qui s'est enfui. On s'empresse de le leur rendre, et ceux-ci sont tout étonnés de le trouver si amélioré pour peu qu'il ait fréquenté quelques jours le *lodging*. Le seul logis des *News-boys* a ainsi restitué en 1873 près de 640 enfans.

Il est à noter qu'aucune épidémie n'a jamais éclaté dans ces logis depuis vingt ans qu'ils sont ouverts. Néanmoins les cas de maladie ont été prévus, et récemment un fonds spécial a été créé dans ce dessein pour venir en aide à tous les enfans des rues et même à leur famille. Les médecins tiennent à honneur de donner leurs soins gratuitement; des inspecteurs sont chargés de veiller à ce service spécial, ils connaissent bien les pauvres à secourir, et ceux-ci perdraient leur temps à vouloir les duper, comme cela arrive si souvent quand il s'agit de secours fournis par la municipalité.

Le jour où nous visitions le logis de *Chambers-street*, deux grands garçons venaient d'y être amenés par la police. C'étaient deux jeunes maraudeurs des quais de Londres qui s'étaient cachés à fond de cale d'un navire en partance, et qui, découverts en mer, avaient été débarqués en arrivant à New-York. Le capitaine les avait remis

à la police, qui, ne sachant qu'en faire, les conduisit au logis des *News-boys*. Si ces enfans eussent voulu rester, l'établissement les eût pris à sa charge et les eût envoyés dans une ferme de l'ouest. Ces deux gars vigoureux, qui n'avaient pas plus de quatorze à quinze ans, paraissaient bien en avoir vingt. Le voyage en mer avait encore ragaillardi leur mine. Pris d'une sorte de mal du pays, honteux de leur escapade, ils demandèrent à retourner chez leurs parens, et on les renvoya chez eux par un de ces nombreux *steamers* qui d'Amérique vont en Angleterre.

Tous les *lodgings* sont montés sur le même pied que celui de Chambers-street, mais sont moins spacieux. Celui-ci est véritablement un logis modèle, et il est surtout consacré aux petits vendeurs de journaux. Les autres logis créés par la Société protectrice sont aujourd'hui au nombre de quatre, dont l'un est spécialement réservé aux petites filles; ils sont tous établis dans les plus pauvres quartiers, comme celui des *News-boys*. Dans tous ces établissemens, on ne reçoit que les enfans qui n'ont pas de domicile. C'est une règle stricte de la maison; un écriteau en vue le rappelle. Chaque enfant donne en entrant son nom, son âge, sa nationalité, sa profession, son état de famille, et dit s'il sait lire et écrire. On marque tout cela sur un registre, qui permet de dresser plus tard des statistiques curieuses, parfois navrantes : quelques enfans ne savent pas où ils sont nés et n'ont jamais connu leurs parens.

Le logis de Rivington-street, où est aussi une école de jour, doit être cité à côté de celui des *News-boys;* nous l'avons également visité en compagnie de M. Brace. Il est situé dans un des quartiers les plus populeux du 13e *ward*. Petites filles et petits garçons, tous misérablement vêtus, s'y trouvaient réunis dans une salle commune, comme c'est la règle dans les écoles américaines. Nous arrivâmes à l'aventure au milieu de cette nichée d'enfans. Suivant l'usage, notre introducteur nous présenta à la jeune assemblée, puis la maîtresse s'assit au piano et tout ce monde se mit à chanter, mais sans beaucoup d'entrain et de cette voix aiguë, nasillarde, particulière à la race anglaise. Bien que plus d'une fausse note vînt détruire l'harmonie de ce concert improvisé, on ne pouvait qu'applaudir à tant de bonne volonté. Le surveillant de l'établissement, M. Calder, est grand amateur de jardins; il nous fit voir la serre qu'il a établie sur un étroit espace derrière la maison qu'il occupe. Il y cultive avec passion des plantes curieuses et odorantes; il en embellit cette humble demeure. Ce ne sont que bouquets de fleurs dans la salle à manger, le salon, partout. Dans la salle d'étude, il y a aussi un aquarium. La vue de toutes ces belles choses égaie les enfans, leur élève l'âme et contribue à les rendre meilleurs.

« Vous ne sauriez croire quelle influence ont les fleurs sur l'éducation de mes jeunes élèves, me dit M. Calder; ils sont si heureux de recevoir une fleur, une plante! Ils portent la fleur à leur mère, cultivent la plante chez eux. » Le directeur mit le comble à son gracieux accueil en faisant préparer pour ses visiteurs inattendus le *lunch* de rigueur; nous nous assîmes avec plaisir à cette table si délicatement hospitalière. Je jetai en partant un coup d'œil sur le registre de la veille. Une centaine d'enfans étaient venus coucher dans la maison, la plupart y avaient pris aussi leur repas; environ les trois quarts avaient payé.

L'école de Rivington-street, comme école de jour, est dite *École industrielle du 13ᵉ ward*. Dans ces sortes d'établissemens que la Société protectrice a institués au nombre de 21, on essaie d'apprendre un métier aux petits garçons en les envoyant en apprentissage, en leur mettant quelques heures par jour le rabot ou la lime à la main. Pour les jeunes filles, le travail manuel est tout trouvé : c'est la couture, le crochet, la broderie, la tapisserie, que leur enseignent des maîtresses diligentes et zélées. Cela vaut mieux que ce que l'on tente dans les *work-houses*, où il est rare que les vagabonds travaillent de gaîté de cœur. Dans le logis spécialement établi pour elles, on donne aussi aux petites filles des leçons de machine à coudre et de service domestique, on leur apprend à conduire un ménage, et l'on arrive à former en peu de temps des couturières et des servantes expertes. Les enfans qui fréquentent les écoles industrielles ne sont pas les mêmes que ceux des logis. Ceux-là ont une famille, mais sans nulle ressource; on leur donne un petit repas à midi, on leur fait cadeau de quelques vêtemens, s'ils se conduisent bien. L'école industrielle remplace pour eux l'école de quartier, où ils n'oseraient point se présenter sous leur humble défroque, et qu'on ne leur permettrait pas d'ailleurs de fréquenter quelques heures seulement comme la première; or ces pauvres enfans ne peuvent rester tout le jour à l'école, il faut bien aller gagner aussi sa vie dans la rue ou aider les parens à la maison.

Nous n'avons pas encore parlé des *écoles de nuit* proprement dites; elles sont au nombre de dix, non compris celles des logis. Là viennent surtout les enfans occupés tout le jour dans des boutiques, des manufactures, ou ceux qui exercent un métier de rue, mais dont tous ont leurs parens et couchent chez eux. Rien de plus touchant que leur vif désir d'apprendre; il en est qui négligent leur souper pour ne pas manquer leur leçon.

Les *meetings* du dimanche sont plus florissans que jamais. Des leçons de morale et de religion continuent à y être données aux enfans, et les *meetings* ont lieu le soir dans les logis et les écoles. On

y chante des cantiques, puis paraît sur l'estrade quelque révérend, ami de la maison, ou quelque *preacher* renommé, souvent encore un enfant hardi, qui s'adresse à ses camarades dans une langue mêlée d'argot ou *slang :* c'est ce discours qui a le plus de succès. Si l'on sait se mettre à leur niveau, animer, égayer la conférence, comme certains *lecturers* savent si bien le faire, les enfans écoutent avec plaisir, ils chantent encore plus volontiers; puis, avant d'aller dormir, vont faire de la gymnastique : est-il besoin de dire que c'est ce dernier exercice qui leur plaît le plus? Ces jours-là, quand un voyageur de passage, accompagné de quelque membre de la Société protectrice, visite la maison, il est rare qu'il échappe au *speech* sacramentel que doit prononcer tout individu présenté dans une réunion publique. Il a beau arguer de son inexpérience de la parole, voire de sa qualité d'étranger, bon gré, mal gré il faut qu'il s'exécute; nous n'avons pu nous soustraire nous-même à cette corvée périlleuse dans la visite que nous fîmes au mois de janvier 1869 au logis des *News-boys.*

A la plupart des logis et des écoles sont annexées une petite bibliothèque et une salle de lecture, entretenues par les dons volontaires de personnes du dehors. Livres et journaux y arrivent en assez grand nombre; la presse de New-York a toujours mis une certaine émulation dans l'envoi de ces dons gracieux. La Société protectrice a établi en outre, dans différens quartiers, des salons de lecture gratuits pour les hommes et jeunes gens, *free reading rooms for young men.* On a pensé que c'était là un moyen de les arracher à la vie des buvettes, où ils puisent de si mauvais exemples. Dans le principe, on leur servait dans ces établissemens, pour une maigre rétribution, du café, du thé, des boissons légères, non capiteuses. Il faut confesser que ces sortes de « *bars* littéraires » eurent quelque peine à réussir. Le public les appelait ironiquement « le club des buveurs, » et ceux pour qui ils étaient fondés n'osaient plus y entrer. Il fallut y revenir à plusieurs reprises. Une de ces buvettes respectables, qui eut un moment une grande vogue, était alors tenue par un ancien boxeur, un *rowdy* redouté, qui s'était tout à coup converti, et d'une vie de débauches et de crimes était subitement passé à la vie la plus réglée et la plus pieuse. De telles conversions ne sont pas rares en Amérique; elles éclatent surtout après les *revivals*, ces grandes assemblées religieuses où la foi perdue subit comme un réveil. — Aujourd'hui les *free reading rooms* sont en pleine prospérité; mais on n'y boit plus que de l'eau. On a renoncé à y servir toute autre boisson innocente, vu l'impossibilité de faire en cela la moindre concurrence aux buvettes. Le monde vient, c'est suffisant. Un bon poêle y est allumé en hiver; on y joue aux

dames, aux échecs, au trictrac, et il est telle de ces salles de lecture qui reçoit des centaines d'habitués tous les soirs. En dehors de celles qui ont été créées par la Société protectrice, il en est un très grand nombre d'autres, dont celle fondée par le vénérable M. Peter Cooper est la plus renommée. On devine sans peine quel bien font de pareilles institutions dans une ville comme New-York.

IV. — LES RÉSULTATS OBTENUS.

Comme on le voit, la Société protectrice a tout prévu, tout établi généreusement, et elle attaque sans trêve, dans son antre même, par toutes les armes possibles, l'hydre redoutable de la misère et de l'ignorance. Dans une intention toute philanthropique, elle a toujours eu soin de n'afficher aucun drapeau religieux, d'appeler à elle tous les hommes de bonne volonté dans une sorte de grande « union chrétienne. » L'association charitable qu'ils ont créée est ouverte à tous, et ces hommes appartiennent indistinctement aux différentes sectes qui partagent la religion réformée. Ils sont unis sous un drapeau commun, celui de la bienfaisance universelle, celui de la solidarité humaine. Dès le début, cette société a compté, elle compte encore dans son sein quelques-uns des citoyens le plus honorablement connus de l'Union. Dans le bien qu'on s'est plu à répandre, on n'a demandé compte ni de leur foi, ni de leur nationalité, ni de leur couleur, à ceux que l'on aidait, et le petit nègre, dans ce pays démocratique où la différence de caste est cependant encore si prononcée, a été secouru à l'égal du blanc. A ceux qui critiquaient ses actes, la société s'est bornée à répondre, comme autrefois Jésus aux gens de Jérusalem : « Laissez venir à moi les petits enfans. »

Le bien est difficile à faire, et la jalousie, l'esprit de rivalité, enraient souvent les bonnes œuvres. Malgré toutes les précautions qu'elle a prises de ne blesser aucune croyance, malgré toutes les délicatesses qu'elle a mises dans ses procédés, ce n'est qu'au milieu de difficultés sans nombre que la Société protectrice est arrivée à ses fins. Non-seulement elle a eu à surmonter tous les déboires occasionnés au début par l'indiscipline et le mauvais naturel des enfans, mais elle a eu à compter aussi avec les hommes, et de ce côté la lutte, que l'on n'aurait pas cependant osé prévoir, n'a été ni la moins pénible, ni la moins longue. On l'a supportée avec vaillance, comme une salutaire épreuve qui consoliderait l'institution; on a fini par triompher.

Bien que dans les nombreuses écoles qu'elle a fondées aucun esprit de secte ne domine, comme c'est d'ailleurs la règle dans toutes

les écoles publiques aux États-Unis, divers individus, diverses corporations se sont jetés à la traverse des institutions de la société. En 1855, un prêtre catholique fit croire aux Italiens des Cinq-Points qu'on ne réunissait leurs enfans que pour les convertir. Un beau jour, l'école se trouva vide. « Venez plutôt à moi, disait ce serviteur de Dieu; laissez là ces mécréans, ces hérétiques. Donnez-moi votre argent, et nous bâtirons une église. » Il récolta une bonne somme et s'enfuit, mettant l'Océan entre lui et ses ouailles. Les parens désabusés revinrent, et la Société protectrice put rouvrir cette fois sans encombre et avec un plein succès, qui ne s'est plus démenti depuis, l'école des Cinq-Points pour les petits Italiens émigrés.

Le même esprit de dénigrement poursuivit dès l'origine et poursuit encore la Société de secours dans une œuvre qui couronne dignement l'institution des logis et des écoles, nous voulons dire l'envoi des enfans dans les campagnes de l'ouest. Après leur avoir fourni les rudimens de l'éducation, il faut les arracher, s'il est possible, aux séductions de la grande ville et consolider leur retour au bien. Pour cela, quoi de mieux que de les envoyer dans quelque manufacture éloignée ou plutôt dans une ferme? N'est-il pas naturel et juste qu'ils participent, eux aussi, à la colonisation des plaines fertiles du Missouri, du Michigan, de l'Illinois? Que n'a-t-on pas dit cependant contre ces généreuses tentatives, de quelles calomnies jésuitiques ne les a-t-on pas poursuivies? On a prétendu que les enfans ainsi envoyés au loin étaient arrachés de force à leurs parens, qu'ils changeaient de nom en arrivant à destination, et que le frère pouvait ainsi se trouver dans le cas d'épouser sa sœur! La calomnie est ingénieuse, mais la charité a été plus forte que la calomnie, et l'œuvre d'émigration a réussi au-delà de toute attente. On est arrivé, malgré toutes les entraves, à atteindre le but qu'on visait, et l'on a mis en pratique l'adage du sage fondateur de la colonie de Mettray « d'améliorer la terre par l'homme et l'homme par la terre. » Nous lisons, dans le dernier rapport publié par la Société protectrice (1), que 3,200 enfans ont été envoyés en 1873 dans l'ouest, et là pourvus d'une place et d'une famille adoptive. Pareil nombre d'enfans avait déjà été envoyé dans les différens états agricoles pendant chacune des quatre années précédentes. Le nombre total de ceux qui avaient été ainsi pourvus d'un foyer définitif était de 32,400 depuis 1853, époque où l'on avait préludé à cet intéressant exode. C'est une moyenne de 1,620 individus chaque année; la proportion des filles et des garçons y est sensiblement la même.

(1) *Twenty first annual report of the children's aid society*, New-York 1873.

Ils sont rares, ceux de ces petits émigrés qui ne se félicitent pas de leur nouvelle situation, et qui reviennent à New-York chercher derechef les aventures. La Société protectrice ne perd pas les siens de vue, et entretient pour veiller sur eux un agent dans l'ouest. D'autres agens prennent les enfans à New-York et les accompagnent par brigades de plusieurs centaines à la fois jusqu'à leur destination définitive. On obtient des compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur des réductions sur les prix de parcours. La nichée s'envole joyeuse, bruyante, ouvrant curieusement les yeux à tant de choses nouvelles et charmée de commencer une seconde vie. C'est le salut qui s'ouvre pour eux ; ils le comprennent, et le plus grand nombre le méritent.

Une fois installés, les enfans ont, avec l'agent à demeure, les principaux membres de la Société protectrice et les directeurs des logis et des écoles qu'ils fréquentaient à New-York, une correspondance suivie. Quelques-unes de leurs lettres sont touchantes. A chaque ligne éclate la joie, le contentement de ces jeunes travailleurs des champs; un changement moral absolu s'est fait en eux. Ils vivent, ils sont élevés dans leur famille d'adoption, s'assoient à la même table, vont à l'école et à l'église dans la même carriole que les enfans du fermier. Plus d'un fait de notables économies sur ses gages, acquiert un petit lopin, le cultive pour son compte, arrive à une modeste aisance. Cet autre pousse plus loin son éducation, fréquente un collége, fait de fortes lectures, passe ses examens, choisit une profession libérale. Celui-ci sera envoyé quelque jour à la législature de son état; parti du plus bas degré des conditions humaines, il sera monté à l'un des plus hauts. Tous demandent des nouvelles de leurs parens, de leurs amis. « Pouvez-vous savoir où est ma mère, ce qu'elle est devenue? s'écrie l'un d'eux, si je pouvais seulement la voir ! » Cet autre a acheté à terme une terre au fond de l'Illinois ; il la paiera de son travail. « J'ai une faveur à vous demander, écrit-il à ses protecteurs de New-York : il y a une jeune fille qui voudrait venir ici le mois prochain ; elle n'a pas les moyens de le faire, et je n'ai pas ceux d'aller la chercher. Si vous pouviez l'envoyer ici, je vous rembourserais plus tard les frais de son voyage. Aussi bien il faut que je sois franc avec vous : c'est ma fiancée, je lui ai promis de l'épouser. Maintenant que vous savez tout, faites cela pour moi, vous me rendrez un bien grand service. »

L'agent fixé dans l'ouest visite de temps en temps ses recommandés. Il est reçu à bras ouverts. Les parens adoptifs lui font des confidences : « Henry ne manquera de rien, c'est notre enfant, je l'ai porté sur mon testament, et puis il est si bon travailleur que je lui ai fait cadeau de 30 hectares de terre. » Quelquefois cependant l'agent

trouve porte close. Une fausse pudeur fait que les enfans et même les familles qui les ont adoptés et qui leur ont donné leur nom n'aiment pas qu'on vienne rappeler les mauvais jours, la honte d'hier en présence de la restauration morale d'aujourd'hui.

Les jeunes filles rencontrent encore de plus heureuses chances que les garçons. Dans ce pays où l'égalité sociale règne partout, où la femme est supérieure à l'homme en toutes choses, où elle est entourée publiquement de tant de respect, de tant d'hommages, quelle qu'elle soit, nul étonnement si quelques-unes de ces filles des rues, moralisées, relevées par l'instruction, le travail, les bons principes, arrivent à devenir les femmes d'hommes comme il faut. L'une d'elles, qui avait soigné un *gentleman* malade avec cette attention délicate que les femmes seules savent déployer au chevet d'un souffrant, fut épousée par celui-ci malgré la vive opposition de sa famille. Un autre habitant de New-York, devenu subitement amoureux d'une jeune fille des rues que la Société protectrice avait heureusement arrachée à la plus dégradante des situations et placée comme ouvrière, l'épousa également malgré les siens, auxquels il fit cette philosophique réponse : « qu'il se mariait pour son plaisir et non pour celui de sa famille. » La jeune femme voyagea en Europe, revint en Amérique, entièrement transfigurée, élégante, distinguée. Elle ne rougit pas de sa première origine; elle alla en arrivant frapper à la porte de l'école où on l'avait naguère recueillie; on eut peine à la reconnaître. Elle embrassa avec effusion sa digne maîtresse, et plusieurs fois elle revint la visiter. Elle la prenait dans sa voiture et la promenait par la ville, contente et fière de procurer un peu de distraction et de plaisir à celle qui, gratuitement et sans espoir de retour, lui avait fait hier tant de bien.

A quoi bon citer d'autres exemples du même genre? La liste en serait longue, et si vous visitez le logis des jeunes filles, on vous racontera dans tous leurs détails l'histoire des « héritières, » comme les appellent leurs compagnes moins fortunées. N'est-ce pas le cas plutôt de rappeler quels avantages la Société protectrice de New-York apporte à la municipalité elle-même de cette grande ville, dont elle purifie non-seulement les quartiers pauvres, mais dont elle allége aussi pour une bonne part les énormes dépenses? Grâce aux logis et aux écoles qu'elle a créés, grâce à l'émigration des enfans vers l'ouest, le nombre des délits et des crimes a sensiblement diminué à New-York depuis vingt ans. Il nous suffira de dire que, pour la décade qui va de 1861 à 1871, le chiffre total des enfans des rues arrêtés pour vagabondage et petits vols a diminué de plus de moitié, bien que le nombre absolu de ces enfans ait considérablement augmenté. A qui revient presque exclusivement l'honneur

d'une amélioration si sensible, si ce n'est à la libre et philanthropique institution dont il a été si souvent parlé? Et maintenant cette diminution dans le chiffre des délits et des crimes n'entraîne-t-elle pas une diminution correspondante dans le chiffre des dépenses municipales? Il en coûte beaucoup d'argent pour arrêter les vagabonds, les voleurs, pour les condamner et les emprisonner. La police, les juges, les gardiens, il faut payer tout ce monde; il faut nourrir les condamnés, qui ne restituent dans un maigre travail qu'une très minime partie de ce qu'on dépense pour eux. En revenant aux prémisses posées plus haut, on comprend donc pourquoi la cité et le comté de New-York ont voulu, eux aussi, venir en aide à la Société protectrice. Celle-ci, après avoir commencé à l'origine avec le plus modeste budget, a inscrit à son actif, de ce chef seulement, pour 1873, près de 235,000 francs; elle a reçu en outre du *board* ou conseil d'éducation, et pour le même exercice, près de 80,000 francs, qui ont dû être affectés à ses écoles industrielles.

L'Américain donne volontiers. Les citoyens de New-York, de la ville et de l'état, font assaut de générosité pour venir en aide à la Société protectrice. Quelques-uns lui ont envoyé en une fois jusqu'à 10,000 francs. « La Providence a été bonne pour moi, je veux faire quelque chose pour vos pauvres enfans, » disait un de ces hommes de bien en adressant sa généreuse offrande; « c'est pour aider, ajoutait-il, à la caisse d'émigration. » Il en coûte en effet pour envoyer les enfans dans l'ouest, car le voyage est long : certains d'entre eux sont allés jusqu'au fond du Kansas, bien au-delà du Mississipi, ou dans le Colorado, au pied des Montagnes-Rocheuses. On a dépensé sur ce chapitre environ 165,000 francs en 1873 pour 3,200 enfans; or la moyenne des envois annuels depuis 1869 dépasse encore ce dernier chiffre. Dans tous les cas, le temps est loin où la Société protectrice, inquiète, harassée, craignant de ne pas réussir dans une entreprise jusque-là sans exemple et que tout semblait devoir faire manquer, ayant à peine en caisse quelques centaines de dollars ramassés à grand'peine, ouvrait modestément ses bureaux en 1853, au coin de la rue Amity. Alors on inscrivait solennellement sur le registre des donateurs le nom de Mme A..., la femme du plus riche propriétaire foncier de New-York, pour une somme de 50 dollars ou 250 francs. Combien ce chiffre a depuis été dépassé, même par la moyenne des souscripteurs! D'autres ont légué à la société par testament des sommes assez considérables. Le budget des enfans pauvres s'est ainsi de plus en plus arrondi, et l'avenir a été pour jamais assuré. — Les bureaux de la société sont aujourd'hui dans la 4e rue, près la place Lafayette. C'est là qu'elle a établi définitivement domicile dans une situation des plus convenables, et maintes fois nous y avons vu rassemblés, entre les mois de juin et

de septembre 1874, des essaims de petits émigrans qui demandaient à partir pour l'ouest.

La Société protectrice, pendant l'année 1873, a reçu dans ses logis 12,000 enfans et 9,000 dans les écoles industrielles : c'est en tout 21,000 garçons ou filles arrachés à la vie du ruisseau. Comme le nombre de ces vagabonds est estimé aujourd'hui à 30,000, on peut dire qu'il en reste un bien petit nombre qui échappent aux mains vigilantes qui cherchent de toutes parts à les atteindre, car, si l'exemple de la Société protectrice a suscité des jaloux, il a suscité aussi des émules. Ainsi un prêtre catholique, soutenu par la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul, non moins puissante aux États-Unis qu'en France et plus libre, a établi dans le 3e *ward* un logis et une école de nuit pour les garçons. Cette maison peut en recevoir jusqu'à 200, et beaucoup de petits Italiens et d'Irlandais catholiques la fréquentent naturellement. Il existe d'autres établissemens dissidens du même genre. Il faut tenir compte aussi de ceux des enfans que la police ramasse tous les jours et qu'on envoie à l'école industrielle de l'île de Hart, située à 16 milles de New-York, sur le bras de mer qu'on nomme le Sound, entre l'Ile-Longue et la terre ferme. Le nombre de ces enfans insubordonnés et vicieux a été en 1871 de 818 (1). Il y a enfin l'asile pour les orphelins de couleur, auxquels la Société de secours, à cause de certains préjugés encore si tenaces aux États-Unis, ne peut pas donner une protection aussi large, aussi efficace qu'elle voudrait, mais auxquels le département de charité et de correction de la municipalité de New-York a forcément songé. Le nombre de ces enfans admis dans l'asile créé officiellement pour eux était en 1871 de 329. On le voit, une bien petite fraction du chiffre écrasant des vagabonds que nous avons recensés échappe maintenant à une aide quelconque, reste dans le cas de devenir pire et de faire courir à la cité les mêmes dangers qu'auparavant. Il est permis de dire dès à présent que le mal est atteint, coupé même dans sa racine, et cela grâce surtout à la virile et patiente initiative de quelques généreux citoyens.

A la fin de l'année 1873, la Société protectrice avait dépensé depuis son origine plus de 7 millions de francs, ou environ 350,000 fr. par an en moyenne, pour mener à bien l'œuvre à la fois délicate et difficile qu'elle poursuivait si dignement. Le seul logis des *Newsboys* avait donné asile, pendant ce même espace de temps, à près de 108,000 enfans. Aujourd'hui les ressources de la société sont plus que doublées, car elle est en mesure de dépenser annuellement plus de 850,000 francs : c'est la somme portée au crédit de son dernier

(1) *Twelfth annual report of the commissioners of public charities and correction*, New-York 1872.

exercice, et c'est avec cela qu'elle maintient 5 logis, 15 écoles de nuit, 21 écoles industrielles, 3 salles de lecture en ville, et qu'elle pourvoit à tous les autres frais, tels que ceux de l'émigration et du placement des enfans. Ajoutons qu'elle reçoit de beaucoup de ses adhérens et même de quelques étrangers des dons en nature de toute sorte, surtout des vêtemens, des chaussures, des jouets, des friandises, des livres, et que bon nombre de personnes riches se font à la fois un devoir et un plaisir, à certaines grandes fêtes, de donner ce jour-là à dîner aux enfans. Ce dîner est surtout obligatoire au jour d'action de grâces, le *thanks giving day*, où il est de tradition de remercier le ciel de la conservation de la république américaine, et au jour de Noël, la *christmas*, si impatiemment attendue des garçons et des petites filles dans tous les pays d'origine britannique. En été, ce sont d'autres plaisirs, ce sont des excursions en bateau à vapeur dans la magnifique baie de New-York, le long des bords majestueux de l'Hudson, ou des rives verdoyantes de la rivière de l'Est, ce sont aussi de joyeux pique-niques sur l'herbe à la campagne. Le public, à sa tête les principaux banquiers et négocians de Wall-street, se cotise pour procurer ces distractions aux enfans. Un jour de gaie promenade au grand air, le spectacle un moment entrevu des beautés resplendissantes de la nature, dont ils ne sont que trop privés, que faut-il de plus à ces pauvres déshérités? On a remarqué que dans toutes ces courses leur conduite est irréprochable, et qu'ils emportent toujours quelque profit moral de ces pittoresques excursions, qui sont du reste familières à toutes les classes de ce pays. Quelquefois un riche marchand, un nabab de la finance, fait à lui seul les frais de ces coûteux amusemens, et donne sa bourse toute pleine pour ces bambins qui sautent de plaisir; une autre fois c'est une grande dame qui ouvre à ces joyeux essaims les portes de sa villa à deux battans, et qui est fière de leur servir elle-même de ses mains aristocratiques une collation de fruits et de gâteaux: jamais aucun dégât, aucune plainte; les enfans n'ont pas ici la turbulence et ne se livrent pas aux bruyans écarts qui les distinguent dans quelques pays latins.

D'autres petites fêtes, d'une nature à la fois plus calme et plus intime, se renouvellent à chaque instant et de façons très variées. Il se passe peu de semaines qu'une dame du voisinage, dans les écoles industrielles ou les logis, ne convie les enfans à ce qu'on appelle là-bas « des parties de fraise et de crème glacée. » A d'autres momens, on leur donne un bal, une petite représentation théâtrale, et l'on sait si les enfans sont partout friands de ces genres de plaisir. Les petits bohèmes de New-York savent par cœur tous les drames, toutes les farces de tous les théâtres populaires. Comme ils n'y puisent pas d'ordinaire les meilleures leçons, il est bon de les attacher, de les

retenir quelquefois par des représentations mieux choisies, même écrites pour eux et données à domicile; mais ce qui les amuse le plus, ce sont encore les pique-niques d'été. Le 3 juillet dernier, veille de la date anniversaire de la proclamation de l'indépendance, nous visitions les alentours des Cinq-Points et des Tombes. Nous aperçûmes une longue file d'enfans, presque tous en haillons, pieds nus. Ils se suivaient deux par deux sur le trottoir, et chaque seconde on en voyait accourir d'autres qui prenaient la queue, pendant que les premiers, entrés dans une maison d'assez chétive apparence, en sortaient munis d'un billet. Un *policeman* maintenait l'ordre dans cette foule empressée, émue, où filles et garçons se coudoyaient. Nous lui demandâmes ce que c'était. « C'est pour le pique-nique de demain, nous dit-il, on a déjà distribué près de 4,000 billets, et voilà qu'il nous vient toujours du monde; » puis, quand la distribution fut finie : « Allons, enfans, revenez demain matin à quatre heures, il y aura peut-être encore quelques cartes pour vous. » Il fallait voir la mine des pauvres diables qui n'avaient pu avoir de billet, et se voyaient menacés de n'avoir point de place sur le gigantesque *steamer* qui allait le lendemain promener tous ces *boys* pour le grand pique-nique du 4 juillet. On calcule qu'une pareille excursion pour 4,000 enfans revient à peu près à 10,000 francs, c'est-à-dire à 50 *cents* par tête.

La charité revêt un caractère plus doux, a je ne sais quoi d'attrayant quand elle s'exerce par la main des femmes. Il est des écoles qui ne sont tenues que par elles, et ce sont celles qui réussissent le mieux. L'expérience est faite depuis longtemps aux États-Unis : les meilleurs professeurs sont les femmes, même dans les colléges de garçons. Faut-il ajouter que plus d'une riche Américaine tient à honneur de venir diriger elle-même les exercices des écoles pour les enfans des rues, et se dévoue avec un entraînement tout maternel à leur instruction, à leur moralisation? Sur les 116 maîtres et maîtresses attachés aux écoles de la Société protectrice, 87 seulement sont salariés; tous les autres, surtout des femmes, enseignent volontairement, et la part de celles-ci est large dans les succès que l'on a obtenus. Tous du reste, depuis le président et les commissaires de la société jusqu'aux derniers agens, tous, secrétaires, trésoriers, surveillans, professeurs, inspecteurs, ont fait noblement leur devoir. La plupart ont rempli gratuitement leurs fonctions. Chacun, emporté par la plus louable émulation et par un élan philanthropique qu'on ne saurait trop admirer, a tenu à faire mieux d'année en année, et s'est trouvé désigné comme par hasard à la place qu'il pouvait le mieux remplir. C'est un axiome britannique, qu'on doit mettre l'homme qu'il faut dans la fonction qui lui convient.

Ceux qui ont visité en Angleterre les écoles du dimanche, les écoles déguenillées ou *ragged schools*, et qui ont rencontré dans les rues de Londres les petits décrotteurs embrigadés, sont forcés de reconnaître que les États-Unis ont fait mieux que l'Angleterre en laissant les enfans des rues entièrement libres le jour dans l'exercice de leur métier, mais en leur offrant chaque soir un abri, un repas, une classe, et en les habituant à payer une partie de ces services, car toute aumône dégrade celui qui la reçoit. Quelle ville pourrait opposer à New-York une fondation comme celle que nous venons de faire connaître? Où trouver ces écoles industrielles, ces logis et écoles de nuit et ces convois de jeunes émigrans, tout cela spontanément institué dans le principe par la seule initiative de quelques âmes généreuses, qui ont bien voulu se rappeler que l'homme se doit à l'homme, qu'il est solidaire de son semblable?

Après les tâtonnemens, les essais incertains du début, que tout semblait devoir contrarier et annihiler pour toujours, l'entreprise a réussi dans tous ses détails au-delà de toute espérance. Le principal mérite en revient à ses sympathiques créateurs. Venir en aide à l'enfance abandonnée, vicieuse, telle a été dès le premier jour la devise qu'ils ont inscrite sur leur drapeau. Ils n'y ont pas failli un instant. On aime à rappeler ces choses quand on se souvient que l'état est encore quelque peu en retard en Amérique dans toutes ces questions. Nous allons étonner bien des personnes en leur disant que dans l'état de New-York il n'existe encore aucune loi qui rende l'instruction obligatoire, même qui force les enfans à fréquenter les écoles une partie de la journée, aucune loi non plus qui règle le travail des enfans dans les manufactures, et qui prenne la défense de plus de 100,000 intéressans petits êtres inhumainement employés, surmenés dans les nombreuses usines du pays. Ce que les états de la Nouvelle-Angleterre ont si bien défini et réglé depuis longtemps, l'état de New-York, qui marche si brillamment à la tête des trente-sept *étoiles* de l'Union, n'a pas encore su l'établir. Les *meetings*, les agitations n'y ont rien fait; quelques politiciens, quelques membres intéressés de la législature ont toujours réussi à faire rejeter les bills présentés dans ce sens. En attendant que ces bills soient enfin adoptés, inscrits dans la loi, il faut glorifier les bons citoyens qui ont pris sur eux-mêmes de protéger, de relever l'enfance jusqu'alors sans soutien, et de tendre une main paternelle à ces êtres infortunés obligés d'affronter tout seuls, sans armes, sans munitions, sans vivres, la dure bataille de la vie.

L. SIMONIN.

HORACE

ET SES TRADUCTEURS

I. *Œuvres d'Horace,* traduction nouvelle avec le texte latin, par M. Leconte de Lisle, 2 vol.; Lemerre. — II. *Horace,* traduction en vers avec le texte latin, par M. le comte Siméon, 3 vol.; Jouaust.

I.

Mme de Maintenon se plaignait de son monarque inamusable; l'esprit humain est meilleur prince : plus il vieillit et moins son goût se montre difficile, les redites en aucun genre ne l'épouvantent. Nous hantons les théâtres, sachant d'avance de quoi il retourne; ce qui s'invente et se publie n'offre à notre curiosité qu'une sorte d'intérêt relatif, car pour du nouveau il n'y en avait plus, hélas! déjà du temps d'Auguste. Virgile, Horace, Ovide, empruntent à la Grèce, et leur art, si merveilleux qu'il soit, ne consiste déjà plus qu'à nationaliser dans Rome, à faire servir à l'instruction comme à l'agrément de la société contemporaine des idées et des formes librement conçues et créées d'*original* sous un ciel étranger. Térence copie Ménandre, Shakspeare dévalise les chroniqueurs barbares et les nouvellistes italiens; puis vient Molière, qui prend son bien où il le trouve, chez le voisin Rabelais et chez l'étranger Tirso de Molina : pères nobles et raisonneurs, jaloux tuteurs et pupilles futées, jeunes dissipateurs et vieux avares, servantes effrontées, valets fripons le nez au vent, masques de fieffés coquins et de parasites, célèbres jadis sous les noms de Dave et de Parménon, et qui s'appelleront désormais Scapin, Mascarille et Sganarelle. Oui, certes, tout a été dit, mais il y a façon de tout redire, et même de reprendre à nouveau les chefs-d'œuvre. En veut-on un exemple? Je citerai

l'Amphytrion de Molière. Voilà une pièce, à coup sûr, des plus réussies qui se puissent voir; l'action en est d'un tour habile, et vous y sentez à chaque scène la main d'un maître imperturbable à se gouverner à travers les incidens les plus risqués. Quant au style, c'est la perfection, jamais le vers libre n'atteignit à ce degré de consistance dans la souplesse et le négligé apparent. Il semble donc qu'en un pareil sujet vouloir s'aventurer après Molière serait la prétention d'un impertinent ou d'un fou. Eh bien! le croirait-on? un homme s'est rencontré de notre temps, qui n'a point reculé devant cette idée prodigieuse de refaire *l'Amphytrion* de Molière, et le plus beau de l'histoire, c'est que cette idée, au lieu de prêter au rire, prête à l'admiration. Il est vrai que le coupable s'appelait Henri de Kleist. En France, on le connaît trop peu; c'était un génie, et bien au-dessus de Tieck, de Zacharias Werner, de tous les dramaturges de l'école. Au théâtre, il avait l'invention et le don si rare de savoir remuer à la fois une action, des personnages et des idées. Pour lui, toute passion, en tant qu'elle confine à l'idée fixe, est une maladie et veut être étudiée au double point de vue psychologique et pathologique. Étant donné par exemple le caractère le plus sain, le plus vaillant, son observation saisit aussitôt le côté sensible, vulnérable, et vous montre comment l'esprit le mieux constitué en arrive à perdre conscience de soi, à ne plus se dominer, comment dans un éclair d'hallucination et de somnambulisme un héros peut avoir peur et fuir lâchement devant la mort. Dans ses romans et ses nouvelles, même originalité; avec cela, l'expression toujours nette et vibrante, une forme sans ornemens, une précision mathématique. Qu'on se figure un Mérimée romantique et dont le scepticisme serait par instans traversé d'éblouissemens surnaturels (1); mais le désespoir amer, implacable, ne tardait pas à le ressaisir. Ardent patriote, nos victoires l'avaient frappé d'incurable langueur; en attendant l'heure du suicide, il écrivait *la Bataille d'Hermann*, pour exciter ses compatriotes à traiter Napoléon comme jadis le chef teuton avait traité Varus. Arrivons à *l'Amphytrion :*

Mon nom qu'incessamment toute la terre adore
Étouffe ici le bruit qui pouvait éclater;

(1) C'est ainsi qu'il écrivait de Dresde, en parlant des pompes musicales de l'église catholique : « Jamais je ne me suis senti si profondément ému au plus intime de mon être; notre culte, à nous autres, n'est rien, il ne s'adresse qu'à la froide raison, tandis que le catholicisme enflamme tous les sens. Au pied de l'autel, dévotement agenouillé, priait un brave homme et avec quelle ferveur! le doute ne l'assiégeait pas; il croyait. Un indicible besoin me possédait de m'humilier à son côté et de fondre en larmes. Hélas! mon Dieu, un grain d'oubli, un seul, et je me serais fait catholique avec joie! »

Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore.

Ainsi, au dénoûment de la comédie de Molière, le grand monarque Louis XIV, déguisé en olympien, s'évertue à dorer la pilule à son féal sujet le marquis de Montespan, époux de sa royale concubine. Impossible de se montrer plus magnanime et plus galamment persuasif; Amphytrion néanmoins goûte peu l'apologue, nous le voyons froncer le sourcil aux gens de cour qui le complimentent et s'éloigner sans prononcer un mot, trait sublime de Molière, qui par là sauve la dignité de son héros et laisse à Sosie le soin de terminer gaîment la pièce :

Sur telles affaires toujours
Le meilleur est de ne rien dire.

Maintenant comment un poète s'y prendra-t-il pour renouveler le sujet? Il ne changera rien à la donnée, — les personnages, l'action, resteront les mêmes; seulement il y fera pénétrer l'idée mystique, du mysticisme en pleine comédie païenne; mais c'est de la pure démence! Ne préjugeons pas. Songez à l'un des plus divins mystères de la religion chrétienne. L'adultère ici n'est plus en cause; Alcmène conçoit dans la pureté, le fruit de ses entrailles, Hercule, étant le fils non pas d'un homme, mais d'un dieu. Jupiter dépouille sa physionomie d'olympien, coureur de ruelles, pour révêtir l'idéal divin du panthéisme, et dans la scène des explications avec Alcmène c'est l'âme du monde qui parle par sa voix : « Et ne l'adores-tu pas dans l'univers, son œuvre immense? Ne sens-tu pas autour de toi sa présence partout, dans la pourpre du soir glissant à travers le feuillage silencieux, dans le murmure de la source, dans la chanson d'amour dn rossignol? Est-ce en vain que la montagne qui se dresse vers le ciel, en vain que la cataracte qui gronde en se précipitant du haut des rocs, te parlent de lui? Et lorsque le soleil éclate dans sa gloire, lorsque frémissans, ivres de joie, tous les êtres créés célèbrent sa puissance, ne descends-tu pas dans le sanctuaire intime de ton âme pour le bénir et le prier? » Et plus loin, la glorifiant, il l'appelle sainte : « Vous êtes celle qu'une ceinture de diamans défend de toute approche, celle dont l'immortel qu'elle a reçu s'éloigne en la laissant immaculée et pure! » Goethe disait : « C'est le mystère de la divine conception enté sur le mystère de l'amour, et il ne s'agit en effet de rien moins que d'une interprétation du mythe dans le sens de la révélation chrétienne. »

Nous venons de voir comment un poète de race sait d'un tour de main rajeunir son sujet; d'autres nous enseigneront comment on le gâte. Qui ne connaît dans Horace la IXe ode du livre III : *Donec gra-*

tus eram tibi, un petit chef-d'œuvre en vingt-quatre vers, dont Scaliger racontait qu'il aimerait mieux l'avoir composé que de posséder la couronne d'Aragon? Ponsard imagine un beau jour de la traduire à la scène; c'était son droit, qu'en a-t-il fait? Une incolore paraphrase. « Quand on viole l'histoire, il faut lui faire un enfant, » s'écriait brutalement le vieux Dumas. Les chefs-d'œuvre du génie humain nous appartiennent et forment un fonds commun où nous pouvons puiser à notre gré, libre à chacun de s'en inspirer, de les transformer, à la condition qu'il apportera une idée. Meyerbeer avait entrepris de mettre en opéra *Tartuffe*, et nous connaissons de cette œuvre un morceau, — la scène du IVe acte entre Elmire, Tartuffe et Orgon, d'abord caché sous la table, — qui prouverait que, si l'auteur des *Huguenots* allait ainsi familièrement s'asseoir à la table de Molière, c'est qu'il avait en lui de quoi payer son écot; mais toucher à l'un des plus rares bijoux de la poésie antique pour en faire bourgeoisement un lever de rideau, presqu'un vaudeville, quelle triste profanation!

Ce n'est pas un Alfred de Musset qui jamais eût donné dans un tel piége. Cette ode pourtant le tentait, l'attirait. Novalis veut que sous l'eau diamantine des pierres précieuses d'un écrin se dérobent d'invisibles démons guettant de là le cœur des femmes : certains vers, certaines mélodies, ont pour les âmes poétiques des fascinations de ce genre; il ne vous suffit pas de les retourner au soleil, d'en admirer les facettes et le miroitement, vous en voudriez l'emplette et la possession. Il semble que, si vous y mettiez du vôtre, vous en jouiriez mieux, et vous voilà glissant sur la pente. Nombre de traductions exquises, faites par de vrais poètes, n'ont pas eu d'autre origine. Ne vous y fiez point trop cependant, et pensez à des imitations bien plutôt qu'à d'exactes versions serrant de près le texte. Je me représente Alfred de Musset venant de relire l'*ode à Lydie*; tout à son ravissement, il ferme le livre, et de mémoire écrit ces vers, nés de sa rêverie et dictés par sa propre muse :

Lorsque je t'avais pour amie,
Quand nul garçon plus robuste que moi
N'enlaçait de ses bras ton épaule arrondie,
Auprès de toi, blanche Lydie,
J'ai vécu plus joyeux et plus heureux qu'un roi.

Et cela pour dire ce que le texte exprime en quelques mots : « Tant que je sus te plaire et que nul amant préféré ne tint dans ses bras tes blanches épaules, je vivais plus heureux que le roi des Perses. » C'est trop et c'est aussi trop peu, car ce roi mis à la rime, ce roi tout court, abstrait, ne rend pas toute l'expression : le roi des

Perses, le grand roi. Alfred de Musset, même en traduisant du latin, conserve son indépendance, son vers marche dans sa libre allure. Horace, écrivain condensé, distillant par gouttes d'or son élixir de poésie, ne saurait jamais être pour lui, comme pour La Fontaine, qu'un modèle d'occasion (1). Ovide, à la longue, répondrait mieux à sa nature. Je cherche parmi les Latins et n'en trouve aucun qui me le rappelle davantage.

Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait vierge encor les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux,

est un motif d'Ovide, et d'ailleurs que de rapprochemens : cette indolence aristocratique dans le faire et dans le maintien, ce goût de la beauté plastique, ces voyages à la recherche d'impressions d'art! Rappelons-nous la tournée en Grèce avec le poète Macer, en Sicile ses curiosités de dilettante. Plus que Virgile, à qui sur tout le reste il est si inférieur, Ovide a le sens de la statuaire et de la peinture. Lorsqu'il chante le combat des centaures, il a présente devant les yeux la frise d'Alcamène. La Vénus Anadyomène, c'est par lui que nous la connaissons, par lui que nous savons qu'une copie de ce chef-d'œuvre ornait les appartemens d'Auguste. *Doctus et operosus*, dit-il pour caractériser Myron, idéaliste statuaire de la force et de la beauté masculines.

Vénus au fond des mers dormirait ignorée,
Si l'art d'Apelle, un jour, ne l'en eût retirée...

L'homme qui a pu écrire ce vers tout moderne n'avait pas un médiocre sentiment de la puissance créatrice attribuée à la sculpture, et quelle description plus charmante donner à la Vénus de Médicis?

Ipsa Venus... Quoties velamina ponit,
Protegitur læva semireducta manu.

Ovide n'est pas seulement un poète, c'est en même temps un artiste, et voilà pourquoi je le compare à de Musset. L'auteur de *Rolla*, retrouvant partout ses souvenirs de Florence et de Venise, s'émeut à l'idée de Michel-Ange et de Raphaël, de Titien et de Véronèse, comme l'auteur des *Métamorphoses* à l'idée de Phidias, d'Apelles

(1) Rapprochez de cette traduction l'imitation que La Fontaine a donnée de l'ode à Pyrrha :

Dans cet antre secret tout parfumé de roses,
Philis, que faisiez-vous avec ce beau garçon?
Il vous parlait, il sentait bon,
Ne s'est-il pas passé quelques petites choses?

et de Myron; les marbres, les peintures des pays qu'ils ont traversés fécondent leur inspiration, et se reflètent dans leur vers également pittoresque, fort et magistral sous son apparence relâchée.

Nul poète ne fut plus traduit qu'Horace, pour nous en tenir à la France; il ne se passe guère d'année qui ne voie éclore une ou deux éditions nouvelles du maître favori. Latinistes de profession, journalistes, poètes, sorboniqueurs et gens du monde, c'est à qui se distinguera dans cet exercice. Connaître son Horace à fond, en pouvoir discourir à brûle-pourpoint et le citer à tout venant, est déjà, pour bien des esprits, une attitude; mais l'avoir quelque peu traduit, voilà le suprême du goût et de la culture. Les magistrats de tout temps ont pratiqué chez nous cette religion. Un homme sérieux qui sacrifie aux muses n'en connaît même pas d'autre; sous la restauration, un pair de France allant à la campagne n'eût point manqué de l'avoir en poche, Louis XVIII faisait de lui sa gourmandise, et le dégustait comme un de ces fins morceaux qu'il aimait à cuisiner entre amis. Dilettante moins forcené que Scaliger, Louis-Philippe n'eût peut-être pas échangé sa couronne contre la satisfaction d'avoir écrit la neuvième ode, mais il faisait également du lyrique romain un cas tout particulier, et c'est au cœur même du sénat de Napoléon III que le traducteur le plus récent scandait ses ïambes et ses hexamètres. Étrange fortune que celle de ce fils d'affranchi : après avoir vécu joyeusement parmi les plus grands seigneurs, il continue à se maintenir à travers les âges en toute faveur et tout crédit près des classes dirigeantes; poète de bonne compagnie, tel est Horace; qui sait si l'absence de passion que volontiers on lui reprocherait ne l'a pas énormément servi? La passion gêne le goût, porte scandale; la passion, c'est le diable, ou pour le moins le diable au corps, qu'elle parle un peu haut dans un livre, et le prélat aura des scrupules. Or, des scrupules, il faut se garder d'en éveiller; les grandes clientèles ne s'acquièrent qu'à ce prix. Horace possède le secret de nous mettre d'accord avec nous-mêmes, sa philosophie est le royaume des accommodemens, des transactions; il a des indulgences pour toutes les petites perversités auxquelles sont enclins les plus honnêtes gens. On le traite en enfant gâté. Ses badinages libertins, ses impiétés, ne tirent pas à conséquence; il s'écriera par exemple, en bafouant les rites sacrés des Juifs, qu'il ignore parfaitement ce que c'est que d'avoir une religion quelconque, et cette pointe de voltairianisme anticipé n'effarouchera personne. Il y a des choses que l'esprit humain prend bien en dépit du danger qu'elles comportent, d'autres qu'il prend mal en dépit du bien qu'elles renferment, d'autres qu'il ne prend pas du tout, et devant lesquelles, bonnes ou mauvaises, il passe sans regarder. Les vers d'Horace

sont au premier rang des choses qui réussissent d'abord et qui réussissent ensuite par cela seul qu'elles ont réussi. Le moyen âge ne s'y est pourtant pas trompé. Tandis que son poète prend pour guide aux régions mystiques l'idéaliste et divin Virgile : *Virgilio dolcissimo padre!* ses moines vilipendent Horace, l'appelant un pourceau d'Épicure, et fulminant contre ses lieux-communs de morale lubrique; puis vient la réaction avec le XVIe siècle mythologique et artiste, — les Ronsard, les Belleau, tous les Cellinis de l'ode et de l'odelette, — comme avec le classique et sentencieux XVIIe siècle. Que serait Boileau sans Horace? Il lui prend tout, moins la grâce légère et l'attrait piquant. L'art poétique des Latins se codifie à l'usage de notre Parnasse français, et nous faisons connaissance avec ce genre de satire aimable qui va s'inspirant, non plus des haines vigoureuses, mais de toute sorte de petits contre-temps de la vie ordinaire : un fâcheux qu'on rencontre et qui ne vous lâche plus, un mauvais dîner auquel on vous invite, un voyage de Rome à Brindes; le poète satirique, qu'on se représente généralement comme un accusateur public, y dépose ses foudres et devient un simple humoriste. A la vérité, sous cet enjouement se retrouve parfois bien du sarcasme, la pièce sur la mort de Tigellius par exemple n'en a pas moins sa valeur satirique; si ce n'est là du Juvénal, c'est de l'Aristophane, de la comédie excellente et de tous les temps :

Omnibus hoc vitium est cantoribus.

Aujourd'hui encore le portrait palpite d'actualité, et si frappante est la ressemblance que vous nommeriez tout de suite tel chanteur dont les vaniteuses incartades agaçaient naguère le public parisien. Qu'importe ce que pensent de lui les Tigellius, les Pantelius et les Démétrius? Il n'en veut qu'à l'opinion des esprits cultivés, supérieurs : les Mécène, les Octave, les Virgile, les Messala, les Pollion, les Servius, à la bonne heure! avec ceux-là du moins on n'en est pas réduit à n'avoir pour sujet de conversation que des comédiens et des danseurs; l'entretien s'élève, on touche aux questions de philosophie et de morale. « O nuits, ô soupers des dieux! la causerie commence non à propos des villas ou des maisons d'autrui, ni pour savoir si Lepos danse bien ou mal, mais nous dissertons de ce qu'il n'est point permis d'ignorer : est-ce dans les richesses ou dans la vertu que réside le bonheur? est-ce l'intérêt ou l'honnêteté qui resserre les nœuds de l'amitié? quelle est la nature, quel est le but du bien? » La Grèce le tient, le possède tout entier, vous saisissez dans ces beaux vers comme un écho des banquets de la grande période athénienne, de ces *symposions* où siégeaient les Périclès, les Socrate, les Anaxagore, les Phidias, les Ichtinus, et que prési-

dait Aspasie. « Pendant ce temps, mon voisin Servius trouve moyen de nous narrer de vieilles fables, et si quelqu'un vante l'opulence inquiète d'Arellius, il nous raconte l'histoire du rat de ville et du rat des champs :

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs, etc. »

Un tableau de genre merveilleusement troussé, et qui se termine par un apologue qu'on dirait mis à l'adresse de notre La Fontaine, telle est la satire d'Horace. Elle ignore les emportemens, les virulences, et nous morigène en riant; jamais le moindre apostolat, une ironie plaisante, le persiflage bon enfant d'un homme qui sait la vie et se connaît lui-même à fond, ce qui souvent lui donne une assez triste idée de ses semblables et l'empêche de dauber sur leurs vices comme ferait un Caton, un Asinius Pollion ou tel autre ayant les qualités morales de l'emploi. La scène avec Davus, où l'esclave, usant des privautés que lui donnent les saturnales, apostrophe et gourmande son maître, n'est point d'un simple lyrique; j'ai nommé plus haut Aristophane, ce dialogue touche presqu'à Molière : « Je suis ton esclave, sans doute, mais toi, malheureux, tu obéis à d'autres et t'agites comme une figure de bois que des ficelles étrangères font mouvoir. Quand tu restes planté là comme une borne devant un tableau de Pausias, en quoi vaux-tu mieux que moi, lorsque le jarret en avant, ébahi, j'admire devant une boutique des images de combat tracées à la brique ou au charbon? Davus est alors un drôle et un paresseux; mais toi, chacun te prise comme un rare connaisseur. Je suis un vaurien quand je me laisse allécher par la fumée d'un fin gâteau, et mon dos paiera ma convoitise, — comme si ton intelligence et ta vertu te défendaient contre de pareilles tentations et t'empêchaient de te livrer à ces bombances qui te vaudront la gastrite, la goutte et l'hydropisie! On bat l'esclave qui la nuit dérobe une grappe de raisin, mais celui-là n'a-t-il rien de servile qui vend son patrimoine pour satisfaire sa gloutonnerie! » Quel que soit le sujet qu'il traite, Horace y conserve sa belle humeur, sa Némésis n'a jamais entendu siffler un serpent et ne connaît ni les flagellations vengeresses, ni les nocturnes épouvantes. Si vous n'aimez les désappointemens, défiez-vous de ses velléités fantastiques comme dans la pièce où la sorcière Canidie est en jeu. Un grand fracas au premier plan et point d'horizon à la scène; sur le devant toutes les horreurs de la nécromancie thessalienne, et pour fond au tableau une figure de Priape incongru. Autre part, c'est une anecdote qui finit par un calembour; ce que c'est pourtant que d'envisager les choses à distance de siècles! Un certain Persius ayant maille à par-

tir devant le tribunal du préteur Brutus avec un nommé Rutilius Rex, — autant dire Rutilius Roi, — s'écrie de guerre lasse pour clore le débat : « Brutus, toi dont la race ne sait point ménager les rois, tâche donc d'étrangler celui-ci ! » — Et les scoliastes trouvent cela divin !

L'épigramme, plus libre en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Oui, mais quand il n'y a pas de rimes ? Et de pareils jeux d'esprit, dont on ne voudrait pas dans un couplet de vaudeville, font encore les délices d'honnêtes gens qui vous traitent de fantaisiste quand vous leur parlez de Novalis ou de Shelley (1) !

Pour bien juger les anciens, il faudrait pouvoir être à notre aise vis-à-vis d'eux comme nous le sommes vis-à-vis des modernes. Malheureusement cette liberté d'allure n'est point permise. Quand nous abordons pour la première fois Tacite et Cicéron, Horace et Virgile, nous ne les lisons pas, nous les *expliquons* sous l'influence d'un pédagogue imbu des mille superstitions du desservant qui vit de son autel, et lorsqu'ensuite, à la maturité de l'âge, il nous arrive de les reprendre, c'est toujours avec un vieux fonds d'idées préconçues. Horace reste, dans les *Odes*, l'esthéticien parfait que nous montrent les *Satires*. Il a voyagé entre temps, connu, goûté les Grecs, sait par cœur tous les grands modèles : Alcée, Sapho, Anacréon, et les imite, non point en écolâtre et en dilettante, mais en maître, en Romain jaloux de donner à la lyre de son pays des qualités musicales et rhythmiques qui lui manquaient. En ce sens, nul n'a mieux réussi ; quelle besogne correcte et curieusement ouvragée que la sienne ! Il emprunte aux Grecs leur art sans rien abdiquer de son caractère national, et dans les difficultés qu'il s'impose pour naturaliser ses formes nouvelles, entre toujours la préoccupation de flatter l'oreille des Romains. Son expression garde invariablement l'empreinte d'excellente et solide latinité, et les *atticismes* dont s'émaille parfois la strophe dénotent le tact le plus fin du convenable et du permis. Horace est moins un poète qu'un artiste ; ce qui domine chez ce lyrique, c'est l'esthéticien, et ce qui prime l'esthéticien, c'est l'homme pratique. Il cultive la poésie à deux fins, joignant l'utile à l'agréable, selon un des préceptes de sa philosophie mondaine, et c'est ainsi que l'ode aura pour lui plus d'un emploi et qu'il la fera très habilement servir à

(1) Le nom de Shelley sonne ici bien d'accord ; qui jamais mieux que lui pratiqua l'*odi profanum vulgus et arceo?* Tout penseur est un solitaire, un isolé parmi la foule, *a phantom among men*, disait-il, s'enfuyant vers les hautes cimes, les glaciers pleins de précipices, chercher la liberté, la délivrance !

payer ses dettes de reconnaissance envers les grands personnages qui l'honorent de leurs bienfaits. Ces sortes de panégyriques étaient, nous le savons, dans l'étiquette du temps, Horace pouvait s'y livrer sans mériter d'être accusé de platitude; d'ailleurs, disent ses apologistes, « il aimait tant son indépendance! » Certes, oui, il l'aimait et la préférait aux fonctions les plus enviées! Une lettre d'Auguste, que Suétone nous a conservée, ne permet aucun doute à ce sujet. « Autrefois, écrit à Mécène le maître du monde, je pouvais suffire à ma correspondance avec mes amis, mais aujourd'hui que mes occupations et ma mauvaise santé m'en empêchent, je voudrais bien t'enlever notre Horace. Mon désir serait qu'il cessât de vivre chez toi en parasite et vînt prendre place à ma table royale et me servir de secrétaire. » Horace n'avait nul goût pour cet emploi; sa flânerie, son mode d'existence y répugnaient; d'autre part il ne se sentait aucun souci de se brouiller avec un si puissant empereur, dont la colère l'aurait eu bientôt mis en disgrâce près de l'illustre et cher Mécène. Le péril fut conjuré, mais on peut supposer que telle ode, ici et là, décochée à propos, n'aida point médiocrement à la circonstance. Horace conserva donc la faveur du maître et se maintint à la cour en bonne posture, sans rien faire de ce qu'on lui demandait, ce qui est le comble de l'habileté. Loin d'en vouloir à son poète, Auguste ne perdait pas une occasion de lui envoyer une parole aimable : « Notre Septimius te dira quel bon souvenir je te garde, car c'est en sa présence même que j'ai parlé de toi. S'il a plu à ton orgueil de mépriser notre amitié, nous n'en prendrons pas de revanche. »

Souvent, chez Horace, le souffle est absent; la pièce tourne court après avoir au début ouvert des ailes d'hippogriffe. Ce vers délicat, exquis, lorsque soigneusement vous l'écossez, ne vous laisse en somme qu'un précepte mesquin, mais que tout cela est dit avec grâce, et même quand l'image manque de vérité, quand le sentiment se dérobe et que le grand poète fait défaut, quel artiste! En lisant certains romans contemporains, certaines impressions de voyage, étonné de vous laisser prendre à des choses si mal écrites, ne vous est-il jamais arrivé de vous demander : « Mais après tout qu'est-ce donc que le style? Voici un ouvrage qui n'en a pas l'ombre, un ouvrage absolument sans littérature, et qui cependant m'intéresse et malgré moi force mon attention. » Rien de plus fréquent que ces sortes de repentirs succédant à quelque vulgaire lecture. Sans nul doute, vous avez été surpris, entraîné; mais à ce livre, que vous venez de dévorer d'un trait, une fois que vous l'aurez fermé, vous n'y retournerez plus; autant en emporte l'oubli. Le style seul a le charme qui dure, et c'est par son style qu'Horace est immortel.

Ce bouquet exquis, comment le faire ensuite respirer aux autres? Dans quel transparent et précieux cristal verser la rare essence? De la prose ou du vers, quelle forme conviendra le mieux? « Il est certain, écrit Voltaire, qu'on ne devrait traduire les poètes qu'en vers; j'avoue qu'il n'y a qu'un grand poète qui soit capable d'un tel travail, et voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux épars çà et là dans des recueils, mais ces essais nous font voir du moins qu'avec du temps, de la peine et du génie, on peut parmi nous traduire heureusement les poètes en vers. » Voltaire, s'il vivait de nos jours, remarquerait que nous sommes en Europe le seul pays qui n'ait point érigé cette théorie en pratique absolue. Les Italiens, les Anglais, les Allemands, ignorent ce que c'est que de traduire en prose les poètes, et cela va même si loin que, lorsque dans leurs études de critique une citation se présente, c'est toujours sous sa forme poétique et dans son rhythme originel : le sonnet de Pétrarque reste un sonnet, l'ode d'Horace reste une ode, et la plupart du temps la transformation s'opère sans dommage. Voltaire avait donc cent fois raison, seulement il a dit qu'il fallait à cette besogne un grand poète, et nous voyons le comte Siméon s'inscrire en faux contre cette opinion, qu'il traite de boutade, et protester dans la préface même d'une traduction en vers au nom des droits imprescriptibles de la médiocrité : « Sans doute nous pensons que le mieux est de traduire en vers les œuvres d'un poète, mais nous sommes loin d'admettre qu'il n'y ait qu'un grand poète qui soit capable d'un tel travail. Un grand poète ne l'entreprendra jamais; peut-on supposer un Dante, un Arioste, un Corneille, un Racine, occupés durant de longues veilles à pâlir sur une expression souvent impossible à rendre? Leur propre génie, leur inspiration personnelle, les excitent et les poussent; ils ne peuvent condamner au néant les grandes et poétiques conceptions qui fermentent dans leur esprit. Non, jamais œuvre pareille ne sera accomplie par un grand poète, il laissera toujours à d'autres l'œuvre de la traduction. » J'avoue que le raisonnement me paraît singulier. Un grand poète, dit-on, n'entreprendrait jamais un tel travail; quelle idée! Goethe passe généralement pour un assez grand poète, et Schiller aussi, j'imagine; nous ne sachions pas cependant que cette grandeur ait empêché l'un de traduire le *Mahomet* de Voltaire et l'autre de mettre en vers allemands la *Phèdre* de Racine. Marot traduisant les *Psaumes*, Corneille l'*Imitation*, ont dû pâlir plus d'une fois « sur une expression impossible à rendre, » et Racine, dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, oubliait son propre génie pour s'inspirer des Écritures. Les romantiques eurent à leur moment d'illustres états de service dans ce genre. Il est vrai qu'ils s'appelaient

légion, mais parmi ces vaillans ouvriers occupés, qui avec Dante, qui avec Shakspeare, qui avec Goethe, se trouvait plus d'un maître capable de conceptions originales et n'en faisant pas moins à son poste œuvre excellente de traducteur. Il n'y a vraiment que notre cher pays pour voir de semblables classifications s'imposer aux gens; partout ailleurs un poète est libre sur ses terres et s'y gouverne comme il lui plaît. Ici, nous distinguons mille variétés dans l'espèce, il y a les lyriques, les élégiaques, les mystiques, les bucoliques et les satiriques; composer des odes, rimer des fables et des contes est un art, traduire Horace ou Virgile est une besogne « qui ne saurait être accomplie par un grand poète, » et, pour peu que vous conserviez quelques doutes à cet égard, on vous citera l'abbé Delille, qui borna son talent à traduire les anciens et les modernes.

Il n'importe, j'eusse aimé voir la muse d'un poète parlant la langue de ce temps-ci s'exercer sur Horace. M. Leconte de Lisle a préféré s'en tenir modestement à la prose, ce qui n'empêche pas sa traduction d'être une œuvre d'art. On y sent l'honnêteté, le ferme propos, l'exactitude, et d'un bout à l'autre la main d'un homme habile à rendre dans son mouvement et sa couleur le texte dont il a d'abord pénétré l'esprit. Peut-être cette forme est-elle par instans un peu sévère; quant à moi, je ne m'en plains pas. Une bonne traduction ne saurait être absolument impersonnelle : on prête à son modèle, on y met du sien, là est le *quid nimis* inévitable, et mieux vaut, en pareil cas, pécher par la dignité que par la gaudriole. Évitons surtout de faire d'Horace une sorte de Désaugiers, membre du Caveau. Plût à Dieu que M. Leconte de Lisle n'eût point d'autre tort! Le malheur veut qu'il s'entête dans une affectation qui semble inventée à plaisir pour l'agacement du lecteur. Qu'en traduisant Homère ou Hésiode on écrive *Ephaïstos* au lieu de Vulcain, *Aphroditè* au lieu de Vénus, *Arès* à la place de Mars, cela peut s'expliquer au besoin par certain sentiment d'ailleurs exagéré des restitutions historiques, bien que, tout le monde sachant que la nomenclature des dieux de la Grèce n'est point celle des dieux du Latium, il fût parfaitement inutile, sinon puéril, de venir tant appuyer sur ce sujet. Au point de vue de l'érudition, c'était ce qu'on appelle enfoncer une porte ouverte et taquiner toutes nos habitudes sans rien nous apprendre de nouveau; mais lorsqu'il s'agit d'un poète latin, quelle raison d'être a cette fantaisie? Écrire le Capitolium au lieu du Capitole, le Tiberis au lieu du Tibre, Roma au lieu de Rome, voyez un peu la belle avance! C'est tout simplement se donner la satisfaction de manquer à la syntaxe des deux langues, car un substantif qui se décline ne comporte pas notre article, et pour être dans la vérité du système il

faudrait dire, non pas comme vous dites : « Nous avons vu le Tiberis jaune, » mais « Nous avons vu *Tiberim* jaune. » — « Il aimait à vivre dans la débauche à Roma et en savant à Athénæ. » Je cueille au hasard cette phrase de la VIIe satire du livre II, et me demande ce que M. Leconte de Lisle penserait d'un de ses confrères qui, traduisant de l'anglais, écrirait : « Il aimait à vivre dans la débauche à London et en savant à Venice. » Et jugez maintenant de la contradiction, le même auteur qui s'ingénie à ne jamais prononcer que Mœcenas, Augustus, Virgilius, Horatius, intitule son livre « OEuvres d'Horace, » et nous annonce au dos du volume une prochaine édition des « œuvres de Virgile. » Le suprême de l'art serait de faire qu'une traduction eût l'air d'être le texte même du poète transporté de sa langue originelle dans celle de son interprète. M. Leconte de Lisle s'acharne au contraire à dérober cette illusion au lecteur, il contourne sa phrase à plaisir, recherche les mots inusités; bref, il a son système, et c'est là le point critique d'un travail qui porte à maints endroits la forte marque du savoir et du talent. D'ailleurs tous ces noms propres, empruntés au vieux langage du XVIe siècle, sont aujourd'hui trop entachés de ridicule; qui les emploie a l'air de se moquer; laissons donc Apollo, Juno et Cupido s'en aller du côté des cascades, et tenons-nous-en comme source à la langue d'André Chénier :

> Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
> O Smynthée Apollon, je périrai sans doute,
> Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant...

Celui-là par exemple était fait pour traduire Horace. Si j'étais un fidèle, un dévot, je ne cesserais de regretter qu'un tel monument n'existe pas, et ce qui pousserait au comble mon désespoir, ce serait de penser que Paul-Louis Courier a pu mourir, lui, de même sans rien nous léguer de ce genre. Une traduction en vers d'André Chénier, une version en prose de Paul-Louis, quel double idéal! L'excellent comte Siméon l'eût-il seulement entrevu, lui modeste à ce point qu'il se refusait à croire qu'une tâche à laquelle il se vouait avec tant de persévérance pût occuper des talens de premier ordre? Si la patience était le génie, l'auteur de cette nouvelle traduction en vers aurait des droits au laurier de Delphes. Dix ans de sa vie, il s'y adonna tout entier, puis, son œuvre littéraire achevée, commencèrent les travaux de l'édition, car, pour mener à bout de telles entreprises, il faut deux conditions qui ne marchent pas toujours ensemble : le loisir et la fortune. « Vous êtes donc bien riche? » Ce mot d'une Phryné du siècle à son galant de la veille réclamant un nouveau rendez-vous pour la nuit prochaine, la muse, trop sou-

vent, hélas! le répète à ses courtisans. Par bonheur, le comte Siméon était assez riche pour payer, non point sa propre gloire, — il avait pour cela trop d'esprit, — mais celle du poète de ses plus délicates prédilections. L'ouvrage, incessamment surveillé, s'imprimait par ses soins en toute magnificence; deux volumes avaient paru, morceaux de choix, objets de luxe, lorsque brusquement la mort vint saisir cet honnête homme, qui s'en alla du moins avec la conscience d'avoir mis la dernière main à l'œuvre la plus chère de sa vie. Les satires, les épodes, les odes, il a tout versifié, tout annoté, multipliant les variantes jusqu'à ciseler en sonnet telle odelette déjà coulée en strophes; « mais, ces odes variant de huit à vingt-quatre vers, il n'était pas toujours facile de les étendre ou de les resserrer dans les quatorze vers obligés du sonnet sans rien ajouter au texte du poète latin et sans rien en retrancher, il fallait quelquefois développer l'idée et quelquefois la rendre plus concise.» Sa poétique est celle de Delille, comme sa rhétorique est de Fontanes. Il paraphrase et *périphrase*, ralentit le mouvement, cherche sa rime. La muse d'Horace, pendant ce temps, file et gagne au pied; il arrive pourtant, quelque peu essoufflé, mais toujours exact. Son vers, sans avoir grand éclat, se tient sur ses jambes; ses rhythmes, insidieusement choisis pour laisser au traducteur un plus libre espace où se mouvoir, ont de la tournure et du nombre. Vous êtes en présence d'un bon esprit, familiarisé de longue date avec la tablature, et qui, très versé sur le sens, vous intéresserait encore par le sincère et profond amour de son sujet. C'est l'enthousiasme du vrai croyant, une admiration qui du poète s'étend à l'homme et ne fléchit pas même devant certaines défaillances de caractère sur lesquelles il eût mieux valu ne pas insister. « Horace a vécu à une époque troublée par les guerres civiles; il s'était rangé d'abord parmi ceux qui pensaient défendre la liberté; dès qu'avec son admirable bon sens il eut reconnu que l'ambition des uns et l'aveuglement des autres ne servaient qu'à entretenir les discordes civiles, il n'hésita pas à se soumettre au chef heureux qui rendait enfin le repos au pays : » tant il est vrai qu'en ce bas monde il n'y a que le point de vue qui compte, et qu'un siége au sénat sous le dernier empire était un merveilleux poste d'observation pour envisager favorablement diverses choses de l'antiquité romaine. « Celui qui rendit le pouvoir stable fut donc un politique habile, on oublie trop ce détail quand on attaque Auguste; la saine raison d'Horace entrevit bientôt la vérité, ses plus belles poésies sont la glorification d'un pouvoir tutélaire. » Molière à tout cela répondrait : — Vous êtes orfévre, monsieur Josse! — Le comte Siméon a tellement le besoin de louer tout chez Horace, qu'il lui fait un mérite de n'avoir nommé

dans ses vers aucune des grandes dames de l'époque, attribuant à la réserve, au parfait bon goût, une omission nullement volontaire et que les mœurs de la société romaine lui commandaient. L'ancien monde n'admet au soleil, ne reconnaît que l'homme libre; la femme demeure à l'écart, et c'est à qui ne soulèvera pas le voile dont elle s'enveloppe. Le théâtre, la poésie lyrique, professent à son égard un égal respect. Qui voyons-nous figurer dans les pièces de Ménandre, de Plaute, de Térence? Des ballerines, des citharèdes, des aulétrides, un pur fretin d'esclaves et de courtisanes. Les temps ne sont point nés encore où les grandes dames accueilleront les dédicaces des poètes. Les noms d'une Livie, d'une Julie, ne se prononcent pas ainsi tout haut devant le public, et j'ai peine à comprendre qu'un homme si au fait de l'antiquité que l'était le comte Siméon s'étonne d'un détail de cette importance et le relève avec un tel feu.

Je n'aime pas les Allemands, ou, pour mieux dire, je ne les aime plus; mais, quand je compare ces notices cursives aux études qui se publient à Berlin, à Leipzig, à celles de M. Karl Frenzel par exemple, il m'est bien difficile de me contenter des simples aperçus, même spirituels, et de ne pas donner la préférence au commentaire nourri de citations, et qui, ennemi des redites d'après Suétone, les sources faisant défaut, s'efforce de creuser les textes du poète pour en dégager l'information biographique.

II.

La vie d'Horace n'a rien de romanesque; telle qu'elle est pourtant, on y sent comme l'influence d'une divinité protectrice dont il s'intitule « l'enfant gâté. » Un jour qu'il jouait tout enfant, il s'égare loin du champ de son père, et le voilà, perdu dans la montagne, qui tombe accablé de fatigue sous un arbre et s'endort d'un profond sommeil. Nulle bête sauvage ne trouble son repos, des colombes seules arrivent qui le couvrent de verte ramée. Ne dirait-on pas un symbole? et si c'est un symbole, de combien ne diffère-t-il pas de la louve dantesque rencontrée plus tard dans cette forêt obscure du moyen âge? Il était né sous le consulat de Torquatus et Cotta, le 8 décembre de la soixante-cinquième année avant Jésus-Christ, à Venusia, vieille colonie militaire où son père possédait un petit bien. Enfant unique, il perdit sa mère de bonne heure, et ne parle dans ses vers que de son père, lequel avait consacré à l'élever sa modeste fortune, acquise dans le maniement des deniers publics, — il était percepteur et commissaire des ventes à l'enchère. Dédaignant l'institution locale, il amène son fils à Rome et le confie aux soins d'Orbilius, professeur en crédit près des plus hauts person-

nages du sénat. Horace se rendait à l'école accompagné d'un esclave qui portait ses livres, et ce fut là de ses premières classes un aristocratique souvenir qu'il se garda bien d'oublier par la suite. Tout ce que son caractère eut d'honnête, de viril, Horace le tenait de son père, un de ces hommes qui prêchent d'exemple et vous enseignent la vertu par leurs actes et non simplement par leurs discours. Quelle noble et vigoureuse nature ressort de ces portraits que le poète nous trace de lui dans les satires! A cette période de corruption universelle, à ce déclin de la république, les hommes de vieille austérité, de tempérance, devenaient rares, et celui-ci nous rappelle un Caton.

Pour les sciences, l'éloquence, Athènes était encore alors la grande école; Horace vint y compléter ses études et suivit les cours des rhéteurs à la mode, en compagnie des plus brillans coryphées de la jeune noblesse romaine. Parmi les relations qu'il sut lier à cette époque, plusieurs devaient survivre même aux orages de la guerre civile. Dans la Rome de César et d'Auguste, le grec était la langue des beaux esprits et du beau monde à peu près comme au dernier siècle notre langue française en Europe, et le génie du lyrique latin s'exerça d'abord à scander des vers grecs. La Grèce d'ailleurs lui rappelait la terre natale, cette Basse-Italie, possession jadis hellénique, couverte de cités et de temples, de jardins et de bois sacrés dont les échos se souvenaient des chants d'Homère et de Théocrite; le meurtre de César interrompit ces paisibles travaux; le monde romain trembla derechef sur sa base, tout ce que la grande cité avait de jeunes patriotes dans Athènes se leva sur-le-champ pour la république contre la monarchie menaçante, et courut se ranger autour de Brutus et de Cassius. Horace avait vingt-deux ans. Placé d'emblée à la tête d'une légion sur la recommandation de ses amis, il accompagna Brutus en Asie-Mineure. « De rudes temps m'arrachèrent à cet aimable lieu. » Il fallut quitter les bords de l'Ilissus et les murmurans platanes pour voler aux champs de Philippes. Déplorable fut ce premier pas; en voyant les braves mordre la poussière, la peur le prend, il jette son bouclier, s'échappe, revient à Rome. Il était de sa personne trop obscur, et trop mince était la part qu'il avait prise à la guerre pour que la vengeance d'Octave et d'Antoine, les duumvirs, s'occupât de lui. Il vécut dans la grande ville sans être inquiété. Son père était mort, son patrimoine était devenu le butin des soldats, l'avenir s'annonçait triste et sombre; ses yeux n'entrevoyaient que la misère. Plus l'aisance d'autrefois l'avait accoutumé au bien-être, plus il devait souffrir des âpres nécessités du présent et s'ingénier à trouver moyen d'en sortir. « Lorsqu'après Philippes je me retrouvai chez moi sain

et sauf, mais fort démonté, écrit-il trente ans plus tard, la pauvreté me poussa à faire des vers; mais aujourd'hui que je possède tout ce que mon cœur souhaite, je serais un grand fou de forger des strophes au lieu de me solacier en rêvassant sur mon lit de repos. » Poète par nécessité, les vers ne furent pourtant pas un gagne-pain pour Horace, il avait sauvé de l'héritage paternel quelqués débris qui l'aidèrent à subvenir aux plus pressans besoins; mais son talent fut la clé d'or qui lui ouvrit la porte des grands et par là le conduisit à la fortune. Le forum et la curie gardaient le silence, aux mouvemens de la vie politique avaient succédé les émotions de la vie littéraire; Auguste allait au-devant de ces tendances nouvelles, faites pour occuper les esprits et dédommager la société romaine de la liberté perdue. La poésie grecque ne se sépare pas de l'activité nationale, elle prend part aux jeux du peuple comme à ses victoires, la poésie et l'art romain sont affaires de cour et de bel air; quand la liberté voile son front et quitte Rome, les muses, dansant et chantant, y pénètrent.

Des quelques deniers qui lui restaient, Horace commença par s'acheter une place de scribe chez le questeur, nous dirions aujourd'hui de secrétaire au ministère des finances, et dans les loisirs de l'emploi composa des satires. A Lucilius, l'inventeur du genre, on reprochait sa rudesse de ton; Juvénal plus tard aura les haines vigoureuses, l'hyperbole; la satire d'Horace n'est qu'enjouement, esprit, abondance, grâce, ciselures et pur langage! A d'autres les colères fameuses, le trait grandiose et burlesque à la fois! il ne s'indigne ni ne s'effarouche, et se contente de nous peindre les agitations de la place publique, les jeux du cirque, le tumulte de la voie sacrée, le train quotidien de l'existence. Dans cet art, Horace n'a point d'égal. A peine en ouvrant le livre, au parfum qui se dégage vous reconnaissez le poète des gens de goût de tous les siècles, l'auteur favori des mondains sans enthousiasme. Odes, épîtres et satires respirent la même philosophie, aimable, ingénieuse, sensuelle. Les muses, jusque-là reléguées sur les hauteurs de l'Hélicon, il les fait descendre de la montagne et continuer leurs danses, il les attire à nous, les domestique, et sous ses doigts experts et délicats la lyre pour la première fois détend ses cordes.

Asinius Pollion, Varius, Virgile, qui l'avaient à l'instant adopté, ne tardèrent pas à le conduire chez Mécène. Horace avait alors vingt-sept ans; petit, souffrant des yeux et d'un extérieur médiocre, ce ne fut point sans embarras qu'il aborda la présence de cet homme d'état, le dispensateur accoutumé des faveurs princières. L'entretien dura peu. Horace raconta diverses aventures de sa vie, et Mécène répondit, selon son habitude, quelques mots mesurés et

froids. Ensuite un certain temps s'écoula, comme si le confident d'Auguste eût au milieu de ses occupations oublié le poète; puis au bout de neuf mois Mécène, un beau matin, se ravisa. Horace, mandé près de lui, accourut, et devint à dater de ce jour l'ami de la maison. Entre ces deux natures de poète courtisan et de courtisan grand seigneur, bien des affinités devaient exister; toujours est-il qu'ils se lièrent étroitement et que cette amitié ne cessa qu'avec la vie. « Je t'aime plus que moi-même, » écrit quelque part Mécène au poète, et Horace lui répond : « Je ne veux pas que tu meures sans moi, où tu iras, je te suivrai, car notre existence à tous les deux est indissolublement unie. » Assurance qui circule beaucoup en ce monde, mais dont il plut cette fois au destin de faire une vérité! « Où tu iras, j'irai! » Il voulait le suivre en Grèce, où Mécène devait accompagner Octave dans son expédition navale.

Ibis liburnis inter alta navium,
Amice, propugnacula.

« Qu'adviendra-t-il de moi, à qui la vie est chère si tu vis, et lourde si tu meurs? Poursuivrai-je, comme tu l'ordonnes, un repos qui ne m'est doux qu'avec toi, ou faut-il prendre part à cette guerre avec le courage qui convient aux hommes braves? » En dépit de ces belles paroles, il resta dans Rome néanmoins, attendant l'issue de la terrible lutte. Arrive la nouvelle des premiers succès, Horace s'en inspire pour composer la neuvième épode, qu'il adresse également à Mécène. Il rappelle à son ami le joyeux banquet par lequel ils célébrèrent quelques années auparavant la victoire décisive d'Octave sur Sextus Pompée, « ce fils de Neptune » qui menaçait, lui aussi, d'asservir la grande cité, et de tous ses vœux hâte le jour où de plus belle avec Mécène et dans son haut palais de l'Esquilin, aux sons des flûtes et de la lyre, en buvant les meilleurs vins du cellier, il fêtera le nouveau triomphe de César; mais le sort ne s'est pas encore prononcé, Octave n'a point encore écrasé son adversaire. Le dieu de la guerre tarde bien, Horace l'apostrophe : *Io triumphe!* Il se représente alors la bataille livrée et gagnée au moment même où il écrit; César Octave n'a point de rival dans l'histoire : ni le vainqueur de Jugurtha, ni le destructeur de Carthage, ne lui sont comparables. Il voit l'ennemi en fuite, poursuivi sur terre et sur mer, troquant ses manteaux de pourpre contre des vêtemens de deuil, et pourtant, se dit-il, la nouvelle de l'heureux événement n'est point encore arrivée, la certitude irrécusable n'a point succédé tout à fait à l'espérance, une place reste aux soucis, à l'angoisse; il tremble pour César. Cependant les rapports connus de tous sur la situation

rassurent son courage, il se reprend à la gaîté, et termine par un joyeux appel au sommelier :

Curam metumque Cæsaris rerum juvat
Dulci Lyæo solvere.

Ce chant, que les commentateurs s'obstinent à citer comme un hymne de gloire sur la journée d'Actium, contient, on l'a vu, bien des réserves. Ce n'est là qu'un de ces chaleureux épanchemens que durent provoquer chez les poètes, ainsi que chez tous les partisans d'Octave, les récits parvenus à Rome des premiers succès de terre et de mer. L'inquiétude, l'effroi, percent encore assez pour que le poète s'efforce de noyer dans le vin les fâcheuses pensées. Quand Horace écrivit ces vers, Antoine et ses légions étaient debout; de là ces retours patriotiques sur l'abaissement du triumvir, *emancipatus feminæ,* de ce guerrier romain qui ne rougit pas de se placer sous les ordres d'eunuques orientaux, d'un Pothin et d'un Mardion, *spadonibus servire rugosis potest.* Il ne s'agit encore jusqu'ici que d'émouvoir dans Rome l'opinion publique en faveur d'Octave, de l'exciter contre Antoine et d'aviver les ressentimens de tout un peuple contre le général romain qui s'en va conduire une armée romaine sous le joug d'une sorcière égyptienne et de ses eunuques.

Autre chose est de l'ode XXXVII du livre I. Désormais plus d'hésitation; la bataille est gagnée. Le fils du grand Tullius dépêché par Octave, le consul Marcus Cicéron en a publié la nouvelle devant le peuple assemblé et du haut de ces rostres où jadis Antoine, que la Némésis vengeresse vient d'atteindre, fit clouer la tête et la main du prince des orateurs. Ce victorieux Octave était vraiment un bien habile homme de choisir ainsi dans son messager un personnage dont le nom seul allait réveiller partout dans le peuple le souvenir d'attentats commis par le vaincu et contre le vieux forum romain et contre la littérature nationale. On sait comment plus tard le tout-puissant monarque se défendit dans ses mémoires d'avoir pris la moindre part à cet assassinat politique. Horace, en poète prudent, attendit, pour mettre au jour son chant de victoire, que la guerre fût complétement terminée. L'année suivante seulement et lorsque la mort d'Antoine et de Cléopâtre eut apposé le sceau définitif à la cause d'Octave, l'Alcée des bords du Tibre jeta son cri de délivrance au plein d'une atmosphère rassérénée et dégagée de tout ferment de guerre civile.

Fatale monstrum, quæ generosius
Perire quærens, nec muliebriter
Expavit ensem, nec latentes
Classe cita reparavit oras.

Comment nier l'honneur qui revient à Cléopâtre de ces strophes échappées à l'inspiration d'un ennemi, d'un poète étroitement lié avec l'intimité d'Octave et sachant mesurer ses paroles? Nulle récrimination infamante, pas un mot de cette trahison tant reprochée envers Antoine, pas une allusion à ces prétendues tentatives de captation exercées sur le cœur et les sens du neveu de César, et dont les Dion Cassius et les Florus nous importunent. Il n'est pas jusqu'à ce *fatale monstrum* qui ne porte en soi l'idée d'une grandeur surnaturelle, l'idée d'une de ces puissances intermédiaires dont se servent les dieux pour l'accomplissement de leurs secrets et terribles desseins. Aux yeux d'Horace, ce monstre fatal est une grande reine préférant le trépas à la honte, et qui, tombée d'un trône qu'elle eût voulu encore élever plus haut, accepte fièrement sa déchéance et dérobe son noble corps au triomphe d'Octave, forçant ainsi le vainqueur à n'enchaîner que son image. Ces beaux vers honorent aussi bien le poète que Cléopâtre, et le ton libre et généreux de cette ode, la grandeur d'âme qu'elle respire du début à la fin, rachètent bien des défaillances.

S'il est vrai, comme on le répète, que l'existence soit un combat, l'instant de la liaison avec Mécène fixerait le point où s'arrête pour nous la vie d'Horace; plus aucun événement digne d'intérêt ou de remarque. Il aime à fuir la ville et son tumulte; Mécène lui donne un bien à la campagne. Non loin de Rome est Sabinum, vallée ombreuse, qu'une chaîne de monts boisés abrite du nord et du sud; un ruisseau y bouillonne frais et limpide, la Digentia, chère aux baigneurs. Aux vergers abondent les fruits, les chênes séculaires répandent l'ombre; sur les versans paissent les troupeaux. La plus haute de ces collines se couronne des ruines d'un temple, derrière lequel Horace, couché dans l'herbe, le coude appuyé sur un chapiteau, écrit cette charmante épître à Fuscus Aristius sur les félicités champêtres : « Je t'écris ceci près du temple ruiné de Vacuna, fâché que tu ne sois pas auprès de moi, et content de tout le reste. » A la maison de maître se reliaient cinq fermes exploitées par de bons tenanciers et qui donnaient au poète un revenu fort honorable. Là, dans ce petit Ferney, vivait Horace, moins fastueux, moins bruyant que Voltaire, à qui par maints côtés il ressemble tant (1), mais non moins tranquille et non moins libre. *Meum Tibur!* Avez-vous jamais erré par la campagne de Rome à la recherche de ces paysages du passé? Qu'en reste-t-il? Rien, si vous vous attachez à des vestiges particuliers, tout, si votre regard sait animer les perspectives, sonder, peupler les horizons. La maison d'Horace a disparu, de ce qui

(1) Penser au Voltaire des poésies légères.

fut jadis à Tivoli la villa de Mécène, vous n'en trouverez pas une pierre; mais la nature est immortelle, et les dieux ne s'en vont pas. Les montagnes de la Sabine ont encore leurs teintes d'un bleu sombre, les monts Albins leur pourpre violacée, et parmi ces tombeaux, ces décombres, dont les lignes s'accusent en vigueur au déclin du jour, quelles figures plastiques, quelles formes! Du fond de cet océan de solitude émergent des bas-reliefs vivans: paysannes superbes qu'on prendrait pour des canéphores coiffées de marbre avec leur mouchoir blanc carrément fixé sur leur tête, petits mendians noirs de soleil et de poussière, vrais bronzes du musée de Naples. Voulez-vous voir le dieu Pan, regardez ce pâtre enfoncé jusqu'au ventre dans les hautes herbes et qui, sa peau de chèvre sur le dos, les yeux brillans, la lèvre sarcastique, tourne vers vous sa face à barbe de bouc. Et ce robuste compagnon qui garde ses buffles à cheval et ne fait qu'un avec sa monture, tenez, suivez son mouvement, il se penche en avant comme pour fouiller l'horizon, sa tête alors couvre entièrement celle de l'animal, vous avez le centaure.

La ville importunait Horace, il détestait également et les bassesses dont les quémandeurs l'entouraient, et les flatteries que les grands personnages attendaient de lui. Il ne voulait qu'on le vît le matin faire antichambre chez Auguste ou chez Mécène. Bien avant de connaître Mécène, n'avait-il pas célébré le bonheur de celui qui, exempt des tortures de l'ambition, s'arrange de manière à ne vivre que pour soi? « Je parcours seul la ville et vais comme il me plaît, où il me plaît; je m'informe de ce que coûtent les légumes, le miel; le soir, je flâne par le cirque, le marché, j'écoute les devins, puis je rentre retrouver mon plat de pois chiches ou de lentilles; ensuite je gagne mon lit sans me dire que j'aurai à me lever le lendemain pour aller servir aux autres de caution; jusqu'à dix heures, je reste au lit, puis me lève après avoir lu ou écrit quelque chose soit pour mon agrément, soit pour m'instruire, et je vais à la promenade, à moins que je ne me frotte d'huile et ne fasse de la gymnastique jusqu'à ce que la chaleur et la fatigue me forcent à m'interrompre; alors je laisse le champ et la paume pour le bain. » Il a beau dire à son Mécène qu'il ne le quitte que pour quelques jours; une fois parti, la campagne d'abord, puis les eaux, on ne le revoit plus. Ses yeux étaient son grand chagrin; à vingt-huit ans, lui-même se traite de chassieux. A ce mal se joignait une affection nerveuse qui rendit nécessaire l'emploi des bains sulfureux, et, le voyage à Baïa n'ayant point réussi, Antonius Musa prescrivit la cure d'eau froide. Cette irritabilité nerveuse le frappait par momens d'une sorte d'incapacité, d'ennuis sombres, et lui faisait préférer sa retraite à la fiévreuse activité de Rome et de la cour.

Auguste, nous le savons, se posait volontiers en amateur des arts. Si ce n'était là un goût bien prononcé, c'était du moins une attitude. Sa politique étant de pousser la société romaine vers les distractions et les plaisirs de l'intelligence, il lui convenait de patronner publiquement les poètes et les artistes. Le général Lafayette raconte dans ses *Mémoires* une conversation où Napoléon, s'étant mis sur le chapitre d'Auguste, partit de bel enthousiasme jusqu'à le déclarer « le modèle d'un véritable grand homme, » élan d'ailleurs fort naturel et qui s'explique par les affinités mêmes des deux caractères. Chez l'un comme chez l'autre de ces despotes, l'aventurier était doublé d'un comédien, d'un virtuose passé maître dans l'art d'exploiter l'abaissement des hommes au profit de son ambition et de ses convoitises de pouvoir absolu; mais le plus fort des deux fut Auguste, parce qu'il savait se contenir, se modérer.

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Corneille a dit le mot. Cet avantage, Napoléon ne l'eut jamais. Il sortait de son rôle ou s'y laissait prendre au lieu de se tenir en dehors, au dessus, comme le fondateur de la monarchie romaine, dont le personnage ne se dément pas, et qui s'en va de ce monde en exhalant à ses amis avec son dernier souffle ce mot caractéristique de l'acteur parfait et satisfait : *plaudite, cives.*

Flatteur habile et mesuré, Horace, tout en se tenant à distance, eut bientôt gagné la faveur du maître. « Sais-tu, lui écrivait Auguste, que je t'en veux de ne m'adresser aucune de tes épîtres. Crains-tu donc que la postérité te reproche d'avoir été mon ami? » A quoi le poète répondait par la fameuse épître sur la poésie grecque et romaine, mais sans abandonner sa chère solitude, ni consentir à se rapprocher davantage de l'empereur, qui le voulait absolument pour secrétaire. L'idée régnait alors dans le monde romain que la monarchie était désormais la seule forme de gouvernement qui fût capable de sauver l'empire et la société. La république, ses discordes et ses guerres civiles avaient tellement fatigué les hommes, qu'Auguste, apportant le calme et la paix, leur apparaissait comme un dieu. Horace accepta de plein gré ce nouveau régime. L'ancien tribun des soldats à l'armée de Brutus tourna bride à ses opinions, de même qu'à Philippes il avait déserté le champ de bataille. Cela s'appelle obéir à l'impulsion, céder au courant des idées. Et puis comment voulez-vous qu'on déteste un tyran qui ne touche à vos biens que pour les augmenter, vous laisse aller et venir à votre guise, adore votre esprit et n'a pour votre personne que des égards et des prévenances? Tout ce qu'on lui demande à cet heureux, c'est d'accorder sa lyre à certaines

grandes occasions et de chanter le divin Auguste sur le mode triomphal. Nous avons vu l'ode sur Actium, d'autres fois il s'agira de célébrer le retour des jeux séculaires, la restauration des temples après une inondation du Tibre, ou de comparer au lion et à l'aigle de Jupiter Tibère et Drusus, fils adoptifs de l'empereur. A vrai dire, ces sortes de flatteries étaient alors la chose la plus simple. Virgile non plus ne s'y ménage pas. Il suffit qu'un Asinius Pollion devienne père pour que l'enfant soit aussitôt déclaré fils des dieux et doive ramener sur la terre l'âge d'or, *saturnia regna,* — ni plus ni moins. Pourquoi donc Horace se gênerait-il, et qui l'empêchera de se demander quelle divinité est venue, sous la forme humaine d'Auguste, venger le meurtre de César et donner la paix au monde? Ces dithyrambes n'étonnaient personne; l'hyperbole était dans l'air, Horace l'exploita et, comme on dirait familièrement aujourd'hui, s'en fit de bonnes rentes pour vivre et se tenir en joie à la campagne. L'ami de Mécène ne fut cependant point à titre égal l'ami d'Auguste, et laissa toujours entre lui et le souverain une ligne respectueuse de démarcation qu'il ne franchissait pas. Sa devise a traversé les âges : il suit discrètement « la voie du milieu. » Le calme dans le plaisir, le plaisir dans le calme, il ne connaît d'autre sagesse, et cette philosophie est de nos jours encore celle de tous ses dévots. A trente-cinq ans, il prenait du ventre et ne mourut qu'après avoir vu disparaître tous les poètes de la période : Quintilius Varus, Properce, Tibulle et Virgile.

III.

L'âme de la poésie virgilienne, c'est l'idée de Rome, Rome puissance universelle, invincible, impérissable; jamais son vers ne porte plus haut que lorsqu'il a ce sentiment à rendre :

Tu regere imperio populos, Romane, memento!

De même chez Horace la voix du passé parle encore, quoique moins spontanée, moins abondante et généreuse. Sous l'ironie et le scepticisme palpite l'émotion, l'idée de Rome a survécu, elle rayonne, éclate dans le *Carmen seculare :*

Alme sol, possis nihil urbe Roma
Visere majus!

Les poètes qui suivront ne sont plus que de leur temps. Héroïsme, grandeur, ils oublient tout, ne chantent que leurs plaisirs et leurs débauches. Cette grande Rome, inhumaine, égoïste, ne pouvait que

se démoraliser au contact de la culture hellénique. La Grèce asservie énerva Rome, et par ses arts, ses enchantemens, amena l'ère des césars. L'esclave avait des philtres, des voluptés, des magies, pour vaincre à son tour et changer en bêtes ses tyrans. Les extravagances ne se comptent plus, les jours, comme les nuits, ne forment qu'une suite de folies, d'horreurs : *Cuncta undique atrocia aut pudenda confluunt*. Le scandale est mis au concours, la monstruosité fait prime, c'est la frénésie de l'impossible. On ne s'habille que de soie, et la soie se vend littéralement au poids de l'or, on se baigne dans les essences les plus rares, on emploie aux plus vils usages les vases murrhins. Tantôt c'est une fantaisie qui passe par la tête de l'empereur de voir rassemblées sur un seul point dix mille belettes; le lendemain, c'est 10,000 chats qu'il lui faut pour se distraire un quart d'heure. Et ces coqs vivans auxquels on arrache la crête, ces grives et ces paons dont on fouille la cervelle, ces perroquets et ces faisans qu'on décapite, histoire de rire! A ces carnages d'animaux, à ces féroces lâchetés, se mêle un souci particulier d'avilir l'espèce humaine.

On invite ses parasites, on les affame, pour offrir ensuite à leur voracité des victuailles de cire et d'albâtre, ou bien, après les avoir gorgés de boisson et de viande on les fait transporter dans une salle close où, quelques heures plus tard, ils se réveillent au milieu d'une terrifiante compagnie d'ours, de tigres, de lions et de serpens à sonnettes. L'absurde, le bouffon le dispute au tragique, et la même journée qui se terminera par une illumination d'hommes brûlés vifs voit des agriculteurs fantaisistes arroser de vins exquis leurs arbres fruitiers et promener dans les pâturages des troupeaux de moutons et d'agneaux teints de pourpre. Un savant allemand, M. Martin Hertz, a écrit un livre sur cette espèce de pompadourisme antique (1). J'y renvoie ceux de mes lecteurs qui seraient tentés de me reprocher mon goût du pittoresque et mes curiosités, je les renvoie surtout à la *Messaline* de M. Johannes Scherr. Toutes les décadences se ressemblent : le XVIII[e] siècle, comme libertinage, n'a rien inventé, et quand le cardinal de Bernis et son digne compagnon Casanova mettaient leur gloire à suborner des religieuses, ils imitaient ces grands seigneurs de Rome qui ne recherchaient plus que des vestales, non par amour, ne profanons pas ce mot, mais par désœuvrement et pour flétrir, souiller quelque chose d'humain qui pouvait encore être resté pur. Flétries, perdues de vices, toutes l'étaient; pas une de ces belles et superbes créatures qu'une immonde lèpre au dedans ne rongeât. Aux femmes d'autrefois, aux

(1) *Renaissance und Rococo in der römischen Litteratur*, Berlin.

Virginie, aux Volumnie, aux Cornélie, aux Portia, comparez une Julie, une Livie, une Agrippine. La puissance, le luxe, les avaient affolées; ce qu'elles voyaient au théâtre, ce que leur montraient la sculpture, la peinture, entraînait leurs imaginations, les poussait au délire des sens. « La vierge ploie ses membres aux danses ioniques; dressée à l'impudeur dès sa tendre enfance et nubile à peine, elle rêve aux amours les plus éhontés; bientôt, au repas, pendant que le mari vide sa coupe, elle guette de jeunes adultères, et sans même choisir celui à qui, les lumières éteintes et à l'écart, elle prodiguera furtivement les faveurs défendues. »

Ainsi parle Horace (1). Et se récriant aussitôt, la rougeur au front, il poursuit : « Elle n'était pas née de tels parens, la jeunesse qui souilla la mer du sang punique, qui défit Pyrrhus et le grand Antiochus et le terrible Annibal. C'était la mâle race de soldats rustiques instruite à retourner la glèbe avec des houes sabines et sous la discipline d'une mère sévère;... mais que n'altère pas le temps destructeur? nos pères étaient pires que leurs aïeux, nous sommes plus mauvais que nos pères, et notre postérité vaudra moins encore! »

Jouir discrètement, se tenir loin de l'embarras, de l'excitation des affaires, tel est, selon Horace, le terme suprême de notre existence. Sa théorie ne brille ni par la profondeur ni par l'élévation. Dans les choses de la vie comme dans l'art, c'est une abeille effleurant toutes fleurs et composant son miel de leur suc. Repos, loisirs, ébattemens, joyeusetés faciles, il n'y a que cela qui compte; pourquoi changer de climats, qui de nous réussit à se fuir soi-même? Célébrer les agrémens de la vie champêtre est un plaisir dont il ne se lasse point; il chante les vieux arbres, la fontaine transparente, *splendidior vitro*, puis retourne aux plaisirs de la table, aux doux festins, à ces bons entretiens qui se prolongent bien avant dans une belle nuit d'été, quand la lune argente les verts gazons où des nymphes court-vêtues que sa muse se complaît à décrire, les Phyllis, les Lydie, les Néère, dansent aux accords de la lyre les ballets de Vénus et des Grâces. Une grande fortune nous rend chagrins; celui-là dort tranquille, exempt de crainte et de cupidité, qui voit l'humble salière paternelle briller sur la table étroite, et, parlant à Iccius, il s'écrie : « Dès que tu te trouves content, tous les trésors des rois n'ajouteraient rien à ton bien-être. » Horace ne dédaigne ni le vin ni l'amour; il ne lui déplaît point de passer pour un gai compagnon qui s'entend à vider son verre comme à chiffonner les jolis minois. Au début de l'ode sur Actium, il dira même en viveur consommé, en

(1) *Ode aux Romains*, VI, liv. III.

suppôt de Bacchus : *Nunc est bibendum!* Mais ce n'est là que fanatisme de commande; sa beuverie n'a point de ces débordemens orgiaques, et le disciple d'Épicure, quand il obéit à sa nature, n'offense jamais les bienséances. Jouir de la vie, en jouir à fond ou la mépriser absolument, jusque vers la fin du second siècle de notre ère, c'est-à-dire jusqu'à l'avénement des idées chrétiennes et de la philosophie néoplatonicienne, il n'y eut guère d'autre manière de penser parmi les gens cultivés de la société romaine. Comment cela n'eût-il pas été dans un état social où tout dépendait du bon plaisir de l'empereur, et qui n'avait plus ni goût au travail, ni foi en un dieu, en un idéal quelconque? Horace ne se sentait point né pour les âpres vertus du stoïcisme; chez lui, l'individu comptait pour beaucoup, et sa principale étude fut d'en développer sur tous les points, d'en parfaire et d'en caresser l'harmonie. Sa reconnaissance, ses sympathies de cœur avaient beau l'attacher à Mécène, il n'en quittait pas davantage son coin de terre à la campagne pour venir, dans la Rome impériale, vivre à côté de son ami. Le commerce des grands le fatiguait, toutes relations suivies, même avec ses plus intimes, lui devenaient une incommodité. Son caractère susceptible, irritable, se prêtait difficilement aux exigences du monde; il voulait bien écrire à ses amis, soit en vers, soit en prose, à la condition qu'ils le laisseraient vivre seul à sa guise. « Chacun pour soi et Jupiter pour tous! » Les efforts de l'homme, son travail, le font sourire; l'histoire à ses yeux est un chaos, bien fou qui cherche à l'éclaircir, des deux côtés sont la fourbe, le crime, l'envie et la haine.

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Pour la république ou la monarchie, il ne s'échauffe non plus guère; il chante aujourd'hui la mort glorieuse de Caton et demain les splendeurs d'Auguste. S'il préconise les vieux temps de Rome, les vieilles mœurs, s'il oppose à la simplicité, à la pauvreté d'un Cincinnatus, d'un Régulus, le luxe et la mollesse de leurs successeurs, il s'exhale toujours de son vers je ne sais quel indescriptible souffle d'ironie et de persiflage. Ce bon vieux temps, avec tout son héroïsme, a quelque chose qui l'épouvante; il veut bien admirer cette grandeur, pourvu qu'on le dispense de l'imiter.

En dehors des petites misères auxquelles nul ici-bas ne parvient à se soustraire complétement, j'estime qu'Horace fut un homme heureux, un poète content de son sort et jouissant de sa gloire *in petto*. Aucun souci politique, point de procès; en matière de religion, d'histoire, la plus parfaite indifférence; Horace n'a rien d'un tragique ni d'un épique. Tel que l'admiration des beaux esprits le

recommande, il traversera les siècles toujours relu, toujours cité, dégusté, savouré, mais n'aura jamais sa place parmi les grands, l'imagination lui manque. Horace n'invente ni ne crée, ses fables et sa forme sont d'emprunt, son vers, comme celui de Voltaire, côtoie la prose. Le spirituel, le délicat, l'art exquis d'assembler des rhythmes, lui tiennent lieu d'enthousiasme et de passion. Qui que nous soyons en ce monde, notre poésie est toujours plus ou moins faite à notre image, et le philosophe de l'*aurea mediocritas* ne saurait s'appeler Pindare ou Archiloque. Horace ne touche ni au sublime, ni à l'épouvante, ses plus terribles strophes ne vous effraient point; les vers contre Melvius, contre l'empoisonneuse Canidie et la vieille femme amoureuse, sont au nombre de ses plus faibles pièces. Juvénal flagellant un Séjan, une Messaline, a bien d'autres colères, et les traits d'un Lucien ou d'un Voltaire sont enfiellés d'un poison plus âcre et plus subtil. La satire d'Horace est une personne qui sait vivre, César peut l'inviter à sa table; celle-là ne cache aucun poignard sous sa robe, ce qui ne l'empêchera pas de saisir tel ou tel au passage et de vous le draper d'importance. Je mets les odes sur la même ligne; c'est de l'enthousiasme modéré. « Qui prétend imiter Pindare s'élance au-devant du sort d'Icare, il s'élève sur des ailes de cire, œuvre de Dédale, pour choir ensuite dans la mer. » L'allusion semble à sa propre adresse; qu'il ait à célébrer les victoires d'Auguste, à glorifier Rome, l'essor lyrique fait défaut, le génie cède la place au talent habile à prodiguer les élégances, à substituer à l'émotion absente mille trésors de style et de réminiscences mythologiques. Voyez, dans l'ode contre Antoine et Cléopâtre, de quel manteau d'allégorie s'enveloppe sa colère. Tantôt Pâris s'enfuyant avec Hélène aperçoit tout à coup Nérée qui, surgissant du milieu des flots, lui prédit la ruine d'Ilion, dont cet enlèvement criminel sera la cause, tantôt Junon, en plein Olympe, prend la parole pour célébrer le triomphe du peuple romain. On conçoit ce que ces sortes d'allégories devaient avoir d'électrisant pour les contemporains, et combien de beautés *locales* renfermaient ces odes, qui depuis se sont exhalées. Passer ainsi à tout instant du palais des dieux dans la maison d'Auguste n'était point jeu facile, il y fallait une grande dextérité. Là-dessus Horace est sans reproche, l'artiste est tel chez lui qu'au besoin il va vous faire du Pindare ou quelque chose qui sera du Pindare pour le vulgaire, mais où les yeux des clairvoyans surprendront la marque de fabrique; je veux parler de ce trait humoristique dont Horace souligne ses plus fiers dithyrambes. Ainsi par exemple, lorsqu'il s'écrie : « J'ai construit un monument plus durable que l'airain, » et finit par enjoindre à la muse de couronner son front du laurier de Delphes, ces beaux vers nous parais-

sent d'abord n'exprimer que le juste sentiment que le poète a de lui-même; mais prenez ensuite l'ode XXII du livre II, écoutez-le parler de sa métamorphose en oiseau, — aigle ou cygne, — et vous saisirez la fine pointe d'ironie. Il met dehors la vanité, et tout en même temps la plaisante avec une simplicité charmante et qu'il est impossible de ne pas admirer dans les vers de la xxe épître, adressée à son livre :

Odisti claves, et grata sigilla pudico;
Paucis ostendi gemis, et communia laudas.
Non ita nutritus.

Ces épîtres, quelques-unes des satires, sont des morceaux de genre merveilleusement réussis; il sait animer, dramatiser les moindres événemens, une invitation qu'il n'a pas acceptée, une lettre à laquelle il a négligé de répondre; son dialogue avec Lydie, cette scène de deux amans qui ne se querellent que pour se réconcilier est un petit cadre divin, cela se respire comme une rose fraîche épanouie, et dans ses chansons à boire et ses chansons d'amour, dans ses *lieds*, quelles mélodies, quelles strophes! Horace s'est calomnié, et ne fut jamais ce pourceau d'Épicure entrevu par les moines du moyen âge sur la foi du poète lui-même. On connaît la légende tracée en manière d'épilogue par un saint homme de bénédictin au dernier feuillet d'un manuscrit : « Ici se termine l'œuvre du divin Flaccus, le plus fameux ivrogne et débauché qui jamais ait existé. » Un Trimalcion, un coureur de filles, un sac-à-vin, lui, ce dilettante épuré, sans cesse occupé à tenir en juste équilibre les désirs, les appétits sensuels et les aspirations de l'intelligence!

On aime à se représenter la vie d'Horace comme un harmonieux composé de bien-être physique et moral. Il eut ses poétiques heures, ses jours charmans, pleins de soleil et pleins d'azur, où l'amour et l'amitié lui firent fête. Celui qui fut l'ami de Mécène, de Virgile et de Tibulle, qui posséda cette intelligence raffinée, ce sentiment délicat et profond des beautés de la nature, et qui toujours demeura fidèle à son goût pour la solitude, celui-là n'était point un homme ordinaire, et, s'il lui arriva de pécher, on peut lui pardonner ses erreurs. Il y a deux poètes chez Horace, l'un qui du front cherche à toucher les astres, l'autre qui modestement se meut sur le terrain de la réalité. Des deux, choisissez le second. Il nous présente ses amis, nous initie à ses occupations, nous entretient de ses joies, de ses peines; la rencontre avec son fâcheux sur la voie sacrée, son voyage de Rome à Brindes, sont de la comédie et du roman modernes. « Déjà la nuit se préparait à couvrir la terre de ses ombres et à semer les étoiles dans le ciel; dans le forum d'Appius, esclaves

et bateliers s'interpellent. — Aborde ici, ohé! tu en as embarqué trois cents, c'est bien assez! — Pendant qu'on fait payer et qu'on attelle la mule, une heure entière se passe. Les vilains moucherons et les grenouilles de marais nous empêchent de dormir; batelier et passager, ivres de mauvais vin, chantent à l'envi leur maîtresse absente. Enfin le passager fatigué commence à s'endormir, et l'autre, attachant à une pierre les traits de la mule, qu'il laisse paître, se couche sur le dos et ronfle. Le jour se levait déjà quand nous sentons que la barque n'avance pas; un de nous dont la tête s'échauffe saute à terre, et d'une gaule de saule cingle la tête et les reins de la mule et du batelier. Nous ne débarquons qu'à la quatrième heure, et nous baignons nos visages et nos mains dans ton onde, ô Feronia! »

En lisant cette scène, on pense à Cervantès ou à Molière; on songe aussi à Téniers, dont le pinceau ne la reproduirait pas plus vivante. Horace, dans la peinture de ces petits tableaux réels, a toujours le mot qui porte; ce qu'il dit n'est point seulement bien dit, c'est trouvé. Styliste incomparable, il écrit sa pensée au burin, et l'expression fixée devient proverbe et sera transmise d'âge en âge sans que le pur et solide métal s'en altère. Cueillir les roses du printemps, ne point redouter la mort, et, dans le rapide espace de la vie, savoir modérer ses espérances : douce philosophie, humaine et pratique sagesse dont il semble que les colombes de Vénus et les rossignols des bosquets de Colone lui mettent l'expression sur les lèvres! « Entre l'espoir et le souci, la crainte et la colère, considère chacun de tes jours comme s'il était le dernier, l'heure qui viendra par surcroît, inespérée, sera la bienvenue. »

Grata superveniet quæ non sperabitur Hora.

Ainsi lu, relu, médité, commenté, appris par cœur, Horace est un maître sans égal, un poète que nous, barbares, nous comprenons comme le comprit, l'apprécia l'antiquité. Et cette admiration ne saurait périr tant que survivra en ce monde un groupe d'hommes intelligens et polis, de femmes cultivées, voulant jouir honnêtement de l'existence et, — loin de la politique et des questions irritantes du moment, — n'envisager les choses qu'au seul point de vue des lettres et de l'art.

HENRI BLAZE DE BURY.

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE.

I.

LES ANNÉES DE JEUNESSE.

Après un silence sympathique de quelques années, Sainte-Beuve semble à la veille d'entrer dans cette seconde et dangereuse période que j'appellerai la période des révélations. Ses amis auraient assurément mauvaise grâce à s'en plaindre pour lui; *patere legem quam ipse fecisti*. D'ailleurs ceux-là même qui lui tenaient de plus près ont les premiers rompu le silence et donné le signal. A la suite des petits livres publiés par ses deux derniers secrétaires, on a vu paraître *les jeunes Années de Sainte-Beuve* par M. François Morand, juge au tribunal civil de Boulogne-sur-Mer. Ce mince volume se compose d'une courte notice et d'un certain nombre de lettres de Sainte-Beuve, adressées les unes à un ami de collége, l'abbé Eustache Barbe, les autres à un compatriote qui paraît être, autant que la modestie de l'éditeur permet de le deviner, M. Morand lui-même. Le branle étant donné, les héritiers de la correspondance de Sainte-Beuve ont jugé que le moment était venu d'en livrer un avant-goût au public et de mettre en circulation quelques parcelles d'un trésor qu'ils dispensent avec mesure. Je crois qu'il ne faudrait pas se laisser aller à juger de cette correspondance par les *Lettres à la Princesse*, qui, à tout prendre, ont été une déception. Ce n'est pas en effet dans ses billets de grand homme, attentivement rédigés vers la fin de sa vie, qu'on trouvera le véritable Sainte-Beuve; c'est

dans les lettres prodiguées par sa jeunesse et son âge mûr, au hasard d'une existence agitée, et surtout dans son œuvre elle-même, si personnelle, si vivante, avec les variantes, les notes, les appendices, les commentaires, dont il l'a successivement enrichie. Ses ouvrages sont de véritables mémoires rédigés sans méthode, sans suite, parfois sous l'inspiration d'une contrariété littéraire ou d'une rancune politique, mais plus sincères peut-être dans leur désordre que s'il en avait conçu le plan à tête reposée. J'ai souvent entendu regretter que ce grand peintre de portraits n'ait pas rendu à la postérité le service de se peindre lui-même, et qu'il ne nous ait pas laissé le récit complet de sa vie. Un tel document serait assurément bien curieux; cependant on n'y trouverait peut-être pas le dernier mot sur Sainte-Beuve. Rien n'est parfois moins sincère que les confessions, les confidences, les mémoires et les souvenirs, les confessions surtout. Je doute toujours un peu de la parfaite franchise, en entendant les aveux des plus illustres pénitens, comme je doute de la parfaite ressemblance en contemplant cette exquise petite toile où le jeune Raphaël a peint lui-même sa mélancolique et souriante figure. Arrive-t-on d'ailleurs à bien connaître sa propre nature, et quelqu'un a-t-il jamais franchi ce premier degré de la sagesse? Il ne faut donc pas trop demander aux grands hommes de se raconter eux-mêmes. Il faut essayer de les surprendre dans leurs œuvres et dans les aveux irréfléchis qu'elles contiennent. Telle note ajoutée par Sainte-Beuve au bas d'un article publié depuis vingt ans nous en apprendra plus long sur l'histoire de son âme et de ses pensées qu'une page entière des *Confidences* n'en apprend sur l'âme de Lamartine. Les documens qu'on possède permettent d'entreprendre dès à présent la biographie morale et littéraire de l'illustre critique. Les grandes lignes de l'esquisse sont déjà en pleine lumière, et si plus tard il devient nécessaire d'appuyer sur quelques rides, il n'est pas à craindre que, parmi les nombreuses victimes de Sainte-Beuve, les ouvriers manquent à la tâche.

I.

Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit le 23 décembre 1804 à Boulogne-sur-Mer, petite ville assez pauvre en hommes célèbres (j'en demande pardon à M. Morand, auteur de savantes recherches sur l'histoire littéraire du Boulonnais), et qui n'avait à se vanter jusque-là que d'avoir donné naissance à Daunou. Son père est dénommé sur des actes d'état civil réguliers Charles-François *de* Sainte-Beuve; mais, sa mère ayant toujours été connue sous le nom de Mme Sainte-Beuve, il trouva plus simple et plus commode de faire

comme elle. Peut-être aussi avait-il souci d'éviter certaines plaisanteries auxquelles le chansonnier *de* Béranger n'avait pas échappé. « N'étant pas noble, a-t-il écrit, je n'ai pas voulu me donner l'air de l'être. » Des origines de sa famille, Sainte-Beuve savait peu de chose, sinon que son père était né à Moreuil en Picardie, et fils d'un contrôleur des actes. Jamais il ne put tirer au clair la question de sa parenté avec le docteur Jacques de Sainte-Beuve, dont il est souvent question dans l'*Histoire de Port-Royal*. Mme Sainte-Beuve s'appelait Augustine Coilliot; elle était Anglaise par sa mère, et, par son père, d'une bonne famille de Boulogne-sur-Mer. Son mariage ne fut pas conclu sans difficultés. L'existence de M. de Sainte-Beuve père paraît avoir été, sous le rapport des affections romanesques, singulièrement peu fortunée. Il fut d'abord tendrement épris de la fille d'une lingère de Paris. Des obstacles demeurés inconnus s'opposèrent à leur union; quelques années plus tard, quand il demanda la main de Mlle Coilliot, âgée de près de quarante ans, la famille de celle-ci objecta l'exiguïté de leur fortune à tous deux. Il fallut attendre plusieurs années que M. de Sainte-Beuve fût nommé contrôleur principal des droits réunis. Les vœux de sa tendresse étaient à peine accomplis depuis quelques mois, qu'il mourut subitement à l'âge de cinquante-deux ans, laissant sa femme enceinte.

L'attrait d'une curiosité invincible nous pousse toujours à chercher dans les mystères de la nature ou de l'éducation l'origine des dons de l'esprit. Sainte-Beuve n'ayant jamais connu son père, c'est avec sa mère qu'on s'attend à lui trouver quelque ressemblance. Que de fois d'ailleurs on a découvert, chez les hommes du plus grand esprit, la trace d'affinités morales avec leur mère ou leur sœur, comme si le génie, pour être complet, devait avoir quelque chose de féminin ! Mme Sainte-Beuve a tenu certainement une grande place dans la vie quotidienne de son fils. Elle est venue s'établir à Paris presqu'en même temps que lui; elle ne l'a guère quitté, et elle est morte dans sa maison de la rue Montparnasse à l'âge de quatre-vingt-six ans. Les personnes qui l'ont connue, et elles sont en grand nombre, affirment que c'était une femme d'esprit, de bon sens et de tact. Elle veillait sur son fils avec une sollicitude très attentive, mais que les soins matériels tenaient surtout en éveil. « Il n'a jamais de chaussettes, » disait-elle en gémissant à Mme Desbordes-Valmore. Le genre de vie qu'il menait ne laissait pas aussi que de l'inquiéter. La carrière des lettres lui paraissait peu lucrative et peu sûre. En réalité, elle n'eut l'esprit en repos sur l'avenir de Sainte-Beuve qu'à dater du jour où il fut reçu de l'Académie française.

Malgré cette affection craintive et touchante, je ne crois pas qu'une intimité très profonde ait jamais existé entre Sainte-Beuve et sa mère. Au dire de témoins oculaires, il la traitait assez rudement quand la pauvre femme s'avisait d'émettre une opinion sur quelque question littéraire qui n'était point de sa compétence. Ce qui me paraît trancher la question, c'est la place à peu près nulle qui lui est faite dans les poésies intimes et personnelles de son fils. C'était la mode, au début du siècle, de célébrer sa mère en vers et en prose; eh bien! on ne voit pas que, dans ses deux volumes de poésies, Sainte-Beuve ait consacré à sa mère d'autre souvenir que ces deux hémistiches :

. . . . . Et ma mère aussi m'aime,
Elle mourra pourtant. . . . .

On avouera que c'est plutôt sec. Je ne puis m'empêcher d'en conclure que, s'il n'a pas imité davantage Victor Hugo et Lamartine, c'est que l'inspiration lui faisait un peu défaut.

Ce serait donc chez M. de Sainte-Beuve père qu'il faudrait rechercher l'affinité, si l'on veut à toute force que Sainte-Beuve doive quelque chose à la race. Une première et bien étrange ressemblance existe, à ce qu'il paraît, entre eux : celle des écritures. M. Morand s'y est trompé en achetant chez un libraire de Boulogne un exemplaire de l'*Almanach des Muses* couvert de notes signées *Sainte-Beuve*, il fallut que le moderne Sainte-Beuve l'avertît de son erreur; mais des liens plus étroits semblent avoir rattaché l'un à l'autre ce père et ce fils qui ne se sont jamais connus. M. de Sainte-Beuve avait un goût très vif pour les lettres. A peine arrivé à Boulogne, et encore simple agréeur des eaux-de-vie de genièvre, nous le voyons occupé à fonder des sociétés littéraires. Il aimait les livres, en achetait beaucoup malgré la modicité de sa fortune, et en couvrait les marges de citations, entre autres de vers de Virgile ou d'Horace. On a même conservé de lui un exemplaire des *Mémoires* de Riouffe qu'il a enrichi de notes et de réflexions sur la terreur. Il y en a d'assez finement écrites, celle-ci entre autres, qui peut-être n'aurait pas été désavouée par son fils : « le repos et la tranquillité publique ne peuvent être l'état habituel des sociétés; la goutte de trop arrive toujours. » Enfin on croit avoir trouvé dans les papiers de Sainte-Beuve une satire en quinze pages et en vers, intitulée *la Conversion des Philosophes*, qui serait l'œuvre de son père, et dans laquelle celui-ci prendrait contre Mme de Genlis la défense des philosophes du XVIIIe siècle. En un mot, M. de Sainte-Beuve était un lettré, presque un érudit. Les occupations d'une vie modeste n'étaient point parvenues à le détacher du culte des lettres,

et, parmi les legs qu'il a faits à son fils, on peut compter, en plus de ce culte divin, ses habitudes de lecture et son goût d'annotations un peu minutieuses. Sainte-Beuve n'a point été un héritier ingrat. Tandis qu'à peine nous trouvons dans ses poésies le nom de sa mère, voici avec quel pieux souvenir il parle de son père :

> Mon père ainsi sentait. Si, né dans sa mort même,
> Ma mémoire n'eut pas son image suprême,
> Il m'a laissé du moins son âme et son esprit,
> Et son goût tout entier à chaque marge écrit.

Bien des années après, dans un moment d'humilité passagère, il écrivait ces quelques lignes retrouvées dans ses papiers : « Mon père eût été heureux des succès littéraires de son fils, lui qui aimait d'un goût passionné la littérature et la poésie. Que n'ai-je pu lui ressembler et être digne de lui par tous les autres côtés! Du moins sa pensée m'a toujours été chèrement présente. » Est-il téméraire de supposer que Sainte-Beuve, froissé parfois par les préoccupations un peu bourgeoises de sa mère, se rattachait volontiers à une origine intellectuelle plus raffinée? En tout cas, cette conformité de goûts, ce souvenir conservé avec orgueil, tout s'accorde à nous montrer que la filiation intellectuelle est là.

Pour en finir avec cette question des origines occultes de l'esprit de Sainte-Beuve, disons qu'il reconnaissait chez son compatriote Daunou l'existence de certaines qualités « sagaces, avisées, lucides, modérées, circonscrites à la fois, » qu'il rattachait au vieux fonds boulonnais; mais, comme en m'évertuant je n'ai jamais pu arriver à découvrir la moindre ressemblance entre Sainte-Beuve et Daunou, il faut bien en conclure, ou bien que ce vieux fonds boulonnais n'est pas très tenace et qu'il est assez aisé de s'en débarrasser, ou bien, ce qui est mon sentiment, que toutes ces questions de race et d'origine ne jouent dans le développement de la personnalité qu'un rôle très secondaire auprès de l'éducation et des premières habitudes de l'enfance.

Sainte-Beuve fut élevé en partie par sa mère, en partie par une vieille tante, sœur de son père, celle-là même dont il a raconté si étrangement la mort dans la célèbre pièce des *Rayons jaunes*. Son enfance fut studieuse et paisible. Un de ses plus anciens et de ses plus vifs souvenirs était d'avoir assisté, à l'âge de sept ans, à une grande revue que l'empereur Napoléon vint passer à Boulogne. Pour la circonstance, on l'avait habillé en petit hussard, et il put contempler de près le grand homme. On ne voit point, malgré ce début assez propre à frapper l'imagination d'un enfant, que le désir de porter plus tard et pour de bon l'uniforme l'ait jamais tourmenté.

Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les sentimens qu'il prête à Joseph Delorme, c'est-à-dire à lui-même, dans la préface de ses *Poésies*. « Élevé au bruit des miracles de l'empire, amoureux de la splendeur militaire, combien de longues heures ne passait-il pas loin des jeux de son âge le long d'un petit sentier dans des monologues imaginaires, se créant à plaisir mille aventures périlleuses, séditions, batailles et siéges, dont il était le héros! » C'était la mode sous la restauration (et l'esprit de parti y entrait bien pour quelque chose) de se représenter, si tranquille et débonnaire qu'on fût, comme dévoré du tourment de la gloire et de la soif des combats. Dans quelques pages brûlantes de la *Confession d'un enfant du siècle*, Alfred de Musset a peint avec éloquence ce mal des adolescens « qui avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides, et qui, regardant le ciel, la terre, les rues et les chemins, trouvaient que tout cela était vide. » Il n'est pas probable toutefois que ce mal ait jamais travaillé bien vivement l'âme de Sainte-Beuve : rien de moins belliqueux au fond que son tempérament. « Il était né timide, dit M. Morand; dans son enfance, il avait peur de tout; cela m'a été affirmé par un témoin qui se trouva en position de le bien observer avec affection et indulgence. » Notons en passant ce témoignage, qui, dans la vie de Sainte-Beuve, servira à comprendre bien des choses, et qui explique pourquoi le petit hussard ne fut jamais qu'un écolier laborieux. Très jeune, sa mère le plaça dans la pension de M. Blériot, où il noua une vive et durable amitié avec M. Eustache Barbe, devenu depuis l'abbé Barbe. Le peu de temps que les deux amis ne consacraient point au travail, ils le dépensaient en longues promenades au pied des remparts ombragés qui entourent la ville, au bord du Denacre, au petit village de Rubenpert, mais plus souvent et de préférence le long des grèves sablonneuses baignées par la mer, dont l'horizon, souvent morne et brumeux, répondait à la disposition mélancolique de leur esprit. — De graves questions s'agitaient déjà dans les entretiens de ces deux jeunes êtres, dont l'un devait bientôt consacrer sa vie au service de Dieu, dont l'autre a pénétré si avant au fond de toutes les faiblesses humaines, entretiens que Sainte-Beuve a pu, bien des années après, comparer à ceux de saint Augustin sur la plage d'Ostie. Qui de nous n'a conservé, comme lui, le souvenir de ces premières inquiétudes qui sont venues marquer la fin de notre enfance rêveuse, de ces angoisses d'un esprit que les réponses banales ont cessé de satisfaire, de ces troubles d'un cœur que les passions commencent à émouvoir? Mais nous n'avons pas alors tous rencontré ce que Sainte-Beuve trouvait dans Eustache Barbe : un ami croyant et pieux pour nous raffermir et nous encourager. Les deux

adolescens recevaient à cette date dans leur famille une éducation non-seulement chrétienne, mais catholique d'enseignement et de pratique. Déjà cependant commençaient à s'accuser entre eux les différences qui devaient les séparer si profondément un jour, l'un,

> Déjà choisissant dans tout ce qu'il faut croire,

l'autre,

> Plus ferme à Saint-Pierre, y fondant son repos.

La foi n'en restait pas moins très vive et très entière chez Sainte-Beuve; ses premières lettres à l'abbé Barbe en témoignent. Leur séparation eut lieu d'assez bonne heure. A quatorze ans, Sainte-Beuve avait terminé sa philosophie à l'institution Blériot. Il supplia sa mère de l'envoyer à Paris compléter ses études, et, bien que ce fût pour les faibles ressources de la pauvre veuve une charge assez lourde, elle y consentit. La première visite de Sainte-Beuve à Paris fut pour un frère de son père, marchand de vin place Dauphine. Le brave homme s'efforça de déterminer Mme Sainte-Beuve à confier son fils à un prêtre marié, ancien conventionnel qui donnait à Paris des leçons de grec et de latin. Il la conduisit même chez ce singulier professeur; mais la manière dont celui-ci exhibait son propre fils, debout sur une table, comme un spécimen des résultats obtenus par sa méthode pédagogique, déplut à Mme Sainte-Beuve, qui préféra placer notre écolier à l'institution Landry, dont les élèves suivaient les cours du lycée Charlemagne. C'est à dater de son entrée dans la pension Landry que Sainte-Beuve noua avec l'abbé Barbe une correspondance qu'il n'a jamais laissée tomber entièrement jusqu'à la fin de sa vie. J'en extrais les lignes suivantes, que Sainte-Beuve écrivait à son ancien camarade au début de sa quinzième année : « La religion est aussi ce qui contribue beaucoup à me consoler. A la maison, quand j'avais quelques petits chagrins, je les déposais dans le sein de mes bons parens. Aujourd'hui au contraire je n'ai personne à qui je puisse les confier; alors je prie intérieurement le bon Dieu, et par là je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine. » Et l'année suivante il lui écrivait encore : « Je suis toujours tel que tu m'as connu. Je me suis trop bien trouvé des principes que j'ai suivis jusqu'à ce jour pour m'en écarter jamais, et, si cette idée funeste venait à se présenter à moi, ton exemple seul et les bons conseils que tu m'as donnés suffiraient pour me ramener dans le droit chemin. »

Lorsque les vacances ramenaient Sainte-Beuve à Boulogne, il se montrait bien tel en effet que ses camarades de la pension Blériot l'avaient connu. On n'a pas oublié l'église où il venait régulièrement le dimanche à la messe avec sa mère, et des témoins oculaires se

rappellent d'y avoir vu « sa grosse tête rousse. » M. Morand, qui paraît minutieusement renseigné, affirme même qu'à l'âge de seize ans il se confessa une fois à un religieux, l'abbé Dufour. Quoi qu'il en soit de ce dernier détail, il est impossible de méconnaître que le point de départ philosophique et religieux de Sainte-Beuve n'est point ce qu'on avait assez naturellement supposé. On comprend mieux qu'à une certaine époque de sa vie Sainte-Beuve ait paru se tourner vers les croyances religieuses dans un élan sincère. Lorsque l'âme docile et malléable d'un enfant a été façonnée de bonne heure à ces croyances sublimes où tant de grands esprits ont trouvé le repos, l'empreinte est longue à s'effacer, et il faut bien des couches successives pour en faire disparaître complétement la trace.

Vers quelle époque les pieuses convictions de Sainte-Beuve ont-elles ressenti leur premier ébranlement? A consulter son propre témoignage, ce fut pendant la dernière année de ses études classiques, alors qu'il suivait au lycée Charlemagne le cours de philosophie de M. Damiron. « J'étais déjà émancipé; en faisant ma philosophie sous M. Damiron, je n'y croyais guère... J'allais tous les soirs à l'Athénée suivre les cours de physiologie, de chimie et d'histoire naturelle de MM. Magendie, Robiquet, de Blainville. J'y fus présenté à M. de Tracy. » L'influence intellectuelle de M. de Tracy, dont on a dit qu'il rougissait de croire et qu'il voulait savoir, paraît avoir été un instant assez prédominante sur l'esprit de Sainte-Beuve. Il a marqué plusieurs fois cette influence, entre autres dans une petite note ajoutée à la fin du troisième volume des *Portraits littéraires*, note qu'il faudra souvent citer, car Sainte-Beuve y a condensé bien des renseignemens sur les évolutions de son esprit. « Je suis l'esprit le plus rompu et le plus brisé aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck, et la physiologie; c'est là mon fonds véritable. »

C'était, ses lettres à l'abbé Barbe le démontrent, vanité d'incrédule de prétendre qu'il avait commencé crûment par le XVIIIe siècle. La vérité est au contraire que le combat fut long. Durant cette même année de philosophie, il écrivait encore à l'abbé Barbe : « Tu me dis que le gouvernement est un pouvoir servi par ses ministres, ce qui est très juste, et tu ajoutes : Pouvoir émané de Dieu seul. Sans doute ce pouvoir vient de Dieu en ce sens que tout en vient et qu'il est la source de tout, mais je crois... » Et il continuait en discutant avec son ami la théorie du droit divin. La conviction première était donc lente à disparaître. En revanche, il était plus sincère quand il ajoutait : « C'est là mon fonds véritable. » Il est incontestable en effet que le fonds, le tréfonds de la nature chez Sainte-Beuve était matérialiste. Jamais, à aucune époque de sa vie,

il n'a considéré le corps comme une guenille. La philosophie du bonhomme Chrysale était sur ce point la sienne, mais relevée et comme ennoblie par la finesse de l'esprit, qui lui faisait considérer « la bonne chère, le goût et le choix qu'on y porte, comme un signe de la délicatesse au moral. » Cet instinct si prononcé dut être singulièrement fortifié par les travaux physiologiques auxquels il se livra durant quelques années au sortir du collége. Ses études littéraires avaient été très brillantes, il avait remporté au grand concours un prix d'histoire et un prix de vers latins. Cependant il se croyait, à tort ou à raison, une aptitude particulière pour les sciences positives, et il s'adonna au sortir du collége à la médecine. Pendant trois ans, de 1824 à 1827, il suivit les cours de l'école; il fit même une année d'externat à l'hôpital Saint-Louis. Sainte-Beuve revenait souvent avec complaisance sur ces souvenirs, et il tirait vanité d'avoir ceint le tablier d'un interne pour accompagner Dupuytren dans une visite à travers les salles. Ces études de physiologie pratique durent frapper vivement un esprit disposé comme l'était celui de Sainte-Beuve. Nul doute que dès cette époque, penché sur la table de dissection, il n'ait cherché à surprendre dans leurs secrets les relations de l'âme avec le corps, et que sa pensée aventureuse n'ait erré sur les limites indécises qui séparent le monde visible du monde invisible.

Ce n'est pas seulement l'éveil de la réflexion philosophique qu'il est intéressant de saisir chez Sainte-Beuve durant cette période d'études médicales, c'est peut-être aussi le germe et la conception première de la méthode qu'il a inaugurée dans la critique littéraire. Personne, dans ses jugemens, n'a étudié avec une sagacité plus attentive l'influence mystérieuse des phénomènes matériels sur les phénomènes intérieurs. Personne ne s'est attaché avec autant de soin à faire ressortir l'action du tempérament sur l'esprit, de la nature physique sur la nature morale. Et d'ailleurs la critique, telle qu'à la fin de sa vie il l'avait comprise et développée, n'a-t-elle pas été définie par lui « un véritable cours de physiologie morale? » N'a-t-il pas disséqué les morts et même les vivans? Sans doute, à cette date, les procédés de sa méthode future germaient confusément dans son esprit, que la curiosité littéraire avait envahi déjà. Souvent ainsi le génie furtif grandit en se fortifiant à l'insu de celui qu'il habite, et l'homme fait s'étonne un jour de moissonner les fruits qu'a semés pour lui sa jeunesse inconsciente.

II.

Bien que M[me] Sainte-Beuve fût venue s'établir auprès de son fils pour partager avec lui ses faibles ressources, ces premières années

de la vie, les plus belles, dit-on souvent, furent un temps difficile à franchir pour Sainte-Beuve. Il a un peu exagéré les embarras de sa situation lorsque, dans la préface de *Joseph Delorme*, il s'est représenté lui-même atteint d'une infirmité mortelle, dans un galetas, au cinquième, éprouvé par le froid et la faim. Sainte-Beuve n'a jamais souffert de la faim ni du froid, et il avait une santé aussi robuste que la mode du jour le permettait à un jeune homme de son âge; mais ses ressources étaient minimes, et il était obligé de veiller de près à ses moindres dépenses. Quelques années plus tard, alors que ses premiers livres avaient déjà vu le jour, il écrivait encore à un ami de collége : « J'irai te voir un dimanche, en mars, quand j'aurai reçu le billet qui échoit à cette époque, et que vingt-quatre francs de plus ou de moins ne seront rien dans mon gousset. » Cette pauvreté, gaîment et dignement supportée, se prolongea longtemps dans la vie de Sainte-Beuve. C'est son côté le plus honorable, et il est juste de le faire ressortir au début. S'il avait suivi les conseils de sa mère et persévéré jusqu'au bout dans la carrière médicale, je doute que ses émolumens eussent suffi à le tirer d'embarras. Fort heureusement pour lui, des amis éclairés qui avaient deviné sa vocation mieux que lui-même lui tendirent la main et l'aidèrent à sortir de l'impasse où il s'était engagé.

Sainte-Beuve avait eu pour professeur de rhétorique M. Dubois. Destitué par l'ombrageuse susceptibilité du ministère de l'instruction publique, M. Dubois fonda *le Globe* en 1824 et appela immédiatement Sainte-Beuve à faire partie de la rédaction. Durant trois années, de 1824 à 1827, il n'y écrivit que de courts articles signés S. B. qu'on vient tout récemment de réunir en volume. Suivant ses propres expressions, « il n'est pas encore officier supérieur, il apprend son métier. » Assurément l'école était bonne, et les maîtres étaient dignes d'un tel écolier. Ce fut là que Sainte-Beuve apprit à connaître et aimer M. Jouffroy, vis-à-vis duquel il ne s'est jamais départi de la bienveillance équitable que les autres philosophes spiritualistes n'ont pas toujours rencontrée chez lui. Ce fut là qu'il entra en relations avec M. de Rémusat, M. Vitet, M. Duvergier de Hauranne, M. Duchâtel, M. Ampère, M. Mérimée, pour ne citer que les plus éminens parmi les rédacteurs ordinaires du *Globe*, et en laissant de côté ce que Sainte-Beuve appelait le trio glorieux de la Sorbonne, MM. Guizot, Cousin et Villemain, qui honoraient cependant *le Globe* de leur patronage intellectuel, et parfois, bien qu'à de rares intervalles, de leur collaboration. On imagine aisément ce qui se dépensait chaque jour d'esprit dans les étroits bureaux du journal de la rue Saint-Benoît. On peut encore aujourd'hui constater, en feuilletant un recueil du *Globe*, ce que quatre petites pages, publiées trois fois par semaine, mettaient d'idées nouvelles en cir-

culation. Je ne connais rien qui fasse revivre le passé, avec ses illusions, ses excès, ses grandeurs et ses petitesses, comme la lecture d'un vieux journal, rien non plus qui dispose à une certaine philosophie mélancolique comme de comparer l'ardeur des anciennes disputes avec la futilité de l'objet; mais il est surtout difficile de parcourir aujourd'hui sans quelque tristesse la série des numéros du *Globe*. Je défie qu'on poursuive jusqu'au bout cette lecture sans constater la décadence et surtout la fatigue intellectuelle de l'époque où nous vivons. Quelle ardeur chez ces écrivains, chez ces orateurs, qui ont grandi avec le siècle et dont nous avons vu s'éteindre la magnifique vieillesse! quelle assurance dans la vérité! quelle confiance dans la puissance des idées! Avec quelle sincérité on gémissait sous la tyrannie de M. de Villèle! avec quelle sécurité de conscience on se portait ensuite à l'attaque de M. de Martignac! Quelle foi on nourrissait dans les principes de 89 et dans leur triomphe définitif! A travers les naufrages successifs que notre société politique a éprouvés, quelle part chacun de nous a-t-il sauvée de ces croyances? On n'oserait le dire, ni s'interroger soi-même trop à fond de peur d'être amené bientôt à constater ce qu'un écrivain hardi a appelé ici même « la banqueroute de la révolution française! »

Ces trois années de collaboration au *Globe* initièrent Sainte-Beuve à tous les raffinemens de la doctrine en matière de politique et de littérature. Il s'est plu cependant à contester plus tard la part prépondérante que les doctrinaires avaient prise à la fondation et à la rédaction du *Globe*, ainsi que leur influence sur le développement de son esprit. Trois années s'étaient écoulées depuis la révolution de 1830; déjà Sainte-Beuve était en susceptibilité et presque en querelle ouverte avec les doctrinaires, auxquels il reprochait peut-être en secret de ne l'avoir point associé à leur triomphe politique. « Il semble aujourd'hui, écrit-il à cette date, à ouïr certaines gens, que *le Globe* n'eût pour but que de faire arriver plus commodément au pouvoir MM. les doctrinaires, grands et petits, après avoir passé six longues années à s'encenser les uns les autres. Peu de mots remettront à leur place ces ignorances et ces injures. » Et il continue en s'efforçant de rabaisser le rôle des doctrinaires au *Globe*. « La bourse de M. Lachevardière (l'imprimeur), l'idée de M. Pierre Leroux, l'impulsion de M. Dubois, voilà les données primitives; la génération des salons, qui s'y joignit ensuite, n'étouffa jamais l'autre. » En revanche, il s'est montré plus sincère dans la note du troisième volume des *Portraits littéraires*, que j'ai déjà citée. « De là, dit-il (c'est-à-dire de l'école sensualiste), je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves

et sans y adhérer. » Petite contradiction, dira-t-on. Sans doute, mais il ne fallait pas trop tarder à constater que la mauvaise humeur et la rancune inspirent parfois Sainte-Beuve aux dépens de la stricte vérité.

Sainte-Beuve fut donc à son heure et malgré ses désaveux bien près de devenir un doctrinaire. C'est au reste pendant la première moitié de sa vie le trait marquant de son esprit et de sa nature morale, que la flexibilité avec laquelle il se plie à l'influence des hommes et des idées. Le moment venu, il a tiré vanité de toutes ces transformations, et il a érigé la versatilité à la hauteur d'une méthode expérimentale d'observation. A l'en croire, il n'aurait obéi qu'à l'amour de la vérité, au désir de pousser aussi loin que possible ses expériences. Il ne faut point accepter pour entière et suffisante cette explication. Sans doute, dans ses conversions si enthousiastes et de si courte durée, il y a du procédé littéraire : curieux et observateur avant tout, il se persuade que le point de vue sera meilleur au dedans de l'édifice qu'au dehors, et si, pour franchir l'enceinte consacrée, on lui demande de revêtir la robe du néophyte, il l'endosse sans hésiter. Le plan des lieux une fois dressé, il laisse insensiblement glisser la robe qu'il a toujours eu soin de ne pas attacher trop solidement, et il ne la reprendra plus. Toutefois le littérateur n'est pas ici seul en cause, et la nature de l'homme est bien pour quelque chose dans cette docilité. Il faut se souvenir ici de cette timidité morale et physique qu'un observateur de son enfance dénotait en lui. Jamais Sainte-Beuve, dans la première moitié de sa vie, ne s'est trouvé en face d'une figure éclatante, jamais il n'a senti la pression d'une main vigoureuse sans aussitôt baisser les yeux et ployer les reins. Il est ébloui, transporté, il s'aligne dans le cortége, et entonne sa partie dans le chœur des catéchumènes. Ce qui distingue en effet les premiers articles critiques de Sainte-Beuve, c'est l'enthousiasme et l'humilité. L'accent du dithyrambe y domine presque toujours. Chateaubriand est « homérique et sophocléen; Béranger est le « chantre prédestiné; » écrit-il à Victor Hugo, c'est pour lui dire : « Vous êtes fort, et je suis faible; vous êtes familiarisé avec l'infini. » Devant M. de Vigny, il s'incline jusqu'à terre. J'achèverai d'exprimer ma pensée par une comparaison que j'emprunterai à Sainte-Beuve lui-même. Parlant un jour d'un des esprits les plus impétueux de notre temps qu'il accusait cependant de suivre toujours l'impulsion de quelqu'un, il a dit assez irrévérencieusement : « Phanor est né disciple. » Eh bien! il y a dans sa jeunesse beaucoup de Phanor chez Sainte-Beuve. Il s'attache volontiers aux pas de celui qu'il aperçoit marchant d'une allure décidée devant lui; il caresse et aime à être caressé; il pé-

nètre dans la maison, prend sa place au coin du feu, et sa part à la table. Puis, au bout de quelque temps, s'il s'aperçoit qu'on le néglige, surtout si par mégarde on l'a rudoyé, il abandonne table et foyer; il oublie le chemin de la maison, et, si d'aventure il rencontre celui qu'il caressait autrefois, il lui montre les dents.

Les évolutions de Sainte-Beuve étaient si promptes à s'opérer qu'on a peine dès cette époque à les suivre dans leur rapidité. Trois ans s'étaient à peine écoulés depuis son entrée au *Globe*, et déjà il n'appartenait plus aux doctrinaires qu'à demi. Un événement presque insignifiant l'avait jeté dans un nouveau courant. Sainte-Beuve avait publié dans les numéros du *Globe* des 2 et 9 janvier 1827 deux articles sur les *Odes et ballades* de Victor Hugo. Ces articles étaient tout à fait favorables au jeune poète, que Sainte-Beuve ne connaissait pas encore. Victor Hugo, ayant demandé à M. Dubois le nom et l'adresse de son critique bienveillant, fit une démarche infructueuse pour le voir sans le trouver chez lui. Dès le lendemain, Sainte-Beuve s'empressa de lui rendre sa visite (1). On l'introduisit pendant le déjeuner. La conversation s'engagea en présence de Mme Victor Hugo sur les procédés de l'art poétique, sur les vers de Victor Hugo, sur les articles de Sainte-Beuve. Une seconde visite acheva d'opérer la conversion. « Dès ce jour, dit Sainte-Beuve, j'étais conquis à la branche romantique, dont Victor Hugo était le chef. Quelques mois après, nous allions, lui et moi, habiter rue Notre-Dame-des-Champs, où, par un nouvel et heureux hasard, je me trouvai encore son proche voisin. Une vive amitié s'ensuivit... Je n'ai jamais, dit-il ailleurs, aliéné ma volonté et mon jugement, hormis un instant dans le monde de Hugo, et par l'effet d'un charme. »

De cette année 1827 date en effet pour Sainte-Beuve le commencement d'une période d'exaltation et d'agitations morales dont certaines poésies de Joseph Delorme et surtout le volume des *Consolations* sont l'expression première, dont le roman de *Volupté* marque la crise et l'âge aigu. A cette période d'exaltation se rattachent, suivant ses propres expressions, « les souvenirs les plus émouvans et les plus poignans de sa vie. » Il n'en fait pas même mystère à l'abbé Barbe. « J'ai eu, lui écrit-il, bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne

(1) Cette première entrevue est rapportée d'une façon un peu différente dans l'ouvrage intitulé *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. D'après le témoin, Sainte-Beuve serait venu offrir à Victor Hugo de faire dans *le Globe* des articles sur *Cromwell*, qui n'était pas encore paru. Au point de vue de la dignité du critique, il y a là une petite nuance que Sainte-Beuve a tenu à marquer dans ses *Portraits contemporains*; on croirait plutôt à l'exactitude des souvenirs de Sainte-Beuve.

heure. La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie : elle dure, elle est fixée, et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de douceurs et un devoir de sacrifice qui aura son bon côté, mais qui coûte bien à notre nature. »

Restons toutefois dans la mesure et dans la vérité. Ce serait trop idéaliser Sainte-Beuve que de le croire dominé par un sentiment profond, par une de ces nobles passions de poète telles que Béatrix, Laure et, si l'on veut se prêter un peu à l'illusion, Elvire, en ont inspiré. Sainte-Beuve a fait dans sa vie une très large place aux femmes et à tous les sentimens qu'elles inspirent; mais il a ouvert le sanctuaire de son cœur à plus d'une divinité, et les moins pures ne sont point celles qui en ont trouvé l'accès le plus difficile. Sur ce point délicat, j'aime mieux laisser la parole à un homme d'esprit, mort aujourd'hui, qui a bien voulu s'entretenir souvent avec moi de Sainte-Beuve. Voici à peu près comme il s'exprimait : « Sainte-Beuve était de complexion amoureuse, mais pour son malheur il était laid, et d'une laideur que les femmes ne pardonnent pas. Aussi n'a-t-il jamais ou presque jamais réussi dans ses prétentions. « Les femmes, disait-il avec amertume, m'offrent toujours leur amitié. » De là une rancune secrète contre les hommes dont les entreprises romanesques ont été plus heureuses que les siennes, rancune qui s'est trahie plus tard par ses jugemens sévères sur les grands hommes à bonne fortune de notre temps, sur Chateaubriand entre autres. En un mot, il y avait lutte et contradiction chez Sainte-Beuve entre l'esprit et le tempérament. L'esprit était raffiné, subtil, enclin aux choses élevées; le tempérament était grossier et parlait haut. Jusque vers un certain âge, il tente une conciliation et dans sa vie et dans ses œuvres. De là ses nobles passions, de là aussi ses poésies et ses romans, où la sensualité se mêle au mysticisme. Plus tard, il reconnaît que la conciliation est impossible, et le divorce s'opère. L'esprit se raffine de plus en plus, et les œuvres s'épurent; mais le corps ne perd rien de ses exigences et de ses droits. »

Revenons à cette période de vive intimité morale et littéraire à laquelle Sainte-Beuve a lui-même assigné dans cette vivacité première une durée de trois ans. Cette intimité eut pour résultat de rendre moins étroites les relations de Sainte-Beuve avec ceux qu'il se plaisait auparavant à appeler ses maîtres du *Globe*, « vraiment maîtres, disait-il plus tard malicieusement, en fait d'histoire ou de philosophie, mais point du tout en matière d'élégie. » Meilleures et plus pénétrantes étaient en effet les leçons qu'il pouvait recevoir auprès de Victor Hugo, dans la familiarité duquel il s'insinua peu à peu, au point de venir chez lui tous les jours. Il fut admis aux réu-

nions presque quotidiennes de cette petite société qu'on appelait *le Cénacle*, où se dépensait moins d'esprit peut-être, mais à coup sûr beaucoup plus de poésie que dans les bureaux du *Globe*. Là, il se rencontrait chaque jour avec des poètes, des peintres, des sculpteurs, d'un mérite inégal, mais tous pleins d'une égale confiance dans leur vocation et dans leur génie : les deux Deschamps, Antony et Émile, celui-ci pourtant un peu railleur, qui disait d'un de leurs camarades habituels : « Ce poète-là a une étoile? Dites plutôt une bougie, » David d'Angers le sculpteur, Louis Boulanger le peintre, Alfred de Vigny, qui adressait à Sainte-Beuve des lettres pleines d'effusion, et avec lequel Sainte-Beuve ne demeurait pas en reste. Alfred de Musset y venait aussi parfois; mais il était considéré comme un poète léger qui aurait peine à s'élever au-dessus de la *Ballade à la Lune*, ou tout au plus de la chanson : *Connaissez-vous dans Barcelone...* Sainte-Beuve, qui a signalé cependant avec éloge les premiers débuts d'Alfred de Musset, ne s'est jamais départi tout à fait au fond de cette impression première. Peut-être aussi a-t-il éprouvé quelque peine à lui pardonner les vers des *Stances à Charles Nodier*, où son attitude langoureuse dans le cénacle est dépeinte d'une façon assez plaisante :

> Sainte-Beuve faisait dans l'ombre
> Douce et sombre,
> Pour un œil noir, un blanc bonnet,
> Un sonnet.

Cette pièce, à la fois railleuse et attendrie, représente assez fidèlement ce qu'était alors le cénacle, et le mélange singulier de préoccupations romanesques et littéraires qui s'agitaient dans son sein. Chacun avait dans l'âme un chef-d'œuvre, et, comme Victor Hugo à Notre-Dame,

> Commençait à s'occuper
> D'y grimper.

On faisait fréquemment des lectures publiques de ces chefs-d'œuvre, qui tous étaient salués avec enthousiasme. On s'admirait en effet beaucoup et très sincèrement dans ce petit monde. On s'aimait également, du moins jusqu'à nouvel ordre. En tout cas, on s'appelait par ses prénoms, Victor, Alfred, Augustin, Antony, et il fallut une défense formelle de Victor Hugo pour empêcher qu'on n'appelât Mme Victor Hugo : Adèle. On menait du reste assez joyeuse vie, et, dans l'intervalle des leçons d'élégie, on allait volontiers dîner à la Butte au Moulin et chez la mère Saguet, ou bien en hiver la soirée s'écoulait dans la maison de Victor Hugo, située rue Notre-Dame-des-Champs, dans un jardin dont les faux ébéniers touchaient aux

fenêtres de son appartement. Là on discutait sur la rime, ou bien on écoutait la lecture de *Marion Delorme*. Parfois Sainte-Beuve était appelé à payer son écot. « Contraint de s'exécuter, mais confus d'occuper de lui, raconte le témoin de la vie de Victor Hugo, il recommandait à la petite Léopoldine ou au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait; mais ils se gardaient bien d'obéir, et on entendait les beaux vers de *Joseph Delorme* et des *Consolations*. »

Ces inspirations poétiques, auxquelles je reviendrai tout à l'heure, ne furent pas le seul résultat littéraire de cette amitié si tendre. Toutes les fois que Sainte-Beuve a passé par l'influence d'un milieu nouveau, le critique perpétuellement éveillé en lui a recueilli des aperçus dont il a fait son profit. Ce fut en cette même année 1827 qu'il commença résolûment au *Globe* ce qu'il a appelé sa « campagne romantique. » Il y avait eu partage jusque-là, parmi les rédacteurs du *Globe*, sur la grande querelle littéraire du jour. Sainte-Beuve, dès le début, avait penché du côté des novateurs; mais c'est à partir de 1827 qu'il se met décidément de leur bord, et qu'il devient leur critique en titre. Pendant plusieurs années, il se prête à eux, pour employer ses propres expressions; il est auprès du public l'introducteur de leurs ouvrages; il fait à côté d'eux la critique de leur méthode; il est l'exécuteur docile de leurs commandemens ou de leurs rancunes, qu'il s'agisse de déprécier Jean-Baptiste Rousseau, ou d'exalter Lebrun-Pindare. Il entreprend surtout une tâche plus difficile, celle de découvrir dans notre littérature ancienne les aïeux des romantiques, de dresser leur arbre généalogique et d'établir qu'ils avaient retrouvé la véritable tradition de notre poésie, dont les classiques se seraient écartés les premiers. C'est le but qu'il se proposa en publiant le *Tableau de la Poésie française au seizième siècle*, qui est son premier travail de longue haleine.

Cet ouvrage, qui fit du bruit autrefois, a aujourd'hui un peu vieilli dans quelques-unes de ses parties. Un certain effort d'imagination est en effet nécessaire pour bien comprendre tout ce que la tentative de réhabiliter Ronsard et son école avait, en 1828, de hardi et presque d'agressif. Aucune époque n'a offert le spectacle d'une liberté, pour ne pas dire d'une anarchie comparable à celle qui règne aujourd'hui dans la république des lettres. Toute la génération dont l'esprit est ouvert depuis quinze ou vingt ans aux impressions littéraires demeure profondément indifférente à toutes les questions de genre et d'école; ce qu'elle demande, ce sont des sensations, et pourvu qu'elle les éprouve, peu lui importe par quels procédés ces sensations lui arrivent. Jamais le pédantisme n'a exercé moins d'empire, jamais les auteurs n'ont eu le droit d'en prendre plus à leur

aise avec la tradition et la règle; mais au commencement du siècle le succès ne s'obtenait point à si bon compte. Pour éveiller l'attention du public et pour mériter le pardon d'une critique jalouse, il fallait absolument que l'on fût le disciple de quelqu'un. Le service que Sainte-Beuve s'efforça de rendre aux romantiques, ce fut de les représenter comme les disciples de Ronsard. Plus d'un lien apparent rattachait en effet l'auteur de *la Franciade* aux poètes de l'école moderne; il avait attiré les foudres de Boileau, l'ennemi personnel des romantiques. Il avait été un novateur et un révolutionnaire en poésie. Il avait rompu des lances avec les classiques de son temps en levant l'étendard de l'insurrection contre les préceptes de l'art poétique de Thomas Sebilet : enfin la pléiade d'auteurs qu'il avait réunis autour de lui ne créait-elle pas un précédent au cénacle? Que de ressemblances avec celui que dans sa petite cour poétique on appelait « notre grand Victor! » Si c'était ici le lieu d'aller jusqu'au fond des choses, je crois qu'il serait facile de montrer que ces ressemblances étaient plus apparentes que réelles. L'imitation voulue des formes anciennes, que ne lui inspirait pas, comme à André Chénier, un amour sincère de l'antiquité, la pompe affectée du langage, la solennité de l'allure poétique, feraient bien plutôt de Ronsard le précurseur de notre vieille école classique; ce qu'elle a eu d'artificiel et d'exagéré pourrait à bon droit lui être imputé. Les procédés de versification qu'il a inventés ont exercé moins d'influence sur les esprits de son temps que le succès de *la Franciade*, et il est bien véritablement le père de tous ces poèmes en douze chants qui, depuis *la Pucelle* de Chapelain et *la Pharsale* de Brébeuf jusqu'au *Philippe-Auguste* de Parseval Grand-Maison et à *la Navigation* d'Esménard, ont été la plaie de notre littérature. Ces réserves ont été marquées au reste dès le début par M. de Rémusat, dans deux articles du *Globe*, avec la finesse d'un esprit supérieur que l'admiration n'aveugle point jusqu'à l'engouement. L'expérience a montré combien il avait raison de vouloir soustraire la mémoire de Ronsard à ces querelles d'école. Pour nous en effet, ce qui nous plaît aujourd'hui à connaître du vieux poète, ce ne sont pas ses coupes, ses césures, ses emjambemens, que Sainte-Beuve étudiait avec tant de soin pour tirer de cette étude la justification des licences romantiques; mais nous aimons à noter chez lui dans quelques pièces éparses les premiers soupirs de cette inspiration intime et personnelle qui s'est traduite de nos jours en tant de plaintes harmonieuses gravées dans nos mémoires. Nous aimons à comparer :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!

avec :

Le temps s'en va, le temps s'en va, madame,

et à nous convaincre une fois de plus que toute poésie vraie découle de la même source : l'homme, ses passions et ses souffrances. Oui, tant qu'au début de la vie l'amour fera battre notre cœur, tant que la nature étalera devant nos yeux la mélancolie de sa splendeur, tant que la mort sera le terme obscur de notre destinée, aucun de ceux qui voudront remonter jusqu'à cette source immortelle et féconde n'en reviendra les lèvres desséchées. Sainte-Beuve nous a montré que ces poètes oubliés du XVI[e] siècle avaient su y puiser autrefois, et par là il leur a rendu un beaucoup plus grand service que celui qu'il a cru rendre aux poètes romantiques en les rattachant à l'école de Ronsard.

En même temps qu'il remplissait cet office généalogique, Sainte-Beuve continuait à rompre des lances dans la presse périodique pour le compte de ses amis littéraires. Pour envisager la question sous toutes ses faces, il commençait sur nos anciens poètes classiques une série d'études qu'il insérait dans la *Revue de Paris*, et qui forment aujourd'hui une partie du tome I[er] des *Portraits littéraires*. Sainte-Beuve s'est tellement surpassé lui-même dans ce genre, qu'à les lire aujourd'hui, ces essais paraissent un peu pâles, mais cette pâleur même en faisait alors l'originalité par le contraste avec les injurieux dédains qu'on prodiguait aux classiques. Ce qui, au milieu des polémiques littéraires d'alors, marque en effet le ton de Sainte-Beuve lorsqu'il parle des anciens poètes, c'est sa parfaite modération. Il est déjà trop avisé pour se brouiller avec d'aussi grands personnages que Corneille, Racine et même Boileau. Il répéterait volontiers avec Voltaire : « Ne disons pas de mal de Nicolas, cela porte malheur. » L'article qu'il publia dans la *Revue de Paris* sur Boileau avec le titre de *Littérature ancienne* fit cependant scandale. Les classiques avaient l'humeur susceptible, et il n'en fallut pas davantage pour qu'ils vissent dans cette dénomination un outrage prémédité à l'adresse de Boileau. Ce qui aurait dû cependant les rendre plus indulgens pour Sainte-Beuve, c'est la réserve soigneusement gardée par lui sur la révolution que les romantiques avaient entreprise à la scène. Tandis qu'il n'hésita jamais à se compromettre avec eux vis-à-vis du public en annonçant avec enthousiasme l'apparition de leurs œuvres lyriques, il se garda de toute solidarité dans leurs aventures théâtrales. Les brutalités qui signalaient les premières représentations d'*Hernani* devaient singulièrement lui répugner. D'ailleurs il n'était pas homme à se laisser induire en erreur par des succès retentissans, et on peut assurer que tout le fracas causé par les premiers drames de Victor Hugo ne l'empêcha pas de discerner la vanité de cette tentative de rénovation dramatique. Combien en effet il reste peu de chose, au répertoire des gens de goût, des pièces romantiques! Qu'est-ce que

Ruy Blas ou *Marion Delorme* auprès des tragédies de Racine? et combien ce piètre résultat contraste avec les hautaines prétentions de la préface de *Cromwell!* L'art est libre, s'écriait-on au lendemain de 1830 dans l'ivresse d'un triomphe autant littéraire que politique. Oui, mais quel usage a-t-il fait de sa liberté? On ne voit pas que, pour avoir aujourd'hui la bride sur le cou, les poètes dramatiques fournissent une carrière plus brillante. Dois-je avouer sur ce point mon *pédantisme?* Cette malheureuse règle des trois unités, dont les romantiques ont si fort médit, m'a toujours paru singulièrement calomniée. A la prendre dans son vrai sens et en la débarrassant de toutes les exagérations dont les disciples inintelligens d'Aristote l'ont surchargée, c'est tout simplement la formule, un peu scolastique, j'en conviens, d'une vérité de bon sens : à savoir que l'action théâtrale doit être concentrée, et que l'intérêt ne saurait sans s'affaiblir se disséminer sur une trop longue période de temps, ni sur une trop grande quantité de personnages. Byron, qui certes dans la poésie lyrique n'a point refusé la fantaisie à son imagination, faisait tout le premier la distinction des deux genres. On sait qu'il se prononçait pour la règle des trois unités avec une telle vivacité que Jeffrey l'accusait plaisamment de faire pénitence sur le dos des auteurs dramatiques de ses propres licences morales et poétiques. Le silence gardé par Sainte-Beuve sur toute cette partie, la plus bruyante assurément de l'entreprise romantique, donne à penser qu'au fond du cœur et sans oser le dire il était plutôt de l'avis de Byron.

Ainsi, au plus fort de querelles littéraires dont l'imagination conçoit avec peine aujourd'hui l'âpreté, dans un temps où la défense comme l'attaque se laissaient emporter à des exagérations qui font sourire, au lendemain du jour où les classiques adressaient une pétition au roi pour le prier d'interdire les représentations d'*Henri III* au Théâtre-Français, Sainte-Beuve, engagé fort avant avec les romantiques, se gardait cependant des excès qui ont failli jeter le ridicule sur leur cause, et donnait déjà des preuves de cet esprit de critique impartial et tempéré, souple dans ses points de vue, circonspect dans ses conclusions, dont il devait plus tard pousser l'exercice jusqu'au génie. Si marquée que fût dès lors cette vocation critique chez Sainte-Beuve, il est certain cependant qu'il n'en discernait pas très bien les indices. A cette date, ses études littéraires n'étaient pour lui, il en est convenu plus tard, que des exercices intellectuels, une manière de s'initier à la méthode et aux procédés des grands auteurs. Au fond de son cœur, il rêvait une autre gloire. Sainte-Beuve se crut poète longtemps, peut-être toujours. Il a raillé quelque part « le chantre de Moïse et d'Éloa inclinant son vaste front, moite et douloureux, et souriant à l'éloge avec une gracieuse amertume

quand des femmes lui disaient : « Oh ! faites-nous des *Cinq-Mars*, c'est là votre genre. » Moins gracieuse peut-être, mais tout aussi profonde était l'amertume qu'inspirait à Sainte-Beuve la préférence décidée du public pour sa prose par comparaison à ses vers : « Aujourd'hui, disait-il à la fin de sa vie, on me croit seulement un critique ; mais je n'ai pas quitté la poésie sans y laisser tout mon aiguillon. »

III.

Lorsque Sainte-Beuve récitait au cénacle quelques-uns de ses vers, il n'en était pas à ses premiers essais poétiques. Bien que le recueil intitulé *Vie, pensées et poésies de Joseph Delorme* n'ait paru qu'en 1829, la plupart des pièces qui le composent se rattachent manifestement à cette première époque de la jeunesse de Sainte-Beuve où il poursuivait, sous la direction de Dupuytren, ses études médicales et physiologiques. Les quelques fragmens où l'influence de Victor Hugo et du cénacle commence à se faire sentir sont d'une inspiration toute différente. Du reste la pseudo-biographie que Sainte-Beuve a mise en tête du recueil en fait foi. Il s'est, à vrai dire, personnifié dans Joseph Delorme, comme Goethe s'est personnifié dans Werther, au dénoûment près, car la phthisie pulmonaire et l'affection du cœur dont est mortellement atteint Joseph Delorme n'ont jamais troublé dans son équilibre la robuste santé de Sainte-Beuve; mais, comme lui, Joseph, contraint par sa condition médiocre de choisir entre des professions qui lui répugnent également, s'adonne aux études médicales. Comme lui, il lutte contre les difficultés de la vie matérielle, comme lui peut-être, il éprouve des rebuts et des déceptions; mais, au bout de ces infortunes, la ressemblance cesse, Joseph Delorme en meurt, Sainte-Beuve en guérit, et de toutes ces souffrances, réelles dans leur impression première, un peu grossies comme il convient pour la poésie, il fait un recueil que *le Globe* annonce mystérieusement par la plume de Charles Magnin, et auquel on prédit qu'il fera du bruit. Le recueil fit du bruit en effet et même du scandale, Sainte-Beuve en prenait assez volontiers son parti. « Ce malheureux livre, écrit-il à son ami M. Loudierre, a eu tout le succès que je pouvais espérer; il a fait crier et irrité d'honnêtes gens beaucoup plus qu'il ne m'eût paru croyable. Mme de Broglie a daigné trouver que c'était immoral, M. Guizot que c'était du *Werther* jacobin et carabin. Il y a eu là-dessus scission et débats au *Globe*... N'est-ce pas glorieux et amusant? » En revanche, il est un peu embarrassé vis-à-vis de l'abbé Barbe. « J'avais sur le métier un nouveau volume qui est fini maintenant et va s'imprimer, mais je te porterai tout cela à la fois; c'est trop profane

pour être envoyé de loin sans explication et commentaire de vive voix, d'ailleurs très inoffensif, sois-en sûr, pour la religion et la monarchie. C'est purement littéraire. » Dans une autre lettre, postérieure de plus d'une année, il disait encore, après avoir parlé du vague des passions : « C'est ce que, dans mes momens de demi-loisir, j'ai essayé de peindre dans mes poésies, que j'ai toujours eu pudeur de te faire lire, et que je te prie de ne pas connaître avant que moi-même je ne t'aie vu et expliqué bien des choses. »

Cette pudeur honorable qui empêchait Sainte-Beuve d'envoyer ses poésies à l'abbé Barbe, Joseph Delorme est loin de l'éprouver vis-à-vis du public. Il serait difficile de pousser plus loin qu'il ne l'a fait l'intimité de certaines confidences. Je doute cependant que de nos jours le scandale de cette publication eût été aussi grand. Depuis la mort de Joseph Delorme, on nous a confié tant et de si étranges choses! D'ailleurs ce qui choquait beaucoup d'esprits littéraires, c'était moins le récit souvent brutal des entraînemens de Joseph Delorme que l'inspiration et le ton général de ses poésies. Quelle témérité d'abord et quel défi en quelque sorte d'avoir accolé de propos délibéré deux noms aussi foncièrement bourgeois, pour en baptiser un personnage dont on prétendait couronner la mémoire d'une auréole poétique! N'était-ce pas en apparence une protestation contre ces douleurs aristocratiques dont l'étalage si bruyant avait rempli le commencement du siècle? Sainte-Beuve, qui n'aimait pas les façons de grand seigneur, avait ressenti peut-être une secrète impatience contre cette prétention féodale à confisquer le domaine de la mélancolie. René, Manfred, Adolphe, tous de noble race! Werther lui-même peut endurer quelques affronts dans les salons du comte de C..., mais, à tout prendre, c'est un diplomate. Pourquoi la petite bourgeoisie n'aurait-elle pas aussi ses désespérés, et pourquoi une grande douleur ne se cacherait-elle pas au fond d'une condition mesquine? Cette prétention démocratique dans un temps où les passions littéraires étaient aussi vivement surexcitées ne pouvait passer inaperçue, et l'impatience qu'elle causa à certains esprits se traduisit par le mot de M. Guizot, rapporté tout à l'heure : Werther carabin. Sainte-Beuve n'avait d'ailleurs rien fait pour se ménager la bienveillance de ceux qui tenaient pour les traditions de notre ancienne poésie. Jamais la hardiesse des procédés nouveaux de versification, des césures et des enjambemens n'avait été poussée si loin. De là les colères qu'on peut penser dans le camp des classiques; mais de là aussi, dans l'autre parti, des élans d'admiration après lesquels, il faut en convenir, l'auteur était bien pardonnable de concevoir certaines illusions. L'enthousiasme d'Alfred de Vigny ne connaissait pas de bornes. « Votre Joseph Delorme m'empêche d'écrire; il m'empêche

de sortir et de penser à autre chose qu'à ses vers. Il faut bien que je vous parle de lui. Ah! bonsoir, ce masque me gêne; vos vers, votre prose, vos sonnets, vos élégies, tout cela m'enchante. » Jouffroy lui-même, ordinairement si sobre dans l'expression de sa pensée, écrivait à Sainte-Beuve : « Ne doutez pas de vous-même, je vous en conjure; vous êtes poète par le cœur, vraiment poète, et vous ne l'êtes pas moins par l'imagination. Votre style étincelle de beautés vives et naturelles qui relèvent les choses les plus communes et rajeunissent les plus fanées. » Ajoutez à cela quelques lettres de femmes qui, prenant ou feignant de prendre au sérieux la fiction, écrivaient à Sainte-Beuve que, si elles avaient connu Joseph Delorme, elles l'auraient consolé, et vous comprendrez sans peine que Sainte-Beuve ait pu être tenté de s'écrier : *Anch' io sono poeta.*

Si les poésies de Joseph Delorme ont fait lors de leur apparition un peu plus de bruit et reçu un peu plus de complimens qu'elles ne le méritaient, en revanche elles sont peut-être tombées aujourd'hui dans un discrédit trop complet. C'est chose acceptée que les tentatives poétiques de Sainte-Beuve ont été de sa part une entreprise malheureuse, et qu'il n'y a gagné qu'un peu de ridicule. A les lire aujourd'hui avec une curiosité impartiale, les poésies de Joseph Delorme méritent une appréciation moins dédaigneuse. A première vue, on y reconnaît deux courans, deux inspirations bien différentes : l'une est pure et gracieuse, souvent heureuse d'expression et de sentiment, mais toujours d'imitation et de seconde main. Sainte-Beuve, qui avait beaucoup étudié les lakistes anglais, Wordsworth, Cooper et leur école, les traduit ou les paraphrase souvent, et, quand il ne les traduit pas, il les copie en reproduisant leurs tableaux d'amour idéal et de bonheur domestique. Sa meilleure pièce en ce genre est celle qui commence ainsi :

Toujours je la connus pensive et sérieuse,...

et dont la fin mériterait peut-être de rester gravée dans la mémoire de ceux qui aiment la poésie simple :

Ainsi passent ses jours, depuis le premier âge,
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,
D'un cours lent, uniforme et pourtant solennel,
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.
Et moi, qui vois couler cette humble destinée
Au penchant du devoir doucement entraînée,
Ces jours purs, transparens, calmes, silencieux,
Qui consolent du bruit et reposent les yeux,
Sans le vouloir, hélas! je retombe en tristesse :
Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
Turbulens, sans bonheur, perdus pour le devoir,
Et je pense, ô mon Dieu! qu'il sera bientôt soir!

L'autre inspiration est au contraire toute personnelle et intime. Tantôt subtile et raffinée dans l'expression des sentimens, tantôt brutale et grossière dans la peinture des sensations, mais toujours aigrie et souffreteuse, elle n'est pas cependant dénuée d'une certaine poésie âpre. Ce qui manque à cette inspiration, c'est à la fois le charme et la passion. Là où on voudrait trouver la peinture de l'amour, on ne rencontre que celle de la débauche; là où on cherche l'accent de la douleur, on entend les plaintes de la vanité blessée. Partout quelque chose de fané, de flétri, de desséché, partout ce que Sainte-Beuve appelait lui-même la couleur jaunissante. En un mot, c'est de la poésie bilieuse. Il en avait le sentiment quand, parlant d'une pièce célèbre, objet de beaucoup de quolibets, où pour le coup le jaune domine au point d'en dégoûter tout à fait, il disait avec vivacité : « C'est à prendre ou à laisser, mais cela résume le genre. » Les épigrammes que cette malheureuse conception des *Rayons jaunes* fit pleuvoir sur Sainte-Beuve lui restèrent longtemps sur le cœur. De temps à autre, il essayait une timide justification, et il ne lui déplaisait pas, après trente-cinq ans et plus, de rappeler que cette pièce était précisément une de celles qui avaient excité l'admiration d'Alfred de Vigny « le pur. » Il faut avouer que, si l'on fait effort pour oublier certaines images ridicules, une poésie étrange, mais réelle, ressort dans cette pièce du contraste fortement rendu entre la gaîté grossière d'un cabaret de barrière et la solitude mélancolique d'une chambre d'étudiant que les rayons dorés du soleil couchant baignent dans une même lumière. Sainte-Beuve a réussi parfois dans ces effets heurtés qu'il se plaisait à rechercher; mais le caractère général de son inspiration ne saurait être qualifié plus justement qu'il ne l'a été par un critique inconnu dont je n'oserais pas reproduire ici le jugement dans sa crudité, si Sainte-Beuve ne l'avait rapporté lui-même avec quelque complaisance. « J'ai connu, disait ce critique, une femme qui était belle, mais dont l'haleine sentait toujours la fièvre d'une nuit agitée; voilà la poésie de ce M. Delorme : ce n'est pas sain, mais c'est pénétrant. » Ce singulier éloge en dit plus que toutes les critiques.

Un an presque jour pour jour après les *Poésies de Joseph Delorme* parurent les *Consolations*. Si Sainte-Beuve s'était proposé (et il n'en était pas incapable) d'atteindre à l'effet par le contraste, assurément il put se dire qu'il avait réussi. Autant le désespoir de Joseph Delorme est un désespoir terrestre, révolté, qui semble ne concevoir et ne rêver aucun soulagement par-delà les jouissances souvent très matérielles de ce monde, autant la tristesse des *Consolations* est une tristesse mystique, déjà à demi transformée en

holocauste, et, pour parler le langage de la dévotion, offerte à Dieu. C'est bien cependant le même homme qui parle, c'est bien aux mêmes amis qu'il s'adresse, à Victor Hugo, à Émile Deschamps, à Mérimée. Celui-ci dut sourire un peu de ce sourire discret qui déridait parfois la froideur de sa physionomie quand il se vit adresser par Sainte-Beuve des vers tels que ceux-ci :

Si, dès les premiers pas, quelque faiblesse impure,
Quelque délire encor m'a dans l'ombre entraîné,
Je ne m'en souviens plus, j'ai lavé la souillure;
Mon seuil est désormais sans tache et couronné.

Le ton en effet est bien changé, et tout l'esprit du recueil se concentre dans cette épigraphe tirée de la *Vita solitaria* de Pétrarque : *Credo ego generosum animum præter Deum ubi finis est noster nusquam acquiescere*. On peut penser si l'étonnement fut grand dans le monde poétique; cet étonnement au reste ne nuisait pas à l'admiration. « Consolateur, puissiez-vous être consolé, s'écriait Alfred de Vigny. Je vous écris les larmes aux yeux et ne sais quel éloge littéraire vous donner. » — « Écoutez votre génie, monsieur, » disait Chateaubriand. — « J'ai pleuré, moi, qui oncques ne pleure, » lui écrivait Lamartine. *Le Globe* lui-même, bien que peu dévot, chargeait M. Duvergier de Hauranne de faire bon accueil au nouveau converti. Béranger fut peut-être, parmi les amis de Sainte-Beuve, le seul qui laissa percer un peu d'ironie. « Quand vous vous servez du mot Seigneur, lui dit-il dans une longue lettre, vous me faites penser à ces cardinaux anciens remerciant Jupiter et tous les dieux de l'Olympe de l'élection d'un nouveau pape. » On comprend donc que Sainte-Beuve, un peu enivré par tous ces éloges, ait pu écrire avec quelque vérité : « Les *Consolations* furent celui de tous mes recueils de poésie qui obtint auprès du public choisi de ce temps-là ce qui ressemblait le plus à un succès littéraire. » Le public non choisi ne ratifia pas ce jugement; peut-être a-t-il été plus sévère encore pour ce recueil que pour le précédent. Les plaintes de Joseph Delorme avaient éveillé un certain écho dans la jeunesse souffrante et besoigneuse, que la plainte vague et pure des *Méditations* ne satisfaisait qu'à demi : il s'était même rencontré des fanatiques pour dire que Sainte-Beuve serait le Lamartine de la bourgeoisie; mais Joseph Delorme consolé, en train de tourner à la dévotion, obtint moins de crédit auprès des étudians. Le dédain des contemporains de Sainte-Beuve se traduisit en termes assez durs dans *le National* par la plume d'Armand Carrel. La génération actuelle a pris vis-à-vis des *Consolations* un parti plus simple; elle ne les lit plus. Peut-être n'a-t-elle pas tort, car enfin il faut bien choisir,

et il y a tant de choses à lire! Elle y trouverait cependant quelques jolis vers à retenir, une pièce ou deux peut-être. M. Vinet, qui s'est montré un si bon juge de notre poésie moderne, a espéré sauver de l'oubli la VIIIe *Consolation* en l'insérant dans sa *Chrestomathie*. C'est celle qui commence ainsi :

Naître, vivre et mourir dans la même maison...

La mélancolie et la noblesse de ces modestes existences que l'amour seul peut relever y sont peintes en vers heureux de forme et de sentiment :

Dans son quartier natal, compter bien des saisons
Sans voir jaunir les bois ou verdir les gazons,
Avec les mêmes goûts, avoir sa même chambre,
Ses livres du collége et son poêle en décembre,
Sa fenêtre entr'ouverte en mai, se croire heureux
De regarder un lierre en un jardin pierreux :
Tout cela, puis mourir plus humblement encore,
Pleuré de quelques yeux, mais sans écho sonore!
O mon cœur, toi qui sens, dis? est-ce avoir vécu?
Pourquoi non? Et pour nous qu'est-ce donc que la vie?
. . . .
Vivre, sachez-le bien, n'est ni voir ni savoir,
C'est sentir, c'est aimer; aimer, c'est là tout vivre.
Le reste semble peu pour qui lit à ce livre;
Sitôt que passe en nous un seul rayon d'amour
L'âme entière est éclose, on la sait en un jour,
Et l'humble, l'ignorant, si le ciel l'y convie,
A ce mystère immense aura connu la vie...

Cette noble pensée de l'égalité dans l'amour n'a peut-être jamais été rendue en vers plus purs et plus harmonieux. Et pourtant qui les connaît, sauf peut-être les jeunes filles de Genève et de Lausanne, entre les mains desquelles on met la *Chrestomathie* de M. Vinet?

C'est se livrer au reste à un travail de curieux que de rechercher parmi les poésies de Sainte-Beuve celles qui mériteraient d'être sauvées de l'oubli. Rien ne fera revenir le public sur le jugement qu'il a porté. Aussi n'y aurait-il pas lieu de s'arrêter plus longtemps à ce recueil des *Consolations*, s'il n'était nécessaire d'y étudier dans son expression première cette inspiration religieuse sous l'influence de laquelle Sainte-Beuve a écrit depuis le roman de *Volupté* ainsi que les deux premiers volumes de *Port-Royal*, et de discuter le degré précis de sa sincérité dans cette inspiration. On s'est livré à cet égard à de vives controverses, et il est nécessaire de serrer la question de près.

Au point où nous l'avons laissé, Sainte-Beuve était un disciple

fervent de la doctrine de Condillac, poussée à ses dernières conséquences par les Cabanis et les Tracy. A vingt ans, il croyait fermement que la pensée est une sécrétion du cerveau, et que rien de l'homme ne survit à l'homme. C'est l'époque de ses études physiologiques et aussi des premières poésies de Joseph Delorme; mais en passant au *Globe* il subit une nouvelle influence philosophique qui se personnifia dans M. Jouffroy. Sainte-Beuve a peint avec beaucoup de grâce ce cours mystérieux de philosophie que M. Jouffroy, destitué, continuait de faire à quinze ou vingt élèves dans sa petite chambre de la rue du Four-Saint-Honoré pendant l'année 1828. « Lorsqu'il parlait du beau, du bien moral ou de l'immortalité de l'âme, son teint plus affaibli, sa joue plus légèrement creusée, le bleu plus profond de son regard, ajoutaient dans les esprits aux réminiscences idéales du *Phédon*. Le jour qui baissait agrandissait la scène; on ne sortait que croyant et pénétré en se félicitant des germes reçus. » La nature de Sainte-Beuve n'était pas assez réfractaire pour échapper longtemps à cette influence pénétrante. En même temps il subissait aussi, mais de loin, celle plus puissante encore de M. Cousin, dont, à la Sorbonne, il suivait les cours, alors dans tout leur éclat. Il applaudissait sans balancer aux rudesses du grand professeur contre Broussais, Daunou, « et cette coriace philosophie dite sensualiste : ce dernier coup sera décisif, ajoutait-il dans une lettre à un ami, et je me promets bien d'applaudir au résultat, car ces vieilles gens sont incorrigibles et harcelans. » Plus tard Sainte-Beuve, ayant eu maille à partir avec M. Cousin, lui a reproché avec amertume les procédés de sa polémique philosophique, et l'épithète flétrissante de *sensualistes*, qu'il avait appliquée aux philosophes du XVIIIe siècle, tandis qu'il eût été selon lui plus exact et plus équitable de les appeler *sensationnistes*. « Une probité philosophique plus scrupuleuse que celle de M. Cousin se fût privée d'un tel moyen; mais en pareil cas l'audacieux personnage n'y regardait pas de si près. » Le souvenir de ces applaudissemens d'autrefois aurait dû peut-être rendre Sainte-Beuve plus indulgent; mais, quand il s'agissait de lancer un trait à un adversaire, lui non plus n'y regardait pas de si près. Toutefois, s'il a donné son adhésion à la philosophie de M. Jouffroy et de M. Cousin, cela n'a été que pour un temps très court. Il était aussi peu spiritualiste que possible, et les sommets escarpés du déisme étaient trop nus, trop dénués de fleurs pour qu'il pût s'y complaire. A la date même où il suivait les cours de M. Cousin, il écrivait à l'abbé Barbe : « J'ai souvent et même toujours un grand vide, des défaillances d'âme, des ennuis, des désirs. Les doutes religieux y sont bien pour quelque chose, et, quoique cet

état d'esprit tienne aussi à d'autres causes presque impossibles à analyser, les grandes et éternelles questions y interviennent fréquemment. C'est le lot de l'humanité. » C'est au mois d'août 1828 qu'il tient ce langage, et ces doutes religieux dont il parle, ce sont les premières hésitations après l'assurance absolue dans la négation, après cette période de matérialisme physiologique qui s'étend de 1824 à 1827, succédant elle-même à une période de foi, enfantine si l'on veut, mais qui paraît avoir duré cependant jusque vers 1822 ou 1823. Je demande pardon de cette chronologie; — en matière si délicate, c'est le seul moyen d'arriver à la vérité en échappant au parti-pris.

Au surplus, la suite de la correspondance avec l'abbé Barbe va le montrer inclinant de plus en plus vers le christianisme. Onze mois après, à la date du 26 juillet 1829, il lui écrit : « Mes idées qui, pendant un temps, avaient été fort tournées au philosophisme, et surtout à un certain philosophisme, celui du XVIIIe siècle, se sont beaucoup modifiées et ont pris une tournure dont je crois sentir déjà les bons effets. Sans doute nous ne serions pas encore sur beaucoup de points, et surtout en orthodoxie, du même avis, je le crains; pourtant nous nous entendrions mieux que jamais sur beaucoup de questions qui sont bien les plus essentielles dans la vie humaine, et là même où nous différerions, ce serait de ma part parce que je n'irais pas jusque-là, plutôt que parce que j'irai ailleurs et d'un autre côté. » Et il ajoute encore pour bien mettre son ami au courant de son âme : « Au reste je dois t'avouer que, si je suis revenu avec conviction sincère et bonne volonté extrême à des idées que j'avais dépouillées avant d'en sentir toute la portée et tout le sens, ç'a été bien moins par une marche théologique ou même philosophique que par le sentier de l'art et de la poésie; mais peu importe l'échelle, pourvu qu'on s'élève et qu'on arrive. »

Cette lettre marque nettement les trois périodes que j'ai déjà signalées : une première période de foi à la suite de laquelle les idées religieuses sont dépouillées, une période de philosophisme matérialiste, puis un retour aux idées premières, retour lent, mais marqué. Au mois de mai 1830, c'est-à-dire deux mois après la publication des *Consolations*, nous trouvons Sainte-Beuve encore plus affirmatif. « Nous nous accorderons mieux sur les idées religieuses. Après bien des excès de philosophie et de doutes, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos ici-bas qu'en la religion, en la religion catholique orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission. »

Ces lettres paraissent trancher d'une façon absolue une première question : celle de la sincérité. Oui, Sainte-Beuve a été sincère

dans l'inspiration de ses poésies religieuses, et personne, après avoir lu ces lettres, ne peut continuer à considérer les *Consolations* comme une gageure de rhétorique; mais il faut sur-le-champ marquer la nuance, et se garder de toute exagération. La conversion de Sainte-Beuve a été plus qu'une conversion littéraire; elle n'a jamais été une conversion morale. Elle n'a point transformé sa vie et ne lui a jamais inspiré, selon toute apparence, des actes de foi positive, semblables à ceux dont M. Morand rappelle le souvenir dans sa préface. Sainte-Beuve lui-même va nous l'apprendre, ou plutôt à l'abbé Barbe : « Je dois te dire encore que ma vie est loin d'être conforme à ce que je voudrais et ce que je croirais le bien; mais c'est déjà quelque chose que je le sente, et que je tâche d'être plus d'accord avec moi-même. » (Lettre du 26 juillet 1829.) Et dix mois plus tard : « Mais, hélas! ce n'est là encore pour moi qu'un simple résultat théorique ou d'expérience intérieure, et je suis loin d'y ranger ma vie et toutes mes actions comme il conviendrait. Cependant l'objet de ses préoccupations ordinaires devient plus élevé. Ce qui m'occupe sérieusement, c'est la vie elle-même, son but, le mystère de notre propre cœur, le bonheur, la sainteté, et parfois, quand je me sens une inspiration sincère, le désir d'exprimer ces idées et ces sentimens selon le type éloigné de l'éternelle beauté. Si j'avais plus d'ardeur aux choses d'en haut, ce serait un grand bien pour moi d'être aussi détaché que je le suis de tout le bruit et de tout le monde d'alentour; j'y suis indifférent à toute heure, en tous lieux. Par malheur, ne tenant plus à rien du dehors et ne me rattachant pas assez exclusivement à l'échelle du salut, je me maintiens dans les régions d'entre deux, véritable enfer des tièdes. Espérons que cela aura une fin. »

Tout esprit non prévenu reconnaîtra la valeur de ces témoignages, et ce serait les affaiblir que de les commenter. Cependant une question délicate reste à résoudre. Sous quelle conjoncture cette conversion s'est-elle opérée chez Sainte-Beuve? Est-ce un travail intérieur d'études et de réflexions? Est-ce une influence venue du dehors? Nous allons bien trouver dans la vie de Sainte-Beuve l'empreinte puissante de Lamennais; mais c'est à peine si, à l'époque où furent composées les *Consolations*, il était en relations lointaines avec lui. Quant au travail intérieur et à la réflexion, Sainte-Beuve, qui était déjà à cette époque un érudit en littérature, n'avait guère pâli sur les textes sacrés, et il n'a jamais été très familier avec l'exégèse et la théodicée. D'ailleurs il le dit lui-même à l'abbé Barbe, s'il est revenu à ses anciennes croyances, c'est moins par la marche philosophique ou théologique que par le sentier de l'art ou de la poésie; est-ce bien d'art et de poésie qu'il faut parler ici? Ne faut-il pas

remonter plus haut, jusqu'à la source même de tout art et de toute poésie, pour trouver l'origine véritable des inspirations religieuses de Sainte-Beuve? Au surplus, laissons-le parler lui-même. En 1869, à la fin d'un article sur La Rochefoucauld publié pour la première fois en 1840, il ajoutait cette note : « Ma première jeunesse, du moment que j'avais commencé à réfléchir, avait été toute philosophique, et d'une philosophie toute positive, en accord avec les études physiologiques et médicales auxquelles je me destinais; mais une grave affection morale, *un grand trouble de sensibilité* était intervenu vers 1829 et avait produit une vraie déviation dans l'ordre de mes idées. Mon recueil de poésies, les *Consolations* et d'autres écrits qui suivirent, notamment *Volupté* et les premiers volumes de *Port-Royal*, témoignaient assez de cette disposition inquiète et émue qui admettait une part notable de mysticisme. »

Il ne faut pas reculer plus longtemps devant le mot propre : c'est par l'amour que Sainte-Beuve est arrivé à la religion. Il n'est ni le seul, ni le premier, qui y ait été conduit par cette voie. Je ne voudrais rien dire en cette matière qui eût l'apparence d'un paradoxe, ni surtout d'une irrévérence; mais j'ai toujours trouvé passablement superficielles et trompeuses les distinctions que nos moralistes établissent communément entre les divers sentimens affectueux du cœur humain. L'amitié n'est pas si différente qu'on le croit de l'amour, ni l'amour de la créature de l'amour du Créateur. Ce qui diffère profondément, radicalement, ce sont les âmes dont ces divers sentimens s'emparent tour à tour, ce sont, pour parler un langage d'école, les sujets passifs de ces affections. Telle de ces âmes apportera toujours dans l'amitié toute l'agitation de l'amour, telle autre conservera dans l'amour la tranquillité de l'amitié. La langue que nous parlons est plus vraie dans sa pauvreté et sa confusion que les moralistes dans leurs subtilités, lorsqu'elle emploie sans distinction le verbe *aimer*. Au fond de tout cela, il y a des questions d'âge, de nature et, il faut en convenir, de tempérament; mais le principe de toutes les affections reste le même, et Bossuet, qui se connaissait aux sentimens humains, n'hésite pas à faire découler de l'amour tous les mouvemens bons et mauvais de notre âme. Il en est de même de l'amour de Dieu; c'est le sentiment humain, purifié, exalté, transformé, et cependant toujours reconnaissable à ses traits principaux. Cependant il est certaines âmes pures et privilégiées qui se sont enflammées du premier coup pour l'objet le plus élevé qui pût être offert à leur affection, et qui se sont consacrées tout entières à cet objet sans partage et sans retour. Ce sont là les vrais mystiques, saints et saintes, auxquels la doctrine catholique, large et compréhensive, quoi qu'on en dise, a ouvert dans l'enceinte de l'église

une aile à part où ils font retentir leurs cantiques d'amour. Il en est d'autres, moins heureuses et moins chastes, chez lesquelles la sensibilité a été d'abord éveillée par l'amour de la créature, et qui, trompées, déçues, mais toujours dévorées de la soif d'aimer, finissent par étancher cette soif à la fontaine qui ne tarit jamais; c'est la race des Madeleine et des saint Augustin. Enfin il en est, celles-là plus terrestres et plus fragiles, chez lesquelles les vibrations des deux amours se confondent, naissent et expirent en même temps. Celles-là sont le plus souvent des âmes d'artiste et de poète. Il ne faut rien leur demander d'autre que des accens émus et harmonieux à l'heure de l'inspiration; mais douter de leur foi serait aussi injuste que de douter de leur amour. De celles-là était Sainte-Beuve. Aussi, lorsque, distinguant entre la dévotion de tête et la dévotion de cœur, M. Levallois (1) dit : « Sainte-Beuve n'avait que la dévotion de tête, » il me paraît commettre une erreur capitale. C'est le cœur au contraire qui a été dévot chez Sainte-Beuve pendant quelques années. La controverse, le raisonnement et les textes n'y ont été pour rien; il a aimé, et il a cru.

Qu'on vienne maintenant prétendre qu'au milieu des accès d'une dévotion pareille la nature de l'esprit n'a jamais perdu tous ses droits, je suis bien loin d'y contredire. Jamais, à aucune époque de sa vie, et pas plus, entendons-nous bien, à la fin qu'au commencement, Sainte-Beuve n'a été porté au dogmatisme et à l'affirmation absolue. J'admets donc parfaitement que le perpétuel point d'interrogation soit venu se poser devant son intelligence, entre les intervalles de ses élans vers la foi. Ce que je maintiens, ce que, pour l'honneur de Sainte-Beuve, tous ses amis devraient maintenir, c'est la sincérité et la chaleur de son inspiration première, sans préjudice, bien entendu, du refroidissement inséparable de toute exécution mûrie. Sans doute la flamme s'est éteinte avec les alimens qui l'entretenaient; mais elle n'en a pas moins brûlé quelque temps sur l'autel. La publication des *Consolations* ne marque que le moment où elle s'allume, et bientôt nous allons la voir s'élancer en jets plus éclatans. Il est nécessaire de suspendre ici cette étude morale pour montrer l'action que les événemens extérieurs ont exercée à cette date sur l'existence de Sainte-Beuve.

OTHENIN D'HAUSSONVILLE.

(1) *Sainte-Beuve*, 1872.

L'EUCALYPTUS GLOBULUS

AU POINT DE VUE

BOTANIQUE, ÉCONOMIQUE ET MÉDICAL

Dans ces parterres à décoration mobile qui sont un des récens attraits de Paris, à Monceaux, au Luxembourg, dans les *squares*, le promeneur a pu remarquer un arbuste étrange de forme et de couleur. On le dirait poudré à blanc ou plutôt enduit d'un vernis cireux d'une teinte glauque à reflets bleuâtres; tout le long de la tige droite et raide s'étagent sur quatre rangs croisés des rameaux flexibles, horizontalement étalés et garnis de feuilles ovales, entières, opposées et sessiles, c'est-à-dire reposant directement sur le rameau par leurs bases arrondies. Réduit à ces proportions de 5 ou 6 mètres, l'*eucalyptus globulus* n'est, à vrai dire, qu'un joujou de plus parmi les singularités horticoles. Il est sorti d'une orangerie et doit y rentrer aux premiers froids; le plus souvent même on le sacrifiera sans pitié à de jeunes remplaçans; qui, nés au printemps, élevés à l'air libre durant l'été, rentrés en serre l'hiver suivant, plantés après les froids en pleine pelouse, profitant avec une étonnante rapidité des chaleurs de l'été parisien, parcourent jusqu'à la fin de l'automne le cycle de leur période *infantile*. Ainsi le climat inclément et le caprice de l'homme enferment dans ce terme de deux ans et dans les proportions d'un arbuste les destinées séculaires et les dimensions colossales d'un des géans de la végétation du globe.

C'est dans sa patrie australienne qu'il faudrait voir l'eucalyptus à l'état d'arbre géant; mais déjà le climat de l'oranger nous le montre, en Europe même, doué d'une rapidité de croissance que rien n'égale. Partout où, dans notre hémisphère, l'hiver n'est qu'un

heureux compromis entre l'automne prolongé et le printemps anticipé, les plantes de l'Australie, fidèles à leurs habitudes natives, poussent et fleurissent de préférence dans la période d'octobre à mars : l'eucalyptus en particulier transporté sous le ciel d'Algérie, de la Corse, des stations d'hiver de la Provence et de Nice, s'y développe d'une manière presque continue avec une vigueur merveilleuse, introduit un élément pittoresque dans le paysage de la région et promet d'être une source précieuse de richesse forestière. Il contribue déjà à l'assainissement des marais, verse dans l'air des effluves balsamiques dont l'hygiène fait son profit, s'annonce même comme un agent plus direct contre les fièvres intermittentes, constitue en somme l'importation la plus utile peut-être de notre siècle en fait d'arbres exotiques de grande culture. A tous ces titres, l'attention publique est tournée vers ce sujet : en l'abordant à notre tour, en l'envisageant comme de juste au point de vue utilitaire, nous essaierons pourtant d'en mettre en relief le côté scientifique, qui présente sous divers aspects un intérêt exceptionnel.

I.

Et d'abord ce vaste genre *eucalyptus*, riche de plus de 150 espèces, est un des types qui portent le mieux le cachet de l'Australie, c'est-à-dire de la contrée la plus originale du monde quant aux productions naturelles. Le pays où les cygnes sont noirs, où des mammifères comme l'ornithorhynque et l'échidné confinent aux vertébrés ovipares, est aussi la région végétale dont l'abbé Correa de Serra, de spirituelle mémoire, disait en riant : « Flore au bal masqué ! » Bien des plantes semblent en effet y porter un masque, tant elles dissimulent sous des traits d'emprunt les preuves de leur réelle parenté. Ici ce sont les protéacées (*dryandra*) qui revêtent l'apparence de fougères, là des légions d'*acacia* qui, loin de montrer le feuillage élégamment découpé des *mimosées*, prennent l'aspect de genévriers ou de saules. Les eucalyptus n'échappent point à cette tendance vers la mimique d'autres formes, et, chose étrange, la même espèce change de figure suivant l'âge, offrant au plus haut degré un phénomène d'*hétéromorphisme* dont les exemples sont fréquens, et dont la portée philosophique au point de vue de l'espèce n'est peut-être pas encore appréciée à sa valeur.

Dans le jeune âge, nous l'avons vu, l'*eucalyptus globulus* a des feuilles opposées, sessiles et glauques : on dirait une myrtacée ou bien un mille-pertuis frutescent; mais l'arbuste se fait arbre, et dès lors tout son aspect est changé. De nouveaux rameaux s'élancent,

non plus opposés, mais alternes; les nouvelles feuilles, alternes aussi, ne sont plus ovales, elles sont allongées et courbées en faux; elles ne sont plus glauques, mais d'un vert pâle; au lieu d'être sessiles, elles se balancent au gré du vent sur de grêles pétioles; le *facies*, de *myrtoïde* qu'il était, est devenu celui d'un saule, tendance fréquente chez les arbres de la région australienne tout entière, et qui imprime aux formes végétales des familles les plus diverses une teinte générale de monotone uniformité. Frondaison grêle, claire, pâle, pleureuse, quant à la direction des rameaux, sèche et souvent coriace comme texture, tamisant abondamment la lumière, mélancolique en somme dès que l'éclat des fleurs vient à lui faire défaut : tel est le caractère bien connu de cette végétation arborescente, dont les *acacia* et les *eucalyptus* par leur nombre et leur fréquence constituent le fonds principal.

L'*eucalyptus globulus* se présente sous deux aspects bien tranchés. La forme *infantile*, où les feuilles sont opposées et sessiles, est en quelque sorte un état de *larve*, c'est l'âge où la plante n'est pas encore apte à fleurir; l'état *adulte*, où les feuilles sont alternes ou pétiolées, est en même temps l'état *parfait*, caractérisé par la présence des fleurs et des fruits. Il ne faudrait pourtant pas, en abusant des analogies, comparer ce dimorphisme de l'*eucalyptus* aux métamorphoses que subissent les insectes, à celle par exemple qui fait passer le même lépidoptère par les formes de chenille, de chrysalide et de papillon. Dans ce dernier cas, c'est l'individu lui-même qui se dépouille d'enveloppes successives et sé montre avec des formes nouvelles, résultat d'un travail interne et de modifications des mêmes organes; chez l'*eucalyptus*, il n'y a pas, à vrai dire, de métamorphose, on constate seulement l'apparition de nouveaux organes surajoutés aux anciens : pour mieux dire, l'arbre représentant non pas un individu, mais un assemblage d'élémens foliaires (les *phytons* de Gaudichaud) (1), chacun de ces élémens successifs peut avoir sa forme propre, indépendante de la forme des élémens qui l'ont précédé ou qui le suivront. Les rapports ou les différences de

(1) J'entends ici par *phyton* l'élément végétal dont la partie inférieure ou tigellaire (*hypophylle*), fondue dans l'axe (rameau) avec les hypophylles des autres *phytons*, se termine extérieurement par la feuille proprement dite (pétiole et limbe), c'est-à-dire par ce que la plupart des botanistes appellent *appendice* ou *phylle*. Il va sans dire d'après cela que ce *phyton* peut être cotylédon, ou feuille, ou bractée, ou sépale, ou pétale, ou étamine, ou carpelle, suivant les régions de l'axe de la plante où il se trouve. Cette manière de représenter, au point de vue purement morphologique, l'être complexe et multiple appelé vulgairement un pied de plante, n'implique d'ailleurs de ma part aucune adhésion à la partie anatomique et physiologique de la théorie de Gaudichaud, notamment à son idée que les *fibres* ligneuses *descendent* des feuilles pour constituer le nouveau bois.

ces élémens n'en altèrent pas l'individualité propre : en un mot, il y a là *polymorphisme* successif et non métamorphose dans le sens primitif du mot.

Ce polymorphisme n'est pas du reste un caractère général des eucalyptus. Il fait défaut dans une certaine mesure chez les espèces qui, comme l'*eucalyptus cordata*, fleurissent sur des rameaux à feuilles toutes opposées. Ici l'état adulte et l'état *infantile* se confondent, et, sans vouloir établir d'assimilation trop étroite entre des animaux à fonctions centralisées et des plantes à élémens multiples, il est permis peut-être de comparer la forme *infantile* et la forme adulte des eucalyptus dimorphes aux deux états de têtard et d'adulte des batraciens ordinaires (grenouilles, salamandres), tandis que les eucalyptus fructifiant sur leurs rameaux à type infantile seraient analogues aux batraciens dits *pérennibranches* (protée par exemple) qui se reproduisent sexuellement tout en gardant les caractères de larves à respiration branchiale.

Quoi qu'il en soit de cette assimilation générale, le fait saillant, c'est l'existence de deux états de frondaison chez certains eucalyptus, d'un seul état chez quelques autres. Que, par des causes dont on ne peut prévoir l'action, un eucalyptus de ce premier groupe vienne à fructifier sur ses rameaux de premier âge, rien ne dit que les graines de ces fruits ne reproduiront pas en germant les caractères des rameaux dont elles dérivent, et que la nature n'aura pas ainsi formé par une simple variation de feuillage devenue fixe à peu près l'équivalent de ce qu'on décrit tous les jours comme des espèces. En d'autres termes, si l'on trouvait normalement fructifiés les rameaux habituellement stériles d'un *eucalyptus globulus*, n'aurait-on pas sous les yeux une forme nouvelle du type qui, rencontrée isolément et sans connexion avec son point de départ, serait naturellement décrite comme espèce véritable? Et qui nous assure que bien des espèces données comme bonnes, acceptées pour telles, ne sont pas ainsi les dérivés de types actuellement vivans ou de types antérieurs? Ce n'est là sans doute qu'une hypothèse, mais le polymorphisme naturel qu'on observe dans les élémens similaires d'une même plante pourrait bien représenter fixées sur la plante même les variations qui dans d'autres circonstances se détacheraient, s'isoleraient, et vivraient à part en gardant par la génération une certaine fixité.

Je ne prétends pas résoudre ainsi le problème si complexe de l'espèce; cependant j'y trouve un argument de tendance, sinon de fait, en faveur de la théorie générale de la dérivation, opposée à la théorie de la fixité absolue des types et des créations successives par une sorte de miracle répété; mais quittons ces régions un peu

nébuleuses de la spéculation philosophique, et descendons sur le terrain des faits qui concernent l'*eucalyptus globulus*.

La découverte de cet arbre rappelle un des grands voyages scientifiques dont l'ancienne marine française nous a légué la glorieuse tradition. Depuis 1788, on n'avait plus de nouvelles de La Pérouse. Justement émue et toujours ouverte aux pensées généreuses, l'assemblée nationale en 1791 résolut de faire rechercher les traces de l'infortuné navigateur, et confia cette mission au chevalier d'Entrecasteaux, marin de la bonne école, digne élève du bailli de Suffren. Les deux navires la *Recherche* et l'*Espérance* emportèrent un groupe de savans, notamment, à titre de naturalistes, les botanistes Labillardière et Riche. Ce dernier mourut des fatigues du voyage et des chagrins causés par la perte de ses collections; le second, déjà connu avant son départ par un intéressant voyage en Syrie, rapporta des terres australes et surtout de l'île Van-Diemen de précieux matériaux dont il fit la base de publications importantes. C'est dans sa relation de voyage que se trouvent et les détails de la découverte de l'eucalyptus, et la preuve qu'il avait su pressentir avec une rare sagacité les services qu'un tel arbre pouvait rendre un jour comme bois de construction navale. Ici nous puiserons quelques citations dans le journal du naturaliste.

« 12 mai 1792. — (L'expédition était alors dans le port d'Entrecasteaux, au fond de la *Baie des Tempêtes* sur la terre de Diemen.) Je n'avais pu me procurer encore les fleurs d'une nouvelle espèce d'*eucalyptus* remarquable par son fruit, qui ressemble assez à un bouton d'habit (1). Cet arbre, un des plus élevés de la nature, puisqu'il y en a d'un demi-hectomètre, ne porte des fleurs que vers son extrémité. Le tronc est propre aux constructions navales et pourrait servir à la mâture, quoiqu'il ne soit pas aussi léger ni aussi élastique que le pin. Peut-être serait-il avantageux d'en faire des mâts de plusieurs pièces, et même de creuser ces gros troncs dans toute leur longueur pour leur donner plus de légèreté, en les fortifiant par des cercles en fer... Il nous fallut abattre un de ces arbres pour en avoir des fleurs; comme il était très penché, il tomba assez

(1) C'est même de cette ressemblance avec un bouton que Labillardière a tiré le nom de *globulus*. Ce fruit singulier donne plutôt l'idée d'une petite urne que d'un bouton. La forme est celle d'un cône renversé, relevé de quatre côtes saillantes, légèrement évasé sur le bord et creusé sur le milieu de quatre loges qui s'ouvrent par de larges fentes rayonnantes séparées par autant de languettes triangulaires. Avant la floraison, cette partie inférieure du calice, qui devient le fruit, portait un couvercle conique rugueux, épais, représentant aux yeux de quelques botanistes la partie supérieure du calice et pour d'autres une corolle à pétales soudés. En tout cas, c'est ce couvercle recouvrant et cachant longtemps les étamines qui a valu au genre le nom d'*eucalyptus*, de deux mots grecs qui signifient « je cache bien. »

vite. Le soleil était alors très brillant, la sève montait avec abondance, et, au moment de la chute, elle sortit en grande quantité du milieu de la partie inférieure du tronc.

« Ce bel arbre, de la famille des myrtes, est recouvert d'une écorce assez lisse : les branches se contournent un peu en s'élevant; elles sont garnies à leurs extrémités de feuilles alternes, légèrement arquées, longues d'environ 2 décimètres sur 1/2 décimètre de large. Les fleurs sont solitaires et partent de l'aisselle des feuilles (1). L'écorce, les feuilles et les fruits sont des aromates qui pourraient être employés dans les usages économiques à défaut de ceux que les Moluques nous ont longtemps fournis exclusivement. » Labillardière constate encore que le bois d'*eucalyptus globulus* servit aux réparations de la chaloupe du bord, emploi bien modeste sans doute, mais qui n'en est pas moins le prélude des applications en grand que les Anglo-Australiens en font aujourd'hui dans la construction des navires.

Pendant longtemps, l'*eucalyptus globulus* demeura pour quelques rares botanistes un objet de pure curiosité. Les jardins botaniques l'eurent même sans le savoir, car je l'ai vu en 1854, dans les serres du Muséum de Paris, sous le nom d'*eucalyptus glauca*. A la même époque, on en voyait de beaux exemplaires dans l'orangerie de M. Demidof à San-Donato, sous le nom d'*eucalyptus falcata*, et les horticulteurs Cels et Noisette l'avaient cultivé sans s'en douter, le premier en 1822, le second en 1824. Les Anglais eux-mêmes, si riches en plantes australiennes, n'avaient donné à cet arbre aucune importance spéciale comme plante de jardin, par la raison sans doute que, sous sa forme juvénile et glauque, elle ne se distinguait pas assez d'autres eucalyptus très connus comme plantes d'orangerie. En Tasmanie néanmoins, les colons appréciaient et employaient à divers usages leur magnifique *blue gum* ou gommier bleu (c'est le nom qu'ils donnaient au *globulus*); mais pour que cette essence forestière, encore confinée dans un coin du monde, pût entrer dans

(1) Je supprime ici la suite de ces détails descriptifs, mais je tenais à noter le fait que dans l'*eucalyptus globulus*, tel que Labillardière l'a vu, les fleurs sont en effet solitaires à chaque aisselle de feuilles. Dans les échantillons authentiques de cet auteur, conservés au musée de Florence, où j'ai pu les consulter, ce caractère se retrouve, sauf que, par une circonstance anormale, un petit rameau latéral se termine par trois fleurs. Parmi les arbres cultivés en Europe sous le nom d'*eucalyptus globulus*, il en est un qui ressemble au type par le feuillage, mais qui s'en distingue par des fleurs et des fruits bien plus petits, portés trois par trois aux aisselles des feuilles par un très court pédoncule. C'est à cette espèce que M. Thuret, dans son magnifique jardin d'Antibes, donne le nom d'*eucalyptus pseudo-globulus*. Ce n'est pas ici le lieu de le décrire, mais je devais au moins le signaler, pour éviter la confusion avec le *globulus* véritable, auquel beaucoup d'auteurs sans doute ont dû le rapporter comme simple variété.

la phase des lointaines colonisations, il fallait un enchaînement de circonstances dont le premier terme remonte à peine à quarante ans : fondation de la colonie de Victoria dans l'Australie méridionale, — éclosion et merveilleux développement d'une grande ville dans cette région naguère déserte, mais où la fièvre de l'or allait préparer la richesse plus sûre et plus morale de l'exploitation des pâturages, — création d'un beau jardin colonial dans cette cité improvisée de Melbourne, enfin et surtout action de deux hommes dont le souvenir doit rester lié aux bienfaits de l'*eucalyptus* partout où cet arbre prospérera comme une source de richesse et de salubrité publiques; j'ai nommé pour les initiés Ferdinand Mueller et Ramel. Dans l'histoire de la naturalisation lointaine de l'eucalyptus, M. Mueller, c'est le savant qui calcule sûrement l'avenir de l'arbre, qui lui trace son itinéraire et lui prédit sa destinée; M. Ramel, c'est l'amateur enthousiaste qui s'enrôle corps et âme dans une mission de propagande. Tous deux ont la foi, mais l'un est le prophète, l'autre l'apôtre, et, dans cette noble confraternité de services où les rôles se complètent et se confondent, la reconnaissance publique ne voudra pas séparer ces deux noms que l'amitié réunit : on dira Mueller-Ramel, comme nos soldats de l'armée d'Égypte disaient Monge-Berthollet. Avec ces deux noms s'ouvre l'histoire de la colonisation de l'eucalyptus, dont nous allons esquisser les circonstances les plus saillantes.

II.

Une des premières choses que font les Anglais lorsqu'ils s'installent sur une terre nouvelle, c'est d'y fonder un jardin colonial. Ce que nous avons fait à Bourbon, à Pondichéry, à la Guadeloupe, à Cayenne, à Alger, à Saïgon, nos voisins l'ont accompli largement et splendidement à Calcutta, au Cap, à Sidney, à Ceylan, et, sur une échelle variée, dans les moindres stations où la politique et le commerce leur font prendre pied. De tels jardins deviennent dès leur fondation un champ d'expériences utiles sur les végétaux du pays et sur tous ceux que de mutuels échanges permettent de soumettre à des essais de naturalisation. C'est ainsi que dès 1832 Sidney recevait et cultivait la collection complète des vignes du Luxembourg et du Jardin des Plantes de Montpellier, préludant ainsi par un essai tout scientifique à l'extension prochaine de cette production du vin qui, dans la Nouvelle-Galles du sud et surtout dans les colonies plus méridionales encore de *South-Australia* et de Victoria, couvrait déjà 1,000 hectares en 1861, et promettait à ces régions

favorisées une source nouvelle de richesse (1). C'est ainsi que les stations britanniques de Darjeeling dans l'Himalaya, d'Ootakamund dans les Neilgherries, et d'Akgalle dans l'île de Ceylan, annexes de grands jardins de Calcutta, de Madras et de Peradenia, sont devenues les centres de la culture des quinquinas, arbres précieux que l'Amérique espagnole détruit en les exploitant sans contrôle, et que l'Angleterre et la Hollande propagent avec méthode en leur donnant sur les montagnes de l'Inde continentale et de Java une patrie adoptive aussi clémente et plus sûre que leurs montagnes natives des Andes. Sans insister davantage sur l'utilité générale de ces jardins coloniaux, où la botanique se fait l'auxiliaire intelligente et souvent l'initiatrice trop vite oubliée de toutes les branches de la culture, on peut trouver dans le jardin botanique de Melbourne un exemple frappant et vivant de ce genre d'utilité. C'est là que depuis vingt ans affluent comme sujets d'expérience tous les végétaux des régions tempérées du globe, là que se concentre le principal effort des études de la flore australienne tout entière (2). De là sont parties pour tous les jardins botaniques ou d'acclimatation du monde des masses incalculables de graines, des plantes vivantes, les unes d'intérêt purement scientifique, d'autres destinées à la décoration des jardins, d'autres enfin dont l'importance économique est destinée à s'accroître, à mesure que les essais de culture en auront déterminé nettement les conditions d'existence dans les régions nouvelles où l'homme les a transplantées.

Ici nous devons ouvrir une parenthèse et traiter succinctement la question de la naturalisation des plantes. Acclimatation semble être le mot consacré pour désigner ce changement de patrie que la volonté de l'homme impose aux végétaux non migrateurs. Ce mot, tel qu'il est conçu par le public, tel qu'il est défini par les dictionnaires et par son étymologie, implique une méconnaissance profonde de la nature propre et, si l'on peut dire ainsi, du tempérament des plantes. Les animaux eux-mêmes, bien que l'échelle de résistance d'un certain nombre soit très étendue et que, pour les espèces domestiques, les soins de l'homme combattent dans une certaine me-

(1) Voyez sur la vigne en Australie une intéressante note de M. Ramel, *Bulletin de la Soc. d'acclimat.*, novembre 1862. D'après un article du *Journal of the Soc. of Arts*, la production totale des colonies de l'Australie aurait été en 1872 de 87,131 hectolitres de vin.

(2) Ceci soit dit sans vouloir diminuer l'importance du jardin botanique de Sidney, longtemps le seul ou le principal de la colonie; mais la prépondérance est aujourd'hui passée à Melbourne, depuis surtout que les publications botaniques de M. Mueller (*Fragmenta phytographiæ Australiæ*, 7 vol. in-8°, et *Plants indigenous to the colony of Victoria*, in-4° avec planches) en ont fait un véritable centre scientifique pour la botanique australienne.

sure les influences d'un climat non approprié à leur nature, les animaux ne s'acclimatent pas individuellement : la sélection seule, spontanée ou artificielle, inconsciente ou raisonnée, peut opérer entre les individus de tempéramens divers un triage tel que les mieux *adaptables* résistent lorsque les autres succombent : alors intervient heureusement la loi de l'hérédité, qui, fixant dans la progéniture des survivans une partie au moins des avantages de *résistance* de leurs ascendans, peut conserver les modifications lentement accumulées du tempérament natif de l'espèce. Ces modifications graduelles, enfermées d'ailleurs le plus souvent en des limites très étroites, se traduisent mieux dans leur résultat final par le mot de naturalisation que par celui d'acclimatation. L'espèce, en se *naturalisant*, se modifie pour s'adapter au milieu nouveau qui l'entoure. Les individus peuvent tout au plus s'aguerrir par l'habitude, en évitant les trop brusques transitions, ce que l'homme fait pour lui-même par le vêtement, par les abris, par les températures artificielles, mais ce que la plante, fixée au sol et passivement exposée aux intempéries, ne saurait évidemment réaliser. Donc, en admettant que l'homme s'acclimate et que, grâce à lui, quelques animaux s'adaptent dans une certaine mesure à des conditions de climat nouvelles pour eux, les végétaux s'*introduisent*, se *naturalisent*, si l'on veut; mais cette adaptation, en la supposant réelle, se fait en tout cas lentement, progressivement, par sélection graduée des individus de générations successives, par la création de races ou de variétés locales que l'expérience aura reconnues plus aptes à se plier aux conditions spéciales du climat et du milieu (1).

(1) Je ne veux pas traiter avec détail ici cette question si délicate des modifications graduées que le climat exercerait à la longue sur la descendance des plantes importées par l'homme. Entre les partisans de l'immutabilité absolue de l'espèce dans ces conditions et les partisans de la variabilité très large se placent ceux qui reconnaissent en théorie la possibilité de création de variétés ou de races de mieux en mieux adaptées aux climats nouveaux, qui constatent même la chose en fait encore dans notre période actuelle de la vie du globe, mais qui renferment ces variations dans des limites très étroites, et n'admettent de changemens plus profonds qu'en ce qui concerne les types dérivés de périodes géologiques antérieures. C'est dans cet ordre d'idées que je me rattache absolument aux opinions d'un juge très autorisé, M. Alphonse de Candolle. « Les qualités physiologiques (des plantes) changent à la longue, lorsque les conditions extérieures ont changé et que l'espèce n'en a pas été frappée au point de périr. On est obligé de l'admettre d'après la succession des flores; mais la culture des plantes nous prouve aussi que les modifications physiologiques à l'égard des climats sont plus rares, plus difficiles à obtenir que celles des formes. Examinez le catalogue d'un grand établissement d'horticulture, vous y verrez quelques variétés précoces ou tardives qu'on peut attribuer à une manière particulière de sentir la chaleur, plus rarement des variétés qualifiées de rustiques, c'est-à-dire supportant bien le froid, et un nombre dix ou vingt fois plus considérable de variétés de formes ou de couleur. » Alph. de Candolle, dans son remarquable travail intitulé *Constitution dans le règne végétal*

Une illusion aujourd'hui bien dévoilée a pu faire croire aux jardiniers que des plantes des tropiques s'habituaient à vivre dans les zones tempérées ou froides lorsque, d'abord cultivées en vase et en serre, elles semblaient tout d'un coup pouvoir affronter les rigueurs de la pleine terre et du plein air. Tel fut le cas des *dahlia* du Mexique; mais on oubliait deux circonstances dans l'appréciation du vrai tempérament de ces plantes : d'abord qu'elles croissent spontanément dans une zone d'altitude relativement tempérée et nullement torride par le climat, puis que la moindre gelée en détruit les parties extérieures, aussi bien aujourd'hui que dans les premières années de leur introduction en Europe. « Acclimatation, douce chimère des jardiniers! » disait Aubert Du Petit-Thouars, et ce mot d'un botaniste de génie est resté la condamnation irrévocable d'une théorie aussi fausse que spécieuse.

On ne voudrait pas contester à des sociétés justement célèbres le titre de sociétés d'acclimatation qu'elles ont inscrit sur leur drapeau; mais il y a quelque intérêt à prémunir le public contre l'erreur qui se cache sous une épithète en apparence innocente. C'est grâce à la chimère d'une prétendue adaptation de ce genre que l'on a sérieusement proposé au gouvernement français l'acclimatation du thé et même des quinquinas dans notre colonie algérienne. Il est vrai que l'ignorance a eu sa part dans ces espérances absolument irréalisables : on avait cru pouvoir tout résoudre par des questions de température, tandis que le problème climatologique comprend moins la température absolue ou moyenne que la distribution même de la chaleur suivant les saisons de l'année et surtout que la combinaison de cette chaleur avec l'état hygrométrique de l'air. En tenant compte de cette dernière donnée, on aurait compris que le thé, comme le camélia, comme les azalées de l'Inde, ne craint pas les froids modérés de l'hiver, mais veut absolument des étés humides ou tout au moins un milieu saturé, pendant les chaleurs, d'une dose de vapeur atmosphérique qui le défende contre le hâle et contre les rayons du soleil : ces conditions se trouvent mieux réalisées dans les climats à pluies d'été et à ciel brumeux de la France occidentale que sous le ciel plus méridional, mais à sécheresse estivale du littoral de la Méditerranée et même des montagnes de l'Algérie, et si le thé ne se cultive pas en grand à Brest ou à Cherbourg, c'est que la chaleur estivale et peut-être d'autres conditions y manquent au développement normal de cet arbuste.

Entre ces deux termes du problème de la naturalisation des

de groupes physiologiques applicables à la géographie botanique ancienne et moderne, mai 1874.

plantes, tempérament du sujet à introduire, nature du climat auquel ce sujet doit être soumis, il faut qu'il y ait accord en quelque sorte préalable. Compter sur une modification du climat n'est chose vraie ni en pratique ni en théorie, au moins dans une période restreinte de temps et en dehors de quelques fluctuations passagères ou de quelques modifications dans le tapis végétal de la contrée; attendre de la plante même un changement de nature est chose plus chimérique encore : la vraie théorie et la vraie pratique, c'est de consulter la nature, de bien étudier les équivalences ou tout au moins les grandes analogies de climat, de présumer en gros les possibilités générales d'une naturalisation donnée, enfin et surtout de faire des expériences pour établir sur des preuves la manière dont tel végétal se comportera sous le climat nouveau, qui doit lui conserver ou lui refuser des conditions normales d'existence. Des problèmes aussi complexes ne se résolvent jamais *a priori :* il y faut tout un ensemble de données dont il est parfois difficile de ne pas négliger quelqu'une, et c'est juste par celle-là qu'avortera la combinaison en apparence la plus assurée.

Au premier abord, il semble que, si les plantes d'une région s'introduisent et se naturalisent facilement dans une autre, la réciproque devrait être vraie, et les plantes de la seconde région se naturaliser dans la première. Rien n'est plus faux néanmoins, et les botanistes en savent bien la raison. Tandis que les plantes sauvages ou cultivées de l'Angleterre se sont introduites en grand nombre en Australie, et y sont passées la plupart à l'état de mauvaises herbes, pas une seule plante australienne ne s'est propagée en Angleterre, en dehors des jardins d'ornement, où la culture les élève par milliers. L'hiver anglais n'est pas assurément le seul obstacle à cette naturalisation des plantes de l'Australie; il épargnerait au moins celles qui sont annuelles et qui se ressèmeraient de leurs graines; mais l'obstacle vient moins des circonstances purement climatologiques que des conditions internes, des besoins, des habitudes de chaque plante. Il est des types essentiellement migrateurs, qui se répandent partout où le climat ne leur oppose pas une sorte de *veto;* il en est d'autres dont le caractère, si l'on peut hasarder cette métaphore, est essentiellement casanier et sédentaire : les premiers ont des habitudes envahissantes, oppressives même pour la végétation autochthone, les autres, cantonnés en quelques recoins d'une région limitée, sont livrés sans défense aux attaques de l'homme, des animaux importés (chèvres, lapins, etc.), ou même à la concurrence fatale de végétaux étrangers. C'est ainsi que de nos jours quelques genres frutescens de synanthérées ou de malvacées de Sainte-Hélène, absolument spé-

ciaux à cette île, menacent de disparaître par extinction devant la triple influence de l'homme, des chèvres et des *acacia* de l'Australie.

Pour en revenir de plus près à la naturalisation, M. Alphonse de Candolle y distingue avec raison plusieurs degrés. Au sens le plus absolu, la plante naturalisée doit se maintenir elle-même dans son pays d'adoption, en traverser plusieurs années les crises climatologiques extrêmes, s'y multiplier de ses graines, bref, s'y comporter comme une plante indigène. Toute plante qui, par suite d'importation accidentelle ou répétée, ne fait que traverser un pays sans s'y maintenir est simplement *adventive;* d'autres, qui se propagent spontanément par drageons, mais non par graines, comme le vernis du Japon, ne sont qu'à demi naturalisées, ou plutôt les individus le sont, mais non l'espèce, car le sceau de la naturalisation comporte justement la multiplication spontanée par les semis successifs. Au-dessous de ces trois degrés, — naturalisation complète, demi-naturalisation, adventivité passagère, — se rangent deux autres catégories : celle des plantes qui suivent l'homme et les animaux domestiques, ne s'éloignant jamais de leur demeure ou de leurs cultures (plantes de décombres, plantes des moissons); ce sont, à vrai dire, des étrangères admises par privilége au foyer de la domesticité, mais non au banquet de la nature sauvage ; puis les plantes cultivées proprement dites, soit domestiques, soit sauvages, — mais, dans les deux cas, ne vivant en sol étranger que grâce aux soins assidus et nécessaires de l'homme.

Ce dernier cas est jusqu'à présent celui de l'eucalyptus, au moins en ce qui concerne le sud extrême de l'Europe et de l'Afrique septentrionale. L'arbre y est *introduit*, cultivé en grand, adapté d'avance au climat par sa nature, non encore *naturalisé*. Au reste, ces distinctions importent peu lorsque le résultat pratique est le même; rien ne dit d'ailleurs que ce bel arbre ne se propagera pas un jour spontanément. En attendant, ne pouvant le suivre dans son tour du monde, au cap de Bonne-Espérance, dans la république argentine, en Californie, à Cuba, etc., attachons-nous à tracer l'histoire de sa récente introduction dans la région de notre littoral de la Provence, des Alpes-Maritimes et surtout de l'Afrique française.

Ici nous retrouverons en première ligne les noms de MM. Ferdinand Mueller et Ramel, Allemand de naissance, Anglo-Australien d'adoption; le premier (baron F. von Mueller) s'est distingué comme voyageur naturaliste par ses longues et fructueuses explorations de la flore de l'Australie. Attaché plus de vingt ans comme directeur au jardin botanique de Melbourne, il a fait de cet établissement le centre d'échange le plus étendu qui soit peut-être pour les plantes

des zones tempérées et subtropicales. Collectionneur infatigable, auteur fécond, vulgarisateur habile, il a fait connaître par des ouvrages descriptifs, par des rapports et des énumérations raisonnées, toutes les ressources économiques que l'Australie puisait, grâce à lui, soit dans la végétation indigène, soit dans les jardins botaniques du monde entier; mais, en homme qui veut donner autant qu'il reçoit, c'est avec une ardeur constante qu'il songe à doter les autres pays des richesses naturelles de l'Australie. Dans cette tâche généreuse, nul ne pouvait mieux le seconder que notre compatriote M. Ramel. Nature ardente, expansive, pleine du zèle qui part d'une foi profonde à l'avenir d'une idée, M. Ramel dut presqu'au hasard de devenir le patron de l'eucalyptus. C'était en 1854; venu en Australie comme négociant, il se promenait en curieux dans le jardin botanique de Melbourne, lorsque, dans une allée écartée, il vit un pied de *blue gum* (*eucalyptus globulus*), qui le frappa par son élégance et sa beauté. Presque étranger à la botanique, il ne connaissait, dit-il, de cet arbre, ni la figure, ni le nom; mais dès ce moment ce fut son arbre, son idée fixe, l'occasion de sa liaison intime avec Mueller, de ses relations constantes avec le Muséum de Paris, la Société d'acclimatation, les jardins, les savans, les amateurs. Il crut à l'eucalyptus comme d'autres croient au triomphe du bien sur la terre; il vit son arbre bien-aimé couvrant les montagnes de l'Algérie, en assainissant les marais, en chassant la fièvre, y remplaçant par des cigarettes odorantes et salutaires les fumigations stupéfiantes du haschich. Ce rêve d'hier est bien près à divers égards d'être la réalité d'aujourd'hui, car, cigarettes à part, aucun arbre n'est venu en si peu d'années introduire dans la végétation forestière de l'Algérie un élément aussi pittoresque, aussi utile, aussi plein de promesses pour l'avenir.

Alger possédait du reste l'*eucalyptus globulus* vers 1854, mais c'était sans le savoir et sans connaître le vrai nom de l'arbre. En 1863, parcourant avec M. Hardy la partie du jardin d'essai qui s'élève en pente sur le Sahel, je ramassai sur le sol les boutons d'un arbre déjà fort que je reconnus aisément pour le *globulus* (1). Dénégation de M. Hardy, affirmation positive de ma part : la chose n'avait pas en elle-même grande importance, sinon qu'elle prouve qu'il est bon d'avoir l'œil ouvert sur le nom vrai des plantes que

(1) Ces boutons, si caractéristiques, sont décrits d'une manière piquante par M. Clamageran dans son intéressant volume intitulé *l'Algérie*. « Le bouton se compose d'un cône renversé, divisé par quatre arêtes saillantes et fermé par un gros couvercle muni d'une pointe au sommet; de petites rugosités, saupoudrées de matière blanche, hérissent la surface. On dirait un fragment de roche alpestre couvert d'une fine couche de neige. »

l'on reçoit. Celle-là provenait probablement de Paris et peut-être du même semis que les pieds cultivés dans les serres du Muséum en 1854 sous le nom d'*eucalyptus glauca*. Pendant que ce pied adulte d'eucalyptus fleurissait obscurément sur la colline, des milliers d'autres de même espèce désignés sous leur vrai nom de *globulus* s'entassaient dans les pépinières du *Hamma* (jardin d'essai); les graines envoyées de Melbourne par M. Mueller et apportées par M. Ramel avaient été semées au printemps de 1861 (1). M. Hardy destinait naturellement ses jeunes sujets à des distributions en grand dans la colonie; mais les lenteurs calculées de cette émancipation de la plante contrariaient l'impatient désir des amateurs qui l'attendaient pour leurs cultures. Plus heureux que d'autres ou mieux inspiré, un colon sérieux et distingué, M. A. Cordier, sut obtenir directement de M. Ramel, en 1862, 100 graines de l'arbre convoité; il les sema et en obtint 62 plants, lesquels n'avaient en mai 1863 que 15 centimètres de haut. Au printemps de cette même année 1863, j'envoyai à M. Charles Bourlier 12 pieds d'eucalyptus que m'avait donnés un pépiniériste de Montpellier, M. Hortolès, et ces pieds distribués à des amateurs soigneux, notamment à M. Cordier, prirent un si rapide développement que le désir de posséder un si bel arbre s'en accrut encore. Dès ce moment fut rompu le charme qui retenait prisonniers les jeunes eucalyptus du Hamma; c'est par centaines d'abord, puis par milliers, que le nouvel arbre prit possession de la terre mauritanienne, et, dans ce *steeple-chase* à l'eucalyptus, M. Cordier sut garder vaillamment la tête par la plantation en massif de plusieurs hectares de la nouvelle essence forestière.

Bientôt après, un autre colon, M. Trottier, fut saisi à son tour de la fièvre de l'eucalyptus (ceci soit dit comme un éloge et sans intention aucune de raillerie); il eut aussi la foi et prouva sa foi par ses œuvres : planteur ardent pour lui-même et pour d'autres, il envisagea surtout dans son arbre favori une essence forestière capable d'enrichir un jour notre colonie, et n'hésita pas à prendre pour épigraphe de l'un de ses écrits ces paroles ambitieuses : « le bois de l'eucalyptus sera le grand produit de l'Algérie. » Poussant plus loin encore la confiance, il vit le désert reculer devant cet arbre colonisateur, et, spéculant sur le fait incontestable que la forêt crée l'humidité et transforme le régime hygrométrique d'une contrée, comptant d'ailleurs sur les nappes d'eau souterraines de cette région à

(1) C'est en 1857 que M. Ramel apporta à Paris, de son premier voyage en Australie, des graines d'*eucalyptus globulus* : elles furent distribuées au Muséum et à la Société d'acclimatation; mais le Muséum en avait reçu les graines de M. Mueller en 1856.

surface aride, il intitula hardiment une autre brochure : *Boisement dans le désert et colonisation.* Qu'il y ait dans cette espérance une part d'illusion et d'utopie, c'est ce que les esprits froids seront naturellement portés à conclure du langage même de l'auteur, langage trop assuré, trop tranchant pour ne pas être un peu suspect ; mais l'enthousiasme a son prix lorsqu'il s'agit de pousser l'opinion publique vers un but utile, et, si quelques mécomptes attendent fatalement les pionniers d'une voie nouvelle, leurs déceptions même servent à rectifier la route au profit des prudens et des timides. Aujourd'hui du reste, si le désert n'est pas près d'être conquis, la cause de l'eucalyptus est à d'autres égards pleinement gagnée. Il a désormais en Algérie ses lettres de grande naturalisation. Il borde triomphalement les voies ferrées, dont il aura vu la naissance et marqué la date ; l'enceinte des jardins ne lui suffit plus depuis longtemps : c'est par centaines de mille qu'il s'implante, en massifs, en avenues, en groupes, en pieds isolés, sur tous les points des trois provinces, et dès à présent l'étranger qui ne serait pas instruit de l'origine exotique de l'eucalyptus pourrait le prendre pour un des arbres indigènes de la région.

Chose singulière du reste, les deux plantes les plus caractéristiques en apparence du climat et de la flore algérienne sont l'une et l'autre des espèces importées dans le vieux continent depuis la découverte du nouveau : le figuier de l'Inde, l'agave (vulgairement et improprement aloès), sont non-seulement étrangers à l'Afrique, mais ils représentent deux familles exclusivement américaines. Si les documens historiques n'étaient là pour attester l'importation récente de ces deux plantes, les botanistes seuls pourraient la présumer d'après la distribution géographique de leurs familles respectives et d'après ce fait, que leur multiplication la plus ordinaire a lieu non par des graines, mais par des boutures ou des drageons.

Si l'eucalyptus, comme l'*agave* et l'*opuntia,* semble fait exprès pour l'Algérie, on ne saurait dire qu'il trouve sur tout le littoral du nord de la Méditerranée une patrie aussi régulièrement appropriée à ses besoins. Dans le midi de la France, les seuls points où se plaisent et prospèrent les plantes de l'Australie sont ceux où l'oranger végète en plein air sans abris artificiels. Port-Vendres, Collioure dans les Pyrénées-Orientales, Saint-Maudrier, Hyères dans le Var, Cannes, le golfe Jouan, Antibes, Nice, Villefranche, Monaco dans les Alpes-Maritimes, voilà les stations privilégiées où l'hiver est pour mille plantes exotiques la saison de la végétation et des fleurs. En dehors de cette zone bénie, le climat de l'olivier a de ces brusques caprices dont s'accommode difficilement le tempérament de

l'*eucalyptus*. La pureté même du ciel y favorise ces gelées de rayonnement qui détruisent en une nuit les espérances de toute une année, sans compter que de loin en loin d'énormes abaissemens de température (jusqu'à 17 degrés centigrades à Montpellier) y tuent au ras de terre même les arbustes ou les arbres naturels à la région (lauriers, lauriers-tins, cistes, chênes-kermès); aussi la culture en plein air des végétaux australiens à Montpellier, à Marseille, à Narbonne même, est-elle une expérience pleine de transes pour l'amateur qui s'attache à ces pauvres êtres avec le sentiment anxieux d'une véritable paternité. J'ai connu pour ma part ces craintes, j'ai subi ces déceptions pour l'*eucalyptus globulus* dans la période de 1863 à 1870, et de cette longue et pénible expérience j'ai fini par tirer la conclusion que, pour le climat du Languedoc et même de la partie occidentale de la Provence, la culture en plein air de cet arbre ne peut donner que des jouissances temporaires gâtées par les appréhensions et n'aboutissant jamais à rien de pratique en tant que reboisement ou desséchement de marais. L'expérience dans ce dernier sens n'est pas faite pour la Camargue, mais il est plus que douteux qu'elle puisse réussir dans une région plate, sans abri, désolée par le mistral et n'offrant dans sa végétation spontanée aucun indice d'un climat plus chaud que celui du littoral de Montpellier. A Marseille même, sur la colline du *Roucas blanc*, où le goût de M. Talabot a su créer à l'ombre protectrice des pins d'Alep et dans les anfractuosités des roches tant d'abris pour les plantes délicates, l'eucalyptus n'est qu'un hôte frileux et dépaysé, superbe et luxuriant dans sa période juvénile, mais auquel manque l'avenir et que menacent les chances du premier hiver exceptionnel.

L'introduction de l'eucalyptus dans la Provence orientale remonte à peu près à 1858. Le jardin des frères Huber à Hyères en possède depuis 1860 le premier pied caractérisé, c'est-à-dire monté en arbre et dressant au sommet d'un gros tronc une cime pyramidale. A la même époque, M. Gustave Thuret d'Antibes en avait un seul exemplaire planté sans abri sur une pelouse, et déjà victorieux de deux hivers, ce qui en fait remonter la plantation à 1858. Des graines reçues de M. Mueller et communiquées par moi à M. Thuret en juin 1860 donnèrent des sujets qui, mis en terre au premier printemps de 1861 et traversant une année de sécheresse excessive, n'en avaient pas moins en janvier 1862 de 2 mètres à 3^{m},25 de hauteur. Lorsque je vis ces mêmes pieds en novembre 1863, je ne pouvais en croire mes yeux; c'étaient de vrais arbres, avec de vrais troncs, une ample couronne et des fleurs! Aujourd'hui la région entière de Cannes à Monaco montre aux voyageurs entre le feuillage pâle des oliviers à troncs séculaires et les vastes parasols des pins d'Italie

les rameaux dressés des eucalyptus avec leurs feuilles en faux, frémissant au plus léger souffle et supportant les coups violens et répétés du vent de l'est, l'analogue du mistral, c'est-à-dire le tyran de ces parages.

Voilà donc l'eucalyptus établi, naturalisé, en tout cas comme chez lui en Algérie, et dans la zone des résidences d'hiver du littoral de la Provence et de Nice. Quels avantages peut-on attendre de cette importation récente? Plusieurs et de divers genres, — les uns évidens, les autres sujets peut-être à quelques réserves, mais justifiés néanmoins par des présomptions assez fortes pour qu'on puisse s'y arrêter sans craindre de paraître chimérique, de céder à des entraînemens irréfléchis ou de se laisser duper par des réclames intéressées. Dans la revue que nous allons faire des usages éprouvés ou possibles du nouvel arbre, deux points de vue se présentent : d'une part l'avenir de l'eucalyptus comme essence forestière, d'autre part son rôle hygiénique dans l'assainissement des marais, son action curative contre les fièvres ou d'autres maladies, sujet auquel se relie l'étude succincte des produits aromatiques, dont la médecine, la parfumerie et jusqu'à l'art du confiseur ont déjà varié les combinaisons.

III.

Diverses espèces d'*eucalyptus* sont dans leur pays natal des arbres véritablement gigantesques. « On a mesuré, dit M. F. Mueller, un *eucalyptus colossea*, ou *karri* des indigènes, de près de 122 mètres de hauteur, des *eucalyptus amygdalina* de 128 et même 145 mètres. La taille d'un autre individu de la même espèce a été estimée à 500 pieds anglais (152 mètres). Comme termes de comparaison, on peut citer le dôme des Invalides, haut de 105 mètres, la flèche de la cathédrale de Strasbourg haute de 142 mètres, enfin la plus grande pyramide de Chéops, la plus haute construction qui existe, dont la hauteur est de 146 mètres. Ainsi l'*eucalyptus amygdalina* jetterait encore de l'ombre sur le sommet de la grande pyramide. » Les plus hauts des célèbres *sequoia* ou *wellingtonia gigantea*, du district de Calaveras dans la Sierra-Nevada de Californie, ne mesuraient que de 76 à 98 mètres. Le plus gros de ces colosses ne dépasse guère $8^m,86$ en diamètre, tandis qu'un eucalyptus géant, mesuré en Tasmanie, n'avait pas moins de $9^m,15$ de diamètre près du sol et de $3^m,66$ à la naissance de la première branche, c'est-à-dire à plus de 70 mètres au-dessus du sol, la hauteur totale étant de $91^m,50$. Par une estimation approximative, on

suppose qu'un tel arbre aurait pu fournir un poids total de 446,886 kilogrammes de bois (1).

Sans atteindre en général des proportions aussi vastes, l'*eucalyptus globulus* n'en est pas moins un des plus grands arbres forestiers de l'Australie et du monde. Le tronc peut fournir d'immenses planches dont on a vu des spécimens aux grandes expositions internationales, une par exemple à l'exposition de Londres de 1862 mesurant 23 mètres de longueur sur 3^m,50 de large, avec une épaisseur proportionnée. L'Australie avait voulu envoyer une planche de 51 mètres de long, mais on dut y renoncer faute d'un navire assez grand pour transporter un fardeau si encombrant; on l'aurait plutôt fait entrer dans la construction même du navire, car la marine anglaise et surtout la marine coloniale de l'Australie commencent à apprécier ce bois au triple point de vue de la solidité, de la ténacité et de la durée. « Les meilleurs baleiniers qui sillonnent les mers de l'Amérique du Sud, écrit M. Ramel, sont ceux d'Hobart-Town; on en vante les quilles à toute épreuve : elles sont faites avec l'*eucalyptus globulus.* »

Par un privilége aussi rare qu'inattendu, le bois de l'eucalyptus est un de ceux qui combinent la densité de texture avec la rapidité de la croissance. Cette croissance est surtout rapide dans les premières années de la pousse, mais elle conserve assez longtemps ce caractère pour ne s'arrêter dans le sens de la hauteur que vers l'âge de quatre-vingts ans : à partir de ce moment, les troncs, généralement très droits, ne se développent plus qu'en diamètre. Compacte et tenace, le bois d'eucalyptus doit à la présence de matières résineuses une sorte d'incorruptibilité qui lui permet de subir longtemps le contact de l'eau même salée. Il dure également bien dans le sol, à la manière du chêne, et on l'emploie avec avantage aux traverses pour les rails de chemin de fer. La dureté de ce bois le fait rechercher pour les carènes des navires, pour la construction de ponts, de jetées, de viaducs; comme bois à pilotis il ne le cède qu'au chêne blanc du Canada : s'il ne sert pas plus souvent aux ouvrages de charpente dans les maisons particulières, cela tient à la difficulté de le débiter et de le travailler en petits morceaux; le prix par pied cubique anglais à Melbourne même variait en 1860 de 2 fr. 50 cent. à 3 fr. 75 cent., suivant la dimension des pièces.

(1) Voici, d'après M. Mueller (*Report on the resources of Victoria*, 1860), les dimensions d'un *eucalyptus globulus*, mesuré dans une vallée près du mont Wellington, en Tasmanie : circonférence près de la base 29^m,25, id., à 1^m,60 au-dessus du sol, 22 mètres, à 2^m,60 du sol 20^m,20, à 6^m,80 du sol 8^m,20, hauteur approximative de l'arbre 98 mètres. En calculant par analogie, la tige devait compter 800 couches ou anneaux concentriques répondant à autant d'années d'âge.

L'estimation de la valeur possible de l'eucalyptus en Algérie, comme essence forestière, est chose difficile, impossible même au sens absolu, et qui ne peut en tout cas se fonder que sur des présomptions approximatives : c'est un problème trop complexe pour être résolu dès à présent avec des données incomplètes. En regard des espérances évidemment trop optimistes de M. Trottier, qui prévoit, pour l'hectare d'eucalyptus planté en massif à raison de 1,000 pieds, un revenu brut de 1,200 francs en cinq ans et de 53,254 francs en vingt-six ans (1), il faut placer les calculs bien

(1) La progression donnée par M. Trottier est la suivante :

Un hectare exploité	à 5 ans :	produit brut. . .	1,200 fr.
—	à 10	—	5,254 fr.
—	à 15	—	11,798 fr.
—	à 20	—	25,366 fr.
—	à 26	—	53,254 fr.

Je suppose que chacune de ces périodes porte sur un hectare exploité et coupé en bloc, tandis que les chiffres de M. Cordier représentent l'exploitation continue du même hectare.

Dans un rapport lu en mars 1868 à la Société d'agriculture d'Alger, M. Trottier établissait ses calculs sur le rendement de l'eucalyptus de la façon suivante : un hectare planté en eucalyptus peut contenir 500 arbres. Si l'on a bien opéré, tous auront un diamètre de 20 centimètres à 2 mètres au-dessus du sol au bout de trois ans. Les bois de cette dimension pourront être vendus à 5 francs le mètre. Or la première éclaircie produirait 2,500 francs; à huit ans, le reste de la plantation aura les dimensions propres aux travaux de chemins de fer, et chaque arbre pourra atteindre le prix de 20 francs; un hectare d'eucalyptus aurait donc donné en huit ans un produit brut de 6,200 francs. Seulement je ne comprends pas trop comment, l'hectare n'ayant que 500 arbres au début, on a pu en élaguer assez à trois ans pour en retirer 2,500 fr., et en laisser assez pour que le reste cinq ans après produise 3,700 fr. Il faudrait pour cela qu'on eût laissé 185 baliveaux. M. Gimbert, de son côté, fait le raisonnement suivant : la valeur totale des futaies en France est de 4,137,995,228 francs. L'état coupe les futaies lorsqu'elles ont cent, cent cinquante ou deux cents ans d'âge, les communes les exploitent d'un siècle à l'autre; les particuliers au contraire les livrent au marché après une période de soixante-dix ans en moyenne. Admettons qu'en moyenne toutes les futaies soient coupées à cent ans; l'eucalyptus, pendant la même période, serait coupé cinq fois, c'est-à-dire tous les vingt ans. La valeur du produit des futaies serait donc quintuplée. Mais il est clair que ce calcul ne s'applique qu'à une infime partie du territoire de la France, l'eucalyptus ne pouvant vivre que dans des localités très restreintes du littoral méditerranéen. Pour ce qui est de la Corse, M. Regulus Carlotti estime que, si l'état en peuplait une grande partie d'eucalyptus, à la fin de la huitième année la plantation donnerait un bénéfice net de 1,295,000 francs. Enfin M. E. Lambert, inspecteur des forêts à Alger en retraite, dans un travail publié en 1873, évalue à 34,121 francs le produit d'un hectare, en portant à dix ans la révolution adoptée. « Si la régénération a lieu par voie de semis artificiels, les frais sont de 666 fr. par hectare; si l'on procède par plantation, ils s'élèvent à 2,131 francs. C'est, dans le premier cas, un placement à 51 pour 100, dans le second à 16 pour 100. » On remarquera que les rendemens présumés de M. Lambert sont très supérieurs encore à ceux de M. Trottier. Je cite les chiffres, reconnaissant mon incompétence à les discuter.

plus modestes de M. Cordier, résumés dans la progression suivante : sur 1,000 arbres plantés en massif et exploités par éclaircissemens successifs, on peut abattre à cinq ans 500 arbres valant 600 francs, à dix ans 250 arbres valant 1,313 francs, à quinze ans 125 arbres valant 1,473 francs, à vingt ans 60 arbres valant 1,521 francs, à vingt-six ans 60 arbres valant 3,195 francs, soit un total brut de 8,102 francs, ce qui représente pour l'exploitation quinquennale de 1 hectare un revenu annuel de 300 francs environ. S'il y a loin de ce chiffre aux résultats rêvés par l'enthousiasme de certains planteurs, il représente néanmoins un très beau profit et peut largement encourager les colons à la plantation des eucalyptus. D'ailleurs, ajoute M. Cordier, dans ces notes inédites qu'il communiquait à M. Ramel en 1871, le produit des plantations en ligne sera plus considérable que celui des plantations en massif, — à plus forte raison, ajouterions-nous, celui d'arbres isolés venus dans des conditions favorables; mais on sort alors de la sylviculture, et les calculs se modifient suivant les conditions très variables de la culture de fantaisie.

Sur quelle base M. Trottier a-t-il fondé son estimation de l'accroissement annuel de l'eucalyptus? Sur la moyenne constatée au Hamma d'un grossissement de tronc d'environ 13 centimètres (en circonférence) par année : comme il s'agit là d'arbres plantés en ligne, M. Trottier croit pouvoir admettre 10 centimètres pour des arbres plantés en massif; mais il oublie que les 1,000 eucalyptus de 1 hectare ne pourront arriver tous à vingt-six ans sans se nuire les uns aux autres et sans qu'un éclaircissement nécessaire en réduise progressivement le nombre. M. Cordier a tenu compte de ce déficit forcé, d'où la différence de ses résultats, bien qu'il accepte comme bases d'évaluation et la moyenne de croissance et le prix supposé des produits tels que les donne M. Trottier. Il ne m'appartient pas du reste de vouloir juger ce différend : ce soin revient aux hommes pratiques, aux sylviculteurs. La question se résoudra d'ailleurs par les faits et l'expérience, non pas dans un sens unique, mais avec la diversité que comportent de telles évaluations : l'essentiel est qu'on soit assuré d'avance que le bois d'eucalyptus est destiné dans un avenir prochain à tenir une place considérable dans l'ensemble des productions de notre riche colonie.

Une autre question qui se résoudra par la pratique, c'est de savoir dans quels terrains le nouvel arbre sera le plus avantageusement planté. Au point de vue de l'assainissement et de la rapidité de croissance, ce sont les terres basses, marécageuses et chaudes qui semblent lui convenir de préférence; mais, comme, d'après les indications de M. Mueller, l'espèce dans ses forêts naturelles

semble se contenter à la rigueur des terrains maigres et secs, on peut espérer en faire en Algérie une ressource pour les reboisemens de montagnes ou des fonds arides. Tout en profitant, s'il y a lieu, de cette disposition de l'eucalyptus à braver la sécheresse et l'infertilité relative du sol, il ne faudrait pas néanmoins, sur le second point surtout, se faire trop d'illusions. Rien ne vient de rien, et les plantes même à tempérament de chameau ne s'accommodent de l'aridité du désert qu'à la condition d'aller puiser profondément l'eau dont elles ont besoin pour végéter : ce qu'on peut dire à cet égard de l'eucalyptus, c'est qu'il résiste aux sécheresses d'été et profite des pluies d'automne, d'hiver et de printemps, partout où la douceur du climat lui permet de végéter sans interruption durant cette période.

C'est cette admirable continuité de végétation qui fait comprendre la fabuleuse rapidité de croissance de l'eucalyptus. Lorsque les racines plongent dans un terrain frais et fertile, comme au Hamma, près d'Alger, la croissance en hauteur des jeunes sujets peut atteindre en moyenne $0^m,50$ par mois (Hardy). A Cannes, un semis d'un an mis en place en mai atteint environ 6 mètres au mois de décembre suivant; l'année d'après, même pousse de 6 mètres environ; à partir de la troisième année seulement, cette impulsion commence à se ralentir, mais elle demeure assez forte pour qu'un sujet comme celui des frères Huber, à Hyères, planté en 1857, fût en 1872 un arbre de plus de 25 mètres de hauteur (1).

Ce n'est pas seulement comme producteur hâtif et fécond d'un bois utile que l'eucalyptus a déjà conquis une véritable célébrité; l'hygiène, la médecine, y trouvent des ressources dont il nous reste à donner un aperçu général.

IV.

L'arbre à la fièvre, tel est le nom vulgaire de l'eucalyptus dans la bouche du peuple de Valence (Espagne), et ce nom traduit la croyance générale aux propriétés de cet arbre contre les fièvres paludéennes; mais il y a deux manières de combattre ces affections habituellement endémiques. On peut d'abord les attaquer préventivement dans leur cause par l'assainissement du pays : c'est le

(1) Voici ce que m'écrit M. Ramel de Hussein-Dey, près d'Alger, en date du 4 mai 1874 : « J'ai chez moi près de 14,000 *eucalyptus globulus* plantés de mars en avril dernier. En vue de la production des feuilles, je les ai serrés à 1 mètre, 1 mètre 1/2, 2 mètres 1/2. C'est splendide à voir! J'en ai mesuré un qui a $4^m,20$ de hauteur, $3^m,75$ d'envergure et $0^m,25$ de tronc ou circonférence. Il a été semé en janvier 1873, planté le 25 mars 1874. »

traitement hygiénique; on peut ensuite les combattre directement et individuellement par des remèdes : c'est l'application thérapeutique des fébrifuges. Examinons sous ces deux aspects le rôle de l'eucalyptus.

C'est une observation ancienne que les pays où ce bel arbre forme naturellement des forêts sont en général très salubres; mais on pouvait attribuer ce fait à l'influence du climat. M. Ramel, cédant peut-être à son insu à une partialité facile à comprendre pour son arbre favori, mit cet avantage sanitaire sur le compte de l'eucalyptus. De là sa première idée de l'action hygiénique de l'arbre, notion d'abord confuse et peu raisonnée, mais qui prit corps dans son esprit à mesure que des plantations du *blue gum* dans les terrains marécageux de diverses parties du monde apportèrent à cette simple présomption le témoignage de preuves irrécusables. On a cité d'abord le Cap de Bonne-Espérance, où l'arbre australien, transporté par des colons de Victoria et de la Nouvelle-Zélande, aurait en deux ou trois ans rendu salubres des portions malsaines du pays; l'expérience s'est faite ensuite en Espagne, où l'eucalyptus, introduit en 1860 par les soins de la Société d'acclimatation, prospère dans les provinces de Cadix, de Séville, de Cordoue, de Valence, de Barcelone; la Corse, l'Algérie, dans leurs parties marécageuses, fournirent encore d'autres exemples du fait, observations d'autant moins suspectes qu'elles venaient de médecins habiles, notamment du docteur Carlotti.

L'action incontestablement salutaire des massifs d'eucalyptus peut s'expliquer par deux causes combinées, d'abord par un simple effet de desséchement opéré dans le sol marécageux par la puissante succion des racines et l'exhalaison correspondante des feuilles, ensuite par les émanations balsamiques que les parties aériennes de l'arbre répandent à profusion dans l'atmosphère. Ces effluves, dont la base volatile est une huile essentielle, peuvent agir sur l'organisme à titre d'excitant général, et l'on sait combien les *circumfusa* de ce genre, par exemple les émanations aromatiques des pins, sont favorables à la santé et même curatives pour des maladies des voies respiratoires et des états de faiblesse appelant la médication tonique excitante. M. Gubler pense même que l'essence volatilisée de l'eucalyptus pourrait bien avoir une action directe et destructive sur les germes inconnus qui semblent liés aux miasmes paludéens, germes qui, pour des auteurs récens, ne seraient que des algues microscopiques, qui, pour d'autres, entreraient dans la catégorie mal définie des *organites* de nature animale. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, l'influence hygiénique de l'eucalyptus agissant pas masses n'en est pas moins établie, et c'est là pratiquement le fait capital

qui recommande cette essence dans tous les pays où la fièvre exerce sa triste influence.

Ce n'est pas tout : sans être, à proprement parler, un antipériodique à la manière des quinquinas, l'eucalyptus semble, d'après les témoignages les plus authentiques, être un remède très efficace contre un grand nombre de fièvres intermittentes. Dès 1863, M. Ramel, bien qu'étranger à la médecine, prévoyait que telle serait l'action de l'arbre auquel il attribuait hardiment la salubrité de l'Australie méridionale. En 1863, étant à Valence pour visiter ses amis et ses enfans les eucalyptus, il disait à M. Ed. Wilson, en lui montrant les rizières pestilentielles : « Voilà le nid de la fièvre qui désole le pays, voilà la place de l'eucalyptus qui doit l'assainir. » Deux ans plus tard, un jardinier bien connu, M. Robillard, établi en Espagne, visitait le Muséum, où feu Newmann, son maître en horticulture, lui montrait comme une nouveauté l'*eucalyptus globulus*. « Une nouveauté, cela! c'est bon pour vous, Parisiens, mais non pour les paysans de Valence; chez eux, c'est déjà l'arbre populaire contre les fièvres; on le connaît si bien qu'on en pille les feuilles, quand on peut, comme on ferait de reliques, et que, dans tel jardin public d'une grande ville, il a fallu mettre des gardes autour de l'arbre à la fièvre pour l'empêcher d'être dépouillé (1). »

Aussi est-ce en Espagne que les premières expériences positives ont été faites sur les vertus fébrifuges de l'eucalyptus par le docteur Tristany; consignées dans une publication peu répandue, *el Compilador medico* (1865), ces observations furent mentionnées dans la presse médicale, et, confirmant la réputation déjà populaire du nouveau remède dans les provinces méditerranéennes de l'Espagne, elles engagèrent un médecin français établi à Montevideo, feu le docteur Adolphe Brunel, de Toulon, à faire de l'eucalyptus l'objet de sérieuses expériences cliniques. Mort subitement à Paris en octobre 1871, l'auteur ne put lui-même publier les résultats de cette étude; mais sa famille remplit pieusement ce devoir, ajoutant ainsi un titre de plus à l'œuvre estimable du biographe d'Aimé Bonpland. Dans l'intervalle, des recherches de MM. Gimbert à Cannes, Carlotti et Tedeschi en Corse, P. Marès, Miergues, en Algérie, Gubler, Lenglet, à Paris, Lorinser à Vienne, G. Sacchero en Sicile, Castan à Montpellier, et de bien d'autres encore, mettaient hors de doute, dans l'ensemble au moins, les propriétés fébrifuges du nouveau médicament.

(1) Je tiens ces détails de M. Ramel. M. Ed. Wilson, son compagnon de voyage en Espagne, est un des hommes dont le nom se trouve mêlé à tous les progrès de la colonie de Victoria. M. Ramel l'appelle, dans son style imagé et enthousiaste, le Benjamin Franklin de l'Australie.

En outre des propriétés fébrifuges de l'eucalyptus, on peut en signaler les vertus désinfectantes, antiseptiques contre les plaies : il agit à la fois dans ce cas à titre de tonique astringent par le tannin de ses feuilles et de stimulant par son huile essentielle. A l'extérieur, comme topique, les feuilles poussent à la cicatrisation des blessures; à l'intérieur, l'infusion des feuilles à faible dose remplace le thé comme boisson hygiénique et stimulante. Convenablement appliqué, l'eucalyptus est utile dans certaines formes des maladies des voies respiratoires; enfin, bien que l'action des cigarettes dans ces derniers cas ne soit pas établie avec une évidence aussi absolue, cette forme de médication est recommandée par M. Ramel avec une confiance que nous désirons voir justifiée. Comme calmant de la toux et de l'oppression, Prosper Mérimée, dans sa dernière maladie à Cannes, en avait, dit-on, éprouvé les bons effets.

Le côté pharmaceutique de la question ne saurait être qu'effleuré dans une esquisse d'où les détails techniques sont exclus. Infusion, décoction, poudre, feuilles appliquées en nature, eau distillée, teinture, extrait, essence en nature ou en globules, tout cela se trouve décrit avec ses nuances dans les études d'ensemble de Fernand Papillon, de MM. Taillotte et Heckel, qui énumèrent également les principes immédiats que la chimie a su extraire des divers organes de l'eucalyptus. Le mieux défini, le plus curieux de ces principes, c'est l'*eucalyptol*, produit volatil retiré par M. Cloëz en 1870 de l'huile essentielle d'eucalyptus, et d'où le même chimiste, préparateur au Muséum de Paris, a fait dériver par l'action de l'acide phosphorique anhydre deux autres corps appelés *eucalyptène* et *eucalyptolène*; mais l'intérêt de ces corps est surtout chimique; l'huile essentielle brute, obtenue avec grande facilité par distillation aqueuse des feuilles et de toutes les parties de la plante, est un produit usuel dont M. le docteur Gimbert a étudié avec soin les propriétés physiologiques, c'est-à-dire l'action sur l'organisme sain, en même temps que l'application à l'organisme malade. Toxique à haute dose pour les animaux, d'abord excitante, puis calmante quand on l'emploie à la dose voulue, elle semble exercer son action sur les cellules postérieures de la moelle épinière, apportant ainsi des modifications dans les fonctions respiratoires, circulatoires et calorifiques qui sont en partie sous la dépendance de cette région nerveuse. La présence d'une huile essentielle, analogue, au moins par l'un de ses principes (l'eucalyptol), aux camphres de Java et de Bornéo, aux essences de menthe poivrée, de cajeput, explique très bien une partie des propriétés de l'eucalyptus (action stimulante, hyposthénisante, antiseptique, effets sur les muqueuses, la circu-

lation, les vomissemens des cholériques, etc.) : le tannin et la résine expliquent l'action tonique et astringente; mais, pour se rendre compte de l'action fébrifuge de cette plante, on a naturellement recherché un principe spécial qu'on a soupçonné pouvoir être un alcaloïde. M. Carlotti croit même avoir isolé ce corps en l'extrayant par l'acide sulfurique d'une substance résinoïde analogue à la résine de quina; mais les recherches ultérieures de M. Bordo , de M. Taillotte et d'autres pharmaciens n'ont pu faire retrouver ce produit, que le docteur Carlotti lui-même avouait n'avoir pu obtenir bien épuré. Il y a donc sur ce point une lacune à combler, comme il y en a dans les analyses de l'eucalyptus faites par M. Adrien Sicard, MM. Vauquelin et Luciani et M. Weber.

L'essence d'eucalyptus est déjà entrée dans le domaine de la toilette à titre de vinaigre aromatique, d'alcoolat parfumé : comme toutes les huiles volatiles très odorantes, elle est trop forte et plus ou moins déplaisante, respirée en masse; une fois diluée, l'arome s'adoucit et persiste très longtemps avec un caractère *sui generis*, mais qui tiendrait, dit-on, du camphre, du laurier et de la menthe poivrée. M. Ramel l'a fait entrer dans des bonbons très agréables recommandés contre la toux et les affections chroniques des bronches.

L'*eucalyptus globulus* n'est pas le seul arbre de ce genre qui renferme une essence odorante : toutes les myrtacées ont leurs organes remplis de petits réservoirs d'huile volatile; les eucalyptus en particulier en renferment tous des quantités variables, dont les odeurs caractéristiques servent à la dénomination vulgaire de l'arbre. C'est ainsi que le plus gros des eucalyptus, l'*eucalyptus amygdalina*, s'appelle *tasmannian peppermint*, menthe poivrée de Tasmanie, — l'*eucalyptus odorata*, *peppermint* ou menthe poivrée tout court. Les usages économiques de ces essences sont en ce moment à l'étude comme dissolvans de matières résineuses et même comme huiles à brûler à la façon du pétrole (1).

Les résines sont également des produits très ordinaires des nombreuses espèces d'eucalyptus, et les noms de *gum trees*, arbres à gomme, ou plus spécialement de gommier rouge, blanc, bleu, etc., se rapportent à cet ordre de produits. D'autres noms vulgaires, comme *stringy bark*, écorce fibreuse (*eucalyptus obliqua*, L'Héritier, la première espèce décrite du genre), *iron bark*, écorce de fer, font allusion à d'autres caractères sur lesquels une étude complète de ce vaste groupe d'arbres révélerait de très curieux détails.

Mais il est temps de terminer cette esquisse, bornée à dessein au

(1) Consulter sur ce sujet F. Mueller, *Victorian exhibition, Indigenous vegetable substances*, Melbourne 1862, in-8°.

gommier bleu de la Tasmanie. Seul entre ses nombreux congénères, il a vraiment pris pied en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, partout où la culture de cette plante est compatible avec le climat. C'est le rare exemple d'un arbre vraiment australien devenu citoyen du monde de par le droit de l'utilité et de la beauté. Déshéritée du côté de la faune indigène et privée d'arbres à fruits, longtemps déserte ou nourrissant avec peine quelques misérables habitans, l'Australie, entrée il y a moins d'un siècle dans le courant de la civilisation générale, s'est peuplée de nos céréales, de nos fruits, surtout de nos animaux domestiques : elle nous envoie déjà avec son or les laines, la viande des moutons, des bœufs d'Europe nourris dans ses immenses pâturages; elle a rempli nos orangeries de ses plantes bizarres à fleurs brillantes. Aujourd'hui sa flore tout entière semble vouloir se faire de l'Algérie et de la région méditerranéenne de l'oranger une seconde patrie; mais au-dessus de ces légions d'arbustes qui lui forment en quelque sorte cortége, l'eucalyptus se dresse et s'élance avec une puissance souveraine. Tout jeune, le *bel arbre bleu* (1) est un type achevé d'élégance; à peine adulte, il représente la force, il marque une nouvelle étape dans ce mouvement de progrès qui répand sur le monde entier les richesses longtemps confinées en des régions isolées. L'homme, ce roseau pensant, est décidément quelque chose dans sa demeure, puisque la nature lui livre peu à peu pour sa jouissance ou ses besoins les êtres qu'elle semblait n'avoir créés que pour eux-mêmes, pour le désert, pour l'existence libre et sauvage : nous les faisons nôtres en leur ouvrant par la culture la voie des migrations et des destinées inattendues; chaque conquête de ce genre est un pas vers la domination pacifique du monde par l'humanité.

J.-E. PLANCHON.

(1) La couleur bleu glauque de l'eucalyptus frappe tellement les yeux que, lorsque dans l'hiver de 1862-1863 on rentra en orangerie le remarquable exemplaire du square du Temple, les habitans des quartiers qui en avaient joui tout l'été réclamaient leur « bel arbre bleu. » Le premier sujet que les Parisiens aient pu voir en dehors des orangeries fut mis en pleine terre à la Muette en mai 1861, et poussa merveilleusement jusqu'aux premiers jours d'octobre, où il mesurait $4^m,20$, s'étant allongé de 3 centimètres par jour dans le courant de septembre.

UNE EXCURSION

DANS LE NORD DU JAPON

YÉZO ET LES AÏNOS.

A bord du *Kanzu-maru*, 2 août 1874.

Me voici encore une fois loin de Yeddo, profitant de mes dernières vacances pour vivre quelques semaines au milieu de ces populations incultes auxquelles il faut demander le secret des mœurs primitives et de la civilisation originelle du Japon. Après avoir salué à Kioto l'antique capitale des mikados, le berceau de l'empire, le foyer d'où rayonnèrent jadis la science, la politesse, les arts importés de la Chine, après avoir parcouru les provinces du centre, où prospère la vie agricole et industrielle, je me propose de visiter les contrées reculées où vient mourir le flot de l'ancienne civilisation, et dans lesquelles la nouvelle ne s'est pas encore répandue. Il a fallu pour cette fois partir seul. De mes compagnons de voyage de l'année dernière, les uns sont retenus par leur service, les autres découragés par l'inclémence de la température ou les difficultés et l'étendue du programme. Quelques caisses de biscuits et de conserves forment sur le pont du *Kanzu-maru* le petit retranchement où le maître, le serviteur et le chien essaient tant bien que mal de se caser, chacun suivant son goût. C'est là qu'il faudra dresser la table, improviser un lit et organiser une tente pour se garantir d'un soleil d'août, dangereux même à travers le casque de feutre. J'ai fait une tentative pour descendre dans l'unique petite cabine où

dorment d'un œil quelques passagers japonais; mais l'odeur et la chaleur y sont tellement suffocantes, que j'ai bien juré de n'y plus rentrer, quoi qu'il arrive. Le beau temps m'aida fort à propos à tenir mon serment.

Ce n'est pas, comme on le voit, un lieu de délices qu'un *steamer* japonais, et le pis est que dans cette navigation primitive la sécurité ne compense guère le confortable complétement absent. Quelques-uns de ces navires, destinés au service des côtes, sont conduits par des ingénieurs ou plus exactement par des mécaniciens anglais ou américains; mais, la date forcée de mon départ ne m'ayant pas permis de choisir, je suis très mal tombé. De mécanicien, je n'en vois point, et quant au capitaine, — après m'être demandé pendant deux jours à qui pouvait bien appartenir cette fonction entre quatre individus qui semblent commander aux autres, parlent tous à la fois et prennent part aux manœuvres qu'ils ordonnent, — je me suis rendu compte seulement vers le soir du troisième jour que ce titre revenait à un *gentleman* orné de bottes trop neuves et d'une chemise trop ancienne, qui parut alors pour examiner le temps, qui s'assombrissait. J'ai pu méditer à loisir le proverbe populaire : « trop de pilotes font chavirer le navire. » Le voyageur ne peut se plaindre au surplus d'être abusé par de fausses promesses; quand j'ai demandé à l'agent de la compagnie en combien de temps on allait à Sendaï, il m'a répondu en lançant négligemment sa bouffée de fumée : « Si le temps est beau, vous pouvez y arriver en quarante-huit heures. — Mais s'il ne l'est pas? — Oh! alors je n'en sais rien, » a-t-il répliqué, de l'air ennuyé d'un homme forcé de répondre à une question impertinente.

I.

Comment en effet pourrait-on savoir quand on arrive, puisqu'on ne sait même pas quand on part? Nous devions lever l'ancre le 27 juillet, le départ, remis au 29, a été fixé au 30 à neuf heures du matin; mais, lorsqu'à neuf heures je saute sur le pont, la moitié de l'équipage est encore à terre, et le chauffeur ne songe pas à allumer ses feux. J'ai même l'air de surprendre tout le monde en demandant quand on va déraper. Vers deux heures, nous sommes rejoints par plusieurs passagers mieux avisés que moi; à trois heures, l'équipage se fait ramener dans des sampangs chargés de provisions; la cheminée commence à vomir sa fumée noire, et vers quatre heures le *Kanzu-maru* prend un petit élan modéré de 7 milles à l'heure La rade de Shinagawa, que nous quittons, est une des plus incommodes que l'on puisse voir. Trop ouverte et trop plate, elle ne peut

donner accès aux gros navires, ni protéger les petits contre les typhons. La chaloupe à vapeur qui faisait le service de Yokohama à Yeddo avant la construction du chemin de fer s'y est plus d'une fois embourbée; le moindre coup de vent empêche les chalands de circuler et les chargemens de se faire : aussi tout le commerce européen s'est-il concentré à Yokohama, tandis que les jonques plates qui font le cabotage indigène préfèrent entrer dans les canaux de Yeddo, où elles viennent se charger aux pieds mêmes des *godons*. En ce moment même, elles arrivent du large vent arrière, innombrables, rapides, élégantes, mêlées aux bateaux de pêche et profitant comme eux de la marée montante.

Nous voyons de loin en passant Yokohama, Treaty-Point, et, doublant vers neuf heures le Cap Méla, nous entrons dans le Pacifique. Il nous reste à faire 100 lieues au nord pour gagner la baie de Sendaï. Par bonheur, le grand Océan, si fertile en naufrages sur ces côtes, justifie cette fois le nom qu'il a reçu de Magellan. La navigation n'offre d'autres émotions que la vue des marsouins et des mouettes qui jouent en grand nombre autour de nous et le spectacle de la côte que nous ne perdons guère de vue. Nous longeons la province d'Awa, celles de Kadzusa et d'Oshiu; des falaises de moyenne hauteur bordent le rivage; au-delà on distingue de hautes montagnes, Tsukuba-san, Nikkô-san, ces grands jalons qui marquent la route du nord. Voici Inaboye-saki, la pointe inhospitalière où vient déboucher le Tonégawa. Il a fallu y construire un phare pour éloigner les navigateurs de ces parages semés d'écueils.

Décidément l'agent a eu raison de ne pas me donner une réponse compromettante : voici notre troisième jour de navigation, il est cinq heures, on ne distingue pas encore le port d'arrivée, et le temps, couvert depuis le matin, devient tout à coup menaçant. L'horizon disparaît sous de gros nuages noirs qui ne tardent pas à éclater; la nuit nous prend, tandis que l'on cherche à l'aventure la côte, que rien n'éclaire. C'est alors que le capitaine paraît, regarde autour de lui d'un air capable, interroge la boussole et nous mène piquer une tête droit sur l'île de Tashiro, à 15 lieues du port où nous devions entrer. Il se trouve là fort à propos une petite anse où nous jetons l'ancre en attendant le jour et le calme. Le jour vient, mais point le calme. A travers des rafales de pluie et de vent, on voit l'océan moutonner au large et se briser sur les îlots qui nous entourent. Un petit village de pêcheurs sommeille, portes closes, à quelques encablures de notre navire. Combien de temps cela va-t-il durer? C'est la question que je me pose en arpentant le pont, dont je suis devenu l'unique occupant, tout l'équipage étant plongé dans le sommeil à l'entre-pont, et mes deux compagnons du pre-

mier jour étant abattus par ce mal stupéfiant auquel les Japonais sont si généralement sujets. Vers deux heures, le *Kanzu-maru* semble se réveiller : un mousse paraît, bâille, s'étire les bras et redescend; un autre survient, même pantomime. Enfin on rallume les feux éteints, et nous reprenons le large, non pour entrer dans le port de débarquement, ce qui est devenu impossible par la violence du vent, mais pour gagner un autre abri plus sûr.

C'est dans une jolie petite crique entourée de hautes collines verdoyantes que nous jetons l'ancre vers cinq heures; la pluie a cessé, une barque se détache du petit village de Také et vient prendre quelques passagers fort heureux de toucher terre. J'escalade les hauteurs voisines pour jouir d'un spectacle qui serait beau par un ciel plus clair. Les îles environnantes baignent dans le canal leur verdure luxuriante; on distingue vaguement vers l'ouest le pic de Kin-kwa-san, tandis que notre petit *steamer*, lavé à grande eau, se balance à quelques brasses du bord. Peu ou point de culture, c'est à la pêche que les habitans de cette côte demandent leur subsistance. Ce premier aperçu des types du nord ne donne pas une idée flatteuse de la race. Les hommes, bronzés par le hâle marin, sont laids; quant aux êtres farouches, à demi nus, qui étalent une poitrine noire et desséchée, on me dit que ce sont des femmes. Les gens de l'équipage traitent ces indigènes avec le plus parfait mépris. A propos de je ne sais quelle querelle sur du poisson promis et non livré, ils s'arment de triques et déclarent qu'ils vont faire un mauvais parti au délinquant; celui-ci s'esquive à temps, mais on lui prend son bateau, qu'on emmène au large et qu'on hisse à bord. Il a fallu ce matin même une heure de pourparlers entre le chef du village, notre capitaine et les héros de ce bel exploit pour que la barque fût rendue. Cette grande douceur, qu'on admire chez les Japonais, ne serait-elle que le vernis dont se couvre leur rudesse primitive, une seconde nature artificielle sous laquelle reparaît facilement la première quand la surveillance est loin et quand on se croit à l'abri d'une loi draconienne? Ce qui est certain, c'est que leur politesse, toute de formules plutôt que de sentimens, se traduit plus volontiers par des phrases banales que par des actes.

Aujourd'hui nous avons quitté à neuf heures la *Baie des Cigales*, — c'est ainsi que j'ai baptisé sur mes notes ce petit coin de terre en l'honneur des myriades d'insectes qui n'ont cessé pendant toute la nuit de faire entendre leur mélodie glapissante. En ce moment, nous traversons la baie de Sendaï par un fort roulis, mais par un beau soleil et une légère brise qui font oublier la bourrasque des deux derniers jours. Cette baie, large d'une quinzaine de *ris* (lieues), présente la forme générale d'un demi-cercle ouvert au sud, dont

nous franchissons le diamètre de l'est à l'ouest. Au fond du golfe, on aperçoit les montagnes de la province de Mutsu et le port d'Ishi-no-maki. Devant nous se dessinent déjà les premières îles détachées d'un archipel. On dirait moins des îles que des bateaux chargés de verdure, tant elles sont petites, tant leur feuillage les recouvre jusqu'au pied. Presque toutes sont inhabitées; mais en voici de plus grandes, derrière lesquelles nous glissons; la haute mer disparaît, et nous avons franchi désormais la ceinture de rochers qui enclave les eaux paisibles de la baie où dort, comme au bord d'un lac suisse, le joli village de Matsusima. Ces eaux peu profondes ne nous permettent pas d'avancer, et le *Kanzu-maru* termine sa course dans une île voisine, à la douane de Sabusawa. Il est midi, nous avons mis cinq jours à franchir cent lieues.

13 août. A bord du *Kwaï-djin-maru.*

Après dix jours de courses à cheval ou de promenades en canot, il a fallu encore une fois camper sur le pont d'un nouveau *steamer* japonais, en tout semblable au premier comme installation, comme discipline et comme vitesse, pour gagner le but de mon voyage, Hakodaté et l'île de Yézo. Je profite des loisirs d'une bonne traversée pour résumer mes impressions de ces dernières journées.

Sabusawa est un port d'accès difficile, où les produits des riches provinces environnantes s'échangent contre les articles manufacturés d'importation indigène ou étrangère, venus soit en jonques, soit par de petits bateaux à vapeur comme celui qui m'a amené. De grandes jonques, des magasins, des agences de transport, donnent à ce petit bourg une animation commerciale qui attire et ne retient pas. Deux heures après mon arrivée, je montais en *sampang*, et à travers les méandres des îles et des îlots je gagnais Matsusima à trois *ris* plus loin.

De la maison de thé à trois étages où je suis descendu, on domine une grande partie de ce lac formé par le hasard, et les yeux reposent avec délices sur les accidens de cette nature enchanteresse. Le paysage japonais produit l'impression d'une miniature; tout y est harmonieux, coquet, presque artificiel. Rien de heurté, ni dans les tons, ni dans les formes; la lumière semble caresser les contours qu'elle baigne. Sur un îlot, à gauche de la plage, s'élève un petit temple; sur un autre, à droite, une rangée de pierres funéraires indique le cimetière. Les pêcheurs qui dorment là semblent encore bercés dans leur barque indolente, comme ceux qu'on voit glisser le long de leur dernière demeure. Derrière le village s'élève une bonzerie, entourée de nombreuses chapelles; autrefois floris-

sante, elle est aujourd'hui abandonnée. Les magnifiques *sûgni* qui en formaient l'avenue tombent un à un sous la hache des bûcherons; l'œuvre de destruction se poursuit ici comme partout, et n'aboutit jusqu'à présent qu'à découronner le passé sans grandir le présent ni fonder l'avenir. Un de ces arbres se cramponne, avec ses racines mises à nu, comme avec des mains crispées, au rocher sur lequel il meurt, — image fidèle de l'antique tradition qui essaie de vivre sur ce sol aride et s'apprête à y périr faute de racines assez profondes dans les consciences et dans les volontés d'un peuple trop longtemps asservi.

En rentrant à l'auberge, j'y trouve installée une bande de lutteurs qui fait halte. Chacun d'eux voyage le paquet sur l'épaule, le sabre au côté, la robe retroussée jusqu'aux hanches et rabattue jusqu'à la ceinture. On s'arrête dans les grandes villes, dans les lieux de pèlerinage en renom, partout où il y a foule; on fait le reste du chemin à grandes étapes. Ces marcheurs infatigables font de 18 à 20 lieues par jour sans broncher, à la seule condition d'absorber un nombre suffisant de tasses de riz et de trouver au gîte un bain torride. Les lutteurs japonais n'ont rien de la grâce athlétique; leur genre d'escrime, qui consiste simplement à renverser l'adversaire par la poussée, demande moins d'adresse ou de force que de pesanteur. Aussi ne sont-ce que de lourdes masses de chair difformes.

Sept lieues séparent de la mer la ville de Sendaï, l'une des plus importantes du Japon. Comme toutes les grandes cités, elle s'annonce au loin par le prolongement excessif de ses faubourgs dans toutes les directions; mais tant s'en faut qu'elle offre en toutes ses parties le spectacle animé de certains marchés. Au milieu de la ville est un carrefour dont les quatre angles affectent une construction monumentale et pittoresque. C'est là que la route venant de la baie croise celle qui vient de Yeddo, le *Oshiu-kaïdo,* — là que se concentre l'activité commerciale; c'est aux environs que sont groupés la poste, l'hôpital, le télégraphe, qui ne marche pas encore, et des *stores* remplis de marchandises européennes, contenant principalement des vêtemens, des chaussures, de la parfumerie et des boissons. Sendaï se pique en effet de suivre le mouvement des idées à la mode. J'y ai vu flotter une banderole portant en français ces mots : *école de compagnie*; malheureusement, la maison étant vide, cette annonce est restée pour moi un mystère. En revanche, on y voit un joli collége où des professeurs japonais enseignent l'anglais à leurs compatriotes; la culture des langues y est en honneur. Un soldat des *tsintaï* (troupes de ligne), coiffé, comme ils le sont tous, du béret prussien, m'a salué d'un *god dam you* plein d'aménité, dans l'intention manifeste de faire valoir ses études philologiques.

Une jeune fille s'est installée d'autorité à côté de moi pendant que je déjeunais, et m'a assailli en anglais de questions plus indiscrètes les unes que les autres. Par un singulier contraste avec ses allures modernes, la ville a conservé des anciens jours une trace qu'on ne retrouve plus guère aujourd'hui. J'ai parlé ici de ces étranges lieux de repos préparés jadis le long des routes pour faire oublier au voyageur au milieu de distractions équivoques les ennuis d'une longue tournée : encore aujourd'hui il n'y a pas à Sendaï d'autre auberge, et c'est au milieu des tambourins et des défis que se lancent deux jeunes libertins déjà ivres qu'il faut songer à dormir après une nuit passée à cheval.

A mesure qu'on s'éloigne du carrefour, la vie semble se retirer; les maisons tombent en ruines, les clôtures gisent à terre; l'herbe pousse dans les chemins, et les longues rues de l'ancien quartier officiel semblent dépourvues d'habitans et de propriétaires. Sendaï est comme une ville déchue dont la population aurait brusquement émigré; cette déchéance date de la guerre civile de 1868 qui a sévi dans cette province : les partisans du taïcoun y furent vaincus par les réguliers, et le gouvernement vainqueur ne s'est point hâté de panser les plaies de la cité rebelle. Il y a envoyé un bataillon d'infanterie, et, tandis que la vieille forteresse féodale tombait en ruines, on a bâti à sa porte deux vastes casernes. Au demeurant, ce riche marché des soies d'Oshiu, bâti dans une plaine à quelque distance des montagnes, sans industrie locale, sans physionomie propre, mérite qu'on y passe et non qu'on y séjourne.

Revenu au bord de la mer, j'ai voulu gagner le fond de la baie en canot. La fragilité de l'esquif sur lequel il faut s'embarquer provoque bien quelques observations de ma part : les bateliers, ne voulant pas laisser échapper leur proie, m'assurent que la traversée ne se fait jamais autrement, et deux heures de navigation charmante à travers les îles semblent leur donner raison; mais à peine avons-nous doublé la dernière que le vent se met à souffler, la mer à grossir; la voile de paille tombe à l'eau, et mes hommes se déclarent incapables d'atteindre Ishi-no-maki à la godille. Ils n'ont pas beaucoup de peine à me persuader de gagner l'île la plus voisine et le petit port de Sabusawa.

Guéri par l'expérience, je me flattais d'affréter une de ces grandes jonques qui étaient à l'ancre attendant un chargement de riz pour le sud, — l'occasion de gagner en quelques heures le prix d'un voyage devait être un appât séduisant; mais je comptais sans l'esprit de routine professionnelle. Consacrer à une partie de promenade une jonque de commerce paraît tout simplement au patron une plaisanterie déplacée; j'ai beau appuyer ma proposition des offres les

plus brillantes, je ne réussis même pas à la faire prendre au sérieux. Y a-t-il du moins une raison, une objection quelconque? Non, seulement ce serait insolite, et cela suffit. C'est donc dans un grand canot de pêche, à quatre avirons, que je m'embarquai bien avant le jour pour visiter l'île sacrée de Kin-kwa-san (la *Montagne-d'Or*), située à 18 lieues de là, vers l'est, en dehors de la baie. Au bout de sept heures de trajet, par un beau temps et sous un soleil terrible, nous entrions dans le groupe d'îles qui la précèdent : elles sont plus grandes, d'aspect plus sévère que celles de la côte occidentale du golfe; les falaises de basalte, couvertes de fucus et de mollusques, s'enfoncent à pic dans une eau profonde et transparente. C'est dans ce lieu inhospitalier, à Tashiro, qu'était autrefois établi le pénitencier où les daïmios de Sendaï envoyaient en exil leurs *samourais* (officiers) coupables de quelque délit ou soupçonnés de quelque mauvais dessein. Cette sorte d'exil était jadis et reste encore l'une des peines les plus cruelles pour des hommes si épris de plaisir et de bruit, incapables de remplacer par l'activité de l'esprit le vide de l'oisiveté forcée. Quelques-uns d'ailleurs étaient astreints au travail; on voit en passant les défrichemens qu'ils ont légués aux habitans d'aujourd'hui, pêcheurs insoucians qui ne songent guère à les continuer ni à en profiter. Dans toute cette région, à part quelques plans de haricots devant la porte des cabanes, on n'aperçoit aucune trace de culture. Les insulaires n'ont pas l'air de soupçonner qu'il y ait d'autre nourricier que l'océan. On en voit quelques-uns voguer à côté de nous dans des canots qui pourraient passer pour des périssoires et qu'on dirait à chaque instant prêts à chavirer sous le poids de la natte de paille qui leur sert de voile.

Il n'est pas donné à tout le monde d'aborder à Kin-kwa-san; c'est d'ailleurs le seul rapport qu'ait cette terre mystérieuse avec la riche Corinthe. Favorisés par la marée, nous jetons l'ancre au milieu de rochers aigus, tout hérissés d'échinodermes, dont les épines restent dans les pieds nus, car il faut faire quelques bonds dans l'eau pour gagner la plage. J'aurai toujours devant les yeux le spectacle qui s'offrait là : une quinzaine de pêcheurs japonais, surveillant leurs barques à l'ancre, se tenaient accroupis ou couchés entièrement nus sur le sable sous un soleil mortel. Muets, immobiles, la face congestionnée par la chaleur, bouche béante à la vue d'un étranger, ils semblaient plongés dans je ne sais quelle torpeur stupéfiante commune avec la brute, ruminant, comme les bœufs dont parle un poète,

Le rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

A la vue de ces corps inertes, aux muscles arrondis, à la peau cui-

vrée, aux longs cheveux pendans sur les épaules, on a la révélation de la vie sauvage primitive. Telle dut être l'impression des premiers navigateurs portugais qui furent jetés sur un rocher de la mer de Chine; cela devait se voir il y a mille ans, et les siècles en se succédant n'ont apporté aucun changement à ces existences.

L'île de Kin-kwa-san serait absolument déserte, si la religion sintiste, habile au temps de sa prospérité à consacrer par ses manifestations toutes les beautés naturelles, n'y avait bâti un temple devenu un lieu de pèlerinage. Le temple n'a plus son grand-prêtre, mais l'habitude des pèlerins a survécu au culte, et le desservant laïque chargé d'entretenir l'autel offre un gîte aux nombreux visiteurs dans les dépendances du monastère abandonné. Il y avait foule quand j'arrivai. Je ne cesse d'admirer cette humeur voyageuse des Japonais. Sans être poussés par un intérêt mercantile, ni par un zèle religieux qui leur fait absolument défaut, ils entreprennent souvent de longs voyages à pied, presque sans ressources, pour visiter un lieu célèbre, un temple, une montagne, un tombeau. Grâce à la simplicité de leur appareil, grâce à la facilité de la vie, les plus humbles peuvent partir le bâton à la main, le pied leste, le cœur léger, sûrs de rentrer riches de souvenirs, sans être beaucoup plus pauvres d'argent. Tandis que mon *koskaï* (serviteur), à grands renforts de paravens, s'ingénie à élever à mon profit le mur de la vie privée dans une vaste salle où se tiennent une trentaine d'hommes et de femmes, je gagne la forêt sous la conduite d'un jeune garçon pour qui le monde finit là. Une cascade roule sur un lit de sable mêlé de mica, dont les reflets dorés ont valu à l'île son nom et la réputation, bien usurpée d'ailleurs, de recéler de l'or. Un petit sentier grimpe sous les magnifiques *sugni*, au milieu de quartiers de granit, dans une solitude qui rappelle la Gorge-aux-Loups de la forêt de Fontainebleau. On parvient enfin, après une ascension facile, à un plateau découvert d'où l'œil émerveillé embrasse un horizon sans limites. Kin-kwa-san est un cône à peu près régulier couvert d'une haute futaie, sillonné de ruisseaux, dont le développement total à la base est de 20 kilomètres. A l'ouest sont les îles que nous avons dépassées pour arriver; au nord, on en voit une autre toute petite, véritable écueil qui servait jadis de pénitencier; au sud, on distingue la côte ferme, qui se perd dans le lointain; à l'est, on n'aperçoit que l'Océan-Pacifique roulant ses grandes lames régulières que rien n'arrête depuis San-Francisco. On sent là qu'on est au bout du vieux monde et séparé du nouveau par l'immensité. C'est pour ainsi dire le Ouessant du Japon.

Une émotion toute nouvelle, c'est la vue des daims familiers qui peuplent cette terre, où d'anciennes lois ordonnent de les respecter

sous peine de mort. On les voit s'enfuir sous les arbres; il paraît qu'ils viennent paisiblement manger dans la main, comme l'indiquent des débris de papier, leur suprême friandise, à demi lacérés et jonchant la terre; mais la vérité m'oblige à confesser que je les ai vainement appelés. J'avais du reste un compagnon peu fait pour les attirer; mon chien leur courait sus en jappant.

De retour dans la baie de Matsusima, j'y passe quelques jours en excursions, qui se résument dans la dernière faite à Miura. C'est une haute colline boisée, située au milieu même de la baie et consacrée, comme toujours, par un temple. C'est de là qu'on aperçoit d'un seul coup d'œil les huit cents îles qui font de ce paysage l'un des plus beaux panoramas du Japon. En entendant répéter ce chiffre fantastique, j'avais cru à une de ces exagérations de la vanité locale dont les voyageurs se font souvent les complices, mais il a fallu se rendre à l'évidence. Si dans le nombre beaucoup ne sont que des rochers, il en est bien peu que ne surmonte un bouquet d'arbres ou une touffe de verdure. On dirait que du haut de Miura quelque semeur divin a d'un geste unique jeté autour de lui cette poussière gigantesque. C'est en vain que j'ai sollicité des habitans une explication mythologique du phénomène. Il n'entre pas dans la tournure d'esprit des Japonais d'encadrer les merveilles naturelles dans aucunes de ces fables dont le génie grec et âryen est si libéral. Ce n'est point ici d'ailleurs, comme dans le sud, l'ancien séjour des dieux; jamais ils n'ont honoré de leur présence ces contrées redoutables du nord où vivait la race détestée des Aïnos. Le vieux prêtre qui me dresse une table dans son temple, sous le regard pacifique de Kannon-sama, répond donc à mes questions, dont la naïveté l'étonne, qu'il en a toujours été ainsi de mémoire d'homme. Je m'attendais à cette réponse. Je ne suis pas plus heureux dans mon interrogatoire scientifique; les théories sur les transformations du sol n'intéressent pas mon homme, et je suis forcé de m'en tenir à l'hypothèse que suggère l'aspect partout semblable du terrain calcaire et le peu de profondeur des eaux, celle d'une lente érosion pratiquée par les flots dans une masse jadis compacte.

En revanche, mon hôte m'entretient de questions politiques; il a vu la dernière guerre civile en 1868, il en parle en homme qui sans doute a dû faire des vœux pour le parti du nord quand il était debout et l'accompagner de ses regrets dans la défaite. Partout ici, dans les choses et dans les hommes, on retrouve vivace ce souvenir, qui disparaît à Yeddo sous le fracas des nouveautés. Là, le gouvernement éblouit le peuple et l'accable d'une onéreuse sollicitude : il compte ainsi rallier les tièdes et décourager ses ennemis; mais dans ces provinces, qui ont pris part à la guerre, qui en ont souffert, qui

n'ont jamais eu d'attache directe avec le pouvoir, les anciennes influences demeurent, les vieilles rancunes subsistent, inertes peut-être pour longtemps, mais non pas adoucies, et se traduisant par une mauvaise volonté invincible à l'égard de toutes les réformes entreprises par le gouvernement central. Celui-ci du reste ne se pique pas de les faire adopter du premier coup, et se préoccupe beaucoup plus de se donner les dehors de la civilisation dans quelques ports ouverts que d'en répandre uniformément les réels bienfaits.

Il a fallu passer trois jours à Sabusawa, attendant d'heure en heure le départ toujours annoncé, toujours retardé, du *Kwaï-djinmaru;* mais je n'ai pas manqué de distractions dans la maisonnette où ma bonne étoile m'avait conduit, faute de place à l'auberge. Le propriétaire tient un établissement de bains, où j'ai eu le plaisir de voir, en quarante-huit heures, défiler par deux fois toute la population. Vers deux heures, au moment où l'eau commence à être suffisamment chaude, c'est-à-dire quand il est impossible à un Européen d'y tenir la main, les jeunes filles bien posées arrivent les premières, procèdent sans aucun embarras à tous les détails d'une toilette intime et consciencieuse, se plongent pour terminer pendant quelques minutes dans la piscine, se rajustent sans trop de hâte, puis viennent s'accroupir autour du feu entretenu par mon hôtesse, où elles entament, en fumant la pipe, un interminable babillage, car la maison de bains est en même temps un casino. Un peu plus tard viennent les vieillards des deux sexes, dont la journée est terminée avant la nuit à cause de leur âge; le soir, il y a foule; ce sont les pêcheurs, les hommes de peine, les artisans, les servantes, les femmes occupées le reste du jour chez elles ou aux champs. Tout ce monde se connaît, cause, rit, se jette de l'eau bouillante en manière de plaisanterie.

Ce que nous appelons confort n'a au Japon d'équivalent ni dans la langue ni dans les mœurs; on y rencontre le luxe chez les grands, la prodigalité presque chez tout le monde, mais ni petits ni grands ne font le moindre effort pour s'entourer de ces mille commodités sans lesquelles il n'y a pour nous ni bien-être physique ni véritable liberté d'esprit. Dans le petit port où je suis resté quelques jours, il était impossible de trouver un seul des mets, je dis des plus communs, qui composent la cuisine japonaise. L'idée ne vient à personne de les joindre de temps en temps au riz traditionnel, pas plus que de fermer passage en hiver à un courant d'air glacial ou de chasser dans un âtre la fumée qui offusque les yeux. En revanche, une grande ville, comme Sendaï, est toujours pleine de gens qui s'amusent, festoient, font tapage. Ce sont les modestes

habitans des environs qui viennent y manger en un jour l'épargne de plusieurs mois. Quelques amis, ayant loué pour une excursion les services de quinze ou vingt porteurs, eurent à leur payer au retour une somme d'environ 1,200 francs; le soir même, les *ninsogos* se rendirent au Yoshiwara, et quarante-huit heures après tout était dépensé. « Autour de nous, tout s'évanouit, la vie est un songe; sur la terre, qu'est-il de durable? » répète depuis des siècles la sagesse désolante du bouddhisme. Dès lors pourquoi accumuler sur cette terre des biens trompeurs? Pourquoi nous attacher à une vie qu'il faut quitter, étreindre des ombres? A quoi bon fonder sur le sable? De là l'indifférence ascétique de quelques-uns et l'imprévoyance épicurienne du plus grand nombre.

Si l'on ne se soucie pas de bien vivre, on ne se met guère en peine de la mort. Depuis deux jours, un bruit de clochettes dans le voisinage annonçait l'agonie d'un malade; le troisième jour, je vis passer le convoi, qui allait le conduire à sa dernière demeure. En tête marchait le clergé, puis quatre hommes portant sur leurs épaules une boîte de sapin exactement semblable au véhicule appelé *norimon*, dans laquelle le mort était accroupi, puis des pleureuses qui ne pleuraient pas, coiffées d'un capuchon blanc. Personne n'avait l'air affligé, ce qui m'engagea à me mêler à un groupe d'hommes qui suivaient. Quoiqu'il n'y ait qu'un village dans cette île, j'y ai compté cinq cimetières; chaque famille pour ainsi dire a le sien. Le cortége s'engage d'abord dans un sentier dont l'entrée est gardée par trois figures de pierre sculptées en bas-relief représentant un tombeau. Là le prêtre murmura une litanie, puis on se remit en marche pour s'arrêter de nouveau au premier cimetière, où l'on dit une prière, puis au second, où l'on fit de même, et ainsi de suite jusqu'au point d'arrivée. C'est un usage tout local et fort touchant qui veut que chaque défunt aille rendre une dernière visite à ses anciens amis avant de gagner lui-même le champ du repos. Là on le glisse au fond d'un trou, et chacun s'en retourne prestement, laissant le fossoyeur terminer seul sa triste besogne.

On ne se lasse pas d'étudier ces mœurs; parmi les sentimens qui se traduisent aux yeux de l'observateur, il est curieux de retrouver ceux qui forment par tous pays l'apanage et l'essence de l'humanité, de compter ceux qui prennent leur source dans les conventions locales, et de noter les uns et les autres sous les formes particulières qu'ils empruntent. Voici dans cet ordre d'idées une petite scène caractéristique. Mes hôtes étaient un jeune mari et sa femme sans enfant; le père et la mère de la femme logeaient non loin de là, et le père, qui m'avait pris en affection, était sous un prétexte ou sous un autre toujours en visite chez sa fille. Trop vieux pour exercer

une profession, ce bonhomme faisait un peu tous les métiers, même les pires, s'il en faut juger par quelques propositions non équivoques qu'il me chuchota à l'oreille un jour qu'il était un peu plus ivre que d'habitude. Voyant qu'il m'obsédait, sa fille lui dit tout doucement de ne pas molester l'étranger. Ce reproche à peine murmuré, le père se redresse et commence contre sa fille une philippique sanglante. Elle baisse la tête sans mot dire. Le gendre, fort décontenancé, semble par son silence donner raison au père irrité, et celui-ci se retire avec les honneurs de la guerre. Il fallut que le jour même la jeune femme allât, presqu'en cérémonie, implorer l'intercession de sa mère et son pardon. L'autorité paternelle est ici toute-puissante. Cependant deux jeunes gens suivaient hier un cortége funèbre l'œil sec et le front calme; la voix du devoir parle plus haut dans les relations de famille que la tendresse ou la sensibilité.

De cette première escale à moitié chemin du nord, voici l'impression générale qui me reste : la race japonaise est unique, la civilisation uniforme dans ses origines et ses moyens de développement. Du nord au sud, il n'y a qu'un peuple, chez lequel on trouve de très sensibles dégradations de culture intellectuelle ou morale, des dissonances historiques, des antipathies politiques, des coutumes diverses, quelquefois des préjugés opposés, mais qui révèle néanmoins son unité première par ses qualités, ses aptitudes et ses tendances. C'est bien partout le même Japonais insouciant, point méchant et point bon, paresseux avec délices; industrieux au besoin, esclave de la règle établie. La seule différence qui m'ait frappé, c'est chez les gens du nord plus de rudesse d'allures et l'absence de cette politesse banale et formaliste qui n'est du reste elle-même qu'un masque destiné à remplacer la véritable urbanité.

Pendant que j'écrivais ces notes, installé sur une table de fortune, le bateau s'est brusquement arrêté, frémissant de la proue à la poupe, comme une flèche dans un bouclier d'airain; avions-nous touché? une des baleines qu'on voit se prélasser à quelques centaines de brasses nous avait-elle donné un coup de queue en passant? Non; c'est simplement une pièce de la machine qui, faute d'huile, s'était échauffée jusqu'au rouge. On réveille le mécanicien négligent, on jette de l'eau sur la bielle, on verse de l'huile dans les réservoirs, et nous reprenons notre marche. Quant au coupable, il en pouffe de rire pendant une heure avec le capitaine. Décidément, si je reviens par mer, ce ne sera pas sur un bateau japonais. Heureusement nous doublons en ce moment le Cap Syria, le seul passage difficile de la traversée; nous allons entrer dans le détroit de Tsungar, et demain au point du jour nous serons à Hakodaté.

II.

Située entre le 41e et le 45e degré de latitude nord, entre le 137e et le 141e degré de longitude est, l'île d'Yézo pourrait se comparer grossièrement à une tête d'éléphant recourbant sa trompe vers le sud; Hakodaté est au bout de la trompe. On se ferait une idée très inexacte du climat, si l'on n'avait égard qu'à la latitude; c'est surtout une question de vents et de courans. Placée dans le voisinage de la Sibérie, la dernière des îles japonaises en reçoit les vents glacés, tandis que le Kuro-siwo (torrent noir), grand courant venu de l'équateur, qui baigne et réchauffe les côtes du Nippon (1), tourne brusquement à l'est dans le Pacifique et se dirige vers l'Amérique, abandonnant Yézo aux courans polaires. Aussi l'été y est-il plus court et plus frais (mon thermomètre n'a pas dépassé 25 degrés pendant la deuxième quinzaine d'août), et l'hiver extrêmement rigoureux. La neige couvre les montagnes dès le mois d'octobre.

C'est seulement au XVIIe siècle que les Européens découvrirent cette contrée; mais les Japonais les avaient devancés, et dès le XIVe siècle les chroniques rapportent que Yoshitsuné, frère du shiogoun Yoritomo, s'y réfugia pour échapper à la jalousie et aux soupçons du monarque qu'il avait aidé à saisir le pouvoir. Il n'y avait alors d'autre population que celle des Aïnos, appelés aussi *Yessos*, qui lui ont donné son nom. Il paraît bien probable que ces aborigènes occupaient aussi jadis une partie du Nippon, qu'ils évacuèrent pour faire place aux conquérans venus du sud; ils s'établirent également dans l'île plus septentrionale de Sagalhien (ou Karafto), par où l'archipel japonais touche au continent russe. Plus tard, les vainqueurs pénétrèrent à la suite des vaincus dans ces deux îles et s'y établirent en maîtres sans rencontrer de résistance. Ils fondèrent aussi à Itorup, autre île au sud de Sagalhien, un établissement fortifié où résidaient des officiers du shiogoun, surveillant et protégeant les Aïnos à la tête de quelques soldats, ou plutôt attestant par leur présence le fait de l'occupation japonaise. En 1806, les Russes, établis dans le nord de Sagalhien, tandis que les Japonais possédaient le sud, vinrent avec deux vaisseaux demander à ces derniers la permission de nouer commerce avec eux dans cette partie de leur empire, sous la menace de ravager le pays en cas de refus. Grande fut l'alarme du gouvernement, qui ne négligea rien pour se mettre en état de défense. Malgré ses efforts, les Russes, revenus l'année sui-

(1) Nippon ou Ni-hon signifie plus exactement l'empire japonais; c'est pour déférer à un usage établi qu'on désignera ainsi la grande île.

vante, n'eurent pas grand'peine à réaliser leurs menaces. Ils chassèrent la garnison d'Itorup et pillèrent tout ce que contenait la forteresse. On sait comment les Japonais se vengèrent en détenant captif pendant trois ans l'amiral Golovnine; mais ils sentaient qu'il y avait de ce côté un danger persistant pour leur sécurité : aussi, lorsque plus tard l'expédition du commodore Parry les eut contraints d'entrer en relations avec les Européens, leur première ambassade fut-elle envoyée à Saint-Pétersbourg pour régler la délimitation des possessions respectives des deux pays dans Sagalhien. On proposait alors de s'arrêter de part et d'autre au 50e parallèle, mais le gouvernement russe sut gagner du temps. Il sut, ce qui est mieux, le mettre à profit; quand la question fut reprise plus tard, son occupation s'étendait au-delà, et, quand on la reprendra désormais, on s'apercevra qu'il est le seul occupant.

Au début des relations ouvertes par les traités, on put croire que la Russie nourrissait sur l'île même de Yézo des projets de conquête; ses navires de guerre paraissaient souvent dans le port d'Hakodaté, poursuivant activement leurs travaux hydrographiques dans toutes les eaux environnantes; au lieu d'envoyer à Yeddo, comme les autres puissances, un ministre résident, elle s'était contentée de nommer un consul à Hakodaté, comme si elle eût voulu à la fois éviter l'occasion de se jeter dans les querelles de l'Europe avec le Japon, et traiter avec lui sur le pied d'égalité; mais il faut reconnaître que ces symptômes inquiétans ont, quant à présent au moins, disparu. M. de Budshow a quitté le poste de consul à Hakodaté pour venir prendre à Yeddo celui de ministre, auquel il était naturellement appelé; le commerce avec la Sibérie n'a pris aucun développement et, sans la présence insolite des missionnaires russes à Hakodaté, on pourrait dire que rien n'accuse plus les projets prêtés au gouvernement de Saint-Pétersbourg. Quoi qu'il en soit, le gouvernement de Yeddo a senti qu'il ne devait pas laisser péricliter son droit incontestable, et n'a rien négligé pour l'affermir.

Autrefois les terres incultes avaient été divisées entre quelques grands daïmios déjà nantis d'autres fiefs; mais ces souverains absens et tout entiers à leurs intrigues de cour ne s'occupaient de leurs possessions d'outre-mer que pour en tirer quelques impôts sans les administrer. De là l'état misérable du pays. La révolution de 1868, quand elle eut vaincu les partisans du taïcoun dans leur dernier refuge, précisément à Hakodaté, remplaça les daïmios absens par des gouverneurs de *ken* ou provinces forcés de résider, mais dépourvus de moyens d'action pour ramener à la vie normale une population de chasseurs et de pêcheurs, et la contrée semblait vouée pour longtemps encore à l'oubli, lorsque, il y a quelques

années, l'idée vint au gouvernement d'en confier la colonisation à un général américain.

Il semble que nous avons changé de climat quand le matin du 14 notre *steamer* entre dans l'étroit goulet au fond duquel est situé Hakodaté. Au lieu des hautes montagnes du Nambu, qu'hier on apercevait dominant les falaises de la côte, nous voguons entre des collines basses, aux croupes arrondies et dénudées qui donnent aux environs du port un aspect singulièrement triste. Au loin dans l'intérieur, on voit se dessiner la crête aiguë d'un volcan que le soleil levant dore d'un reflet pourpre; tout près de nous, un faubourg serpente le long de la côte; enfin au détour d'un promontoire gardé par une batterie, voici la ville. L'œil est péniblement surpris quand, au lieu de voir un *settlement* bâti comme Yokohama ou Hiogo, dans ce style interlope qu'on appelle européen en Asie, et qui pourrait sans peine passer pour asiatique en Europe, il n'aperçoit qu'un grand village de bois, aux toitures basses, où s'élèvent de loin en loin quelques habitations un peu plus grandes, peintes de bariolages de mauvais goût. Ici point de murailles imitant la pierre, point de terrasses descendant sur une pelouse. Les maisons les moins laides sont surmontées de toits couverts de terre et plantés d'herbe, afin de remplacer les tuiles, qui manquent. La ville est bâtie sur le penchant d'une colline escarpée, de sorte que, si les rues parallèles percées à mi-côte sont larges et bien ouvertes, les rues transversales qui les rejoignent sont autant d'escaliers. Aussi n'y voit-on pas une voiture, et ne se sert-on guère du petit véhicule roulant appelé *djinrikichia*.

Une triste nouvelle ne tarde pas à m'arracher à ces premières impressions : deux jours auparavant, un *samouraï*, venu d'Akita, résolu à tuer le premier Européen qu'il rencontrerait, a en plein jour assassiné le consul allemand, M. Haber. On conçoit quelle consternation un pareil attentat jette parmi un groupe de quinze ou vingt Européens dont chacun ne peut s'empêcher de calculer mentalement combien il avait de chances pour être lui-même victime (1). La population japonaise elle-même n'est guère moins émue; les aubergistes ne veulent plus recevoir personne, de peur de donner l'hospitalité à un complice. Les deux premiers à qui je m'adresse me supplient très poliment de leur éviter ce désagrément. Je prends le parti d'aller me faire reconnaître par le gouver-

(1) On se flattait que l'ère des violences fanatiques était close depuis longtemps. Une enquête faite en présence du secrétaire-interprète de la légation allemande a montré du reste que le coupable avait agi sans aucune excitation étrangère et sous l'empire d'une sorte de folie. Condamné à mort, il a été décapité le 27 septembre dernier.

neur; mais je tombe de Charybde en Scylla : à peine a-t-il appris mes fonctions auprès du gouvernement, qu'il veut m'utiliser comme juge d'instruction, et mes vacances sont sur le point de se transformer en une session de cour d'assises. J'esquive ce fâcheux honneur par une allusion aux termes de mon passeport, qui déclare ma santé fortement atteinte. Il est bon de savoir que le gouvernement s'est plu cette année à refuser aux étrangers les passeports qu'ils obtenaient autrefois; quant à ses fonctionnaires européens, qu'il n'a pas voulu molester, il leur a délivré des passes de complaisance, mais dans une forme déterminée et commune à tous, et, pour ma part, il a fallu qu'un médecin signât et qu'un ministre contre-signât, en dépit de l'évidence, que j'étais atteint d'une anémie générale, ou, pour traduire exactement l'expression japonaise, que mon sang s'était changé en eau; les officiers à qui je suis obligé de montrer en route cet invraisemblable certificat me regardent de travers en se demandant s'ils n'ont pas affaire à quelque faussaire.

Me voici présenté au capitaine Blakiston, et à mes embarras du premier moment succède le charme de cette large et facile hospitalité qu'on ne connaît que dans ces lointains climats. Il existe à Hakodaté, comme dans tous les ports ouverts, une autorité étrangère, celle des consuls, et une autorité indigène, celle du gouverneur, mais on n'y reconnaît qu'une royauté, c'est celle qu'exerce le capitaine Blakiston, *on her majesty's service*. Marcheur infatigable, voyageur intrépide, il est le seul qui ait bien exploré cette île, que les Japonais eux-mêmes connaissent fort médiocrement; c'est donc une rare fortune que mon arrivée concorde précisément avec une excursion qu'il se propose de faire et me permette ainsi de débuter sous les auspices d'un guide éclairé et d'un aimable compagnon.

Le 15 de bon matin, nous nous mettions en route, montés sur de petits chevaux ardens, solides, trapus, qui se reposent du trot en galopant. C'est une race particulière à Hakodaté, qu'on ne retrouve presque plus nulle part dans l'intérieur de l'île : aussi cette première journée préparait-elle des illusions qui durent s'envoler au second relais. La route nouvelle, tracée par les soins du *kayetakushi*, c'est ainsi qu'on appelle le département chargé de la colonisation de Yézo, présente la largeur de nos routes de première classe, c'est plus qu'il n'en faut dans un pays où ne circulent que des chevaux et des piétons; en revanche, les nombreux cours d'eau qui la traversent, devenus à chaque grande pluie autant de torrens, emportent les ponts, et les cavaliers sont obligés de passer à gué dans le lit même des ruisseaux. De plus les chevaux du pays, habitués à se suivre par longues files et à placer le pied dans la trace laissée par leurs devanciers, ont creusé dans le terrain argileux ces ornières

transversales qui donnent à tout chemin japonais l'aspect d'un champ couvert de sillons réguliers. Il faut toute la confiance qu'inspirent les jambes courtes de nos montures pour les lancer au trot sur cette surface inégale. Malheur à l'imprudent qui, ayant négligé de se munir d'une selle européenne, affronterait ces secousses sur un bât ou sur une selle de bois !

Après avoir parcouru une plaine inculte qui s'étend au bord de la baie, nous traversons Nanaï, où le kayetakushi a installé une ferme modèle. Nous apercevons des Japonais qui essaient de manier un lourd hoyau traîné par un cheval; tout cela dépend du kayetakushi. A qui ces chevaux américains? Au kayetakushi. Qui a mis là ces porcs à l'engrais? qui a planté cette pépinière de sapins? qui a posé ce fil télégraphique le long de cette route où ne peuvent circuler les voitures? Toujours le kayetakushi. On ne tarde pas à se dire qu'il joue ici le même rôle que le marquis de Carabas dans le conte populaire. Je réserve mon appréciation sur les mérites de cette institution jusqu'au moment où j'aurai vu la capitale nouvelle qu'elle a érigée presqu'au centre de cette contrée, à 185 milles d'Hakodaté.

Tôgé-no-shita ou le *Pied du col* est la sentinelle qui garde le premier défilé des montagnes. On pénètre dans une gorge boisée dont l'aspect diffère sensiblement du paysage de Nippon. On n'y voit plus le *matsu* et le *sugni*, ni les conifères, hôtes ordinaires des montagnes; on rencontre encore le hêtre, le bouleau, le tremble, le châtaignier et surtout une abondance considérable de mûriers sauvages qui courent le long de la route, et dont les baies rouges font venir l'eau à la bouche. Les montagnes sont généralement peu élevées. En moins d'une heure, on peut en gagner le sommet, d'où la vue embrasse vers le sud Hakodaté, tapi au pied de sa colline baignée de trois côtés par la mer, comme un crustacé sur son rocher, la rade, peuplée de voiles, et le promontoire qui précède Matsumaï, l'ancienne capitale. Devant soi, au nord, on voit à droite et à gauche de la route deux lacs couverts d'îlots verdoyans dont le plus grand, Genzainoumma, communique avec la mer par un petit cours d'eau débouchant sur la Baie du Volcan (ainsi la nomment les géographes). Au-delà se dresse le volcan de Komaga-také, que j'avais admiré la veille et qu'aujourd'hui je laisse derrière moi, comptant bien le voir au retour. La forêt s'étend de toutes parts, sombre et ondoyante. La route, faite de lave et de pierre ponce pilée, se prête aux rapides allures; pas un village, à peine quelques maisons de thé peu confortables, quoique propres, et de loin en loin un *mango*, — homme de peine, — trottinantsur sa bête et suivi de deux ou trois autres, attachées par leur longe au-bât les unes des autres: Avant midi, nous sommes à Mori, à onze *ris* et demi d'Hakodaté.

Mori est un village de médiocre importance, assis dans les débris du volcan, sur le bord du large golfe auquel la montagne a donné son nom. C'est là que s'arrête brusquement la route nouvelle; elle se termine dans la mer par une estacade qui sert d'embarcadère pour regagner, après 15 lieues de mer, l'autre tronçon de route à Shin-morran; mais ce sera ma route de retour, car mon objectif, c'est de remonter tout d'abord le long de la côte. Après un déjeuner de poisson et de riz arrosé d'excellent *saki*, on nous amène de nouveaux coursiers. Le mien engage une lutte dont j'ai grand'peine à sortir vainqueur. N'espérez rien obtenir de ces chevaux par les procédés ordinaires; le mors ne fait que les gêner sans les diriger, la cravache vole en pièces inutilement sur ce cuir épais couvert d'un poil vierge, et quant à l'éperon, ceux qui le sentent le prennent pour un taon et donnent de grands coups de pied ou de tête pour chasser l'importun. Si après bien des efforts vous obtenez une certaine rapidité, ce ne sera qu'en vous soumettant au roulis d'un trot déhanché ou aux secousses désordonnées d'un lourd galop de charge. Tel est le seul mode de transport connu dans le pays.

A Mori seulement commençait pour moi le vrai voyage. Jusque-là rien ne différait du Japon connu. Nous suivons maintenant l'unique voie de communication entre Mori et la côte ouest. C'est un sentier vague qui erre à travers la lande inculte; toutes les fois que la forme du rivage le permet, il gagne le sable de la plage et circule entre les rochers et les vagues le long de la baie. De ponts sur les cours d'eau, il n'en existe pas. Les gués ne sont pas très profonds dans cette saison; néanmoins l'eau nous monterait aux genoux, si nous ne posions les pieds sur le cou des chevaux, très familiers du reste avec cet exercice. De leurs sabots nus, ils trébuchent sur le gravier. Il paraît qu'en hiver et au printemps chevaux et cavaliers sont obligés de se mettre à la nage, le passage est même quelquefois complétement impossible. Du reste, point de chance de s'égarer : d'un côté la forêt inaccessible, de l'autre la mer; pas un sentier qui vienne croiser celui que nous devons suivre. Et c'est là une route, la seule route de terre ouverte jusqu'au centre de Yézo. Il n'y a pas à s'y tromper : les bornes placées de *ri* en *ri* prouvent assez que cette sente est regardée comme un chemin. Par une étrange ironie, on voit de loin en loin les poteaux d'un futur télégraphe!

Voici un premier groupe d'habitations; ce sont des cabanes de roseaux liés en gerbe et amoncelés avec tout leur feuillage; la porte est représentée par une natte suspendue ou par une sorte de volet de bois. Presque toujours ouverte, elle tient lieu de fenêtre. A l'intérieur, quelques nattes grossières traînent par terre; une bouilloire de fer est suspendue par une crémaillère au-dessus d'un âtre

où fume le bois vert. Une femme est accroupie auprès; devant la porte, des enfans nus et des hommes aux cheveux incultes. C'est là un hameau de pêcheurs. Pour la première fois j'ai été offusqué par la malpropreté, et nous sommes cependant encore chez les Japonais, parmi ceux qui, comparés aux aborigènes, se considèrent comme la race supérieure; que sera-ce demain? Ce qu'on appelle un village est la réunion de plusieurs de ces cabanes autour de quelques baraques en planches de peuplier, que domine une grande maison au toit lourd, au portique surbaissé, aux boiseries noirâtres. Cette vaste construction sert à la fois de magasin, de poste aux chevaux, d'auberge et de maison de ville. Au moment où nous arrivons à Toshibé, une réunion des fortes têtes de l'endroit discute vivement sur une instruction du gouverneur que vient de lire un vieux barbon à lunettes de corne. On se passe le grimoire de main en main, car on ne s'entend pas sur le texte. Il n'est pas rare de rencontrer à l'entrée de ces villages une petite guérite où sont placées quelques statuettes de pierre grossièrement taillées, ébauche informe de quelque divinité; elles sont couronnées de fleurs, enguirlandées d'oripeaux rouges ou blancs. C'est à peu près le seul vestige extérieur du culte qu'on rencontre; que pourrait-on voir de plus chez une population si misérable?

Jusqu'ici nous sommes restés au milieu des Japonais, et si l'œil est frappé de leur taille plus élevée que celle des habitans du Nippon, de leur face moins expressive, de leur teint moins foncé, de la laideur inusitée des femmes, il retrouve cependant les caractères généraux de la race modifiés légèrement par l'influence du climat et du régime. Quelque temps après la borne indiquant le 19e *ri*, nous entrons au crépuscule à Urap, au milieu d'un village d'Aïnos. Il est trop tard pour pénétrer dans leurs huttes, que rien n'éclaire, et dont la construction ne diffère pas sensiblement de celle des cabanes de pêcheurs japonais. La seule chose qui frappe, c'est l'appentis qu'ils désignent du nom pompeux de *kura* (magasin). C'est un simple toit de chaume fort bas, supporté par huit piliers de bois, qu'on peut entourer de nattes. Sous ce hangar, on place les filets, les provisions, les ustensiles superflus, le tout est confié à la garde de chiens semblables à des ours, qui font un accueil fort maussade à l'étranger; mais nous ne faisons que traverser les huttes éparses sans ordre sur les dunes du rivage pour nous rendre au village voisin, où nous trouvons dans un nouveau phalanstère japonais, en tout semblable à celui de Toshibé, un repos bien mérité après 80 kilomètres parcourus à cheval.

Le lendemain, de bonne heure, je retourne au village aïno, avide d'observer cette existence sauvage qui se continue obstinément à

travers les siècles. Les cabanes sont divisées en deux pièces, dont l'une sert d'entrée, tandis que l'autre représente à la fois la chambre à coucher, le réfectoire, la cuisine et l'atelier; elles semblent un peu moins misérables à l'intérieur qu'au dehors, mais on a peine à comprendre que des êtres humains bravent un hiver rigoureux sous de pareils abris. Je renonce à faire l'inventaire de tous les ustensiles qui peuplent ces sombres réduits; mes yeux s'arrêtent plus volontiers sur les habitans. Leur accueil bienveillant contraste agréablement avec la morgue et l'attitude de plus en plus maussade de leurs voisins les Japonais. Ils nous saluent d'un geste compliqué qui consiste à se passer les deux mains sur le visage et la barbe, puis à les relever en décrivant un oméga (ω) et à les présenter renversées verticalement la paume en dedans. Quelques-uns murmurent en même temps le mot *kamisama* (Dieu, génie bienfaisant). Ils aiment beaucoup les Européens, dont ils sont, disent-ils, des frères éloignés, tandis qu'ils ne reconnaissent aucune parenté avec leurs anciens vainqueurs. Leur couleur proteste cependant contre cette assimilation : ils sont franchement rouges, d'une teinte cuivrée, aussi différente de celle du Malais que de celle du Japonais ou du blanc. Ils ont les cheveux légèrement crépus, très longs et incultes, et laissent pousser toute leur barbe; j'ai entendu des gens compétens les comparer aux *mougicks* de Russie et aussi aux Peaux-Rouges d'Amérique, dont ils se rapprocheraient par bien d'autres côtés. Les hommes sont généralement bien faits, vigoureux; leurs grands yeux francs, leur physionomie douce, leurs traits réguliers, leurs lèvres épaisses, en feraient une très belle race sans le front bas et les cheveux pendans sur le visage qui révèlent l'infériorité du sang. Quant aux femmes, elles sont jusqu'à la puberté remarquablement jolies. Leur regard, voilé derrière de longs cils, a quelque chose d'interrogateur et d'effarouché comme celui des gazelles. Pieds nus, vêtues comme les hommes d'une robe unique d'écorce d'arbre, les bras tatoués, les oreilles ornées de pendans d'étoffe rouge, elles croient ajouter beaucoup à leur beauté en remplaçant la moustache, qui leur manque, par une enluminure de même forme peinte au-dessus de la lèvre avec une sorte d'ocre. Plus beaux encore sont les enfans, tête rasée, courant tout nus sur le sable et vous regardant de leurs grands yeux étonnés, un doigt sur les lèvres. L'enfance a partout les mêmes grâces, et la naïveté de ces petits sauvages muets n'a pas moins de charme que le babil précoce de nos *babies*. Qui sait d'ailleurs ce que l'éducation pourrait en faire?

Il faut à Urap quitter mon aimable compagnon de route, retenu par les charmes de la pêche ou plutôt de la chasse au saumon dans

les rivières. La grande espèce n'arrive guère que vers la fin de septembre, mais dès le milieu d'août on en rencontre déjà une plus petite qui se laisse facilement harponner. Les huit *ris* qui me séparent d'Oshamembé se font tout d'une traite sur le sable humide que laisse la marée basse. Placé à l'arrière de ma petite caravane, je réussis à lui faire prendre une allure assez vive à grands coups d'un fouet fabriqué pour la circonstance. Nous longeons toujours la baie éclairée par un soleil ardent, tandis qu'à gauche se déroulent une lande inculte de peu de largeur et au-delà des montagnes boisées. Une troupe de chevaux à demi sauvages erre entre le rivage et la forêt, cherchant une maigre pâture au milieu des ronces. Deux ou trois huttes abandonnées, autant d'habitations, peuplent ce désert. De l'une d'elles sort une jeune fille aïno chargée d'un petit fardeau qu'elle porte comme un havre-sac, et qui suit nos chevaux à toutes les allures, pendant plusieurs lieues. Voici une famille complète d'Aïnos qui retire la senne; l'aïeul à barbe blanche, les fils, les femmes, les enfans, tout le monde prend part à la pêche, qui n'a produit que quelques carrelets. Un peu plus loin se présente un enclos encombré d'ossemens de chevaux que je prends pour un simple charnier, mais on me dit bientôt que c'est un lieu de sacrifices. C'est là qu'on immole les vieux chevaux hors de service, les daims, quelquefois les ours pris vivans, avec des libations de riz et de *saki*, à un dieu ou à des dieux innomés. Voilà le seul vestige de culte qu'on trouve parmi eux. Il faut ajouter que, si on leur offre une coupe de *saki*, pour lequel ils ont une déplorable prédilection, ils ne manquent pas, avant de l'absorber, de porter les mains au visage et de faire mille gestes d'adoration en murmurant une sorte de prière propitiatoire à un être inconnu. A Oshamembé coule une rivière assez profonde pour y prendre un bain. Je ne peux résister à la tentation de m'y plonger, mais je ne tarde pas à m'apercevoir de mon imprudence. Une jeune fille m'a vu, elle a appelé sa mère; toute la famille est accourue, les voisins se sont attroupés, et me voilà exposé aux regards d'une quarantaine de spectateurs et de spectatrices curieux de constater si vraiment les étrangers ont le corps blanc de la tête aux pieds, ou s'ils se bornent à se farder le visage et les mains. Cette dernière hypothèse a beaucoup de partisans, non-seulement chez les Aïnos, mais même chez les Japonais du peuple, dont un grand nombre paierait cher ce procédé caché par nous, croient-ils, avec un soin jaloux.

Les Aïnos ne vivent que du produit de la pêche et de la chasse, aussi ne les trouve-t-on qu'au bord de la mer ou dans les forêts solitaires du centre. C'est là que je pourrai les étudier, et que mes impressions se préciseront. Quant à présent, changeant ma direc-

tion, qui était du sud au nord, j'oblique à l'ouest et j'abandonne la Baie du Volcan, baignée encore par les eaux du Pacifique, pour gagner la mer du Japon, en traversant les montagnes qui forment la ligne de partage des eaux. Nous suivons d'abord une plaine marécageuse où le sentier passe et repasse à gué la rivière dont j'ai parlé plus haut; on voit les bois coupés dans la montagne flotter à cru et des Aïnos montés sur des pirogues étroites les pousser dans le courant; puis le marécage envahit le chemin même ou ce qu'en l'absence d'un terme plus exact il faut bien désigner sous ce nom. On avance au milieu de fondrières où les chevaux manquent à chaque instant de s'abattre dans trois pieds de boue. Le cavalier lui-même en a jusqu'à la cheville, et les éclaboussures lui souillent le visage. J'ai vu de bien mauvaises routes au Japon, mais celle-ci l'emporte sur toutes; deux cavaliers ne peuvent s'y croiser, et à chaque rencontre il faut que l'un des deux prenne le parti d'entrer dans l'impénétrable taillis qui borde la voie. Par intervalles, on a essayé de jeter quelques madriers dans les ornières trop profondes; mais, détériorés par les pieds des chevaux, à demi rompus, épars sur le chemin, ces tronçons gênent plus qu'ils ne servent. Un énorme tronc d'arbre s'est abattu en travers du passage, nul n'a songé à le retirer, et pour pouvoir passer je suis forcé, après être descendu, de faire sauter mon cheval. Pendant cette difficile opération, un cheval portant les bagages a trouvé bon de se décharger de son fardeau, et tout a roulé avec lui dans la fange. Il y a cependant plusieurs semaines qu'il n'a plu; aussi en hiver et à la fonte des neiges le passage est impraticable. Et voilà la seule route qui unisse les deux mers à travers l'île; encore est-on heureux d'en trouver de semblables. Pour aller visiter une mine qui est à 6 lieues du rivage, il n'a pas fallu moins de trois jours. On ne pouvait marcher que la hache à la main, ou dans le lit des rivières trop basses et trop rapides pour porter une embarcation. On conçoit quelles richesses inconnues restent ainsi enfouies faute de communications. Les arbres de la forêt pourrissent et meurent sur place sans être coupés; comment les emporter? D'ailleurs la végétation s'épuise par ses propres excès; les hautes futaies de chênes et de peupliers disputent le soleil aux lianes, aux ciguës gigantesques, aux ombellifères, qui elles-mêmes leur disputent la séve. On est en pleine forêt vierge; si on l'oubliait, une population d'insectes se chargerait de vous le rappeler. Des mouches de toutes couleurs et de toutes formes, rouges, jaunes, vertes, noires, s'attaquent aux chevaux, dont le cou dégoutte de sang; plus d'une vient se poser sur les mains ou pique à travers les vêtemens en laissant sa trace sanglante. Parti à 1 heure, j'arrive à la nuit à Karamatsumaï, seule halte dans la forêt, où est éta-

blie une petite maison de thé. Les maîtres sont Japonais et les domestiques Aïnos. Il en est presque partout ainsi. Les Japonais de Yézo se servent de cette race inférieure comme de portefaix. Aussi les Aïnos évitent-ils le plus qu'ils peuvent de se mêler à la population qui les méprise, et vivent-ils isolés dans leurs forêts, se livrant à leurs seules occupations favorites, la chasse et la pêche.

Qu'il serait à plaindre, le voyageur qui se mettrait en route sans moustiquaire! A Yézo, comme dans plusieurs contrées du Japon, on prétend n'avoir pas de moustiques, et en conséquence on n'a pas de moustiquaires; mais la moindre expérience suffit à dissiper toute illusion à ce sujet, et même à travers la gaze ce n'est pas sans frémir qu'on entend le bourdonnement de ces légions conjurées contre votre sommeil. J'avais demandé des chevaux pour le point du jour afin d'éviter la chaleur, on me répond qu'il est impossible d'en avoir avant six heures, et, comme je me récrie, on m'apprend qu'il faut aller les quérir dans la forêt. En effet, il n'y a dans les villages ni écuries, ni fourrage. Les chevaux appartiennent non pas à un propriétaire, mais à une commune; le soir, on les débarrasse de leur bât, qui est déposé sur des chevalets préparés à cette fin, puis on les lâche en les poussant à coups de gaule vers la forêt, où ils s'élancent au galop. Là ils errent au hasard, broutent ce qu'ils trouvent, et dorment comme ils peuvent, sous la pluie, le vent, la neige en hiver, les piqûres de moustiques en été. Le matin, un Aïno monté sur un cheval de garde resté au village se rend dans la forêt, fait un choix des moins éclopés, en nombre suffisant pour le service de la journée, les chasse devant lui jusqu'à un grand parc établi près de l'auberge. Là on prend le nombre nécessaire pour monter les voyageurs; quelques-uns sont mis en réserve pour les relais probables de la journée, tandis que le reste regagne la forêt. On se figure ce que valent comme monture des animaux traités de la sorte, nourris de quelques pousses d'arbres et d'une herbe trop dure, dont le fer n'a jamais tondu le poil ni rogné la corne. En revanche, rien n'est plus étrange que d'en voir une troupe se ruer vers un village, chassés par quelques Aïnos galopant à cru sur des chevaux qu'ils conduisent à la voix et que seuls ils savent faire obéir. Les jumens sont escortées de leurs poulains, et, comme on ne veut ni priver ceux-ci de leur nourrice, ni se priver du service de la mère, on les laisse suivre les caravanes. Il m'est arrivé d'en traîner ainsi à la suite un ou deux, qui parfois se trompent, accompagnent une autre file, puis rejoignent à toutes jambes. Souvent ils perdent tout à fait la trace, ou tombent épuisés de fatigue. Plus d'une fois, le long des chemins, j'en ai rencontré sur le point de mourir; qu'importe? la forêt n'est-elle pas l'inépuisable haras? L'une des richesses de

cette contrée, celle sans laquelle toutes les autres resteraient inutiles, c'est la grande abondance de ces animaux, soumis du reste à une sobriété forcée; c'est aussi la multiplicité des cours d'eau, qui offrent un moyen de transport ou du moins de flottage jusqu'à la mer.

Le 17, je sors enfin pour un instant du mâquis, et me retrouve au bord de la mer du Japon qui miroite au soleil dans la jolie baie d'Otashuts.

III.

D'Otashuts à Ishikari, on côtoie pendant 200 kilomètres la mer du Japon. On m'avait fait espérer quelques traversées de baies en bateau; mais au premier essai, abandonné par mes *sindos* (marins) au milieu du chemin sous prétexte de mauvais temps et forcé de revenir au point de départ, j'ai renoncé à ce mode de transport, décidément peu commode, et repris les chevaux. Le service se fait du reste assez régulièrement sur toute cette côte, où l'on ne rencontre que des Japonais. On relaie en arrivant au *hondjin* (1) installé dans chaque gros village; il faut quelquefois attendre longtemps, car il n'y a pas d'autre écurie que le mâquis; mais ne serait-ce pas folie de se mettre en route, si, entre autres viatiques, on n'emportait une énorme provision de patience? L'état des chemins en exige plus que tout le reste; ici ce sont des escarpemens qu'il faut escalader et redescendre par des sentiers à décourager les chamois, là des fondrières de plusieurs milles de longueur où le passage des chevaux a marqué de profondes tranchées, des étapes de 13 lieues sans un village ni un hameau, et partout des pentes vertigineuses à faire le désespoir des ingénieurs les plus habiles. Dans les cas extrêmes, quand on est las d'entendre le *mango* encourager d'une voix dolente ses bêtes paresseuses, on fait mettre pied à terre, et, fouaillant à tour de bras, on pousse devant soi tout l'équipage, qui roule, culbute, se relève, rue, et tant bien que mal arrive en bas. C'est ainsi qu'au milieu de la montagne de Raïdenzan j'ai fait mon entrée dans une gorge sauvage où, pris par la pluie et la nuit, je fus heureux de trouver une petite maison dont le propriétaire, de guerre lasse, me reçut après avoir cherché une série de prétextes pour me laisser à la porte. Une source d'eau sulfureuse à 45 degrés centigrades tombe dans une piscine où les malades du pays viennent prendre des bains. Le torrent froid qui coule à côté dépose sur ses parois basaltiques du soufre et du fer.

(1) Maison destinée aux voyageurs.

Quand même on ne verrait pas se dresser les têtes coniques de plusieurs volcans, la configuration du sol annoncerait assez ici le soulèvement lent, là les convulsions violentes, partout l'activité très récente encore des couches souterraines. Si on longe la côte en bateau, on voit de hautes falaises formées tantôt d'un conglomérat aux stratifications fortement inclinées, tantôt de roches basaltiques au milieu desquelles sont enchâssées des scories noires. Presque partout les roches du fond se relèvent vers la côte, ou les éboulemens encombrent les plages et rendent l'abord très difficile, même pour les jonques, que doivent desservir des chalands plats. La mer du Japon, généralement mauvaise, comme toutes les manches, devient très dangereuse quand on s'approche de cette côte inhospitalière. Si l'on s'avance par terre, le chemin se rapproche autant que possible des hameaux de la côte, mais il est interrompu à tout moment par des promontoires que vient battre la mer, et qu'il faut escalader en rentrant sous bois.

Le littoral est la seule partie habitée; les villages s'y suivent d'assez près; qui en a vu un les a vus tous. Un chemin pierreux soutenu par des piquets suit le rivage, où viennent se serrer, adossées à la falaise, quelques maisons de bois, un plus grand nombre en branchages, une ou deux auberges de médiocre apparence, un *hondjin* et de grands chaudrons encastrés dans la maçonnerie, d'où, le soir venu, on voit sortir les baigneurs tout fumans. Quelques jonques ou grands canots de pêche tirés à terre et recouverts d'un toit de chaume, d'autres à l'ancre en dehors des brisans, et tout au bord des bateaux plats, tel est le spectacle en somme peu animé qu'offre chaque bourgade. On en reconnaît l'approche à une forte odeur de poisson sec. Ce poisson (hareng ou saumon), trop salé pour nous paraître mangeable, se charge en très grandes quantités pour les ports du Nippon. Aucun poisson ne pullule autant que le saumon, et nulle part plus qu'à Yézo; on en recueillerait même davantage sans l'impôt exorbitant qui pèse sur cette pêche et qui, dans beaucoup de districts, va jusqu'au quart du produit. Or il faut savoir que cet impôt se paie en nature et qu'il est perçu lorsque le pêcheur a déjà eu la peine de convoyer sa marchandise pendant plusieurs jours et plusieurs lieues par d'épouvantables chemins jusqu'au plus proche marché, c'est-à-dire lorsqu'il a doublé les frais généraux de capture. Aussi beaucoup préfèrent-ils ne prendre que ce qui est indispensable à leur consommation annuelle, sans en faire un commerce plus pénible que profitable.

Une autre pêche, ou, pour mieux dire, une récolte plus abondante encore, c'est celle du chou de mer, si répandu dans le commerce de l'extrême Orient sous son nom anglais de *sea-weed*. C'est

en Chine surtout qu'il s'en fait une consommation considérable. Celui du Japon, et notamment celui qui pousse sur la côte ouest de Yézo, est préférable à tout autre. Après avoir fait sécher ces longues lanières brunes, on les enveloppe par balles et on les charge sur les jonques, qui les transportent jusqu'aux ports du Tse-kiang ou du Shan-tung. Les Chinois en font une gelée dont ils sont très friands, mais cette marchandise donne à leurs restaurans en plein vent l'aspect repoussant d'une droguerie mal tenue. Les Japonais mangent de préférence une algue verte dont ils font des sortes de tartes garnies de riz ou de poisson. En passant à Issoya, je vis des femmes préparer dans un mortier une quantité de cette pâte, puis la dépecer par petites boules qu'elles entouraient de farine de haricots; c'est un régal qu'on se proposait d'offrir aux morts, dont la fête approche (septième mois de l'ancien calendrier lunaire, observé encore dans ces contrées).

La pêche est à peu près la seule occupation des habitans, et là, comme partout, on constate avec quelle difficulté l'homme de mer s'arrache à cette oisiveté intermittente. Quand vient la saison, on part pour la pêche du saumon, on le rapporte salé, on l'expédie, et puis chacun retombe dans sa paresse; le gain sert à faire ample provision de *saki*, venu de Yeddo ou de Kioto, car le pays n'en produit pas; puis on se met en fête jusqu'à ce que le dernier *mommé* d'économie ait disparu. On ne voit aucune autre industrie locale, excepté celles qui s'y rattachent directement, comme la construction des canots, la préparation des cordes de chanvre sauvage, des filets, des longues fourches avec lesquelles on charge le *sea-weed*. On ne demande presque rien à la culture; quelques condimens, comme les oignons, les concombres, une sorte de rave appelée *daïkon*, quelques plants de haricots ou de sarrasin, sont les seuls végétaux alimentaires que j'aie vus, si j'en excepte toutefois les mûres sauvages et plusieurs pousses d'arbres dont on fait des boissons ou des gélatines. Quant au riz, le fond de la nourriture, il est tout entier dû à l'importation.

Rien dans le caractère ni les mœurs ne rappelle cette bonhomie naturelle ou affectée qui nous avait tant réjouis l'an dernier (1) le long du Nakasendo. L'accueil fait à l'étranger prouve qu'il excite encore plus de défiance et de mauvaise humeur que de curiosité: les règles de la plus élémentaire politesse sont mises de côté à son égard; s'il salue en entrant, on ne daigne pas détourner la tête; s'il dit adieu en partant, on feint de ne pas entendre. La tentation de l'examiner de près le cède à la crainte de trop se familiariser

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1874.

avec lui. Il faut user souvent de l'autorité des officiers, qui s'y prêtent d'assez mauvaise grâce, pour obtenir un gîte ou un moyen de transport. On comprend du reste que ces populations incultes voient d'un mauvais œil l'arrivée d'étrangers qui viennent percer des routes, creuser des canaux, bouleverser leur sol et leurs habitudes invétérées, créer des besoins qu'on ne sentait pas et faire renchérir les denrées dont on ne peut se passer. C'est donc dans leurs relations entre eux qu'il faut juger les mœurs des indigènes; on les trouve rudes, grossiers, brusques, taciturnes et sombres comme les montagnes stériles et les écueils au milieu desquels ils vivent. Leurs chiens, énormes mâtins d'aspect farouche, vous suivent sournoisement en grognant, puis en racolent d'autres le long des rues, et c'est quand leur troupe se sent en force qu'elle fond sur vous en aboyant. Jamais les maîtres ne font un geste ou ne disent un mot pour les calmer.

Au physique, ils sont plus grands et plus robustes que les hommes du sud, mais moins bons marcheurs et moins lestes; on ne les rencontre qu'à cheval. Moins intelligens et moins industrieux, ils n'ont pas su développer leur bien-être par l'exploitation des richesses naturelles du sol, et ne demandent au travail que tout juste de quoi ne pas mourir de faim et se griser de temps en temps. On ne surprend pas un sourire sur leurs visages, on n'entend pas un son de guitare dans leurs chaumières; ils semblent se courber avec une résignation fataliste sous le joug d'une pauvreté souffreteuse. Les *yakounines* envoyés par le gouvernement, à titre de stage ou de pénitence, pour administrer ces provinces lointaines, n'y trouvent ni société à leur goût, ni distractions, ni occupations intéressantes: aussi ne se soucient-ils guère de garder leur place et n'apportent-ils qu'un zèle médiocre dans leurs fonctions. En un mot, la vie semble à charge à tout le monde en ce pays, qui pourrait nourrir une joyeuse population de travailleurs.

En approchant d'Ishikari, l'aspect de la côte change; les falaises s'abaissent, se dérobent, et la vue s'étend sur une baie profonde ouverte au nord-ouest et prolongée dans les terres par une large vallée. Le long du rivage, les dunes sont couvertes de broussailles; au loin, la forêt déploie ses vagues infinies; vers le nord, on distingue les montagnes élevées qu'il faut franchir pour gagner Rumo, but primitif de mon voyage; mais l'aspect monotone de cette côte est, paraît-il, toujours le même, et je préfère me lancer tout de suite dans l'intérieur. Je ne fais donc que quelques tours dans le village, perdu au milieu des dunes, et je m'embarque sur le fleuve, car il n'y a plus désormais d'autre moyen de communication.

IV.

L'Ishikari-gawa passe pour le plus long cours d'eau du Japon; le bassin de ce fleuve est égal en superficie à celui de la Tamise. Large à l'embouchure de 250 mètres, il coule au milieu d'une vallée aussi vaste que celle de la Seine à Tancarville. Il prend sa source dans une des montagnes centrales de l'île, la plus haute d'un groupe appelé l'Ishikari-yama, par 40 degrés de latitude nord et 139 degrés de longitude orientale, et coule dans une direction générale du nord-ouest au sud-est sur une longueur de 112 lieues. Le capitaine Bridgeford, à qui j'emprunte ces chiffres, est le premier Européen qui ait surmonté les difficultés de ce parcours; il en a donné la relation à la Société asiatique du Japon. « Pendant 30 milles, le fleuve coule rapidement, dit-il, entre de hautes parois de basalte, souvent perpendiculaires et quelquefois très hautes. Il franchit des barrages naturels qui en rendent la navigation impossible même pour un canot d'Aïno. Grossi par le Rubespic, le torrent bondit avec une vitesse de 12 à 18 milles à l'heure à travers 73 rapides, entre dans la plaine supérieure de Kami-kawa, puis s'enfonce dans la gorge inaccessible de Kamoyi-kotan (le séjour des dieux), pour retomber dans la plaine inférieure de Satsporo, 100 milles avant d'arriver à la mer, où il n'est plus qu'un pacifique cours d'eau navigable pour les jonques. »

En face du village d'Ishikari sont établies de grandes pêcheries pour la conservation du saumon, et trois jetées qui malheureusement ne servent à rien, car la barre du fleuve empêche les navires calant plus de 7 pieds d'y entrer. C'est dans un esquif infiniment moins lourd qu'il faut prendre place pour remonter un peu loin. Ma pirogue, manœuvrée par deux *sindos* japonais, est faite d'un tronc d'arbre creusé et légèrement relevé aux deux extrémités. Deux Aïnos peuvent en deux jours mettre à flot un de ces canots, larges de 50 à 60 centimètres et longs de 6 ou 7 mètres, qui se manient à la pagaie. Couché au fond, il faut rester immobile pour ne pas chavirer et renoncer absolument à changer de place avec le voisin. Cette embarcation, combinée pour offrir le moins de prise possible au courant, circule avec dextérité au milieu des troncs d'arbres charriés par les eaux et déposés sur le limon. Les dernières maisons d'Ishikari ont disparu; nous longeons sur la rive gauche un marais couvert de roseaux, tandis que le fleuve creuse son chenal le long de la banquette élevée sur la rive droite. Nous ne rencontrons d'abord d'autres êtres vivans que des troupes innombrables de mouettes gravement établies en conciliabule sur les débris qui

embarrassent notre marche; mais la solitude ne tarde pas à s'animer : une pirogue descend, rapidement manœuvrée par trois Aïnos dont un vieillard superbe. Plus loin, dans un grand bateau plat, d'autres jettent l'épervier; une hutte sort des arbres tout au bord du fleuve; dans de grands bacs accouplés, des Aïnos et des Japonais s'occupent à retirer du lit les arbres déracinés qui l'encombrent et qui gêneraient la pêche du saumon.

On prépare déjà le grand œuvre, qui va commencer dans deux mois sous la direction d'entrepreneurs venus tout exprès. Le fleuve est divisé en plusieurs stations vendues à des concessionnaires qui les exploitent, à charge de payer une redevance de 25 pour 100. Après avoir déblayé le fond, on élague les arbres des rives afin de pouvoir y tirer la senne; on élève des hangars provisoires couverts de chaume, où l'on range des provisions de sel, du riz, des instrumens de pêche; à la fin de septembre, tout est prêt. Le saumon vient alors frayer : on se hâte de le prendre avant qu'il n'ait perdu ses qualités. Chaque station emploie deux sennes et deux bateaux qui ne s'arrêtent guère pendant cette période. On attache à la rive l'extrémité supérieure du filet, on lie l'autre extrémité à un bateau qui s'avance dans le fleuve en larguant derrière lui; le courant rabat contre la rive le bateau et le filet, et le saumon se trouve alors enfermé dans une prison d'où on le retire en amenant doucement la senne. A peine l'une est-elle ramenée qu'on lance l'autre du côté opposé, les deux équipages luttant ainsi d'activité. On transporte la prise dans un réservoir construit au bord de l'eau, où d'habiles découpeurs s'en emparent, tranchent les ouïes, ouvrent le ventre tout du long, vident les entrailles et passent le saumon aux saleurs. Les œufs sont mis à part, étalés sur des nattes à l'abri et salés avec soin; les Japonais en sont très friands. Quant au poisson, il est transporté sous le hangar, on remplit l'intérieur de trois poignées de sel, on saupoudre l'extérieur, puis on l'empile en couches qu'on recouvre de sel. Chaque couche de 40 à 45 saumons exige environ 65 kilogrammes de sel. Une meule comprend environ 10,000 têtes. Quand la salaison est suffisante, on défait les meules, on suspend le poisson pour le faire sécher, et, quand il est sec, on l'exporte (1).

La nuit arrive, et la solitude devient de plus en plus grande. Les *sindos* m'ont déjà nommé un ou deux endroits qu'ils décoraient du nom de villages, et qui se sont trouvés en réalité n'être qu'un campement quelquefois abandonné, où l'on voit un résidu de feu, un

(1) En 1872, on a récolté à Ishikari 74,628 saumons, pesant en moyenne 4 kilogrammes. Un saumon salé vaut à peu près 30 centimes. Le sel coûte 2 francs 60 cent. les 65 kilogrammes. Une station donne à son fermier de 300 à 500 piastres de bénéfice annuel. Un homme d'équipe gagne 30 piastres dans sa saison.

toit de feuillage, les vestiges d'un passage et rien de plus. Je m'attendais à en trouver autant à Shinoro, que la chute du jour ne me permet pas de dépasser. A ma grande surprise, il y existe une maison, bien modeste sans doute, mais enfin habitée et habitable. Encore un bienfait du *kayetakushi!* C'est à Shinoro que s'arrête, quand il vient, le bateau à vapeur qui approvisionne cette introuvable et inaccessible capitale qu'on appelle Satsporo. L'unique maison a pour maître le *yakounine,* de fort petite condition, qui fait office de garde-magasin et veille au transbordement des produits, dirigés de là en canots sur la ville. Obligé de me présenter moi-même, j'ai la plus grande peine du monde à lui faire comprendre que tout étranger n'est pas forcément Américain ou Anglais; quant à la notion d'un Français, elle dépasse absolument ses connaissances ethnologiques, bornées au bassin de l'Ishikari. Il n'oublie pas de me faire l'énumération de tous les objets qui lui manquent pour m'offrir une hospitalité convenable; mais il finit enfin par se rendre à l'observation évidente que je serais encore plus mal dans la forêt baignée d'humidité qui nous entoure. Les moustiques et d'autres suceurs gigantesques qui envahissent la chambre ne se hâtent que trop de confirmer cette vérité. Avec quel soin on fait le tour de la moustiquaire avant de s'y glisser d'un bond!

Chacun le lendemain reprend sa place dans la pirogue, et nous continuons de remonter. A droite et à gauche, la forêt déploie son immensité et nous enveloppe de son silence. La vie semble retirée de cette solitude, où l'on entend à peine un cri d'oiseau de loin en loin. Les rives se rapprochent, lorsque 5 *ris* au-dessus nous abordons à Tobets. Tobets, — qu'on ne s'y trompe pas, — contient deux huttes, dont l'une est une écurie et l'autre un réduit fort humble où par malheur toute une famille japonaise, père, fils et bru, types accomplis de dégradation physique et morale, était, quand j'y arrivai, abominablement ivre de *saki.* Mes bateliers ne tardent pas à se mettre au diapason; ils refusent de repartir, et la situation deviendrait critique sans l'intervention de deux Aïnos qui m'offrent de les remplacer.

Laissant à droite le Tsushikari-gawa, nous remontons encore pendant deux *ris,* puis le rideau de chênes, de châtaigniers, d'aulnes et de saules s'ouvre de nouveau, et nous entrons dans le Setoshi-gawa, un pittoresque affluent, où nous ne tardons pas à rencontrer Yébets, le seul groupe d'habitations entrevu depuis Ishikari. C'est un pauvre hameau de quelques huttes, habité uniquement par des Aïnos; il faut naviguer deux jours et camper en pleine forêt pour trouver de nouveau trois autres huttes, qui s'intitulent Kami-kawa, et à 85 milles de la source un nouveau groupe de même impor-

tance nommé Upets. Dans ce vaste bassin, si merveilleusement poissonneux, il existe à peine quelques habitans : 93 Aïnos sur le cours supérieur et peut-être 150 dispersés dans la plaine inférieure. Yébets, avec ses six feux et ses 12 ou 15 habitans, peut donc passer pour la capitale de tout le district.

Je vais à la plus haute de ces cabanes de feuillage, déjà à demi obscures; un homme d'une quarantaine d'années se lève, me salue du geste théâtral que j'ai décrit, et m'invite à m'asseoir; je lui explique que, pris par la nuit qui approche et la pluie qui tombe, je viens lui demander l'hospitalité pour cette nuit. La langue des Aïnos diffère essentiellement du japonais, mais beaucoup comprennent le japonais vulgaire; l'hôte me répond que sa maison est bien humble, mais qu'elle est à ma disposition. On transporte dans la hutte déjà encombrée le plus indispensable de mon bagage, et je m'installe sur l'une des quatre banquettes qui servent à s'asseoir le jour, à se coucher la nuit. Elles se composent d'une large planche posée sur quatre pieds à 30 centimètres du sol et recouverte d'une natte de paille. La terre, qui forme seule le plancher de cette pauvre demeure, est couverte des cendres qui voltigent du foyer, établi au centre sur quelques pierres. Deux bûches de bois vert brûlent avec une fumée insupportable, qui offusque les yeux autant que l'odorat. Tandis que mon *koskaï* se désole de ne pas trouver les mêmes commodités que dans une auberge du Tokaïdo, j'essaie d'inventorier l'inextricable fouillis de choses qui pendent aux parois ou au toit, qui traînent sur les banquettes, roulent sous les pieds ou s'entassent dans les coins. Dans un angle obscur sont de vieilles écuelles de laque, produit, paraît-il, d'une ancienne industrie locale disparue; au mur pendent des harpons d'une forme spéciale pour prendre le saumon dans le filet comme avec une pincette, — des pagaies, des filets, des couteaux de fer éraillé dans une gaîne de bois grossièrement sculptée, puis un sabre et un poignard de combat, fabriqués autrefois par les Aïnos, reliques des ancêtres qu'on ne consentira pas à céder à l'étranger, — des vêtemens de peau d'ours et de cerf, des gourdes, un arc de bois de fer, des flèches d'os empennées de plumes de corbeau et munies d'une pointe de bambou, avec lesquelles on tue l'ours. Au-dessus du foyer pendent des saumons salés qui s'enfument, et sur des claies s'étalent des entrailles de cerf qui achèvent de pourrir. Une marmite de fer et quelques sébiles complètent le mobilier.

La femme et la fille de mon hôte ne révèlent la coquetterie de leur sexe que par la large moustache peinte sur leur lèvre; encore l'épouse semble-t-elle négliger cet ornement que la nature elle-même s'est chargée de lui fournir. La jeune fille doit avoir treize

ou quatorze ans; c'est une jolie sauvagesse qui vous regarde avec de grands yeux limpides et se cache la tête dans les mains toutes les fois qu'on la fixe. La mère au contraire porte les signes de cette décrépitude précoce dont la maternité frappe les femmes dans tout l'Orient; ridée, courbée, grisonnante, amaigrie, elle semble la personnification de la vieille souffrance humaine. Il ne faut pas songer à leur tirer une parole à l'une ou à l'autre; si les hommes comprennent le japonais, les femmes n'en savent pas un mot, et d'ailleurs elles n'osent s'adresser à un étranger. Elles n'ont pas répondu à mon geste de salut en entrant, et ne font même pas attention à l'arrivée de deux Japonais qui viennent m'offrir leurs services et leur pirogue pour le lendemain. Je n'ai encore vu nulle part l'infériorité du sexe aussi accentuée; ce ne sont évidemment que les esclaves respectueuses et soumises d'un maître. Elles parlent entre elles dans une langue à peine articulée, où l'oreille ne distingue que des voyelles. Ce qui frappe surtout, c'est la douceur remarquable de leur voix; il en est de même de mon hôte. Ayant je ne sais quel reproche à faire à sa moitié, il s'adresse à elle d'un air vivement contrarié avec une petite voix de tête et sans geste. Sa grande occupation est de fumer une pipe un peu plus grande que celle des Japonais, où il essaie sans beaucoup de succès une pincée de mon tabac, qu'il trouve trop fort. Yoy-tari-buro, c'est le nom de mon hôte, est, paraît-il, un des personnages les plus importans de l'endroit; ses ancêtres lui ont légué un attirail de chasse plus considérable que d'ordinaire. M'étonnant de ne pas voir chez lui de fusil à mèche ou même une de ces carabines de rebut qui parviennent jusqu'ici, j'apprends qu'il a prêté son arme, parce que, perclus de rhumatismes, il ne peut plus aller à la chasse et rester à l'affût pendant des nuits glacées. « Mais n'avez-vous pas un fils pour vous remplacer? » A cette question, l'homme détourne la tête brusquement vers le mur et reste silencieux; j'ai réveillé maladroitement quelque pénible souvenir. Le lendemain, en voyant près de la hutte quelques piquets ornés de guirlandes de papier et la terre fraîchement remuée, j'ai compris le silence de la veille, et comment il s'était trouvé une banquette pour l'étranger dans l'étroite demeure. Mes questions semblent du reste l'importuner; lui-même n'en fait aucune. En vrai sauvage, il a un dédain suprême pour toute notre civilisation, et je l'étonnerais assurément beaucoup en lui laissant voir que sa demeure manque de confort à mes yeux. J'aime la simplicité sans embarras avec laquelle il me l'offre; il semble dire : Voilà ce qu'il nous faut à nous; si cela vous suffit, partageons; sinon, que venez-vous faire? J'évite ainsi, sans trop de peine, de participer au souper, qui depuis une heure mitonne

en répandant une odeur atroce. C'est, autant que j'en puis juger, de la venaison de l'hiver dernier. Les gâteaux de sarrasin qui sont pendus au toit et qu'on réserve pour les jours ou les mois de mauvaise chasse doivent remonter à la même époque, car ils sont d'une dureté granitique.

Quand arrive l'heure de dormir, les deux femmes se blottissent ensemble sur une même natte. Le maître s'étend sur la sienne, et je m'établis sur la banquette voisine sans me faire d'ailleurs la moindre illusion sur le sort qui m'attend. Ce ne sont pas les moustiques qu'il faut craindre, la fumée suffit à les chasser; mais à peine la dernière torche d'écorce résineuse qui nous éclairait est-elle éteinte qu'un ennemi invisible, après s'être déjà annoncé par mainte escarmouche, fond sur moi sans merci. Je ne suis pas le seul à souffrir : des mouvemens saccadés de mon noir voisin m'indiquent qu'il n'est pas plus épargné que moi. Impossible de se réfugier dehors. On entend grogner à la porte des chiens qui me feraient un mauvais parti; un blaireau enfermé dans une cage répand des gémissemens lugubres auxquels répondent de lointains aboiemens. Il tombe une pluie battante, et bientôt l'eau, traversant le toit de feuillage, me chasse de ma dure couchette. Je prends le parti d'allumer une bougie que par bonheur on a retirée de mes bagages et d'ouvrir un livre. Ce livre, c'est un tableau de l'Angleterre; je tombe sur la description des quartiers pauvres de Londres. « Des cours, des allées sombres où grouillent, surtout le soir, des foules déguenillées et lugubres. La jaune lumière du gaz qui vacille au vent d'ouest humide éclaire des visages rêveurs et touchés de je ne sais quelle indélébile tristesse. Çà et là quelles fleurs charmantes dans cette sombre végétation humaine! Quels sombres visages aussi, usés, flétris, sculptés par la rude main du destin! Les maisons sinistres ressemblent à des tombeaux qui seraient remplis de vivans. » Voilà donc la misère civilisée à côté de la misère sauvage; voilà d'où l'homme est parti et où il est revenu après soixante siècles d'efforts. Encore le dénûment de ce sauvage qui dort d'un sommeil *agité* à côté de moi n'est pas de la misère! N'a-t-il pas la forêt vierge à sa porte, le grand air, l'espace libre? N'a-t-il pas une vie assurée, une sorte d'abondance dans la générosité de la nature? n'ignore-t-il pas ces deux tourmens qui poursuivent son misérable frère sous la clarté du gaz, la faim et l'envie! Cependant cet homme est lugubre à voir, il porte le stigmate d'une race déchue et retombée de la demi-civilisation dans la barbarie. Il se réveille pour fumer, et, muet, farouche, me regarde lire avec une sorte d'hébétement douloureux.

La population décroît chaque jour; on comptait autrefois 1,000 ha-

bitans dans l'Ishikari; il n'y en a pas 250 aujourd'hui. Une épidémie de petite vérole a tout emporté. Ce décroissement ira toujours en augmentant : reculant devant une autre race plus forte qui les méprise, devant des tentatives de progrès qui les blessent, ils se réfugient dans leurs montagnes inaccessibles, où le climat est très rigoureux, et laissent périr leurs familles. Mon hôte sans descendant mâle pourrait, suivant la coutume, adopter un gendre, mais il n'en trouvera pas, et d'ailleurs le ferait-il ? Les statistiques officielles indiquent 16,162 Aïnos dans Yézo; tout me porte à croire qu'il faut réduire ce chiffre d'un tiers, et dans quelques années ils auront complétement disparu, comme leurs congénères d'Amérique. Dans cette lutte pour la vie au sein des races humaines, le triomphe n'est pas aux plus vaillans, il est aux plus laborieux ; l'homme de tribu, inaccessible au progrès, invariablement retenu dans les liens du passé, périt au contact des grands troupeaux humains comme les combattans isolés du moyen âge devant les lourdes masses de l'infanterie de Bouvines. Essentiellement imperfectible, le chasseur d'ours ou le pêcheur n'emprunte aux peuples modernes que ce qui flatte ses appétits grossiers, ici le *saki*, là l'eau de feu, et c'est ainsi que notre contact n'est pour lui qu'une cause d'avilissement et de destruction.

La science n'a encore pu rattacher les Aïnos d'une manière certaine à aucune autre race. Un anthropologiste ne laisse pas partir un ami ou même un inconnu pour le Japon sans lui demander de rapporter un crâne, qui est toujours promis et jamais envoyé. Le respect des ancêtres et des tombeaux ne s'accorde guère en ce point avec les exigences de la science. Une opinion risquée par la science allemande tendrait à considérer les aborigènes de Yézo comme une race très ancienne qui aurait survécu aux dernières révolutions du sol, et serait par conséquent notre aînée de plusieurs siècles. On a cru reconnaître que l'ours de taille colossale qu'on rencontre encore vivant en grand nombre à Yézo n'est autre que l'ours des cavernes, qu'on ne retrouve plus qu'à l'état fossile partout ailleurs. De là à supposer la conservation miraculeuse d'une race préhistorique, il n'y a qu'un pas. L'île jouerait dans cette hypothèse le rôle d'une arche de 34,000 milles carrés portant dans ses flancs les débris d'un monde; mais bien des objections combattent cette poétique légende. La composition géologique du sol volcanique résiste à l'hypothèse d'une très haute antiquité, la parfaite similitude de l'*ursus speleos* et de l'ours vivant à Yézo, qui fait la base du système, a été elle-même contestée. Quant à l'étude directe des individus, elle ne donne pas de résultats plus concluans; malgré les difficultés de l'entreprise, on possède quelques exemplaires de crânes; j'ai pu moi-même en examiner deux, et j'ai pu

surtout examiner la forme de la tête chez beaucoup de vieillards chauves ou d'enfans rasés. La nuque se relève presque droite, puis forme avec les pariétaux un angle légèrement obtus; la région occipitale est très développée, tandis que le sinciput et l'os frontal déprimés aboutissent presqu'en ligne droite à l'arcade sourcilière. En même temps leurs maxillaires inférieurs très forts prolongent en avant la saillie que la boîte osseuse fait en arrière, de sorte que la tête semble reposer sur le cou comme une vergue rectiligne inclinée à 45° sur le mât qui la soutient par le milieu. Suis-je en présence de ces dolichocéphales signalés dans l'âge de pierre? Quant aux sutures, elles n'offrent aucune différence avec celles du crâne européen, s'il en faut croire un savant zoologiste allemand entre les mains duquel j'ai vu des spécimens, et qui repousse la théorie précédente.

Si tels étaient nos aînés sur le globe, il faudrait convenir que le temps ne leur a pas appris grand'chose. Les seules cultures qu'on voie autour de leurs huttes, ce sont quelques fèves, quelques épis de maïs, des racines comestibles, du sarrasin et des pommes de terre. Quant à leurs industries, on les connaît déjà : bâtir une hutte de feuillage, tresser des nattes de roseaux, préparer des engins de chasse et de pêche, tailler grossièrement une pirogue, tisser des écorces d'arbre, coudre avec un fil de chanvre des peaux de daim, voilà tout ce qu'ils savent, mais voilà ce qu'ils savent tous. L'existence primitive a cela de remarquable, que la division du travail, née de la solidarité sociale, y est inconnue. Chacun sait tout ce qu'il a besoin de savoir, et peut se suffire à lui-même. Nul ne prospère en mettant son industrie au service d'autrui, nul ne perfectionne un art qu'il a tout juste le temps d'apprendre au milieu de tant d'autres. Leur véritable nourricière d'ailleurs, ce n'est pas la terre, c'est l'eau. Voici comment ils pêchent le saumon : dans les cours d'eau principaux et dans les tributaires, ils établissent des barrages en forme de flèche, la pointe dirigée vers le courant; au sommet se trouve un large réservoir palissadé, surmonté d'une plate-forme; le saumon suit d'instinct le barrage qui lui fait obstacle et vient s'encager lui-même. Il est alors harponné par des hommes placés sur la plate-forme; mais les crues arrêtent souvent des troncs d'arbres qui, rompant ce barrage, interrompent la pêche et ouvrent un passage au poisson vers le cours supérieur, dont il ne peut franchir les rapides que par les grandes eaux. Les Aïnos ne sont soumis pour la pêche à aucun impôt. C'est à noter ces souvenirs que je passe la nuit, et le soleil, qui se lève radieux après une nuit de pluie, me trouve debout et prêt à partir. La famille de mes hôtes se réveille lentement; je cherche en vain dans

les environs l'apparence d'une cuve ou d'un ustensile d'ablution quelconque. Ne va-t-on pas prendre pour une épigramme le cadeau d'un miroir que je tire de ma trousse pour la jeune fille, n'ayant pu faire agréer au père ma monnaie de papier, qu'il ne connaît pas? Non; le miroir produit une admiration muette, mais sans réserves. Je prends congé de ces braves gens, doucement indifférens, et m'éloigne de cette demeure, qui restera dans mes souvenirs comme le type parfait de l'existence sauvage.

Nous voici remontés en canot, redescendant le Setoshi-gawa jusqu'à l'Ishikari, puis le fleuve lui-même jusqu'à Tobets. Le temps me manque pour pousser plus loin l'exploration du cours supérieur, et je reviens pendant plusieurs heures sur mes pas. A Tobets, nous commençons à remonter le Tsushikari-gawa, qui doit nous conduire à Satsporo. C'est une jolie rivière ombragée d'aulnes, d'ormes, de peupliers, qui se penchent sur les eaux de manière à nous faire un berceau, sous lequel on s'enfonce pour éviter, en rasant le bord, les tourbillons du centre. Malheureusement le courant est très fort et retarde singulièrement notre marche. On rencontre à chaque instant des troncs d'arbres détachés par l'averse torrentielle de la veille, qu'il faut éviter pour n'être pas culbutés, nous et notre pirogue. Une pagaie se casse entre les mains d'un batelier; nous pirouettons comme une toupie, puis nous sommes jetés le long du bord, où l'on se retient aux branches des arbres. Un canot qui descend nous cède une pagaie; nous repartons, mais péniblement. Enfin une clairière s'étant offerte, tout le monde met pied à terre pour déjeuner autour d'un feu de bivouac. Pendant que s'accomplit cette opération, toujours grave et souvent problématique, je surveille du coin de l'œil la rivière qui me semble grossir d'instant en instant; peu à peu elle envahit la clairière où nous sommes et vient éteindre le feu où chauffe le café. Un chasseur débouche en ce moment d'une oseraie qui nous entoure; j'apprends que nous ne sommes qu'à 2 *ris* 1/2 de Satsporo, et qu'un sentier y conduit au sortir de l'oseraie.

Il n'y a pas à hésiter. Le courant entraîne de lourds châtaigniers qui, avec leurs racines et leurs branches, nous balaieraient comme une plume; on tire la pirogue à terre, où elle est attachée; on dépèce une natte qui en garnissait le fond pour en faire des cordes de paille; mes trois *sindos* se distribuent mon modeste bagage, qu'ils attachent sur leur dos, et nous nous enfonçons à travers l'oseraie. Ce bois ressemble au repaire du lion malade : on voit comment on entre, on ne sait pas comment on sort; il est cependant urgent d'en sortir, car il ne va pas tarder à être inondé; nous gagnons enfin un prétendu sentier qui ne se révèle qu'à l'œil exercé d'un naturel du

pays. La promenade sous bois par un beau soleil est charmante; elle nous mène à Satsporo. Voici quelques maisonnettes de bois inhabitées, elles ont été construites pour les charpentiers qui vinrent à grands frais de Yeddo édifier la nouvelle capitale et qui s'en sont allés les laissant vides. Puis viennent des chaumières, enfin quelques champs de pommes de terre, de millet, de fèves, de chanvre, des hangars, des magasins peints en rose, la fumée d'une machine à vapeur, de larges rues, un canal sans eau. Je suis au *hondjin* de Satsporo. Non loin s'élève un dôme de bois qui rappelle l'Observatoire de Paris et sur lequel flotte le pavillon du *kayetakushi*, — l'étoile du nord, — rouge sur fond blanc : c'est *government-house*. Se réveiller dans une hutte de sauvage et s'endormir au pied d'un capitole, c'est un de ces brusques changemens à vue que réserve au visiteur le caractère essentiellement théâtral des Japonais.

V.

Les Américains ont une façon hardie de jeter la civilisation au milieu des déserts, qui déconcerte passablement nos vieilles idées européennes. A-t-on découvert un filon de métal, a-t-on entendu parler d'un *placer* nouveau, d'un gisement d'huile minérale, on part si loin qu'il faille aller; on vit comme on peut, on couche sous des tentes, sous des baraques, puis les nouveau-venus apportent quelques capitaux, on améliore la route, on construit un chemin de fer, et enfin on bâtit une ville en pleine forêt à deux pas des tribus sauvages. La ville s'accroît, prospère, lance à son tour des sentinelles avancées autour d'elle, et c'est ainsi que le sol devient un territoire, et le territoire un état. C'est à peu près ainsi qu'on a voulu procéder à Satsporo; mais le gouvernement, qui avait résolu de coloniser, n'a pas attendu que le besoin d'une ville fût né parmi les colons, comme à Virginia-City ou à San-Francisco; il a créé d'abord la ville et ensuite attendu les colons, qu'il attend toujours. Ici comme dans le *far-west*, on avait toutes les difficultés à vaincre, la nature, la distance, la forêt rebelle aux voyages, mais on n'avait point à offrir l'attrait mystérieux de l'or (les mines qui existent dans Yézo sont peu connues encore et point exploitées), et l'on n'avait point à y envoyer une population énergique, laborieuse, âpre au gain. Les pêcheurs de la côte n'eussent consenti à aucun prix à quitter leurs filets pour la hache du bûcheron; d'ailleurs leur industrie est fort profitable à l'état, qui l'impose, et à la population, qu'elle nourrit; quant aux habitans du Nippon, pourquoi se seraient-ils expatriés? Pourquoi quitter une vie pauvre sans doute, mais facile après tout et indolente, pour s'en aller loin du foyer des ancêtres, s'atteler à un

pénible labeur en vue de bénéfices douteux? La grande culture pour le paysan japonais, c'est le riz, et le riz ne pousse pas à Hakodaté; aller apprendre de nouvelles cultures sous des conseillers étrangers! risquer son travail, s'exposer à un climat très rigoureux pendant l'hiver, s'éloigner pour toujours de la ville où parfois on va s'amuser librement, tout cela sotte affaire! On a donc été obligé d'employer la contrainte pour peupler quelques kilomètres carrés défrichés à grand'peine qui entourent Satsporo.

On y a transporté en masse les habitans de quelques provinces révoltées pendant la guerre; plusieurs villages du Nambu, de Sendaï, d'Aïdzu, ont été dépeuplés au profit de Yézo sans qu'on s'inquiétât du discrédit que cette sorte d'exil forcé devait jeter sur l'émigration. Les colons ainsi amenés sont comme des enfans en pénitence, impatiens de sortir de leur retraite et de rentrer dans leur pays. On a eu beau leur construire des cabanes de planches, leur donner des terres à cultiver, ils laissent les maisons vides et les terres en friche pour retourner à leurs chaumières ou à leur pêche, que rien ne saurait leur faire abandonner. Comme toujours, l'excès de zèle gouvernemental a tué l'initiative privée, et ceux qu'aurait pu attirer l'espoir de quelques riches profits librement poursuivis ne songent qu'à échapper à un séjour forcé. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, la nécessité de coloniser ne se manifeste que chez les populations trop denses pour le territoire qu'elles occupent, et ce n'est pas le cas pour le Japon, qui, en dépit des statistiques exagérées, ne possède certainement pas 20 millions d'habitans et peut facilement les nourrir. Quand on se promène dans les six ou sept rues larges de 20 mètres, coupées à angle droit, bordées de petites maisons basses et ouvertes à tous les vents, qui forment Satsporo, on est frappé du peu d'animation qui y règne. Beaucoup de maisons sont fermées, et, si on entr'ouvre un volet, on voit qu'elles sont abandonnées. Le maître est parti avec sa famille, ne laissant que quelques débris inutiles ou de trop peu de valeur pour être chargés sur un cheval de bât. Les ouvriers, qu'on fait venir à grands frais pour les constructions, s'en vont leur besogne finie; en un mot, l'on ne s'acclimate pas dans cette plaine couverte de forêts, à peine défrichée sur une petite étendue, au milieu de ces montagnes couvertes de neige d'octobre à juin, où souffle directement pendant tout l'hiver un vent glacial. Aussi cette capitale n'a pas même l'aspect d'un riche village de la côte, et ressemble plus à une ville morte qu'à une cité naissante. Faut-il en accuser le mauvais vouloir des colons ou la maladresse de l'administration?

Celle-ci n'a rien négligé du moins pour frapper les yeux. Autour du capitole dont j'ai parlé se groupent plusieurs maisons d'appa-

rence plus ou moins monumentale, imitant assez imparfaitement la pierre de taille, et servant à loger soit les employés japonais qu'on voit écrire au milieu des paperasses dans les bureaux, soit les différens ingénieurs américains attachés au département colonial; à quelques centaines de mètres de ce quartier officiel, on traverse un canal qui par une rivière communique avec l'Ishikari et la mer. Je ne sais pourquoi il est à sec aujourd'hui. Au-delà on rencontre les magasins, une scierie mécanique et une scierie hydraulique organisées sur de grandes proportions; c'est la seule industrie qui se révèle. Ainsi isolée du monde, sauf la communication par eau avec Ishikari et par terre avec Hakodaté, tous deux fort éloignés, la ville ne peut ni écouler facilement ses produits, ni facilement recevoir les denrées indispensables qui lui manquent; aussi tout y est-il à des prix décourageans. Une bouteille de *pale ale*, qui coûte à Yeddo 1 fr. 25 cent., m'a été vendue là 3 fr. 75 cent.

Quant aux cultures resserrées entre la ville et la forêt dans un espace fort étroit, elles n'ont pas pris assez de développement pour donner des revenus; mais elles suffisent à prouver la fertilité du sol, apte à produire du froment, des pommes de terre, du maïs, du chanvre, etc. Il ne manque que des bras pour faire tomber les arbres, labourer et récolter. En somme, l'avenir relèvera peut-être le culte de la charrue à Yézo, mais, comme tentative agricole, l'essai semble à première vue et passe aux yeux des plus compétens et même des intéressés pour une tentative avortée. On parle de 6 millions de piastres engloutis dans cette entreprise, chiffre difficile à vérifier, plus difficile à comprendre en présence du résultat obtenu, si l'on ne savait combien le moindre travail coûte cher à un gouvernement mal servi.

Il serait injuste de rendre responsables de cet échec les étrangers appelés auprès du département colonial. On sait qu'en toutes choses le gouvernement aime à prendre des avis sans s'astreindre à les suivre, agit par lui-même, et ses fonctionnaires européens sont moins des conseillers que des livres parlans toujours ouverts à la bonne page. On peut affirmer sans crainte de se tromper que beaucoup de bons avis ont dû être perdus, que beaucoup de mesures combattues ont été cependant exécutées. On ne saurait trop louer au contraire l'activité déployée par les jeunes ingénieurs qui, résidant à Yézo pendant les trois seuls mois d'été où le climat le permette, se répandent dans l'intérieur du pays pour en faire, dans de rudes voyages, l'exploration scientifique. Ce sont eux qui ont tracé la route d'Hakodaté : l'un fait en ce moment la trigonométrie de l'île, travail de géant, si l'on songe aux difficultés d'un pays boisé et sans chemins; l'autre a organisé un télégraphe qui, lorsqu'il

marchera, mettra Satsporo en communication avec Paris et Londres; celui-ci entreprend une reconnaissance géologique dans des pays entièrement nouveaux, celui-là dirige les sondages d'une mine de charbon; c'est surtout du côté des mines que se tourne leur attention. Chacun déploie dans sa tâche une ardeur qui fait honneur à l'Amérique et que j'ai entendu comparer, non sans quelque malice peut-être, au zèle d'un neveu chargé de bâtir une maison pour un oncle très riche et sans enfans.

A peine a-t-on quitté Satsporo qu'on rentre sous bois. Qui donc avait dit qu'à Yézo il y a beaucoup de forêts? C'est une locution vicieuse. Il n'y en a qu'une; seulement elle couvre toute l'île. Pendant 150 *ris*, je n'en suis pas sorti. La route d'Hakodaté, que je reprends, a la même largeur réglementaire qu'au sortir de cette ville; mais, comme elle circule à travers un sol volcanique et suit très habilement les crêtes des collines, elle est excellente et offre de temps à autre de jolies éclaircies sur les fonds environnans. Quelques petites clairières sont défrichées et mises en culture. Shimamap n'est qu'un relais établi par le *kayetakushi* à 7 *ris* de Satsporo; voilà la première auberge que j'aie vue sans une seule femme. A Setoshé, 4 *ris* plus loin, on se retrouve en plein village aïno, sauf la *tchaïa*. Quelques maisons de bois ont été mises à la disposition des indigènes, mais ils s'en servent seulement comme de magasins et préfèrent vivre dans leurs huttes de feuillage, moins froides en hiver. A 10 *ris* au-delà, on se retrouve sur le bord de la mer; là les Aïnos habitent les maisons de planches, mais ils les tapissent intérieurement de feuillage. Ceux-ci pêchent le hareng et la sardine, qui servent à faire de l'huile. La route en cet endroit fait un coude brusque et suit le littoral au milieu d'une plaine de pierre ponce recouverte de maigres ronces, empiétement formé sur la mer par les éruptions volcaniques. On atteint ainsi Shiraoi, la plus importante station d'Aïnos de toute cette côte, qui en renferme plus de 400; quelques Japonais leur débitent des liqueurs fermentées. Ceux-là, hélas! se ressentent de leur contact avec la civilisation et la grand'route, ils savent la valeur du *rio*, et l'un d'eux vide ma gourde de cognac en vrai connaisseur. Ils sont du reste aussi doux, aussi bienveillans que ceux de l'intérieur et paraissent moins misérables. Enfin à Horobits on rencontre les derniers.

Il ne reste plus que 5 *ris* à faire pour gagner Shin-Morran au bord de la petite baie d'Endermo. Cette baie est formée par un massif important, couvert d'une belle végétation que le soulèvement du sol a réuni à la côte ferme par une ligne de sable gracieusement recourbée. La falaise forme ainsi à l'abri du vent de sud-ouest une

anse tranquille à laquelle il ne manque que la profondeur. Morran était autrefois sur la rive opposée, mais la route n'y pouvait aller commodément à travers un marécage; d'un coup de baguette, on a transporté le village au pied de la falaise, on a bâti des maisons pour les habitans, on leur a payé les frais de transport et alloué à chacun 100 *rios* d'indemnité. Cela s'appelle maintenant Shin-Morran (le nouveau-Morran) et forme la tête de ligne du deuxième tronçon de la route. Pour regagner Mori et le premier tronçon déjà parcouru, il faut traverser la Baie du Volcan sur une largeur de 15 *ris*. On voit se balancer dans la rade une petite chaloupe à vapeur destinée à ce service; mais elle est en réparation; une autre doit arriver et repartir le lendemain. J'ai tout loisir de parcourir ce petit promontoire, d'où la vue embrasse une vaste étendue de mer et peut se reposer sur le coquet village nouvellement bâti et reflété dans son petit lac marin, tandis qu'au loin le volcan d'Ushi-no-yama (la montagne du bœuf) dresse son sommet bifurqué à la façon des cornes d'un taureau. Malheureusement le bateau se fait attendre, comme il convient à tout service japonais, pendant trois jours, et dès le premier il tombe une pluie qui me confine dans une assez maussade auberge.

Enfin le matin de la délivrance a lui. Une barque ornée d'une machine à vapeur siffle à perdre haleine non loin de la jetée, où elle ne peut aborder faute de profondeur. On s'entasse sur le pont, on se met en route, voiles dehors. La sortie de la rade d'Endermo est charmante; mais au milieu de notre course, après quatre heures de traversée, le vent change, et l'on s'aperçoit que la machine n'est pas assez forte pour avancer malgré la brise. Le pilote me fait la politesse de me demander ce qu'il faut faire, et j'avoue mon embarras. Le hasard veut que le vent change de nouveau et nous porte à Mori, où nous arrivons après douze heures employées à faire quinze lieues. J'ai soigneusement pris en note le nom des constructeurs de la machine.

De Mori, je n'ai plus qu'à recommencer une route déjà faite; mais je profite d'une journée de beau soleil pour faire l'ascension du Koma-gaké, qu'en venant j'ai laissé sur la droite. Ce n'est qu'une promenade à cheval, puisqu'on arrive sans quitter la selle jusqu'au bord même du cratère. Ce n'est point ici, comme à l'Asamayama, une vaste cuve fumante, au fond de laquelle on entend mugir la lave, mais si l'impression est moins grande, en revanche on peut examiner de plus près le travail volcanique. Autrefois le cône était parfait, mais dans une éruption une des sections, vers l'ouest, s'est effondrée, en retombant dans le cratère, qu'elle a comblé, et laissant ouverte une vaste échancrure vers la mer. C'est par cette issue,

comme par un créneau, que s'échappe la lave dans les éruptions. C'est par là qu'elle s'est frayé, il y a quinze ans, un large passage vers la mer. Le fond du cratère est comblé d'une glaise molle au milieu de laquelle les solfatares, dirigées toutes parallèlement du nord-est au sud-ouest, en longues tranchées, répandent une fumée brûlante et vomissent du soufre et des matières vitrifiées. Du haut du volcan, la vue s'étend sur toute la baie qu'il sert à désigner, sur l'interminable forêt qui l'entoure, sur Hakodaté et les côtes du Nippon, que l'on distingue dans le lointain.

A Nanaï, une ferme modèle, dirigée par le *kayetakushi*, où l'on voit de superbes chevaux tirer des charrues en fer, fait regretter qu'au point de vue agricole on n'ait pas, de préférence à Satsporo, choisi la plaine d'Hakodaté comme champ d'expérience. On y fait des croisemens de chevaux américains avec des jumens japonaises, et de taureaux de Durham et de Devon avec des vaches du pays. Il est malheureusement impossible de mener paître ces animaux, l'herbe qui pousse à Yézo est impropre à les nourrir. Les porcs réussissent à merveille; quant aux moutons, à quoi bon les reproduire tant qu'on n'aura pas de pâturages? Ce qui frappe dans tous les établissemens de ce genre, c'est la préoccupation d'imposer à tout prix à la terre des productions qu'elle ne donne pas d'elle-même. L'essai qui a été fait surprend plutôt le touriste qu'il ne satisfait l'économiste.

En approchant d'Hakodaté, je vois une foule de navires de guerre, mais je cherche vainement le paquebot du *Pacific-Mail* qui doit me ramener à Yeddo; la compagnie, ayant vendu plusieurs navires au gouvernement pour la guerre de Formose, ne peut faire qu'un service irrégulier, et je serais prisonnier pour dix ou quinze jours sans l'offre de plusieurs officiers de la corvette allemande l'*Élisabeth*, où je trouve une aimable hospitalité.

Sans avoir parcouru, tant s'en faut, la totalité de l'île, j'ai pu en rapporter une idée complète, s'il est vrai, comme on me l'assure, que la côte orientale présente à peu près le même tableau que la côte ouest. La nature de Yézo, plus sévère et plus grandiose que celle du Nippon, offre aux yeux de moins rians aspects. Le caractère sauvage du paysage semble se communiquer à sa population. Nulle part on ne se dit ce mot si souvent répété dans le Nippon : « c'est là que je voudrais vivre. »

Le climat est rude sans cependant être intolérable; le sol ne comporte pas la culture du riz. Malgré ces inconvéniens, c'est une riche contrée pour qui saurait en tirer parti. Couverte de forêts, elle peut donner des bois de construction; le sapin lui manque presque absolument, elle a le chêne, l'orme, le hêtre, le frêne, le châtaignier, sans parler de l'érable, de l'aulne, du saule, etc. (33 espèces con-

nues). De ses riches pêcheries de saumon, je n'ai plus rien à dire. Elle exporte des fourrures d'ours, de cerf, de renard, de blaireau, de loutre. Le maïs, le sarrasin, les légumineuses, le froment, y peuvent pousser en quantité. Yézo produit surtout en abondance un chanvre fin et soyeux, dont les nombreux cours d'eau facilitent le rouissage; il suffirait de le cultiver et de le préparer sur une vaste échelle pour en fournir les marchés d'Europe, où déjà cette provenance est cotée à des prix exceptionnels (1re qualité, 137 livres sterling la tonne à Yokohoma); mais ce qui manque à toutes ces richesses, ce sont des bras pour les arracher au sol (1), c'est une administration libérale qui n'entrave pas la production par la perspective des gros impôts.

La tentative coloniale faite à Yézo, avortée comme essai agricole, aura cependant produit des résultats indirects efficaces en ouvrant deux routes et un canal. C'est de ce côté que doit se porter l'activité paternelle du gouvernement. Créer une capitale au centre d'une île déserte et la peupler de force est un rêve; mais ce qui est urgent, c'est de frayer partout des routes dans cette forêt vierge, d'ouvrir partout des voies à l'initiative privée, de la laisser se développer librement; elle ne manquera pas alors de stimulans. Sans parler des cultures, le sol renferme des richesses minérales dont l'inventaire est à peine fait. Des gisemens d'or, d'argent, de cuivre, d'ardoise, des bancs de granit et de pierre à bâtir, des mines considérables de charbon et de fer, sont déjà signalés; il est temps pour les Japonais de mettre à profit toutes ces ressources par eux-mêmes, sans attendre le jour où ils seraient forcés de les hypothéquer. C'est le malheur de beaucoup d'entreprises en ce pays qu'on leur demande des résultats immédiats et qu'on s'en dégoûte, si elles ne les donnent pas. Il n'en va pas ainsi cependant des choses de ce monde. Sauf dans les contes de fées, rien ne change d'un coup de baguette. On a beau disposer de la vapeur et de l'électricité, on ne transforme pas les populations à coups de décrets; au lieu d'aller droit au centre de cette circonférence, il faut s'y acheminer graduellement, s'établir sur les côtes, où les communications sont faciles et peu dispendieuses, créer la circulation, favoriser l'initiative et se résoudre à considérer pendant longtemps Yézo plutôt comme un superbe champ d'exploitation privée que comme un terrain d'expériences agricoles. Avant de demander à la nature ce qui lui manque, il faut songer à lui prendre ce qu'elle offre avec libéralité.

GEORGE BOUSQUET.

(1) La population totale est portée par les statistiques du *Nagaitschiran* à 76,850 habitans. La pauvre Irlande, moins grande, en a 6 millions.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre 1874.

Voilà donc la quatrième année révolue depuis ces jours de misère et de deuil d'où devrait dater désormais pour la France, après les grandes épreuves nationales, l'ère des résipiscences courageuses, des épurations et de la régénération par le malheur; oui, déjà la quatrième année, et la première où notre pays ait pu respirer un peu librement sans avoir à compter avec une occupation étrangère léguée par la plus funeste des guerres. Que les enfans perdus de toutes les opinions aient la fantaisie de refaire ou d'arranger l'histoire à leur façon, avec leurs vieux almanachs, leurs éphémérides saugrenues et leurs souvenirs surannés : pour tous les esprits fidèles à leur patrie, émus des poignantes et fortes réalités nationales, il n'y a plus qu'une date sérieuse inscrite par une main implacable comme le point de départ d'une vie nouvelle où les jours et les années ne comptent que par ce qu'ils produisent pour l'œuvre commune, par les réparations qu'ils assurent ou qu'ils préparent.

Tout est là maintenant, tout s'efface devant le suprême et douloureux intérêt de cette crise de l'histoire qui a éclaté un jour à l'improviste au milieu de l'Europe étonnée, faisant oublier pour le moment les vaines querelles des partis, inaugurant pour nous un ordre nouveau de combinaisons, de préoccupations et d'efforts. La première affaire pour la France au lendemain des catastrophes était évidemment de se reconquérir elle-même, de racheter sa liberté à défaut de son intégrité, et ceci, la France l'a fait courageusement sans marchander les sacrifices, sans se laisser détourner de son but. Elle n'a rien refusé à celui dont elle avait fait son guide au plus fort de ses épreuves, qui avait à conduire pour elle, qui a conduit patriotiquement, habilement, les plus colossales et les plus délicates opérations de crédit. C'est l'œuvre de moins de trois ans certes bien remplis par une telle entreprise, dont le suc-

cès semblait à peine possible en si peu de temps et ne l'a été en effet qu'à force de soins et de prudence. Avant que 1873 arrivât à sa dernière heure, la libération du territoire était accomplie; l'invasion ne se survivait que par les blessures qu'elle a faites, par les souvenirs qu'elle a laissés, par les conditions laborieuses et pénibles qu'elle a créées.

Qu'aura produit à son tour cette année qui finit, qui se levait sur une nation délivrée de la veille, replacée désormais en face d'elle-même et de sa reconstitution intérieure? Elle n'a peut-être pas le droit de se montrer bien triomphante, cette année qui s'en va assez tristement, ensevelie dans la neige et la glace d'une nuit d'hiver, laissant derrière elle toute sorte de questions obscures ou indécises, les partis plus implacables que jamais dans leurs prétentions. Elle risque de n'avoir qu'une modeste épitaphe et de figurer assez avantageusement parmi les années stériles ou inutiles. Ce n'est pas que toutes les fortunes lui aient manqué et qu'elle n'ait eu, si l'on veut, ses compensations. Elle a eu d'abord la paix, le premier des biens aujourd'hui; elle a eu la faveur d'une récolte abondante, et le travail est si peu interrompu que les chiffres du commerce offrent une amélioration sensible sur 1873, — 3 milliards 445 millions d'importations contre 3 milliards 204 millions, et 3 milliards 507 millions d'exportations contre 3 milliards 488 millions. Sans doute la nature a été clémente, le soleil a fécondé la terre, et le pays, quant à lui, n'a pas cessé d'être laborieux comme il l'est invariablement quand on ne le trouble pas, quand on le laisse à la saine activité de sa vie et de ses affaires. C'est la politique qui reste nouée, qui ne peut arriver à se débrouiller elle-même, à trouver les conditions de sécurité nécessaires pour tous ces élémens de vitalité si énergiques, toujours si prompts à renaître en France. Voilà le mal auquel cette stérile année n'a pas porté remède, qu'elle laisse au contraire aggravé et compliqué, au point que les médecins particulièrement attitrés pour le guérir semblent n'avoir plus d'autre moyen que de s'en aller en congé le plus souvent qu'ils peuvent. Ils se fient sans doute à la nature, au tempérament du patient, et ils ont peut-être raison; seulement ils s'exposent à ce que le patient finisse par être d'avis qu'il y a bien du temps perdu en consultations inutiles dont le dénoûment est toujours un congé.

C'est là en effet le plus clair du bulletin politique de 1874. On a vécu tant bien que mal et on n'a rien fait, ni pour le pays, qui attend d'être fixé, garanti dans ses intérêts, ni pour le gouvernement, qui demande en vain une organisation qui lui a été promise, dont il a besoin pour jouer son rôle avec une sérieuse et efficace autorité. Au moment où l'année commençait, toutes ces questions existaient déjà, et elles semblaient même si pressantes que la loi du 20 novembre 1873, qui donnait le pouvoir pour sept ans à M. le maréchal de Mac-Mahon, pres-

crivait la nomination immédiate d'une commission chargée de préparer les lois constitutionnelles. Ou cet acte du 20 novembre n'avait aucun sens, ou il faisait de l'organisation constitutionnelle le complément nécessaire, indispensable, de la prorogation. C'était la pensée de M. le président de la république lui-même. Qu'est-il arrivé cependant? On dirait que dès ce jour-là l'équivoque est entrée en souveraine dans nos affaires, que, la prorogation une fois adoptée, il n'y a plus eu dans les partis qu'une préoccupation, une préméditation, celle d'éluder les conséquences de ce qu'ils venaient de voter. La commission des trente a été nommée, et elle a commencé par procéder comme si elle avait parfaitement conscience qu'elle avait été instituée pour ne rien faire, pour gagner ou perdre du temps. Elle s'est hâtée lentement. Le jour où, après cinq mois, M. le duc de Broglie, alors vice-président du conseil, a voulu demander la discussion d'une loi électorale et présenter un projet de sénat ou de grand-conseil, il a été abandonné par une fraction de la majorité qui l'avait soutenu jusque-là; il est tombé sur le coup, la défection de l'extrême droite lui a fait sentir la valeur du concours qu'on lui prêtait. Quand M. Casimir Perier a fait la proposition qui pouvait être un élément de transaction, qui n'avait en définitive d'autre objet que de réclamer l'exécution de la loi du 20 novembre et l'organisation du gouvernement, la proposition a été repoussée. Quand M. le maréchal de Mac-Mahon est intervenu personnellement de la façon la plus énergique et la plus pressante par son message du 9 juillet, la majorité a feint de ne pas entendre, et la parole de M. le président de la république est restée un appel inutile qui a provoqué les railleries des grands politiques de l'extrême droite. Lorsqu'enfin, de guerre lasse et à la dernière heure de la session, la commission des trente elle-même est arrivée avec un projet dont M. de Ventavon était le rapporteur, l'assemblée a trouvé qu'il était temps d'aller se recueillir et respirer sous les frais ombrages, qu'elle avait bien gagné ses vacances en s'épuisant à ne rien faire. Au mois de juillet, elle a répondu à M. de Ventavon en s'empressant d'ajourner les affaires sérieuses à la session de décembre.

Voici que décembre est fini, et l'assemblée, déjà bien embarrassée dans les discussions qui commençaient à se produire, vient de s'ajourner de nouveau jusqu'au 5 janvier 1875, sous le prétexte fort respectable de ne pas troubler les fêtes de famille et les transactions de la saison par des agitations parlementaires. C'est là l'histoire d'une année assez stérile, on en conviendra, passée à ériger l'inaction en système, à jouer avec l'équivoque. Au 5 janvier cependant il faudra bien en venir à serrer de plus près et définitivement tous ces problèmes qui épuisent tous les pouvoirs en fatiguant l'opinion. Il le faut pour le pays, pour le gouvernement comme pour l'assemblée.

De toute façon, que la question décisive s'engage sur la motion renouvelée de M. Casimir Perier, sur le rapport de M. de Ventavon, sur quelque proposition directe du gouvernement, il n'y a plus moyen d'éluder ou d'ajourner une solution. L'assemblée elle-même est la première intéressée pour son autorité, pour son crédit, à ne pas laisser se prolonger une situation qui n'a plus du régime parlementaire que le nom et l'apparence. Qu'on se rende bien compte de cette situation. S'il y avait une majorité réelle, sérieuse, elle aurait sans nul doute la puissance et la légalité pour elle; il n'y aurait rien à dire, ou du moins, après avoir discuté avec elle, il n'y aurait qu'à se soumettre à ce qu'elle déciderait comme à l'acte régulier d'un pouvoir légitime. La vérité est que cette majorité, qu'il n'est point impossible de retrouver, mais qui ne peut se reconstituer que dans certaines conditions nouvelles, n'existe plus depuis longtemps, et que, par un phénomène étrange, l'assemblée est livrée à la tyrannie des minorités. C'est le secret de l'histoire parlementaire de cette dernière année. L'extrême droite n'est qu'une minorité, et cependant, si elle ne fait pas les ministères, elle les défait assez lestement; elle s'impose quelquefois, ou bien par ses défections elle réussit à tout paralyser. C'est un appoint avec lequel on se croit tenu de compter. Le parti bonapartiste n'est qu'une minorité plus infime encore, et pourtant à certains momens il a pesé sur la direction des affaires en refusant ou en prêtant le dangereux appui des quelques voix dont il dispose. Les radicaux sont, eux aussi, une minorité, et en se déplaçant ils peuvent aider au succès accidentel des coalitions les plus bizarres, de sorte que voilà une assemblée qui est la représentation suprême de la souveraineté nationale, et où cette souveraineté est à la merci de fractions d'opinion impuissantes par elles-mêmes, mais suffisantes pour tout empêcher ou pour tout dénaturer.

Remarquez bien ce qu'il y a d'extraordinaire et nous osons dire d'absolument monstrueux dans ces conditions où des minorités hardies peuvent tenir en échec une majorité hésitante et confuse. Lorsque les légitimistes extrêmes et les bonapartistes refusent de voter une seconde chambre, une organisation constitutionnelle, est-ce parce qu'ils trouvent ces propositions défectueuses ou trop peu conservatrices? Nullement, ils ne s'en occupent même pas; ils ne veulent pas d'une organisation parce que c'est une organisation, parce qu'il leur plaît, dût le pays y périr, de prolonger un provisoire précaire et troublé d'où ils espèrent voir sortir, les uns la monarchie, les autres l'empire. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de prier M. le maréchal de Mac-Mahon de rester le gérant débonnaire d'une situation où ils veulent rester libres de mettre chaque jour en question le gouvernement.

Est-ce là ce qu'on appelle le régime parlementaire? C'est une sorte d'anarchie légale où les minorités, dans un intérêt de parti, prétendent

garder un droit permanent de sédition morale au risque d'entraîner le pays et l'assemblée elle-même dans toutes les crises. Il faut évidemment sortir au plus vite de cette situation fausse, que les partis extrêmes sont seuls intéressés à maintenir, parce que seuls ils croient profiter de l'inconnu, et le meilleur moyen de sortir de là, M. le président de la république l'a indiqué un jour dans un de ses messages, c'est d'en finir avec ces problèmes d'organisation constitutionnelle qui sont un péril tant qu'ils restent en suspens. C'est toujours résoudre la question par la question, direz-vous; pour en finir avec cet éternel problème de l'organisation des pouvoirs, il faut une majorité qui n'existe pas ou qui du moins n'a pas réussi encore à se dégager du chaos parlementaire du moment. C'est bien là certainement la difficulté intime, nous ne le méconnaissons pas, et elle peut être un obstacle à tout. Si cette majorité n'existe pas, il faut qu'elle se retrouve, qu'elle se rallie sur le seul terrain où elle puisse se recomposer aujourd'hui; il faut qu'elle oppose le faisceau des opinions modérées, la prévoyante décision d'une politique active et efficace aux turbulences des minorités, dont l'unique tactique est de démontrer que rien n'est possible. Ce qui est certain, c'est que l'assemblée ne peut échapper désormais à cette alternative; elle est condamnée à retrouver une majorité d'action politique ou à s'en aller; elle est placée entre la nécessité d'une organisation plus ou moins définitive, plus ou moins définie, dans tous les cas régulière et fixe, réalisant les seules choses possibles, — et l'extrémité d'une dissolution. Cette dissolution, elle peut venir sans doute d'un instant à l'autre, elle peut même être inévitable et prochaine, et après tout ce serait la combinaison la plus simple, si elle était l'acte libre d'un pouvoir maître de lui-même, appelant spontanément le pays à se prononcer sur ses propres destinées. Ici, ceux qui réfléchissent ont à se demander ce que serait un vote de dissolution échappant brusquement à l'impatience des partis, éclatant dans le désarroi d'une séance troublée comme un aveu d'impuissance, livrant le pays aux chances d'une agitation tumulteuse et confuse. Ce sera peut-être de toute façon une nécessité, ce sera sûrement aussi une extrémité à l'heure où nous sommes, dans cette incohérence léguée par toute une année de stériles conflits. Avant d'en venir là, il y aurait, ce nous semble, quelque sagesse à tenter au moins un dernier effort pour reprendre tous ces problèmes d'organisation systématiquement obscurcis ou dénaturés, pour rallier une majorité à une œuvre de sécurité et de raison.

C'est là sans doute ce dont on s'occupe dans ces quelques jours de vacances ou de répit avant le 5 janvier. Des négociations ont été engagées, dit-on, entre les divers partis, les délibérations se succèdent dans les conseils du gouvernement. On s'interroge, on cherche des combinaisons. Réussira-t-on à trouver une solution, un terrain de transaction?

Assurément ce n'est point impossible, si on le veut un peu fermement, si l'on commence par congédier les préjugés et les méfiances, si l'on aborde les questions simplement et franchement, si l'on cherche les élémens de solution et de transaction là où ils sont au lieu de s'épuiser à combiner des choses inconciliables. Il faut tout au moins savoir ce qu'on veut faire, dans quelles conditions on veut le faire. Et d'abord ce serait une bien étrange illusion de se figurer, après tout ce qui s'est passé, qu'on peut arriver à un résultat quelconque en se tournant encore une fois vers l'extrême droite et les bonapartistes, en essayant de reconstituer une majorité du 24 mai, fallût-il pour cela sacrifier une partie des lois constitutionnelles. Y a-t-on songé sérieusement? Sur ce point, l'expérience est certes complète, on sait à quoi s'en tenir. Ce serait prolonger de parti-pris l'équivoque dont on souffre aujourd'hui en donnant pour auxiliaires au gouvernement qu'on prétend organiser ceux qui sont les premiers à vouloir le maintenir dans la situation précaire et incertaine où il se débat si péniblement. Et à quoi aboutirait-on en sacrifiant la seconde chambre, dont ne veulent ni l'extrême droite ni les bonapartistes, pour ne conserver dans le programme que la loi électorale et le droit de dissolution, qui ne serait pas refusé à M. le maréchal de Mac-Mahon? Ce serait justement sacrifier le plus essentiel et faire le présent le plus dangereux à M. le président de la république en le laissant armé de ce droit redoutable de dissolution en face d'une assemblée unique, souveraine. Ce serait au premier dissentiment un conflit organisé sans contre-poids, sans pouvoir modérateur, et ce qui se passe depuis un an est un spécimen de ce qui se passerait dans ce singulier régime mêlé de dictature et de souveraineté parlementaire. La seconde chambre, la loi électorale, le droit de dissolution, toutes ces choses sont inséparables dans une organisation à demi régulière, elles restent dans leur ensemble le seul programme possible d'une majorité sérieuse et du gouvernement.

Est-ce que l'esprit de modération et de prévoyance serait tellement affaibli, tellement aveuglé par les passions de parti, qu'il ne pût se trouver, même dans l'assemblée de Versailles telle qu'elle est, des forces parlementaires suffisantes pour faire prévaloir cette politique? Après tout, il ne faut pas s'exagérer les impossibilités. L'extrême droite, si bruyante qu'elle soit, ne dépasse guère 50 membres, la droite modérée n'a pas plus de 90 représentans, les bonapartistes sont à peu près au nombre de 30, et il y a peut-être de 50 à 60 radicaux : tout le reste, centre droit, centre gauche, même une partie de la gauche modérée comme aussi de la droite modérée, tout cela n'est point inaccessible à la raison et peut se prêter aux transactions nécessaires. La vérité est, si on veut bien l'avouer, que souvent les difficultés sont moins encore dans les questions elles-mêmes que dans l'esprit de méfiance et de sus-

ceptibilité qu'on porte dans les négociations engagées jusqu'ici. On procède réellement un peu trop comme si on voulait se tromper mutuellement ou comme si l'on craignait toujours de tomber dans un piége. On discute sur des nuances et des subtilités comme si dans chaque mot il y avait une réticence. Faudra-t-il rappeler dans une déclaration générale que la loi du 20 novembre a nommé M. le maréchal de Mac-Mahon président de la république pour sept ans? Quelle est celle des lois constitutionnelles qui aura le premier pas dans la discussion? Qui sait? Si on accepte tout simplement la république, qu'on ne peut pas supprimer, le centre gauche et la gauche ne tireront-ils pas parti de cette acceptation résignée? Si on commence par voter la seconde chambre, le centre droit ne s'arrêtera-t-il pas ensuite devant la transmission éventuelle du pouvoir exécutif? Et voilà dans quels raffinemens on se perd, le centre droit se demandant s'il peut se fier au centre gauche, et le centre gauche épluchant chaque parole du centre droit, si bien qu'au bout du compte, après avoir discuté, négocié, parlementé, on finit par se trouver au même point sans avoir rien fait, sans avoir atteint un but saisissable. Les uns et les autres restent en présence. Il serait temps en vérité de sortir de ces broussailles, de relever à leur juste hauteur tous ces problèmes d'organisation qui intéressent si vivement, si profondément le pays.

Est-on d'accord sur les points essentiels? Voilà toute la question. Si on n'a pu arriver à s'entendre, c'est bien clair, la dissolution ne tardera pas à s'imposer. Si on est d'accord sur les conditions principales, qu'on agisse sérieusement, sans s'arrêter à des détails secondaires, sans se laisser enchaîner par de médiocres considérations de susceptibilité. C'est le rôle des chefs parlementaires, de ceux qui ont une certaine influence et une autorité par leur position comme par leur talent. Ils ne sont pas à l'assemblée pour leur plaisir ou pour leur vanité, pas même, dans un moment comme celui-ci, pour faire tout ce qu'ils voudraient; ils sont là pour servir le pays, pour aider au bien dans la mesure de ce qui est possible et pour savoir au besoin prendre certaines initiatives quand il le faut. La France, qui voit tout et qui ne comprend pas toujours les bizarreries qu'on lui offre pour ses étrennes de nouvelle année, la France ne rejettera pas ses mécomptes sur les hommes obscurs qui ne sont en définitive que les soldats de toutes les armées parlementaires; elle en accusera ceux qui ont un nom dans la politique, ceux qui, après avoir disposé de sa souveraineté, n'auraient su en rien faire, et se laisseraient conduire aujourd'hui aux crises décisives de la prochaine session sans avoir préparé les transactions appelées par tous les intérêts.

Le gouvernement, quant à lui, a son rôle tout tracé par les difficultés de sa position aussi bien que par les réclamations persistantes de M. le

président de la république. A quoi s'est-il arrêté dans ces délibérations récentes qui ne sont point un mystère et où toutes ces questions paraissent avoir été agitées? On aura beaucoup discuté sans doute, et on attend encore pour se décider. Une chose est bien certaine, le gouvernement ne peut s'effacer sans avoir l'air d'abdiquer; il ne peut ni laisser tout faire, ni admettre qu'on ne fasse rien, et nul plus que M. le président de la république n'a le droit d'intervenir, de demander à l'assemblée la réalisation de promesses réitérées, de véritables engagemens consacrés par des lois. M. le maréchal de Mac-Mahon ne peut se méprendre sur cette comédie des légitimistes et des bonapartistes, qui ont toujours l'air de lui rendre hommage en refusant à son pouvoir les moyens de vivre. C'est le moment pour lui de reprendre son message du 9 juillet en l'accompagnant d'un programme arrêté, défini, et c'est précisément parce que M. le maréchal de Mac-Mahon est à l'abri de tout soupçon de coup d'état qu'il a le droit de parler avec une netteté plus décisive, de poser plus catégoriquement la question devant l'assemblée.

Après cela, il est bien clair que cette politique aurait besoin d'être soutenue avec toute l'autorité d'un ministère recomposé de façon à pouvoir se mesurer avec une situation toujours difficile. Si l'on pouvait choisir, ce qu'il y aurait de mieux serait de créer un cabinet de circonstance, ce qu'on pourrait nommer le cabinet de l'organisation constitutionnelle, en appelant les chefs des divers groupes parlementaires, — bien entendu ceux qui sont d'accord sur cette nécessité première d'une organisation, — à réaliser ensemble l'œuvre commune. Assurément un ministère ainsi fait, qui porterait au pouvoir non-seulement une idée politique, mais une pensée de rapprochement patriotique et d'abnégation, ce ministère aurait sur l'opinion comme sur l'assemblée la plus sérieuse influence morale. Il serait, aux yeux de tous, ne fût-ce que temporairement, l'image vivante d'une conciliation supérieure, de cette trêve dont on parle toujours en la pratiquant si peu. A défaut de cette combinaison, toute de circonstance, nous en convenons, et qui mériterait d'être tentée, ce n'est point dans tous les cas au ministère, tel qu'il est encore, que peut revenir une si délicate et si épineuse mission. Il le sait lui-même, il est trop visiblement insuffisant. C'était un ministère de vacances, il a fait son temps. Si la droite, ralliée aux lois constitutionnelles, doit avoir sa part dans le gouvernement, elle n'aura aucune peine à trouver, pour la représenter avec plus d'avantage, d'autres hommes que M. de Cumont et M. Tailhand. Si la droite se refuse à tout, il y a encore moins de raison pour que M. le ministre de l'instruction publique et M. le garde des sceaux restent à une place où ils ont dû être assez étonnés de se trouver un jour. Lorsque M. de Cumont, en sa qualité de ministre des beaux-arts, aura ouvert le nouvel Opéra, il aura sa page dans l'histoire, son consulat sera complet! De toutes les manières,

M. le maréchal de Mac-Mahon est évidemment obligé de renouveler son ministère, et c'est peut-être sous l'influence de cette préoccupation qu'il vient de réunir à l'Élysée les représentans les mieux accrédités des diverses opinions modérées, M. Dufaure et M. le duc de Broglie, M. Buffet, M. Bocher et M. Léon Say, M. d'Audiffret-Pasquier et M. de Kerdrel avec M. le duc Decazes et M. le général de Chabaud-Latour. C'est la première fois, si nous ne nous trompons, que M. le président de la république réunit un de ces conseils extraordinaires où des hommes du centre gauche sont appelés. C'est tout au moins la preuve qu'il y a chez lui une certaine impatience, le vif sentiment de la gravité de la situation et de l'impossibilité de prolonger une incertitude qui finit par rendre tout impossible, l'action régulière des pouvoirs publics aussi bien que l'apaisement du pays.

Cette démonstration de la nécessité d'en venir à une solution décisive, elle se révèle à chaque pas, dans toutes les affaires. Elle a éclaté l'autre jour à l'improviste dans cette courte session où l'on a bien cherché pourtant à éviter tous les conflits, et où les partis se sont trouvés brusquement aux prises à propos de l'élection de M. de Bourgoing dans la Nièvre. L'élection remonte à plus de six mois, elle n'a été examinée que récemment parce qu'elle se compliquait de l'affaire d'un comité bonapartiste siégeant à Paris et soumis à une instruction judiciaire qui a été dénouée par une ordonnance de non-lieu. M. le garde des sceaux, sans doute pour aplanir les choses ou pour amortir le débat, a commencé, il est vrai, par déclarer assez naïvement que le ministère n'avait pas d'opinion, qu'il se désintéressait de la discussion. N'importe, la lutte, ou, si l'on veut, l'escarmouche a été un instant des plus animées, des plus instructives, elle a été l'occasion d'un discours très vif de M. Ricard, d'une intervention de M. Rouher, et elle a laissé voir dans un éclair le fond d'une situation politique. Ici, à parler franchement, il y avait deux questions. Il y avait d'abord cette instruction judiciaire qui a été suivie d'une ordonnance de non-lieu, et sur ce point M. Tailhand, en refusant de communiquer un dossier de justice, a obéi à de légitimes scrupules que la commission de l'assemblée a eu raison de respecter. L'assemblée n'est nullement un tribunal. Par cela même qu'elle est omnipotente, elle est souvent sur le point, presque sans le vouloir, de dépasser la limite des attributions parlementaires. Prétendre interroger des actes judiciaires, les secrets d'une instruction, c'était tout au moins le commencement d'une certaine confusion de pouvoirs dont on devait éviter jusqu'à l'apparence. Les scrupules de M. le garde des sceaux fussent-ils excessifs, la commission de l'assemblée a sagement fait de ne point insister; elle est restée dans son rôle en se bornant à proposer une enquête parlementaire qui a été votée, et tout a été dit; mais ce n'est là qu'un côté de cette discussion, dont l'intérêt reste évidemment tout politique.

Au bout du compte, c'est l'empire qui a reparu dans l'assemblée sous la figure d'un comité bonapartiste, hier encore poursuivi, se recommandant aujourd'hui de l'appel au peuple, et ayant pour défenseur M. Rouher, l'ancien ministre d'état. M. Ricard avait évoqué contre le bonapartisme le vote presque unanime de déchéance qui se lie au vote douloureux de la paix. Oui, et c'est là ce qu'il y a de plus caractéristique, sans doute aussi de plus triste. Il y aura bientôt quatre ans que l'empire perdu par ses fautes, évanoui dans les catastrophes, recevait le dernier coup d'une condamnation légale, nationale, contre laquelle s'élevaient cinq voix seulement dans l'assemblée. Il y a deux ans à peine, M. Rouher, ayant à défendre l'administration impériale contre les accusations ardentes de M. d'Audiffret-Pasquier, avait besoin de toute sa dextérité pour se faire écouter, et maintenant, s'il intervient dans une discussion, il se fait à son tour accusateur. De la condamnation prononcée par l'assemblée, il en appelle au peuple, comme si le jugement était à réviser. Il parle habilement, nous ne le contestons pas, mais aussi avec des hardiesses de provocation bien étranges qui donnent la mesure du chemin qu'on a fait depuis dix-huit mois. En vérité M. Rouher se sent assez fort dans l'assemblée pour rappeler ceux qui l'écoutent ou l'interrompent « à la pudeur, » et il s'est laissé aller jusqu'à défier de mettre en cause les hommes de l'empire, — dont le pays n'a pas oublié les noms, assure-t-il. M. Rouher a bien raison de croire que le pays n'a pas oublié ces noms : ils représentent pour lui la guerre du Mexique, les connivences de 1866 qui ont préparé les désastres de 1870, la désorganisation militaire qui a conduit à la perte de deux provinces : ce sont là de singuliers titres à la reconnaissance publique et à ces réparations sur lesquelles M. Rouher semble compter !

Que s'est-il donc passé pour que l'empire, frappé d'une déchéance solennelle, s'attribue le droit de parler si haut et revendique aujourd'hui son rang parmi les prétendans au gouvernement de la France? Voilà ce qu'on devrait se demander après cette étrange séance où l'ancien ministre d'état a saisi l'occasion de relever le drapeau de l'empire. La raison de cette recrudescence impérialiste, plus bruyante sans doute que sérieuse, est bien simple. Le bonapartisme a profité non-seulement des fautes qu'on a commises, des avantages d'administration dont on a payé son concours en certaines circonstances, mais encore de ce provisoire qu'on se plaît à maintenir, où on lui a fait une place, où un gouvernement est réduit à compter avec tout le monde pour vivre. Et maintenant, après avoir entendu M. Rouher, croit-on que ce soit du superflu ou de la fantaisie de vouloir assurer aux pouvoirs publics, avec la fixité constitutionnelle, le droit de se défendre, de ne pas se laisser perpétuellement contester? Est-ce qu'un gouvernement peut vivre au milieu de tous ces partis qui se partagent déjà ses dépouilles, qui sont sans cesse occupés à le représenter comme l'introducteur de l'empire ou de

la monarchie? M. Rouher ne pensait pas à cela sans doute, et à sa manière il a donné les raisons les plus saisissantes, les plus décisives, de la nécessité de cette organisation, sans laquelle il ne peut y avoir ni action sérieuse pour le gouvernement, ni sécurité pour le pays. C'est une moralité comme une autre qui vient à propos, dont l'assemblée elle-même peut faire son profit en la donnant à méditer à tous ceux qui ont quelque souci de l'avenir.

L'année qui s'achève a-t-elle été plus féconde dans les lettres que dans la politique? Tout récemment, notre voisin le roi des Belges, dans une pensée élevée et généreuse, fondait un prix de 25,000 francs pour des ouvrages d'histoire ou de littérature consacrés à la jeune nationalité dont il est la personnification couronnée. C'était agir en souverain éclairé, très noblement préoccupé d'encourager les travaux intellectuels. En France aussi il y a des prix : il paraît que cela ne suffit pas. Il faut plus encore, il faut une certaine atmosphère favorable, l'inspiration fortifiée par l'étude chez les écrivains, la sympathie attentive et le goût dans le public, la vigilance dans la critique. Il faut bien des choses qui se retrouveront sans doute, qui ne se retrouvent plus guère pour le moment que chez ces hommes d'élite dont le talent garde son éclat et sa sûreté, qui restent comme les représentans des grandes générations littéraires. M. Mignet est un de ces hommes, et avant que l'année finît, il y a peu de temps, dans une lecture à l'Académie des Sciences morales, dont il est le brillant secrétaire perpétuel, il a donné un exemple de plus de cet art supérieur et sobre qui sait d'un trait si juste reproduire une figure de l'histoire. Le sujet était fait pour inspirer le peintre. M. Mignet avait à raconter la vie du duc de Broglie, de cet homme d'intégrité et d'honneur à l'âme libérale, à la conscience droite, à l'esprit supérieur et fin, qui a tout traversé, tout connu, le malheur, la prospérité, les plus hautes positions de la politique, le ministère, la retraite, tous les régimes depuis la première révolution jusqu'à la veille de la guerre de 1870, sans cesser un instant d'être fidèle à lui-même. Qui croirait cependant que cet homme a pu être un jour un des proscrits de l'intelligence sous le dernier empire, qu'un livre qu'il avait écrit sur le gouvernement de la France, qu'il n'avait pas même publié encore, a été menacé d'être poursuivi comme l'œuvre d'un factieux? Et le proscripteur est probablement, lui aussi, un de ceux dont le pays n'oublie pas le nom mémorable! M. Mignet a raconté cette vie et tracé ce portrait avec la précision et l'habileté de son talent, en homme qui peint d'un mot un personnage ou une époque, qui fixe d'un trait une physionomie et un caractère moral. C'est le duc de Broglie tout entier qui revit dans ces pages, où tout est simple, mesuré et accompli.

C'est, à ce qu'il paraît, la saison des fêtes académiques et des discours. L'autre jour, M. Mézières, en entrant à l'Académie française,

avait à faire l'éloge d'un homme qui fut, lui aussi, un esprit fin et habile en littérature comme en politique, Saint-Marc Girardin, et hier encore M. Dumas, l'éminent chimiste, traçait devant l'Académie des Sciences le portrait d'un savant étranger, M. de La Rive. Bientôt viendront d'autres réceptions, celles de M. Caro, de M. Alexandre Dumas, à qui M. d'Haussonville doit répondre, et en attendant, entre une comédie ou un drame et son discours d'entrée à l'Académie française, l'auteur du *Demi-Monde* vient de se donner le passe-temps d'écrire pour un livre illustré une préface à *Manon Lescaut*. Que dirait l'abbé Prévost, s'il pouvait lire le commentaire de l'aimable et ingénieux roman, « l'opinion de l'auteur de *la Dame aux Camélias* sur *Manon Lescaut?* » Ce serait aussi intéressant pour lui que pour le public, et il serait peut-être aussi étonné que le public. L'auteur de *la Dame aux Camélias* voit en vérité bien des choses dans cette œuvre charmante écrite sans prétention aucune, destinée à devenir après un siècle le thème de toute sorte de variations morales et philosophiques. M. Alexandre Dumas est certainement un esprit habile à construire un drame, un talent plein de nerf et de verve, hardi et industrieux, chercheur, fouilleur intrépide, même jusqu'au mauvais goût. Dans sa préface de *Manon Lescaut,* comme dans tout ce qu'il fait, il y a des passages d'une vivacité un peu âpre et quelquefois presque éloquente. Seulement, voilà le malheur, l'auteur du *Demi-Monde* n'y prend pas garde, il en vient à une pleine satisfaction de lui-même qui ne laisse pas d'être singulière; il tourne au professeur ou plutôt au pédagogue. Il sermonne, il prêche, il fait du haut de sa chaire de la morale et de la philosophie comme il peut, en homme d'esprit assurément, mais avec un goût douteux et surtout avec un sentiment artificiel et confus des choses qu'il déguise à peine sous son infaillibilité d'oracle. Il distribue des leçons à tout le monde, à la société, aux bourgeois, aux millionnaires, aux pauvres, aux courtisanes, à ceux que certaines peintures « gênent » ou « choquent, » et on dit même que le jour de sa réception il doit faire la leçon à l'Académie. Ce sera sûrement une joute intéressante entre gens d'esprit comme M. Alexandre Dumas et M. d'Haussonville, qui est homme de ressource autant que de bonne compagnie. La fête sera complète, et l'auteur de *la Dame aux Camélias* sera couronné par l'ombre de M. de Montyon comme moraliste!

Puisse donc l'année nouvelle être favorable aux lettres en excitant aux belles œuvres, et à la politique en maintenant la paix parmi les peuples. Pour l'instant, ce n'est point par la passion du mouvement que l'Europe semble emportée. L'Europe se repose un peu partout, à Londres et à Saint-Pétersbourg, à Vienne comme à Rome, à Bruxelles et à La Haye. On fête Noël et la nouvelle année. Tout ce qu'il y a d'animation, d'intérêt et de bruit se concentre à Berlin, où les émotions du procès d'Arnim se mêlent aux émotions des scènes parlementaires et où

M. de Bismarck se mêle à tout. Voilà donc ce grand procès fini, du moins pour le moment, par une condamnation bénigne infligée à l'ancien ambassadeur d'Allemagne à Paris. Ce n'est, il est vrai, que le premier acte, puisqu'il y a un appel et que l'affaire doit se dérouler de nouveau devant un tribunal supérieur; mais ce n'est plus là qu'un supplément judiciaire. Politiquement l'affaire est finie; elle a révélé à peu près tout ce qu'elle pouvait révéler, elle a divulgué les secrets qu'on gardait, elle a mis l'Europe et la France dans la confidence de la diplomatie allemande.

Qu'a-t-il définitivement produit, qu'a-t-il révélé, ce singulier procès au caractère énigmatique? Les Allemands semblent se figurer qu'il a une importance démesurée pour nous et croient qu'il a excité une émotion extraordinaire en France; ils prennent pour un intérêt passionné et universel le bruit de certains journaux qui se sont tristement ingéniés à chercher dans toutes ces dépêches mises au jour des armes de polémique et de parti. En réalité, le procès d'Arnim, avec ses divulgations, n'a rien changé pour nous. Est-ce que nous avions besoin de cela pour savoir que la France était dans une situation aussi difficile que délicate? Est-ce que nous pouvions ignorer que M. de Bismarck avait pour nous des attentions particulières, qu'il suivait avec une sollicitude quelquefois menaçante nos moindres mouvemens? Que M. d'Arnim soit plus ou moins favorable au rétablissement de la monarchie en France, que M. de Bismarck juge à sa manière les chances de la république, cela ne nous dit rien. Tout ce que nous avons pu apprendre de plus neuf, c'est que, si un antagonisme si violent a éclaté entre l'ancien ambassadeur à Paris et le chancelier de Berlin, ce n'est point sûrement parce qu'ils différaient dans leurs sentimens peu bienveillans à l'égard de la France. M. d'Arnim mettait même dans ses dispositions des raffinemens étranges en cherchant des combinaisons de nature à multiplier les occasions de griefs pour l'Allemagne.

Cependant il reste toujours une question. Pourquoi M. de Bismarck s'est-il jeté dans cette aventure? Quel intérêt a-t-il vu pour sa position personnelle comme pour l'Allemagne dans tout ce bruit, dans toutes ces divulgations? Que M. de Bismarck soit de force aujourd'hui à tout braver, à se mesurer avec toutes les hostilités, avec toutes les difficultés, soit; il n'est pas moins vrai que toutes ces dépêches, par ce qu'elles disent, par ce qu'elles laissent entendre, font un rôle singulier à l'empereur Guillaume, surtout à l'impératrice Augusta, dont les sentimens pour le chancelier ne sont point un mystère, et que ce sont là d'assez étranges conditions pour un premier ministre. M. de Bismarck prodigue la lumière et laisse tout divulguer, c'est fort généreux à lui. Nous ne demandons pas mieux que de savoir qu'un Allemand, même un ambassadeur, au milieu de la société française, ne peut pas avoir le

sentiment qu'il appartient à une nation victorieuse, qu'il éprouve une sorte de malaise. Nous ne demandons pas mieux que d'assister à ce ménage diplomatique, où l'on voit un ambassadeur en guerre avec son ministre, en correspondance avec sa souveraine et surveillé lui-même dans son ambassade. M. de Bismarck aime la lutte. Quand il ne traduit pas M. d'Arnim en justice, il bataille avec le parlement en faisant arrêter un de ses membres en pleine session, et il force les députés à faire devant lui amende honorable de leurs censures d'un instant. Il triomphe du parlement et de l'ambassadeur; mais dans ces luttes violentes il faut toujours triompher, et la question est de savoir ce qu'est parfois pour les plus fiers victorieux le lendemain de la victoire.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA PHILOSOPHIE EN SICILE.

Storia della filosofia in Sicilia da' tempi antichi al sec. XIX, libri quattro, di Vincenzo di Giovanni, 2 vol. in-12; Palermo.

La Sicile a vu naître et fleurir dans les temps anciens et modernes un grand nombre de philosophes, quelques-uns d'une haute valeur et d'une incontestable originalité. Cependant il n'y a pas, à proprement parler, une philosophie sicilienne comme il y a une philosophie grecque, romaine, française, allemande, anglaise et italienne. La philosophie en Sicile a été dans l'antiquité un rameau détaché de la philosophie grecque; plus tard, elle a subi les diverses influences des civilisations qui se sont succédé dans l'île; plus tard encore et aujourd'hui même elle n'est rien de plus qu'une branche de la philosophie italienne. A aucune époque, malgré l'éclat des génies individuels qu'elle a produits ou qu'elle s'est assimilés, on ne trouve en Sicile un ensemble et un corps de doctrines autochthones, si j'ose dire, qui puissent constituer une philosophie nationale. Il suit de là que l'*Histoire de la philosophie en Sicile,* qu'a entrepris d'écrire M. Vincenzo di Giovanni, a quelque peine à revêtir une unité qui vienne d'autre chose que de la communauté du sol où les divers maîtres ont vécu, enseigné ou écrit. Il y a là moins une école qui se développe qu'une suite de noms et une galerie de philosophes. Ce n'est pas la faute de l'auteur, c'est celle de la matière même qu'il traite, et où manque le lien logique qui relie entre elles écoles et doctrines, et en fasse un corps pour ainsi dire organique.

M. di Giovanni, professeur de philosophie au séminaire et au lycée

Victor-Emmanuel de Palerme, archéologue et lettré délicat, s'est fait connaître par une édition des *Œuvres philosophiques* de Miceli de Montréal et par nombre de travaux personnels. M. di Giovanni appartient à la grande tradition du christianisme libéral. Il a un autre caractère, moins utile peut-être à un philosophe et à un historien, à savoir un patriotisme très vif et très accentué. Il est Sicilien et il adore son pays. Le patriotisme est une noble passion, mais parfois difficile à concilier avec les exigences de l'impartialité. L'histoire en effet n'est œuvre ni de parti ni de sentiment. Çà et là dans les livres de M. di Giovanni, on peut noter une complaisance pour les « choses siciliennes, » qu'un étranger comprend, mais qu'il ne partage pas toujours. M. di Giovanni a entrepris de mettre en lumière les titres littéraires de son pays. Il écrit dans sa préface : *Mi sono rivolto ad illustrare quanto ho potuto le cose siciliane.* Nous le dirons sans malice, il paraît en effet quelquefois moins les raconter que les *illustrer*.

Le premier volume de son ouvrage est consacré à l'histoire des philosophies antique, scolastique et moderne, le second à l'histoire de la philosophie contemporaine en Sicile. Dès le début, on voit percer le zèle patriotique que nous avons signalé. Selon M. di Giovanni, le mouvement philosophique qui précéda Socrate fut en grande partie l'œuvre des Grecs siciliens. Cette proposition ne peut être admise aisément. C'est de l'Ionie en effet que les fondateurs de l'école italique et de l'école d'Élée passèrent dans l'Italie méridionale. Pythagore, comme on sait, est né à Samos, et Xénophane à Colophon. Le caractère des spéculations de Pythagore et de Xénophane est fort différent sans doute de celui des spéculations de Thalès et d'Héraclite, et on ne peut guère soutenir qu'il y ait eu filiation des ioniens aux pythagoriciens et aux éléates. Il reste cependant que le littoral et les îles de l'Ionie demeurent le véritable berceau de la philosophie grecque. Les considérations ethnographiques dans lesquelles l'auteur est entré au sujet des premiers habitans du midi de la Péninsule ne semblent pas pouvoir prévaloir ici contre les indications de la chronologie.

M. di Giovanni a présenté un tableau très complet et très brillant de la culture antique en Sicile : l'éléatisme et le pythagorisme fondus dans l'enseignement d'Empédocle, la poésie gnomique y prenant corps dans la comédie morale d'Épicharme, la rhétorique trouvant ses premiers maîtres dans Corax, Tisias et Gorgias le Léontin, enfin sur cette terre privilégiée, bien avant qu'Athènes devînt le centre d'attraction et le foyer commun de toutes les œuvres de l'esprit, les arts, les sciences, la poésie, la morale et la philosophie florissant dans la plus belle et la plus riche harmonie, toute la vertu et toute la force du génie grec condensées en Sicile, tous les dons de l'esprit s'y épanouissant avec une richesse merveilleuse. Ce grand éclat s'éteignit avec la conquête

romaine. La Sicile perdit en même temps sa fécondité et son indépendance. Tant qu'elle fut maîtresse d'elle-même, elle garda une place brillante dans le chœur de la littérature et des arts de la Grèce. Une fois chose romaine, elle devint stérile ou peu s'en faut. Son dernier grand homme tomba avec Syracuse, dont il avait retardé la chute. Après Archimède, la Sicile ne compte guère, dans la période antique, que des esprits de second ordre, exégètes et commentateurs d'Aristote et des néoplatoniciens. La philosophie des pères de l'église ne peut guère nommer non plus aucun docteur sicilien. Il est possible que saint Pantène, fondateur de l'école catéchétique d'Alexandrie, soit né en Sicile, — on ignore en quelle ville précisément; — mais il est certain qu'il n'y résida pas. On compte encore comme Sicilien Firmicus Maternus, l'auteur du traité *De errore profanarum religionum;* mais c'est un polémiste de peu d'autorité.

Pendant le moyen âge, la Sicile fut successivement foulée ou occupée par les Vandales, les Byzantins, les Arabes, les Normands, les Angevins, les Aragonais et les Espagnols. Elle fut le théâtre de luttes fréquentes et n'offrit nulle part un centre de culture comparable aux écoles de Bologne et de Padoue. Entre les diverses branches des connaissances humaines, les Arabes estimaient peu la philosophie. La philosophie, comme on l'a prétendu, était-elle antipathique en effet au génie sémitique? Nous ne savons; mais elle paraît avoir été suspecte et peu populaire parmi les Arabes. Les seuls et vrais philosophes arabes semblent être des théologiens, des commentateurs du Coran et des sectaires. Les quelques aristotéliciens arabes sont des exégètes de seconde ou de troisième main, souvent infidèles sans le savoir et involontairement originaux, quand ils le sont. L'Aristote arabe, demi-syrien et demi-alexandrin, est un Aristote contrefait et qui ne ressemble guère au véritable Aristote. En traversant différentes traductions, celui-ci est devenu méconnaissable. On peut donc le dire, le mouvement des idées auquel président les Arabes, et plus tard l'empereur allemand Frédéric II, roi de Sicile, n'est rien moins que philosophique. De même les controverses du moyen âge entre les réalistes et les nominalistes eurent certainement un écho en Sicile, où les thèses réalistes parurent s'ajuster mieux au génie fin, subtil et idéaliste des Siciliens; mais ce ne fut qu'un écho qui reproduisit en l'affaiblissant le bruit un peu vain des autres écoles européennes. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'arrêter sur aucun des noms et des ouvrages dont M. di Giovanni a recueilli pieusement le souvenir. L'esprit et la méthode du moyen âge durèrent en Sicile plus longtemps que partout ailleurs. Les penseurs qui, à l'aurore des temps modernes, ouvrirent la porte à une philosophie plus indépendante, et apprirent à l'Europe, si l'on peut dire, l'usage de la libre raison, sont pour la plupart Italiens. Aucun d'eux, ni Pomponazzi, ni Telesio, ni Patrizzi, ni Vanini,

ni Giordano Bruno, ni Campanella, ne paraissent avoir eu d'influence sur la direction des esprits en Sicile. C'étaient, il est vrai, plutôt de brillantes individualités que des chefs d'école; c'étaient des agitateurs d'idées plutôt que des guides et des initiateurs véritables. Plusieurs même paraissaient n'avoir secoué le joug d'Aristote que pour embrasser l'idéalisme transcendant des néo-platoniciens; d'autres associaient au positivisme épicurien les chimères de l'astrologie ou de l'alchimie.

La philosophie de la renaissance avait été tout italienne. La philosophie moderne est presque exclusivement française en Italie même et en Sicile. Galilée sans doute peut être mis en face de Descartes. C'est un génie de même ordre, aussi pénétrant, quoique moins étendu; mais c'est un grand savant et non un chef d'école. Il a élargi la sphère de l'observation physique, il a par son exemple enseigné à laisser les textes pour interroger le grand livre de la nature, il a fait de belles découvertes : on ne peut pas dire qu'il ait produit ni un système nouveau ni un mouvement d'idées philosophiques original. Fortunato Fideli et Alphonse Borelli, mathématiciens et physiologistes siciliens, et dont le dernier paraît avoir fondé la statique animale, sont rattachés par M. di Giovanni à l'enseignement de Galilée. Le savant professeur de Palerme veut dire sans doute qu'ils portèrent dans leurs recherches la liberté d'esprit et la méthode que Galilée avait pratiquées. Cette liberté d'esprit et cette méthode ne constituent pas à proprement parler une école. Fardella de Trapani, qui enseigna à Padoue vers 1700, peut, à plus juste titre, ce semble, être considéré comme cartésien. Encore en effet qu'il n'ait pas vu dans la doctrine de Descartes le dernier mot de la philosophie, il n'a pas laissé cependant de s'en porter l'interprète et le défenseur, et a surtout embrassé sa méthode avec zèle. M. di Giovanni restitue au cartésianisme sicilien un de ses plus fermes disciples dans la personne de Thomas Campailla et cite plusieurs beaux passages de son poème philosophique intitulé *Adam ou le Monde créé*, qui sont en effet de pure inspiration cartésienne. Jusqu'à la mort de Campailla (1740), le cartésianisme, bien que suspect dans les écoles de la compagnie de Jésus, domina en Sicile. C'est à ce moment que les idées de Leibniz commencèrent à s'y introduire. En 1750, les bénédictins de Saint-Martin professaient publiquement les doctrines de Leibniz, déjà répandues dans les principales écoles de l'île, à Palerme, à Catane, à Cephalù et à Montréal. Déjà, vers 1730, Muratori regrettait que Campailla se fût mis aussi servilement sous la tutelle de Descartes : *Dico bene che gli uomini grandi come il signor Campailla hanno da mettersi in maggior liberta di pensare; e certo è che oggi è caduta di pregio oltramonti la si famosa scuola cartesiana.*

Le marquis de Natale fit pour la doctrine de Leibniz ce que Campailla avait fait pour celle de Descartes. Il l'exposa en vers. C'était une

nouveauté. Le pouvoir était soupçonneux. Les jésuites, toujours à l'arrière-garde du mouvement des idées, firent poursuivre et supprimer cette œuvre. Cependant le branle était donné. Vincenzo Flerès, Gambino Judica et beaucoup d'autres à Palerme, à Catane, dans les séminaires et dans les cloîtres, expliquaient et enseignaient avec une juste indépendance les opinions de Leibniz.

Enfin Miceli (1733-1781) et son enseignement plus original ferment l'ère moderne de la philosophie en Sicile. M. di Giovanni, qui a étudié de très près et connaît à fond le système du maître de Montréal, dont il a le premier publié plusieurs importans ouvrages, s'y arrête et l'expose en quelques pages avec une savante précision. C'est une doctrine qui a quelque rapport avec celle de Giordano Bruno et celle de Spinoza, moins hardie que la première et moins abstraite que la seconde. Le fond du système, et, comme on dit, l'idée maîtresse, est l'affirmation de l'unité de l'être réel, vivant, éternellement agissant, à la fois toute-puissance, sagesse et amour. Rien n'existe qui soit par soi, Dieu seul est par lui-même. Les choses visibles et invisibles, les corps et les esprits, ne sont que des représentations extérieures, phénoménales et changeantes de ses attributs, que les états essentiels de l'être unique et vivant. La nature est comme le vêtement, l'ombre incomplète de Dieu jetée dans le temps et dans l'espace, et s'y déployant sans limite; mais elle n'ajoute rien à Dieu, elle n'achève ni ne complète sa réalité. Il se suffit et en est indépendant. Miceli, quoique M. di Giovanni l'en défende, incline visiblement au panthéisme de Xénophane avec une teinte de mysticisme. Où est l'être en effet dans cette doctrine? où est la réalité? Avec Xénophane et Platon, Miceli répond : en Dieu seul, qui est l'être en soi. La nature et l'homme n'ont pas d'individualité. Ce ne sont qu'ombres, fantômes, reflets et vaines apparences. Dieu comprend en soi tout l'être. Dire que tout est Dieu n'est pas la vraie formule du panthéisme, elle est plutôt d'affirmer l'unité absolue de l'être, soit que l'infini soit absorbé dans le fini, soit que le fini soit absorbé dans l'infini. C'est à cette deuxième forme mystique du panthéisme qu'il semble qu'en dernière analyse aboutisse le système du philosophe de Montréal.

Avec Miceli, la philosophie sicilienne sortit de l'ornière des philosophies de seconde main. Pendant tout le XVIIIe siècle, elle s'était traînée à la suite de Descartes et de Leibniz, dont les opinions ne semblaient être arrivées dans l'île qu'après avoir fait le tour du monde, si l'on peut dire, et vu partout leur crédit diminuer ou se perdre. Miceli édifiait à Montréal un nouveau système au moment où partout ailleurs on paraissait las des systèmes. Il renouvelait et rajeunissait la métaphysique au moment où en Écosse on réduisait la philosophie à une sorte d'histoire naturelle de l'esprit humain. Il professait un idéalisme plein de hardiesse, alors qu'en France les meilleurs esprits oscillaient entre un sen-

sualisme grossier ou un scepticisme frivole, avant même que Kant eût mis au jour la philosophie critique. C'est un phénomène digne d'être remarqué, que cette sorte de résurrection de l'éléatisme, d'un éléatisme mystique et chrétien dans la patrie d'Empédocle à la fin du XVIIIe siècle.

Du vivant de Miceli et surtout après sa mort, Montréal devint le foyer le plus intense de la haute culture philosophique en Sicile. Les disciples de Miceli, Barcellona, Rivarola, Zerbo, Guardi, Paul Bruno, tous ecclésiastiques comme lui, mais unissant une juste liberté d'esprit à une foi sincère, expliquèrent, propagèrent et défendirent sa doctrine, et retardèrent peut-être l'invasion du sensualisme condillacien en Sicile. Déjà en France, grâce à l'influence des psychologues écossais, les idées sensualistes perdaient peu à peu du terrain. Tedeschi fut en Sicile le représentant le plus illustre et le plus écouté de cette idéologie spiritualiste dont Laromiguière était chez nous l'interprète un peu timide. L'enseignement de Victor Cousin, qui s'efforçait de concilier Platon, Descartes, Leibniz et Thomas Reid, la haute spéculation et le sens commun, les données de l'expérience et celles de la raison, trouva dans Mancino un sage et judicieux imitateur. M. di Giovanni, dans un *appendice* de son second volume, a publié quelques lettres échangées entre le chef de l'école éclectique française et le professeur de l'université de Palerme qui sont fort curieuses. On y voit Victor Cousin empressé à étendre au loin cette maîtrise intellectuelle qui, en France, eut parfois les allures d'une dictature un peu jalouse, la facilité de ses scrupules, son goût de l'autorité et en même temps de la paix, ses précautions pour éviter les attaques et jusqu'aux soupçons de l'église, ses professions de respect pour l'enseignement catholique et son souci d'effacer ou d'atténuer tel ou tel passage de ses écrits qui pouvait donner lieu aux accusations de germanisme et de panthéisme hégélien. Si l'on changeait par la pensée le nom du correspondant de Victor Cousin, et qu'on supposât que cet échange de lettres eût eu lieu avec Miceli, on croirait vraiment, à voir la hardiesse spéculative de l'un, l'esprit timoré et les scrupules de l'autre, que c'était Victor Cousin qui portait le rabat du prêtre.

Dans ses trois derniers chapitres, M. di Giovanni passe en revue les nouveaux thomistes ou traditionalistes dont le père Ventura, né à Palerme, fut un des plus illustres représentans, les ontologistes, dont il étudie avec soin le dernier interprète, d'Acquisto, libre héritier du génie spéculatif de Miceli, enfin les historiens de la philosophie, Mongitore, Domenico Scina et Narbone. M. di Giovanni, par l'œuvre dont nous parlons ici et par nombre de savans écrits et d'importantes monographies, mérite bien qu'on ajoute son nom à ceux des historiens philosophes de la Sicile. Il a terminé son ouvrage par quelques pages qui ont l'éclat et l'accent d'un hymne en l'honneur de sa belle patrie. Il y met en si vif relief le travail de quatre civilisations, tant d'œuvres d'art, tant de mo-

numens du génie humain, qu'on oublie malgré soi un présent quelque peu stérile en face d'un passé si riche et si fécond, et qu'on lui pardonne d'ajouter : « Ce drame de vingt-cinq siècles auquel nous venons d'assister, si varié de scènes et de personnages, nous a permis de voir avec une joie consolante que dans notre race ne s'est pas affaiblie cette vertu créatrice si bien propre à faire avancer les arts et les sciences, qui est surtout le caractère de la nation sicilienne, que pendant tant de siècles cette pointe d'esprit dont parlait Cicéron ne s'est pas émoussée, que nous avons gardé constamment cet esprit de sage tempérament qui est le cachet de la philosophie en Sicile, grâce auquel elle sut toujours corriger les excès des systèmes et maintenir l'harmonie entre les extrêmes... Empédocle, dans les temps antiques, rapprocha dans un juste accord ioniens et éléates; sous le règne de la scolastique nombre de nos philosophes surent concilier péripatéticiens et platoniciens, thomistes et scotistes; à l'âge moderne, corriger Descartes et Leibniz. Aujourd'hui encore nous savons unir et fondre ce qu'il y a de bon et de solide dans l'idéalisme et le sensualisme, dans le panthéisme et le matérialisme, dans le traditionalisme et le rationalisme, et en former une philosophie large et compréhensive qui respecte en même temps les droits de la raison et ceux de la foi, la conscience individuelle et les croyances du genre humain, qui se garde à la fois de la routine et des nouveautés aventureuses, une philosophie qui soit chose vivante et non morte, spéculative et pratique en même temps, contemplatrice passionnée du vrai et opératrice du bien. » — « En écrivant cette histoire, dit M. di Giovanni, on m'accordera que je n'ai pas appliqué mes faibles forces à un indigne objet. Je veux pouvoir dire avec Fazzello que ce qui allége le sentiment de ma faiblesse, c'est qu'à défaut d'autre honneur il me suffit d'avoir répandu un peu de lumière sur ma patrie et sur nos ancêtres. » Que M. di Giovanni, pour être complet, se soit arrêté sur des noms et des œuvres de valeur contestable, que toutes les parties de son livre n'aient pas pour un étranger un égal intérêt, que nombre de ses pages témoignent d'un zèle exclusivement sicilien, il faut le reconnaître. Mais pour qui a vu cette belle terre de Sicile et sait quelque chose de son histoire, cet amour passionné qui rattache le présent au passé est un sentiment trop naturel et trop noble pour qu'on ose le blâmer sévèrement. En publiant ces annales de la philosophie en Sicile, M. di Giovanni en somme n'a pas seulement honoré son pays, il a rendu un signalé service aux chercheurs et aux érudits de l'Europe cultivée.

B. AUBÉ.

Les Pensées de tout le monde, par M. Arnould Frémy, 1 vol. in-18; Michel Lévy, 1875.

Ce n'est pas chose facile de combiner un recueil de pensées détachées. M. Arnould Frémy s'inquiète de voir que ce genre est délaissé comme ayant passé de mode, et il remarque avec raison que, tous les genres étant exposés au même abandon par le même motif, on en viendrait peu à peu à retrancher du domaine des lettres toutes les richesses dont s'honore la France. Non certes, le genre où ont excellé Larochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, ne saurait être condamné comme une forme d'où s'est retirée la vie. Joubert a montré au début de ce siècle comment ce genre pouvait être rajeuni à chaque période des sociétés humaines. Le modèle change, il faut changer l'image. L'essentiel en cette matière, ce n'est donc pas la nouveauté du cadre, c'est l'intérêt et la nouveauté du fond. M. Arnould Frémy a pensé que pour être neuf il n'était pas absolument nécessaire de viser au raffinement. C'étaient des raffinés autrefois (je pense surtout à Joubert) qui aimaient à condenser leurs observations, à les presser, à les réduire, pour les faire éclater en un jet de lumière. Derrière le groupe des lapidaires habiles à travailler le diamant, il y a place au soleil pour des ouvriers plus modestes. La nouveauté du recueil de M. Arnould Frémy, c'est précisément une modestie aimable, je dirai presque une sorte de bonhomie. M. Frémy avait débuté tout autrement, il y a une quarantaine d'années, quand il était l'ami et le confident de Stendhal. Pour ceux qui n'ont pas perdu la tradition des lettres contemporaines, cette tradition qui se brise à chaque génération et dont les anneaux jonchent le sol, c'est vraiment un piquant plaisir de parcourir ce recueil en évoquant de vieux souvenirs. On compare tout naturellement le fantaisiste d'autrefois, le chercheur de hardiesses et de singularités, à celui qui se fait honneur aujourd'hui de penser comme *tout le monde*, et on se demande en souriant ce qu'en dirait Stendhal. Cherchez-vous la critique littéraire, vous lirez des remarques comme celle-ci : « mieux vaudrait pour un peuple n'avoir pas du tout de littérature que d'avoir une littérature qui se borne à l'amuser. » Voulez-vous un propos d'observation politique et sociale, vous trouverez ces mots : « il n'y a plus d'inférieurs dans ce siècle-ci, il n'y a plus que des sentimens inférieurs, » et tout à côté cette réflexion, commentaire si vrai de la précédente : « quand on aime vraiment le peuple, il est bien difficile d'être aimé par lui. » Enfin êtes-vous curieux de savoir quelque chose des idées philosophiques de l'auteur, voyez-le consigner cette observation pénétrante, d'où se dégage un pressentiment d'un ordre élevé : « une des conditions les plus misérables de notre pauvre destinée humaine, c'est de songer qu'il est bien peu d'êtres supérieurs qui ne quittent cette terre avant d'avoir

accompli à peine un quart de leur besogne. Où vont-ils donc pour accomplir le reste? » — Où ils vont? C'est le secret de celui qui possède la vie; mais il est certain qu'ils vont quelque part et qu'*il n'y a dans ce monde que des commencemens.* Mme de Staël l'avait déjà dit; seulement ce sont là des maximes dont on ne peut sentir toute la portée quand on ne les a pas vérifiées par des réflexions personnelles. Il faut que chaque génération y arrive à son tour. C'est là ce qui fait l'intérêt du livre de M. Arnould Frémy.

Il est vrai que ces *Pensées de tout le monde* donnent prise à plus d'une critique. Nous ne parlons pas seulement des dissentimens inévitables, de tels ouvrages sont des conversations, et il est tout naturel que le lecteur se sente quelquefois provoqué à la riposte; nous parlons surtout des pages où chacun, à moins d'y mettre vraiment de la mauvaise volonté, se trouvera trop parfaitement d'accord avec l'auteur. J'ai noté un certain nombre de maximes qu'on est obligé de saluer comme de vieilles connaissances; dès les premiers mots de la phrase, on a deviné la fin. Assurément l'écrivain n'est pas tenu de procéder toujours par révélation, il y a même de la bonne grâce à se donner comme le rédacteur des pensées qui appartiennent à tous. Il faut se souvenir pourtant que plus le fond est incontestable, plus la forme doit être personnelle. C'est là le grand point, et dans cette matière plus qu'en toute autre : *proprie communia dicere.* Il y a trente ou quarante ans, lorsque certains amis de M. Arnould Frémy cherchaient à étonner l'esprit beaucoup plus qu'à le satisfaire, Gustave Planche, si juste appréciateur de l'originalité vraie, leur disait ici même : « Le plus ingénieux des paradoxes ne vaudra jamais la plus vieille des vérités. » Les voyant aujourd'hui pencher de l'autre côté, il leur dirait : A quoi bon répéter des vérités trop évidentes, si vous n'y mettez pas votre marque? M. Arnould Frémy aurait pu facilement éviter cette critique, il n'avait qu'à faire un choix parmi ses pensées pour n'en prendre que le tiers ou tout au plus la moitié. S'il a laissé passer des choses qu'il eût arrêtées autrefois, je crois volontiers que c'est de sa part une faute volontaire plutôt qu'une négligence. Il lui a plu de se détendre après les efforts et les prétentions d'une autre période. En somme, et malgré nos critiques, on ne peut feuilleter ce recueil sans y rencontrer de la bonne foi, du bon sens, un apaisement d'esprit très marqué, ni sans y voir percer de sérieuses préoccupations patriotiques.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

ır ac-
pos-
il n'y
dit;
por-
es. Il
t l'in-

d'une
ables,
e lec-
rtout
e vo-
té un
eilles
a fin.
évéla-
cteur
t que
C'est
opria
is de
'à le
raie,
udra
er de
évi-
urait
parmi
é. S'il
ntiers
ce. Il
autre
er ce
ment
tions